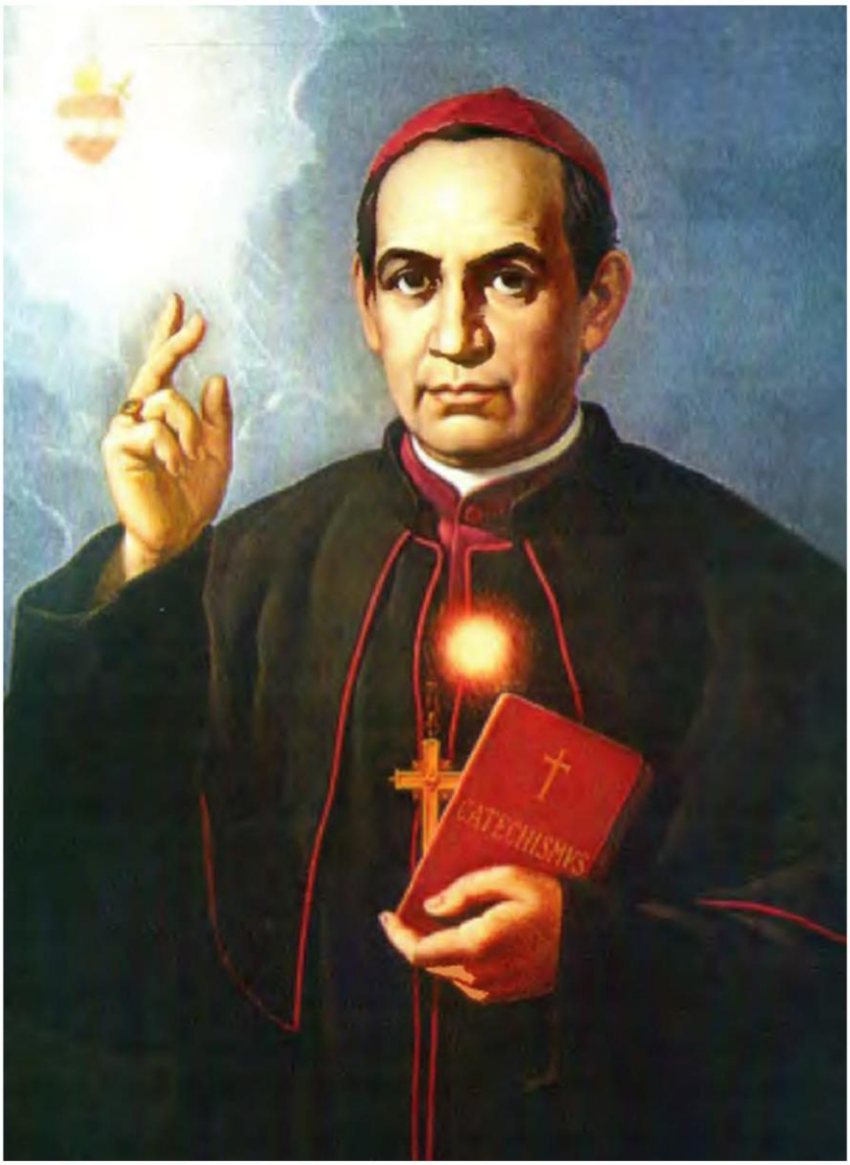
Saint Antoine Marie Claret

Autobiographie



D'APRÈS LA TRADUCTION ANGLAISE DU
R.P. JOSEPH DARIES, C.M.F.
PRESCOTT ARIZONA
NOËL 1975

Introduction

Saint Antoine Claret a écrit son Autobiographie sur l'ordre du Père Joseph Xifré, son directeur spirituel et alors Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires. Il la commença en 1861 (probablement en octobre ou novembre) et la termina vers la fin du mois de mai 1862. Plus tard, il écrivit une Continuation qui fut achevée en 1865, quelque temps avant le 25 octobre, date de son départ pour Rome.

L'*Autobiographie* est le fruit de la maturité du Saint. Il avait 63 ans lorsqu'il est mort, 54 ans lorsqu'il a commencé l'ouvrage et 58 ans lorsqu'il l'a terminé. Il était de retour à Madrid depuis cinq ans lorsqu'il acheva le premier volume, qui comprenait les trois étapes fondamentales de son apostolat : missionnaire apostolique, archevêque de Cuba et confesseur de la reine. La Continuation de 1865 complète le tableau en donnant un aperçu de certains aspects de sa spiritualité et de son apostolat. C'est une période de plénitude dans sa vie spirituelle, au cours de laquelle il a déjà reçu ses principales grâces mystiques. Toutes ces circonstances le mettent en mesure de présenter une interprétation authentique des événements majeurs de sa vie.

On notera au passage que l'activité intense de ces années l'a contraint à écrire très rapidement. Certaines répétitions et erreurs ne peuvent s'expliquer que par sa grande précipitation. Sans prendre le temps de relire ce qu'il avait écrit, il le transmettait à son confesseur et confident, le Père Carmelo Sala, pour qu'il le corrige. Il demanda à ses Missionnaires de Vich de faire de même lorsqu'il leur confia le manuscrit. Il faut cependant noter que ce que l'œuvre perd en précision à cause de cette précipitation, elle le gagne en spontanéité et en fraîcheur. Les anecdotes et les apartés spirituels ne sont jamais entachés de cette sorte d'insincérité involontaire qui tend à se glisser dans les écrits trop conscients. C'est cette spontanéité qui met en relief l'une des principales caractéristiques de l'Autobiographie, à savoir la révélation fidèlement exacte d'une âme apostolique, et c'est précisément ce qui fait de l'Autobiographie un chef-d'œuvre.

Le manuscrit de l'Autobiographie

Les deux volumes du manuscrit ont été achevés et remis à la communauté des missionnaires de Vich en 1862 et 1865 respectivement. Ils sont restés soigneusement conservés dans les archives locales jusqu'à la révolution de septembre 1868, date à laquelle les Missionnaires ont été expulsés et ont emporté les documents avec eux en France. Lorsqu'ils retournèrent en Espagne, ils ramenèrent avec eux le manuscrit de l'Autobiographie. C'est là qu'il fut intégré aux archives clarétaines qui furent créées à Vich après la mort du Fondateur, en vue de l'introduction de sa cause de béatification.

Les archives ont été gravement endommagées pendant la guerre civile espagnole de 1936. Seule une fraction de la collection originale a survécu à l'incendie. Providentiellement, l'Autobiographie a été sauvée grâce au zèle du conservateur, le père Pedro Bertrans, et à l'astuce de Mme Dolores Lletjos, qui l'a soigneusement cachée dans sa maison.

Lors de la réorganisation de la communauté après la guerre, l'Autobiographie, ainsi qu'un certain nombre d'autres documents qui avaient été sauvés, ont été remis aux Archives Clarétaines de Vich. Elle y resta jusqu'en 1954, date à laquelle, sur ordre du Père Peter Schweiger, Supérieur général des Missionnaires Fils du Cœur Immaculé de Marie, elle fut transférée à Rome. Il est actuellement conservé dans les Archives Générales de la Congrégation, avec la plus grande partie des documents claretains les plus importants. Pour assurer sa conservation, le manuscrit a été traité chimiquement et relié en un seul volume, le premier de la série des seize volumes manuscrits du Saint.

La présente édition

Comme nous l'avons mentionné plus haut, le but de cette édition est de faciliter un contact personnel fréquent avec la source d'information la plus authentique sur le charisme et l'esprit claretains. Outre le texte de l'Autobiographie, la présente édition contient un appendice de documents autobiographiques complémentaires. En outre, pour donner une idée de la vie du saint entre 1865 et sa mort en 1870, une sélection de sa Correspondance et des Résolutions qu'il a prises pendant les dernières années de sa vie a été incluse. Le récit de la mort du saint est tiré d'un texte d'un témoin oculaire, le père Jaime Clotet, qui était très proche spirituellement du fondateur.

Comment lire l'autobiographie

1. Essayez d'aller au-delà de la surface de l'œuvre.

L'Autobiographie a été écrite il y a plus d'un siècle, et les sentiments et les attitudes ont profondément changé depuis que le monde est sorti de l'ère romantique pour entrer dans l'ère de l'existentialisme et de la technologie.

De plus, il a déjà été noté que le Saint lui-même considérait le manuscrit comme un simple brouillon qui devait être corrigé et retouché avant d'être publié. Un grand nombre de répétitions et d'erreurs peuvent être attribuées à sa hâte d'écrire. À cela s'ajoute la difficulté qu'il éprouve à parler le castillan, lui qui a longtemps parlé, prêché et écrit en catalan. Néanmoins, ce style rapide, négligé et dépourvu de tout artifice, offre un degré très élevé de contact personnel et authentique avec l'auteur.

2. Essayez de saisir le point de vue de l'auteur.

Lorsque saint Antoine écrivit son Autobiographie, il le fit précisément en tant que fondateur des Missionnaires de sa Congrégation. L'œuvre a donc été écrite dans un but expressément formateur. Il utilise le témoignage de sa propre vie pour faire entrevoir à ses lecteurs l'action de l'Esprit Saint dans le processus de formation d'un missionnaire, depuis le début de son appel jusqu'à son accomplissement. En raison de son charisme de fondateur, cette action de l'Esprit Saint s'est manifestée avec l'intensité particulière requise pour celui qui allait devenir le chef et le modèle de tous les hommes qui allaient s'identifier à lui et à son œuvre.

En parlant de sa vocation, il nous montre comment la nature et la grâce l'ont prédisposé à suivre le chemin qui l'a conduit de l'appel explicite de *"siempre siempre"*, alors qu'il était un garçon de cinq ans, jusqu'au jour de son ordination diaconale.

Il nous décrit également son processus de formation au sacerdoce en général et au ministère de la Parole en particulier. Il le fait dans le récit de son voyage à Rome et de son séjour, ainsi que dans le rapport de ses premières expériences comme missionnaire jusqu'à l'année 1840, lorsqu'il quitta la stabilité de la paroisse pour commencer ses incessants voyages missionnaires.

Au début de sa carrière de missionnaire itinérant en Catalogne et aux îles Canaries, le Saint-Siège donna à Saint Antoine Marie Claret le titre de "missionnaire apostolique". Le saint en vint à considérer ce titre comme sa propre définition essentielle, qui s'enrichit au fil du temps des éléments caractéristiques de son charisme. En tant que missionnaire, sa vie était consacrée à l'évangélisation et au ministère prophétique de la Parole ; il s'efforçait donc d'éviter les autres fonctions du sacerdoce ministériel, telles que l'administration des sacrements à partir d'une base fixe et selon un calendrier établi. En soi, l'appellation "apostolique" se référait simplement au Saint-Siège qui la lui avait conférée, mais Claret l'appliquait à lui-même dans le sens plus profond d'un mode de vie distinct : une vie apostolique à la manière des Apôtres - une vie de pauvreté évangélique la plus stricte partagée en fraternité avec les compagnons donnés par Dieu qui étaient mus par le même Esprit.

Ces deux traits essentiels, "apostolique" et "missionnaire", sont une description de sa vie même, vécue selon les nuances particulières de son charisme. Il s'agissait pour lui de vivre le mystère du Christ, le Fils envoyé comme Maître et Rédempteur, le chef et le modèle de tous les missionnaires. Son unique préoccupation était de suivre et d'imiter Jésus-Christ dans la prière, le travail et la souffrance et de rechercher toujours et uniquement la gloire de Dieu et le salut des hommes. Cela signifiait, en outre, vivre le mystère de Marie, la Femme par laquelle le Fils s'est fait homme en nous étant envoyé (Gal. 4,4) : Marie, la Mère du Christ, la Missionnaire, et la mère de tous les missionnaires dans le Christ ; Marie, qui s'est faite mère par l'amour, par son cœur. Claret a senti que c'est dans la fournaise de cet amour qu'il a été façonné en un être de charité qui éclaire et enflamme partout où il passe.

En plus de ces éléments charismatiques essentiels de l'Autobiographie, Claret énumère les diverses vertus qu'il a pratiquées et les méthodes qu'il a employées pour vivre apostoliquement et remplir sa mission. Il énumère les motifs de son zèle et les stimulants qu'il a reçus en considérant la vie du Christ, des Apôtres, des prophètes et de tous ces saints et saintes en qui il voyait des traits de sa propre vocation.

Saint Antoine Marie Claret décrit également la manière dont sa mission a été accomplie tout au long de sa vie, d'abord en Catalogne et aux Îles Canaries, puis à Cuba et plus tard à Madrid. Lorsqu'il

fut contraint d'accepter d'abord l'épiscopat, puis la charge de Confesseur de la Reine, il vécut sa vocation missionnaire au milieu de ces situations en profitant de toutes les occasions d'évangélisation et en suivant un mode de vie caractérisé par l'esprit de pauvreté et de fraternité. Pendant son séjour à Cuba, il s'est efforcé de se libérer de toutes les tracasseries bureaucratiques afin d'être libre pour le ministère de la prédication. À Madrid, il transforme les voyages avec la famille royale en missions. Il considère l'Escorial non seulement comme un séminaire et un collège, mais aussi comme une maison de mission stratégiquement placée pour des exercices spirituels au niveau international.

L'Autobiographie se termine en 1865, et le reste de la vie du saint peut être reconstitué à partir de sa Correspondance et de ses Résolutions. Exilé à Paris et père conciliaire au Vatican I à Rome, il poursuit sa vie de missionnaire apostolique dans sa pauvreté, dans l'exercice de son apostolat et dans son désir de retourner en Amérique latine, "la vigne tendre". Comme il ne pouvait pas retourner en Amérique latine, il se consolait en visitant le Colegio Pio Latino.

Les nombreux "silences" de l'Autobiographie s'expliquent par le fait que l'auteur a voulu l'écrire principalement pour la formation de ses Missionnaires. Il passe donc sous silence un certain nombre d'événements historiquement importants et accorde beaucoup d'attention à des événements apparemment mineurs, mais significatifs pour lui dans le contexte de sa mission et de son esprit. C'est pourquoi l'Autobiographie doit être complétée par des lectures d'autres sources concernant d'autres événements de sa vie si l'on veut le voir dans sa juste perspective historique. Son humilité, bien sûr, a été à l'origine d'un certain nombre de ces silences. Son confesseur, le père Carmelo Sala, remarque : "Celui qui a connu le Serviteur de Dieu comme je l'ai connu peut facilement constater, à la lecture de ses notes, qu'il laisse dans l'ombre beaucoup plus de choses qu'il n'en rapporte. La raison en est sans doute qu'en écrivant comme il l'a fait, il pouvait remplir le précepte que lui imposait l'obéissance sans mettre en péril sa profonde humilité" (Archives historiques C.M.F., vol. 1, p. 364).

Un autre silence dans l'Autobiographie concerne l'absence de tout plan structuré pour vivre sa vocation et sa mission. Pour cela, il faut se tourner vers les Constitutions de 1857 à 1870. Et pour saisir son évolution personnelle, la Correspondance est indispensable. L'Autobiographie ne contient que l'essence la plus pure de son charisme : sa vie et son message, tout ce qui a attiré à lui ses premiers disciples et continue d'attirer tous ceux que le Seigneur a rendus participants de la même grâce.

Une lecture charismatique de l'Autobiographie à notre époque doit nécessairement être une sorte de relecture, en raison des grandes différences historiques et culturelles entre notre milieu et celui du saint. C'est la conclusion tirée par le Chapitre Général Clarétain de 1967 dans sa déclaration "Sur notre patrimoine spirituel" : "Il y a dans la personnalité de notre Père Fondateur des éléments qui appartiennent à son charisme et à son esprit de fondateur : c'est vers eux que nous devons toujours nous tourner comme source d'inspiration. Mais à côté de ces traits, nous en trouvons d'autres qui appartiennent à sa psychologie personnelle ou à son milieu et qui ne peuvent être transmis à la Congrégation" (par. 11).

3. Essayez d'apprécier l'esprit qui a animé l'auteur.

L'Autobiographie a été écrite dans un climat de prière, une prière qui découvre la manifestation de l'amour de Dieu dans les événements de la vie. Saint Antoine Marie Claret a examiné les faits à la lumière de la Parole de Dieu, et surtout à la lumière de ces textes dans lesquels l'Esprit Saint lui a montré les exigences de sa vocation. Pour que l'Autobiographie puisse éclairer et émouvoir le lecteur, elle doit être lue dans le même climat de prière, qui voit les choses se dérouler selon la Providence de Dieu. C'est ainsi que certains passages où le saint parle de zèle ont une sainte contagion qui leur est propre.

4. Essayez de lire en communion personnelle avec l'auteur.

Un fondateur canonisé est un modèle dont l'authenticité a été attestée par l'Église et par sa fidélité à son charisme et à sa mission. Mais il est surtout un modèle vivant avec lequel nous partageons le même don vocationnel. Ce que le Concile dit de notre relation avec les saints comme frères, amis et bienfaiteurs (Lumen Gentium 49, 50) s'applique avec d'autant plus de force à notre relation avec notre propre fondateur, avec lequel nous sommes unis dans la même famille réelle et que Dieu a choisi et rempli de son Esprit précisément pour être notre père dans le Christ.

Extrait de l'introduction de l'édition anglaise du R.P. Joseph Daries, C.M.F. Prescott, Arizona Jour de Noël 1975

BIOGRAPHIE DE L'ARCHEVÊQUE ANTOINE MARIE CLARET

JMJ

Notes de l'auteur

1. Bien que le Père Joseph Xifre, Supérieur des Fils Missionnaires du Cœur de Marie, ait souvent parlé et écrit pour me demander d'écrire une biographie de mon insignifiante personne, je me suis toujours excusé jusqu'à présent. Je n'aurais même pas accepté de le faire maintenant si je n'en avais pas reçu l'ordre.[1] Je ne le fais donc que par obéissance, et par obéissance je vais révéler plusieurs choses que j'aurais préféré laisser dans l'ombre. En tout cas, que tout cela soit pour la plus grande gloire de Dieu et de ma douce mère Marie et pour l'embarras de ce pauvre pécheur.[2]

   Je diviserai cette biographie en trois parties.

2. La première partie comprendra les principaux événements de ma vie depuis ma naissance jusqu'à mon départ pour Rome (1807-39).

   La deuxième partie contiendra les événements relatifs aux missions.

   La troisième partie traitera des événements les plus notables survenus après ma consécration comme archevêque (1850-62).

[1] Le Père Joseph Xifre (1817-99) fut cofondateur de la Congrégation des Fils Missionnaires du Cœur Immaculé de Marie et son troisième Supérieur Général (1858-99). Il fut également le directeur spirituel du saint et, en vertu de ces deux positions d'autorité, il lui demanda d'abord, puis lui ordonna (1861) d'écrire l'Autobiographie.

[2] Certaines expressions du saint peuvent sembler contredire cette note d'humilité. Au cours du procès informatif de béatification, son confesseur, le père Carmelo Sala, a fait remarquer : "Celui qui a connu le Serviteur de Dieu comme je l'ai connu peut facilement voir, à la lecture de ses notes (l'Autobiographie), qu'il laisse de côté beaucoup plus de choses qu'il n'en rapporte. La raison en est sans doute qu'en écrivant comme il l'a fait, il a pu respecter le précepte que lui imposait l'obéissance, sans pour autant mettre en péril sa profonde humilité" (Processus informatif, Tarragone, session 8, a, 134).

PREMIÈRE PARTIE
LA VIE ANTÉRIEURE

Chapitre I

MA NAISSANDE ET MON BAPTÊME

3. Je suis né[3] dans le village de Sallent, doyenné de Manresa, diocèse de Vich, province de Barcelone[4]. Mes parents, Jean Claret et Joséphine Clara[5], étaient des gens mariés, droits et craignant Dieu, très dévoués au Saint-Sacrement et à la Très Sainte Vierge Marie.

4. J'ai été baptisé dans la paroisse Sainte-Marie, à Sallent, le 25 décembre, jour de Noël 1807, bien que les registres paroissiaux indiquent 1808. La raison en est qu'ils comptaient l'année comme commençant le 25 décembre, et c'est ainsi que mon baptême est la première entrée dans les livres pour l'année 1808.

5. J'ai été baptisé Antônio Adjutor João. Le frère de ma mère, Antônio Clara, était mon parrain et voulait que je porte son nom. La sœur de mon père, Marie Claret, était ma marraine. Elle était mariée à l'adjudant Canudas, et on m'a donc donné le nom de famille de son mari. Mon troisième prénom, João, était celui de mon père. Plus tard, par dévotion à la Très Sainte Vierge Marie, j'ai ajouté le doux nom de Marie, ma mère, ma patronne, ma maîtresse, ma directrice et mon tout, après Jésus. Je m'appelle donc Antônio Marie Adjutor João Claret y Clara[6].

6. J'étais l'un des onze enfants, que je vais énumérer dans l'ordre, en indiquant l'année de leur naissance :

1. Ma sœur Rose, née en 1800. Autrefois mariée, elle est aujourd'hui veuve. Elle a toujours été laborieuse, droite et pieuse. Elle est celle qui m'a le plus aimé[7].
2. Ma sœur Marianne est née en 1802 et est décédée à l'âge de deux ans.
3. Mon frère Jean (1804) était l'héritier de tous nos biens[8].
4. Mon frère Bartholomé (1806) est décédé à l'âge de deux ans.
5. Moi-même (1807 ou 1808).
6. Une sœur (1809) décédée peu après sa naissance.
7. Mon frère Joseph (1810) s'est marié et a eu deux filles qui sont devenues Sœurs de la Charité ou Tertiaires[9].
8. Mon frère Pierre (1813) est mort à l'âge de quatre ans.
9. Ma sœur Marie (1815) est devenue sœur tertiaire[10].

---

[3] L'interprétation d'une phrase de l'acte de naissance du saint a donné lieu à une controverse quant à sa naissance le 23 ou le 24 décembre 1807. L'opinion la plus courante et la plus probable est celle du 23 décembre. (Cf. *Autob*., par. 3, note 1, édition B.A.C., ci-après dénommée *Écrits*).

[4] Sallent est situé à environ 51 kilomètres de Barcelone. Pendant l'enfance du saint, la ville comptait environ 2.000 habitants. Il y avait de nombreuses entreprises textiles familiales dans les environs. L'énergie hydraulique du fleuve Llobregat, qui traverse la ville, associée au dynamisme de ses habitants, a fait de Sallent un centre industriel en pleine expansion. Les armoiries épiscopales de Claret incluent un souvenir de sa ville natale : *"Le pont, la rivière et la cascade indiquent mon lieu de naissance, Sallent. Mon père est d'un côté de la rivière, ma mère de l'autre, et c'est le symbolisme du soleil, Claret, et de la lune, Clara"* (Correspondance, Lettre 145).

[5] Jean Claret Xambo (22 décembre 1774-11 avril 1854) était, comme ses ancêtres, tisserand. Joséphine Clara Rodoreda (10 septembre 1771-25 octobre 1842) est issue d'une famille ouvrière.

[6] Il a ajouté le nom de Marie à celui d'Antoine lors de sa consécration épiscopale (6 octobre 1850) et a fait figurer son emblème sur son écu : *"Le nom de Marie indique mon origine spirituelle, car elle est ma mère et la patronne de l'Église dans laquelle j'ai été baptisé. Marie m'a sauvé des vagues de la mer quand j'étais petit garçon, etc."* (Correspondance, Lettre 145).

[7] Rose (1800-74) a épousé Joseph Muntanola et a eu quatre enfants de lui. Elle accompagnait Antoine au sanctuaire de Fussimanya. (Cf. par. 49.)

[8] Jean. Cf. par. 80.

[9] Joseph (1810-70), qui épousa Manuela Sola, possédait une usine à Olost où son frère était un hôte occasionnel. (Les deux filles de Joseph, Dolorès et Marie, devinrent carmélites de la Charité.

[10] Marie (1815-94) accompagna Antoine lorsqu'il fut nommé administrateur de la paroisse de Sallent. Lorsqu'il commença sa carrière apostolique, elle entra chez les Carmélites de la Charité, où elle devint maîtresse des novices.

10. Ma sœur Françoise (1820) est décédée à l'âge de trois ans.
11. Mon frère Manuel (1823) est décédé à l'âge de treize ans, après avoir étudié les humanités à Vich.

Chapitre II

LA PREMIÈRE ENFANCE

7. La Divine Providence a toujours veillé sur moi d'une manière particulière, comme le montrent cet exemple et d'autres que je vais raconter. Ma mère a toujours allaité ses enfants, mais dans mon cas, elle n'a pas pu le faire à cause d'une mauvaise santé. Elle m'envoya vivre jour et nuit chez une nourrice qui vivait dans notre ville[11]. Le propriétaire de la maison dont la nourrice était la maîtresse avait fait une excavation assez profonde sous la maison pour agrandir la cave. Une nuit, alors que je n'étais pas là, les fondations, affaiblies par le creusement, ont cédé. Les murs se sont déformés et la maison s'est effondrée, tuant ma nourrice et l'enterrant avec ses quatre enfants sous les décombres. Si j'avais été dans la maison cette nuit-là, j'aurais certainement subi le même sort que les autres. Béni soit la Providence de Dieu ! Je dois tant de remerciements à la Très Sainte Vierge Marie, qui m'a préservé de la mort dans mon enfance et qui m'a libéré depuis de tant d'épreuves. Comme je suis ingrat !

8. Les premiers souvenirs dont je me souviens remontent à l'âge de cinq ans. Lorsque je me couchais, au lieu de dormir - je n'ai jamais été un grand dormeur - j'avais l'habitude de penser à l'éternité. Je pensais "pour toujours, pour toujours, pour toujours". J'essayais d'imaginer d'énormes distances et d'en empiler d'autres encore, et je me rendais compte qu'elles n'auraient jamais de fin. Puis je frémissais et me demandais si ceux qui étaient malheureux au point d'aller vers une éternité de douleur verraient un jour la fin de leur souffrance. Devront-ils continuer à souffrir ? Oui, pour toujours et à jamais, ils devront supporter leur douleur !

9. Cela m'a profondément troublé, car je suis par nature très compatissant. L'idée d'une éternité de tourments m'a fait une impression si profonde, soit à cause de la tendresse qu'elle a suscitée en moi, soit à cause des nombreuses fois où j'y ai pensé, que c'est certainement la chose dont je me souviens le mieux aujourd'hui. La force de cette idée m'a fait travailler dans le passé, me fait travailler encore et me fera travailler aussi longtemps que je vivrai, en convertissant les pécheurs, en prêchant, en écoutant les confessions, en écrivant des livres, en distribuant des images pieuses et des brochures, et en ayant des conversations familières[12].

10. La raison en est que, comme je l'ai dit, j'ai un cœur si doux et si compatissant que je ne peux pas supporter de voir le malheur ou la misère sans faire quelque chose pour l'aider. Je prendrais le pain de ma bouche pour le donner aux pauvres. En fait, je m'abstiendrais de le mettre dans ma bouche pour avoir quelque chose à donner à ceux qui le demandent. Je me fais même un scrupule de ne rien dépenser pour moi quand je pense aux besoins auxquels je peux remédier. Alors, si ces malheurs physiques momentanés m'affectent tant, on comprend ce que je ressens dans mon cœur à la pensée des douleurs éternelles de l'enfer, non pas pour moi, mais pour tous ceux qui vivent volontairement dans le péché mortel.

11. Je me dis souvent : La foi veut qu'il y ait un ciel pour les bons et un enfer pour les méchants. C'est aussi la foi que les douleurs de l'enfer sont éternelles. Il est aussi de foi qu'un seul péché mortel suffit à damner une âme à cause de la malice infinie du péché mortel, qui est une offense à un Dieu infini. Puisque ces principes sont tous si certains, la pensée de la facilité avec laquelle les gens pèchent - comme

---

Elle fut témoin à Vich lors du procès informatif pour la béatification de son frère et révéla de nombreux détails sur la psychologie et les vertus de Claret en tant que séminariste et prêtre.

[11] "Humainement parlant, il est intéressant de noter combien de temps l'enfant a vécu parmi des étrangers, car cela a dû avoir une influence sur son caractère. Son impressionnante humilité, son sens aigu de l'obéissance et du respect sont peut-être la conséquence de cette période de déplacement et d'incompréhension, et des nombreuses heures où il a dû se sentir plus petit que les autres" (J. L. Acevedo de Blixen : Alto camino [Montevideo, 1955], p. 10).

[12] Saint Antoine Marie Claret a souligné un passage de son exemplaire personnel de la Vie de Sainte Thérèse d'Avila où celle-ci, au même âge, avait l'habitude de répéter "por siempre, por siempre". Néanmoins, l'effet sur elle était personnel, alors que l'effet sur Antoine était apostolique, pour les autres. Son premier biographe avait raison de dire que Claret "était un apôtre avant d'être un homme" (F. Aguilar, Life, p. 15).

si c'était comme prendre un verre d'eau, comme si c'était quelque chose de drôle ou d'amusant - la pensée des foules qui restent continuellement dans le péché mortel et qui sont ainsi sur le chemin de la mort et de l'enfer - cette pensée me prive de repos, et j'ai envie de courir et de crier. Et je me dis :

12. Si je voyais quelqu'un sur le point de tomber dans une fosse ou dans un feu, je courrais certainement et je crierais vers lui pour le sauver de la chute. Pourquoi ne ferais-je pas de même pour éviter à quelqu'un de tomber dans la fosse et le feu de l'enfer ?

13. Je ne peux tout simplement pas comprendre comment d'autres prêtres qui croient aux mêmes vérités que moi, et comme nous devrions tous le faire, ne prêchent pas et n'exhortent pas les gens à se sauver de l'enfer[13].

14. Je me demande également comment les laïcs, les hommes et les femmes qui ont la foi, peuvent aider à lancer des cris. Que se passerait-il si un incendie se déclarait dans une maison au milieu de la nuit et que les habitants de la maison et du quartier dormaient et n'étaient pas conscients du danger ? La première personne qui remarquerait l'incendie ne courrait-elle pas dans les rues en criant "au feu, au feu dans telle maison !" ? Pourquoi ne pas crier " au feu de l'enfer " pour réveiller ceux qui sont endormis dans leurs péchés, de peur qu'ils ne se réveillent pour se retrouver brûlés dans un feu éternel ?

15. Cette idée d'une éternité perdue qui a commencé à m'émouvoir si vivement à l'âge de cinq ans[14], qui ne m'a pas quitté depuis et que, si Dieu le veut, je n'oublierai jamais, est le ressort et l'aiguillon de mon zèle pour le salut des âmes.

16. Avec le temps, j'ai ressenti un autre stimulant du zèle dont je parlerai plus loin, à savoir la pensée que le péché ne condamne pas seulement mon prochain, mais qu'il est une offense à Dieu, mon Père[15]. Cette idée me brise le cœur de douleur et me donne envie de courir comme... Et je me dis : "Si un péché est infiniment malveillant, empêcher un péché, c'est empêcher une offense infinie contre mon Dieu, contre mon bon Père."

17. Si un fils avait un père très gentil et voyait qu'il était maltraité sans aucune raison, le fils ne défendrait-il pas son père ? Si le fils voyait que ce bon père était conduit à l'exécution, ne ferait-il pas tout ce qui est en son pouvoir pour le libérer ? Alors, que devrais-je faire pour l'honneur de mon Père, qui est offensé par une telle indifférence et qui, bien qu'innocent, est conduit au Calvaire pour être, comme le dit saint Paul, crucifié à nouveau par le péché ? Ne serait-ce pas un crime de se taire ? Ne pas faire tout ce qui est en notre pouvoir, quel sens cela aurait-il ? Mon Dieu, mon Père ! Aidez-moi à éviter tous les péchés, ou au moins un péché, même si je dois être coupé en morceaux dans cette tentative.

Chapitre III

LA PREMIÈRE ENFANCE

18. Pour mon plus grand embarras, je voudrais citer les paroles de l'auteur du Livre de la Sagesse (8:19) : *" J'étais un enfant d'un bon naturel, et j'avais reçu en partage une bonne âme.*[16]*"* C'est-à-dire que j'ai reçu de Dieu, par pure bonté, une bonne nature ou une bonne disposition

19. Je me souviens que pendant la guerre d'indépendance, qui a duré de 1808 à 1814, les habitants de Sallent avaient tellement peur des Français - et avec raison, puisque les Français avaient brûlé la ville de Manresa et le village de Calders, près de Sallent[17] - que tout le monde s'est enfui à l'annonce de l'arrivée de l'armée française. Lors de la première évacuation, je me souviens avoir été porté sur les

---

[13] La raison en est, bien sûr, leur manque de foi. Pour vivre une vie comme celle de Claret, consumée par le zèle, il faut un souffle particulier de l'Esprit Saint.

[14] *"J'avais l'habitude de penser fréquemment à l'éternité et cela m'a fait une impression encore plus grande qu'aujourd'hui"* (Claret, Résumé, Recueil d'écrits, vol. 7, p. 446).

[15] Dans les années de maturité de sa vie apostolique, Claret révèle les motifs de son zèle selon un schéma plus objectif, où la gloire de Dieu et l'amour du Père priment sur le désir du bonheur du prochain. (Cf. par. 203 et suiv.)

[16] "Dieu a donné à Antoine Marie Claret la nature qui convenait le mieux à sa mission apostolique : intelligence pratique dominant la spéculation ; volonté extraordinaire ; optimisme et foi dans ses propres initiatives ; facilité à s'adapter aux circonstances ; équilibre et dynamisme" (J. Puigdesens, L'Esprit . . ., pp. 405,145).

[17] Manresa était à trois heures de Sallent en chemin de fer ; Calders, à six heures. Manresa fut prise et brûlée par les Français en 1810 et 1811. En 1812, ils revinrent et le Saint, qui avait un peu plus de quatre ans à l'époque, fait référence à cette attaque.

épaules de quelqu'un ; mais lors de la dernière évacuation, à l'âge de quatre ou cinq ans, je suis allé à pied et j'ai donné un coup de main au grand-père Clara, le père de ma mère[18]. C'était la nuit, sa vue baissait et je l'ai guidé à travers les obstacles avec tant de patience et de gentillesse que le pauvre vieux était très content de voir que je ne m'étais pas enfui pour rejoindre mes frères et cousins qui nous avaient abandonnés tous les deux. Je lui ai toujours témoigné beaucoup d'affection jusqu'à sa mort, et pas seulement à lui, mais aussi à toutes les personnes âgées et handicapées.

20. Je ne supportais pas qu'on se moque d'eux, comme les jeunes garçons ont souvent tendance à le faire, malgré la punition exemplaire infligée aux garçons qui s'étaient moqués d'Elisée[19].

De plus, je me souviens que lorsque j'étais assis à l'église et qu'un vieil homme entrait, je me levais volontiers et lui donnais une place. Je saluais toujours les personnes âgées dans la rue, et si j'avais le plaisir de parler avec l'une d'entre elles, je l'appréciais énormément. Dieu veuille que j'aie su mettre à profit les conseils de ces vieux messieurs[20].

21. Mon Dieu, que vous êtes bon ! Que vous avez été riche en miséricorde pour moi ! Si vous aviez donné aux autres les grâces que vous m'avez données, ils y auraient collaboré bien davantage. Miséricorde, Seigneur : Je commencerai à être bon à partir de maintenant, avec l'aide de ta grâce.

Chapitre IV

L'ÉDUCATION PRÉCOCE

22. J'avais à peine six ans lorsque mes parents m'ont envoyé à l'école. Mon premier maître d'école était un homme très actif et religieux, M. Antonio Pascual[21]. Il ne m'a jamais puni ni réprimandé, mais j'ai veillé à ne pas lui donner de raisons de le faire. J'étais toujours ponctuel, j'assistais toujours aux cours et je préparais toujours mes leçons avec soin.

23. J'ai appris le catéchisme si bien que chaque fois qu'on me le demandait, je pouvais le réciter du début à la fin sans erreur. Trois autres garçons l'ont appris aussi bien que moi, et le professeur nous a présentés au curé, l'abbé Joseph Amigo. Ce brave homme nous a fait réciter tout le catéchisme deux dimanches soir consécutifs. Nous l'avons fait sans la moindre erreur devant tous les gens de l'église. En guise de récompense, il nous a donné à chacun une image pieuse, que nous avons conservée précieusement par la suite.

24. Lorsque je maîtrisais le catéchisme, on me donnait à lire le Compendium d'histoire sacrée de Pinton[22] et, entre ma lecture et les explications du professeur, l'ouvrage était si profondément ancré dans ma mémoire que je pouvais le répéter et en discuter avec facilité, sans m'embrouiller ni me troubler.

25. En plus d'avoir eu un très bon instituteur, ce qui, comme je l'ai dit, n'est pas un petit cadeau du ciel, j'ai aussi eu de bons parents qui ont coopéré avec mon instituteur pour modeler mon intelligence dans la vérité et nourrir mon cœur dans la pratique de la religion et de toutes les vertus. Chaque jour, après le déjeuner, que nous prenions à midi et quart, mon père me faisait lire un livre spirituel, et le soir, nous nous asseyions un moment autour de la table, où il nous disait toujours quelque chose d'édifiant et d'instructif, jusqu'à ce qu'il soit temps pour nous de nous retirer.

26. Tout ce que mes parents ou mon professeur me disaient ou m'expliquaient, je le saisissais parfaitement, même si j'étais un tout petit garçon. Je ne comprenais pas vraiment la formulation du catéchisme, bien que, comme je l'ai dit, je pouvais très bien le répéter. Cependant, je vois maintenant l'avantage de le connaître par cœur, parce qu'avec le temps, sans trop savoir comment et sans y faire attention, ces grandes vérités que j'avais débitées sans les comprendre me revenaient avec une telle force que je disais : "Ah ! c'est ça que ça voulait dire ! Comme tu as été stupide de ne pas le comprendre !" Les boutons de

[18] João Clara Reguant (1738-1814) est alors âgé de soixante-quatorze ans.
[19] 2 R 2, 23-24.
[20] Dans les Constitutions de 1857, Claret conseille à ses jeunes missionnaires de se promener avec les personnes âgées. Dans sa Règle pour les clercs vivant en communauté, il dit : "Les jeunes manquent de prudence, et les vieux manquent de dynamisme ; mettez-les ensemble, et chacun aura les avantages de l'autre".
[21] Pascual a obtenu sa licence à l'université de Cervera et a été l'enseignant d'Antonio pendant toute sa scolarité élémentaire. (Cf. par. 45.)
[22] Vers la fin de sa vie, le saint recommandait encore cette œuvre aux évêques espagnols réunis à Rome pour Vatican I comme un texte approprié pour les petits séminaristes (cf. Écrits, p. 504).

roses s'ouvrent avec le temps, mais s'il n'y avait pas de boutons, il n'y aurait pas de fleurs. Il en va de même pour les vérités religieuses : s'il n'y a pas de cours de catéchisme, il y a une ignorance totale des questions religieuses, même chez ceux qui passent pour des personnes intelligentes. Comme mes leçons de catéchisme et les conseils de mes parents m'ont été utiles !

27. Plus tard, lorsque je vivais seul dans la ville de Barcelone et que j'étais témoin de tant de mal, j'imaginais que ces bonnes personnes me parlaient : C'est le mal, tu devrais l'éviter. Tu ferais mieux de t'en remettre à Dieu, à tes parents et à ton maître plutôt qu'à ces malheureux qui ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent.

28. Mes parents et mon maître ne m'ont pas seulement instruit des vérités que je devais croire, mais aussi des vertus que je devais pratiquer. En ce qui concerne mon prochain, ils m'ont dit de ne jamais prendre ou convoiter ce qui appartient à autrui et que, si je trouvais quelque chose, je devais le rendre à son propriétaire. Il se trouve qu'un jour, après l'école, alors que je marchais dans la rue en direction de la maison, j'ai vu une pièce de 25 cents[23] par terre. Je l'ai ramassée et je me suis demandé à qui je devais la rendre. Comme je ne voyais personne dans la rue, je me suis dit qu'elle avait dû tomber de la fenêtre de la maison la plus proche. Je suis donc allé jusqu'à la maison, j'ai demandé le chef de famille et je lui ai donné la pièce.

29. J'ai été si bien formé à l'obéissance et à la résignation que j'ai toujours été satisfait de ce que l'on faisait, décidait ou me donnait comme nourriture ou comme vêtement. Je ne me souviens pas avoir dit "je n'aime pas ceci" ou "je veux cela". J'étais tellement habitué à penser ainsi que même plus tard, lorsque j'étais prêtre, ma mère, qui m'a toujours beaucoup aimé, avait l'habitude de me dire : "Antoine, aimerais-tu ceci ?" Je répondais toujours : "J'aime toujours ce que tu aimes." "Mais, disait-elle, il y a toujours des choses qu'on aime mieux que d'autres." Et alors je disais : "Ce que tu me donnes, c'est ce que j'aime le plus." C'est ainsi qu'elle est morte sans savoir quelles étaient les choses matérielles que je préférais[24].

Chapitre V

AU TRAVAIL DANS L'ATELIER

30. Lorsque j'étais encore un petit garçon à l'école primaire, un visiteur distingué m'a demandé ce que je voulais faire quand je serais grand. J'ai répondu que je voulais être prêtre[25]. Par conséquent, après avoir terminé avec succès l'école primaire, j'ai été inscrit au cours de latin enseigné par un prêtre très saint et très érudit, l'Abbé John Riera. Avec lui, j'ai appris et mémorisé les noms, les verbes, les genres, et un peu plus, mais le cours ayant été supprimé, je ne pouvais plus continuer à étudier et j'ai dû l'abandonner[26].

31. Comme mon père fabriquait du fil et du tissu, il m'a fait travailler dans son atelier[27]. J'ai obéi sans un mot, sans faire la tête et sans montrer le moindre signe de mécontentement. Je me suis mis au travail de toutes mes forces et je n'ai pas passé un seul jour sans rien faire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne pas déplaire le moins du monde à mes chers parents, car je les aimais beaucoup et ils m'aimaient.

32. Ce qui me faisait le plus mal, c'était d'entendre mes parents gronder un ouvrier qui ne faisait pas bien son travail. Je suis sûr que je souffrais plus que celui qui était corrigé parce que je suis si tendre que lorsque je vois quelqu'un blessé, je le ressens plus que lui.

33. Mon père m'a fait travailler à tous les postes disponibles dans son petit atelier de fil et de textile bien équipé. Pendant longtemps, un autre jeune homme et moi-même avons été chargés de mettre la dernière main au travail de tous les autres employés de l'atelier. Chaque fois que nous devions corriger quelqu'un, cela me contrariait beaucoup, mais je faisais mon devoir. J'essayais toujours de trouver quelque chose

[23] Une pièce de 25 cents valait 3 centimes.
[24] La mère du saint est décédée en 1842, alors qu'il avait 35 ans.
[25] Le visiteur distingué était probablement l'Archevêque de Palmyre et Abbé de La Granja, Mgr Felix Amat, qui s'était retiré à Sallent, avec sa sœur, la mère de Son Excellence, Torres Amat. L'évêque Félix a conféré le sacrement de confirmation à Antoine le 12 décembre 1814.
[26] Antoine n'a suivi qu'un seul cours, et peut-être pas un cours complet, car son professeur est décédé et l'école de latin a fermé en 1819. (Cf. Sola, Histoire de Sallent, pp. 323-32).
[27] Son premier travail dans le petit atelier familial consistait à s'occuper de la machine à filer, à charger les bobines qui devaient être introduites dans les navettes des métiers à tisser (Procès Apostolique, Vich, session 69).

de bon à dire sur le travail terminé. J'en vantais les mérites, disant que telle ou telle chose était très bien, mais qu'il y avait tel ou tel défaut et que si ces petits défauts étaient corrigés, ce serait vraiment un travail parfait.

34. Je ne savais pas pourquoi je faisais les choses ainsi, mais avec le temps, j'ai compris que c'était le résultat d'une grâce spéciale de bonté que le Seigneur m'avait accordée. C'est pourquoi les ouvriers ont toujours accepté mes corrections et se sont améliorés. Mon ami, par contre, qui était un meilleur ouvrier que moi mais qui n'avait pas ce don de bonté, s'énervait toujours lorsqu'il devait corriger quelqu'un. Il grondait durement les travailleurs, qui se fâchaient, et souvent ils ne savaient pas ce qu'ils étaient censés corriger. J'en ai tiré la leçon que tout le monde, même les personnes les plus grossières, devrait être traité avec gentillesse et affabilité et que l'on peut gagner beaucoup plus par la gentillesse que par la dureté et l'irritabilité.

35. Mon Dieu, vous avez été si bon pour moi ! J'ai beaucoup tardé à comprendre les nombreuses et grandes grâces que tu m'as accordées[28]. J'ai été un serviteur inutile et je n'ai pas bien investi le talent que tu m'as confié. Mais Seigneur, je te donne ma parole que je travaillerai. Sois un peu patient avec moi. Ne m'enlève pas mon talent, je vais maintenant l'investir avec sagesse. Donne-moi ta sainte grâce et ton amour divin et je te donne ma parole que je travaillerai.

Chapitre VI

LES PREMIÈRES DÉVOTIONS

36. Depuis que je suis tout petit, je suis attiré par la piété et la religion. J'assistais à la messe pour toutes les fêtes et tous les jours saints, et aussi les autres jours, quand je le pouvais. Les jours de fête, j'assistais généralement à deux messes, une messe basse et une messe solennelle, toujours avec mon père. Je ne me souviens pas avoir jamais joué, regardé autour de moi ou parlé à l'église. Au contraire, j'étais toujours si recueilli, modeste et pieux que lorsque je compare ces premières années à aujourd'hui, j'ai honte car, à mon grand embarras, je dois admettre qu'aujourd'hui encore, je n'ai pas l'attention fixe et la ferveur sincère que j'avais alors.

37. J'ai assisté à toutes les cérémonies de notre sainte religion avec une grande foi. Les offices que je préférais étaient ceux liés au Saint-Sacrement, et j'y assistais avec beaucoup de dévotion et de joie. Outre le bon exemple constant de mon père, qui avait une grande dévotion pour le Saint-Sacrement[29], j'ai eu la chance de découvrir un livre intitulé *Les Bontés de Jésus dans le Saint-Sacrement*. Comme j'ai aimé ce livre ! Je l'ai tellement aimé que je l'ai appris par cœur[30].

38. À l'âge de dix ans, j'ai été autorisé à faire ma première communion. Les mots ne peuvent pas dire ce que j'ai ressenti ce jour-là, lorsque j'ai eu la joie inégalée de recevoir pour la première fois mon bon Jésus dans mon cœur. Depuis lors, j'ai toujours fréquenté les sacrements de Pénitence et de Communion, mais avec quelle ferveur, quelle dévotion et quel amour : plus que maintenant - oui, plus que maintenant, je dois le dire avec embarras et honte. Maintenant que j'en sais beaucoup plus qu'alors, maintenant que les nombreux bienfaits que j'ai reçus depuis s'accumulent continuellement, j'aurais dû, par reconnaissance, devenir un séraphin d'amour, alors que Dieu sait ce que je suis. Lorsque je compare mes premières années avec le présent, je m'attriste et je confesse avec larmes que je suis un monstre d'ingratitude.

---

[28] Cet esprit de bonté *"que le Seigneur m'avait accordé"* (par. 34) lui servit tout au long de son apostolat. Il remarque plus loin que *"la douceur est un signe de vocation en vue de la charge d'un missionnaire apostolique"* (Cf. par. 374).

[29] La dévotion pour l'Eucharistie a été une caractéristique de sa spiritualité tout au long de sa vie. Elle est incluse dans le symbolisme de ses armoiries épiscopales : *"L'hostie qui est représentée dans le cœur de Marie signifie à la fois qu'elle est la Mère de Dieu et la foi et la dévotion que je souhaite avoir envers le Saint-Sacrement"* (Correspondance, Lettre 145).

[30] *La Bonté de Jésus dans le Saint Sacrement envers les hommes, et leur Ingratitude envers Jésus dans le Saint Sacrement.* Écrit en toscan et en portugais par le père Jean Joseph de Sainte-Thérèse, carme déchaussé. Traduit en castillan par Iñigo Rosende, prêtre, Barcelone, 1766. Le livre est divisé en deux parties. La première traite de quatorze "bontés" de Jésus dans le Saint-Sacrement. La seconde traite de dix "ingratitudes" des hommes. Il se termine par quatre colloques, pour avant et après la communion. Le style est affectif :
"L'auteur a nourri le cœur seul et non la curiosité" (Prologue).

39. En plus d'assister à la Sainte Messe, de communier fréquemment et d'assister aux bénédictions du Saint Sacrement, ce que je faisais avec une grande ferveur en raison de la bonté et de la miséricorde de Dieu, j'assistais également au cours de catéchisme du curé et à l'explication de l'Évangile qui avaient lieu tous les dimanches et jours de fête. Ces cours se terminaient toujours l'après-midi par la récitation du Saint Rosaire.

40. En plus d'assister aux offices du matin et de l'après-midi, j'avais l'habitude d'entrer dans l'église à la tombée de la nuit, lorsqu'il n'y avait presque personne, et de parler seul à seul avec notre Seigneur. Avec beaucoup de foi, de confiance et d'amour, je parlais à Dieu, mon bon Père. Je m'offrais mille fois à son service. Je voulais devenir prêtre pour me consacrer à son service jour et nuit. Je me souviens lui avoir dit : "Humainement, je ne vois pas d'espoir, mais tu as le pouvoir de le faire, si tu le veux". Ensuite, avec une confiance totale, je m'en remettais à Dieu, lui faisant confiance pour faire ce qui devait être fait : ce qu'il a fait, comme je le dirai plus tard[31].

41. A cette époque, j'ai découvert par hasard un autre livre intitulé "Une bonne journée et une bonne nuit"[32], que j'ai lu avec beaucoup de plaisir et de profit. Après l'avoir lu pendant un certain temps, je le fermais, le pressais sur mon cœur, regardais le ciel avec des larmes dans les yeux et disais : "Seigneur, combien de bonnes choses j'ignorais. Mon Dieu, mon Bien-aimé, qui pourrait s'empêcher de t'aimer ?

42. La prise de conscience du bien que m'a apporté la lecture de bons et de pieux livres m'a incité à les distribuer généreusement, dans l'espoir qu'ils apporteront à mes voisins, que j'aime, les mêmes heureux résultats que ceux qu'ils m'ont apportés. Que tous les hommes sachent combien Dieu est bon, aimable et aimant. Mon Dieu, fais que toutes les créatures te connaissent, t'aiment et te servent avec foi et ferveur. Vous toutes, créatures, aimez votre Dieu, car il est bon et sa miséricorde est infinie.

Chapitre VII

LA DÉVOTION PRÉCOCE À MARIE

43. Pendant ces mêmes années de mon enfance et de ma jeunesse, j'ai eu une dévotion très grande à l'égard de la Sainte Vierge Marie. Je souhaite seulement avoir la même dévotion aujourd'hui. Pour reprendre la comparaison[33] de Rodriguez, je suis comme ces vieux serviteurs des grandes maisons qui ne font presque rien et qui, comme de vieilles casseroles, sont gardés dans la maison plus par pitié et par charité que pour une grande utilité. C'est ainsi que je suis au service de la Reine du ciel et de la terre : elle me supporte par pure charité. Pour montrer que c'est la pure vérité, sans la moindre exagération, je vais raconter ce que je faisais en l'honneur de la Très Sainte Vierge Marie.

44. Lorsque j'étais enfant, on m'a offert un chapelet, qui m'a fait plus plaisir que le plus grand des trésors. Je m'en servais après l'école, lorsque mes camarades et moi marchions en double file jusqu'à l'église voisine, où notre professeur nous faisait réciter une partie du rosaire[34].

45. C'est à cette époque que j'ai découvert dans notre maison un livre intitulé Le Rosaire, qui contenait des images et des explications sur les mystères du rosaire. J'y ai appris à réciter le rosaire, les litanies et d'autres prières. Lorsque mon professeur l'a appris, il a été très heureux et m'a fait agenouiller à ses côtés

---

[31] Bien que le désir du saint d'être prêtre remonte à l'âge de sept ans (par. 30), il a dû ressentir un appel spécial à ce moment-là : *"1820, 12 ans. Dieu m'a appelé. Je me suis offert à sa sainte volonté"* (Resume, Ecrits, p. 446). En même temps, Antoine se trouve dans l'impossibilité de suivre sa vocation à cause de la fermeture de la classe de latin.

[32] Un livre de dévotion, avec une règle de vie, des prières chrétiennes, des méditations, des sacrements, des aspirations et un résumé de la vie spirituelle sous la forme d'un dialogue entre le confesseur et le pénitent. L'ensemble du livre est imprégné de l'esprit de saint Alphonse Marie de Liguori.

[33] Alphonse Rodriguez, S.J., Pratique de la perfection (Barcelone, 1861), vol. 1, tr. 1, chap. 12, p. 47. Exemplaire personnel du saint.

[34] *"Mes parents, qui sont maintenant au ciel, m'ont inspiré la dévotion au Saint Rosaire alors que j'étais encore très jeune. Ils m'achetèrent un chapelet et m'inscrivirent à la Confrérie du Rosaire de notre paroisse"* (Écrits, p. 450). *"Avant d'avoir atteint l'âge de raison, je m'agenouillais tous les jours pour dire une partie du chapelet. J'ai participé au "Programme du Rosaire" et je l'ai parfaitement rempli, en me confessant et en recevant la Communion et tout ce qui était exigé par le programme"* (Ecrits, p. 429). La principale obligation du programme était la récitation annuelle, à un jour et à une heure prédéterminés, de tout le chapelet. Le jour désigné pour le saint était le 29 juin (par. 94).

à l'église pour que je puisse diriger le rosaire. Lorsque les garçons plus âgés ont vu que cela m'avait permis d'entrer dans les bonnes grâces du professeur, ils l'ont appris à leur tour. À partir de ce moment-là, nous avons alterné la direction du chapelet une semaine sur deux, de sorte que tous ont appris et pratiqué cette sainte dévotion qui, après la Sainte Messe, est la plus profitable.

46. Par la suite, j'ai récité le chapelet non seulement à l'église, mais aussi à la maison tous les soirs, selon la coutume de mes parents. Après avoir terminé le lycée et commencé à travailler régulièrement à l'atelier, comme je l'ai mentionné au chapitre 5, j'ai récité les trois parties tous les jours avec mes compagnons de travail, qui continuaient à travailler sous ma direction. Nous disions la première partie avant le petit-déjeuner de huit heures, la deuxième avant le déjeuner de midi, et la troisième avant neuf heures du soir, lorsqu'ils rentraient chez eux pour dîner.

47. Outre le chapelet entier que nous disions tous les jours ouvrables, nous récitions également un Ave Maria à l'heure et l'Angélus à son heure. Les jours de fête, je passais plus de temps à l'église qu'à la maison, car je jouais rarement avec d'autres enfants. Je me divertissais à la maison, et même au milieu de ces distractions innocentes, il me semblait entendre la voix de la Vierge qui m'appelait à l'église. Je disais "j'arrive" et je partais.

48. Je ne me lassais jamais d'être à l'église devant l'image de Notre-Dame du Rosaire, et je parlais et priais avec une telle confiance que j'étais sûre que la Sainte Vierge m'entendait[35]. J'avais l'habitude d'imaginer une sorte de fil reliant l'image devant moi à son original céleste. Bien que je n'aie pas encore vu de ligne télégraphique à ce moment-là, j'avais imaginé comment ce serait d'avoir une ligne télégraphique vers le ciel. Je ne peux pas expliquer à quel point j'étais attentif, fervent et dévoué à la prière à l'époque, mais je l'étais encore plus qu'aujourd'hui.

49. Lorsque j'étais enfant, avec ma sœur Rose, qui était très pieuse, je me rendais fréquemment au sanctuaire de la Vierge appelé Fussimanya, à une lieue de chez moi. Je ne peux pas décrire la dévotion que j'ai ressentie dans ce sanctuaire. Avant même d'y arriver, dès que j'ai vu les contours de la chapelle, je me suis sentit si ému que des larmes de tendresse me sont montées aux yeux. Nous avons commencé à réciter le chapelet et nous avons continué à prier jusqu'à la chapelle. J'ai visité le sanctuaire de Fussimanya chaque fois que j'ai pu, non seulement en tant qu'enfant, mais aussi en tant qu'étudiant, prêtre et même en tant qu'archevêque avant de partir pour mon diocèse.

50. Toute ma joie était de travailler, de prier, de lire et de penser à Jésus et à Marie. J'aimais garder le silence et je parlais peu parce que j'aimais être seule pour ne pas être dérangée dans mes pensées[36]. J'étais toujours content, heureux et en paix avec tout le monde. Je n'ai jamais eu de querelle ou de dispute, grande ou petite, avec qui que ce soit.

51. Alors que je me livrais à ces saintes pensées qui réjouissaient tant mon cœur, j'eus soudain la tentation la plus terrible et la plus blasphématoire contre la Bienheureuse Vierge Marie. C'est la plus grande douleur que j'ai ressentie de toute ma vie. J'aurais préféré être en enfer pour en être délivré. Je ne pouvais ni manger, ni dormir, ni regarder son image. Quelle souffrance ! Je me suis confessé, mais comme j'étais trop jeune pour savoir bien m'exprimer, le confesseur s'est moqué de ce que je disais, et je me suis retrouvé dans la même situation qu'avant. Quelle amertume ! Cette tentation a duré jusqu'à ce que le Seigneur lui-même choisisse de me venir en aide.

52. Plus tard, j'ai eu une autre tentation contre ma bonne mère, qui m'aimait beaucoup et que j'aimais en retour. J'ai conçu une grande haine et aversion pour elle et, pour surmonter la tentation, je me suis forcé à la traiter avec beaucoup de tendresse et d'humilité. Je me souviens que lorsque je me suis confessé et que j'ai raconté à mon directeur ma tentation et les moyens que j'avais utilisés pour la surmonter, il m'a demandé : "Qui t'a dit de faire ces choses ? J'ai répondu : "Personne, mon Père". Ensuite, je me suis rendu à Barcelone et il m'a dit : "C'est Dieu qui t'a enseigné, mon fils ; continue comme tu l'as fait et sois fidèle à sa grâce".

53. Personne n'osait utiliser un langage grossier ou tenir de mauvaises conversations en ma présence. Une fois, j'ai assisté à une réunion de jeunes hommes - je n'y ai pas participé, car j'étais bien conscient

---

[35] *"Il priait la Vierge avec autant de chaleur et de confiance qu'on peut le faire sur terre, parce qu'il était intimement persuadé que Marie, qui est corps et âme au ciel, l'entendait à partir de l'image devant laquelle il priait"* (*Ecrits*, p.429).

[36] *"J'étais presque toujours en présence de Dieu et mes désirs étaient de le servir et de l'aimer. J'avais alors une vie intérieure plus importante que maintenant"* (*Ecrits*, p. 446).

du genre de discussions qui se tenaient dans ce genre de réunions - et l'un des meilleurs jeunes hommes m'a dit : "Tu ferais mieux de partir, Antoine. Nous allons parler de mauvaises choses." Je l'ai remercié pour son conseil et je suis parti, pour ne plus jamais me joindre à eux.

54. Mon Dieu, comme tu as été bon pour moi et comme j'ai mal répondu à tes faveurs ! Si tu avais accordé de telles grâces à un autre fils d'Adam, il aurait certainement fait mieux que moi. Comment te répondrai-je au jour du jugement, lorsque tu diras : "Rends compte de ton intendance" ? (Luc 16 : 2).

55. Marie, ma Mère, comme vous avez été bonne pour moi et comme j'ai été ingrat envers vous ! Ma Mère, je veux désormais vous aimer de tout mon cœur, et non seulement vous aimer moi-même, mais amener tous les autres à vous connaître, à vous aimer, à vous servir, à vous louer et à prier le saint rosaire, une dévotion qui vous est si agréable. Mère, aide-moi dans ma faiblesse et ma paresse pour que je puisse tenir mes engagements.

Chapitre VIII

EN 1825, VERS MON DIX-HUITIÈME ANNIVERSAIRE, JE DÉMÉNAGE À BARCELONE

56. Comme je voulais améliorer mes connaissances des techniques de fabrication, j'ai demandé à mon père de m'envoyer à Barcelone. Il a accepté et m'a emmené là-bas. Mais, comme saint Paul, je devais gagner de mes propres mains ce dont j'avais besoin pour me nourrir, me vêtir, acheter des livres, trouver des professeurs, etc. Ma première démarche a été de présenter une requête à la Chambre de commerce pour être admis à suivre des cours de dessin. Ma demande a été acceptée et je l'ai utilisée à bon escient[37]. Qui aurait pu deviner que Dieu utiliserait un jour, dans l'intérêt de la religion, les études de design que j'avais entreprises pour des raisons professionnelles de début de vie ? Et, en fait, ces compétences m'ont été très utiles pour concevoir des imprimés pour les catéchismes et les ouvrages mystiques.

57. Outre le design, j'ai étudié la grammaire castillane et, plus tard, la grammaire française, mais toujours dans l'optique de leur utilité dans les affaires et la fabrication.

58. De toutes les choses que j'ai étudiées ou auxquelles j'ai travaillé au cours de ma vie, je n'ai rien compris de mieux que la fabrication. A ce propos, dans l'entreprise où je travaillais, il y avait des catalogues de modèles présentés lors des expositions annuelles à Paris et à Londres, et ils étaient tenus à jour pour être en phase avec les dernières modes[38]. Dieu m'a donné une telle vivacité d'esprit qu'il me suffisait d'analyser n'importe quel modèle pour qu'en peu de temps une copie sorte du métier à tisser, exacte dans les moindres détails, ou même avec des améliorations si mon employeur le souhaitait.

59. Au début, j'ai eu du mal à copier des modèles, mais en m'appliquant jour et nuit, les jours ouvrables et les jours fériés, à étudier, à écrire et à dessiner, j'ai fini par réussir. Je regrette seulement de ne pas m'être appliqué avec autant d'ardeur à la vertu, ce qui m'aurait permis de devenir meilleur que je ne le suis aujourd'hui. Lorsque, après mûre réflexion, je parvenais à démonter un dessin et à le remonter, j'éprouvais une telle sensation de joie et de satisfaction que je rentrais chez moi tout à fait ébloui de contentement. J'ai appris tout cela sans professeur. En fait, loin de m'apprendre à comprendre les motifs et à les imiter parfaitement, mes instructeurs dans l'art ont plutôt essayé de me le cacher.

60. Un jour, j'ai dit au chef d'atelier que le modèle que nous avions tous les deux en main pouvait être travaillé de telle ou telle manière. Il a pris un crayon et a dessiné un plan de la façon dont le métier à tisser devait être installé pour ce travail. Je n'ai fait aucun commentaire, mais je lui ai dit que s'il n'y voyait pas d'objection, je l'étudierais. J'ai emporté le modèle et son croquis pour le montage du métier à tisser chez moi. Quelques jours plus tard, je lui ai apporté un croquis de l'installation nécessaire pour produire le motif et je lui ai montré comment l'installation qu'il avait dessinée n'aurait pas produit le

[37] Lors de l'impression du Catéchisme expliqué, il écrit à l'imprimeur Caixal pour régler certaines difficultés du graveur : "Permettez-moi de dire franchement, mais sans me vanter, que lorsque j'étais laïc à Barcelone, je me suis consacré, entre autres choses, à l'étude du dessin, et qu'à trois reprises, j'ai reçu un prix de la Chambre de commerce" (*Correspondance*, lettre 63).

[38] Claret travaillait pour un fabricant de textiles en coton, "*Dels Vigatans*", à Barcelone. Plus de 100 ouvriers gèrent les 76 métiers à tisser. Le propriétaire était Ignacio Prat, originaire de Vich.

motif en question, mais un autre, que je lui ai également montré. Le directeur a été étonné par mes croquis ainsi que par mon raisonnement et mes explications.

61. À partir de ce jour, il m'a tenu en haute estime et, pendant les vacances, il avait l'habitude de m'emmener avec lui lors des sorties avec ses fils. Son amitié, ses conseils et ses bons principes m'ont été très bénéfiques, car il n'était pas seulement un homme instruit, mais aussi un mari fidèle à sa femme et un bon père pour ses enfants, un bon chrétien et un réaliste à la fois dans les principes et dans la pratique. À vrai dire, certains des conseils de cet homme étaient très utiles pour quelqu'un comme moi qui avait été élevé dans une petite ville comme Sallent, car à cette époque, l'air que nous respirions était rempli d'idées constitutionnelles.

62. En ce qui concerne la fabrication, j'étais devenu habile non seulement dans la conception, mais aussi dans le réglage des métiers à tisser. Plusieurs ouvriers m'ont demandé de leur rendre service en réglant leurs métiers à tisser parce qu'ils ne savaient pas le faire. Je les ai aidés et ils m'ont respecté et apprécié pour cela.

63. La nouvelle de l'habileté technique que le Seigneur m'avait donnée s'est répandue à Barcelone. Cela a incité certains hommes à appeler mon père pour lui demander ce qu'il pensait de la création d'une société et de la mise en place de notre propre atelier. Mon père a trouvé l'idée très séduisante, car elle permettrait à son propre atelier de se développer. Il m'en parla en me montrant les avantages et la fortune que cela pourrait m'apporter.

64. Mais les voies de Dieu sont insondables, car bien que j'aimais beaucoup la fabrication et que j'avais fait des progrès considérables dans ce domaine, je n'arrivais pas à me décider. J'éprouvais une répugnance intérieure à m'installer et à faire contracter à mon père de nouvelles obligations en mon nom. Je lui ai dit que je pensais que le moment n'était pas venu, que j'étais encore très jeune et qu'en raison de ma petite taille, les ouvriers ne voulaient pas recevoir d'ordres de moi. Il m'a dit de ne pas m'en préoccuper car quelqu'un d'autre pourrait s'occuper des ouvriers et je ne serais impliqué que dans la direction de l'entreprise. J'ai cependant continué à refuser, en disant que nous examinerions la question plus tard, mais que pour l'instant je ne souhaitais pas accepter. Ma décision s'est avérée véritablement providentielle. C'était la première fois que je m'opposais aux projets de mon père. La raison, bien sûr, était que Dieu voulait autre chose pour moi : Il voulait que je sois prêtre, et non homme d'affaires, bien qu'à l'époque, cette idée ne m'ait jamais effleuré l'esprit[39].

65. Ma vie à cette époque était l'incarnation de ce que dit l'Évangile sur les épines qui étouffent le bon grain. Ma passion incessante pour les machines, les métiers à tisser et les créations m'avait tellement obsédée que je ne pouvais penser à rien d'autre. Mon Dieu, comme tu as été patient avec moi ! Ô Vierge Marie, il y a même eu des moments où je t'ai oubliée ! Pardon, ma Mère !

Chapitre IX

POURQUOI J'AI ARRÊTÉ LA FABRICATION

66. Pendant ces trois premières années à Barcelone, la ferveur que j'avais eue à la maison a commencé à se refroidir[40]. Certes, je recevais fréquemment les sacrements au cours de l'année. J'assistais à la messe lors de toutes les fêtes et de tous les jours d'obligation, je priais quotidiennement le chapelet à Marie et je continuais mes autres dévotions, mais sans la ferveur qui m'animait auparavant. Mon seul objectif et toutes mes angoisses concernaient la fabrication. Je ne saurais trop insister sur le fait que mon obsession

[39] À Barcelone, la vocation naturelle de Claret se manifeste : la fabrication. Il avait des capacités exceptionnelles, un fort penchant naturel, de la persévérance et du succès. Mais ce n'était pas le plan final de Dieu pour lui, et bien qu'il l'ait éloigné des métiers à tisser, l'esprit de travail est resté un trait psychologique fondamental pour le reste de sa vie. Il préférait considérer sa mission apostolique comme une œuvre et non comme une conquête. De plus, comme il avait commencé à travailler pour son père, son attitude envers le travail était teintée d'un sentiment filial, qui n'a fait que se surnaturaliser et s'intensifier lorsqu'il a commencé à travailler dans l'intérêt de son Père céleste.
[40] Il ne s'agit pas d'une simple tiédeur. À Sallent, son âme n'avait connu qu'un seul objectif : celui de sa vocation apostolique. À Barcelone, par contre, sa vocation naturelle pour l'industrie manufacturière s'affirme et divise son âme. Le développement de cette vocation naturelle aurait signifié l'étouffement de sa vocation apostolique

frôlait le délire. Qui peut le dire ? Peut-être que l'intensité même de mon penchant a été le moyen que Dieu a utilisé pour m'enlever mon amour pour l'industrie manufacturière.

67. Vers la fin de ma troisième année à Barcelone, obsédé comme je l'étais, chaque fois que j'assistais à la messe les jours saints, j'éprouvais la plus grande difficulté à surmonter les pensées qui me venaient à l'esprit. Il est vrai que j'aimais penser et m'attarder sur mes projets, mais pendant la messe et mes autres dévotions, je n'en avais pas envie et j'essayais de les chasser de mon esprit. Je me disais que j'y réfléchirais plus tard, mais que pour l'instant je voulais seulement penser à ce que je faisais et prier. Mes efforts semblaient inutiles, comme si j'essayais d'arrêter brusquement une roue qui tourne à toute vitesse. Pendant la messe, j'étais tourmenté par de nouvelles idées, des découvertes, etc. Il semblait y avoir plus de machines dans ma tête que de saints sur l'autel[41].

68. Au milieu de ce tourbillon d'idées, un jour que j'étais à la messe, je me suis souvenu d'avoir lu, étant enfant, ces paroles de l'Évangile : "Que sert-il à un homme de gagner le monde entier et de perdre son âme ?" Cette phrase m'a profondément impressionné et m'a atteint au cœur comme une flèche. J'ai essayé de réfléchir et de raisonner sur ce qu'il fallait faire, mais en vain.

69. J'étais comme Saul sur le chemin de Damas, mais j'avais besoin d'un Ananias pour me dire quoi faire. Je me suis rendu à la maison des Pères de Saint Philippe Néri, j'ai traversé les cloîtres, j'ai vu une porte ouverte, j'ai frappé et je suis entré. J'y rencontrai un certain frère Paul, très fervent et très pieux, et je lui fis part simplement de mes résolutions. Le bon frère m'écouta patiemment et charitablement, puis il me dit en toute humilité : "Monsieur, je ne suis qu'un pauvre frère laïc ; ce n'est pas moi qui peux vous conseiller. Je vais vous conduire à un prêtre très sage et vertueux qui vous dira ce que vous devez faire". Il m'a conduit au Père Amigo, qui m'a écouté, a approuvé ma décision et m'a conseillé d'étudier le latin[42]. Je lui ai obéi.

70. La chaude ferveur de la piété et de la dévotion s'est réveillée en moi. J'ai ouvert les yeux et j'ai reconnu les dangers pour l'âme et le corps que j'avais traversés[43].

71. Ce dernier été, la Sainte Vierge m'a sauvé de la noyade dans la mer. Comme je travaillais beaucoup, je ne me sentais pas très bien pendant l'été. J'ai commencé à perdre l'appétit, et le seul soulagement que je trouvais était de descendre à la mer, d'y patauger et d'avaler quelques gouttes d'eau salée. Un jour, alors que je me promenais sur la plage pour rejoindre la "vieille mer" de l'autre côté de la Barceloneta, une énorme vague m'a soudain englouti et emporté vers le large. J'ai vu en un instant que j'étais loin du rivage et j'ai été étonné de voir que je flottais à la surface, bien que je ne sache pas nager. J'ai appelé la Sainte Vierge et je me suis retrouvé sur le rivage sans avoir avalé une seule goutte d'eau. Pendant que j'étais dans l'eau, je m'étais senti très calme, mais après, sur le rivage, j'étais horrifié à la pensée du danger auquel j'avais échappé grâce à l'aide de la Sainte Vierge.

72. Marie m'a également sauvé d'un danger plus grave encore, qui n'est pas sans rappeler celui du chaste patriarche Joseph. Lorsque j'étais à Barcelone, je rendais de temps en temps visite à un de mes concitoyens. Je ne parlais jamais à personne d'autre que lui dans la maison. Quand j'arrivais, j'allais directement dans sa chambre et je ne parlais qu'avec lui, mais les autres habitants de la maison me voyaient toujours aller et venir. J'étais assez jeune à l'époque, et même s'il est vrai que je devais acheter mes propres vêtements, j'aimais m'habiller - je ne dirais pas luxueusement - mais avec une certaine élégance, peut-être trop. Qui sait ? Peut-être que le Seigneur m'en tiendra rigueur au jour du jugement. Un jour, je suis allé à la maison et j'ai demandé des nouvelles de mon ami. La maîtresse de maison, une jeune femme, m'a demandé de l'attendre, car il allait bientôt revenir. J'avais attendu un peu quand j'ai compris que ses intentions étaient passionnées, comme ses paroles et ses gestes l'indiquaient clairement. J'ai invoqué la Sainte Vierge et j'ai quitté la maison en courant pour ne plus jamais y revenir. Je n'ai raconté à personne ce qui s'était passé, de peur de ruiner la réputation de la dame.

73. Dieu m'a donné tous ces coups pour me réveiller et m'aider à échapper aux dangers du monde. Mais il a fallu un coup encore plus dur, qui m'est arrivé comme suit. Un jeune homme de mon âge m'a proposé

[41] Il fait référence aux retables baroques ou plateresques (comme celui de Sainte-Marie-du-Pin), dont certains ont été brûlés et d'autres déplacés lorsque le mouvement romantique a redécouvert les valeurs du gothique.
[42] Le père François de Paula Amigo (1793-1865) était supérieur de l'Oratoire de Barcelone.
[43] Ces dangers, interprétés à la lumière d'une foi vivante, sont devenus des révélations sur la relativité des valeurs humaines - l'amour, la propriété, la liberté, la vie elle-même - et sur les dangers d'un monde dominé par les forces du mal.

de mettre en commun nos intérêts et j'ai accepté. Nous avons commencé par participer à une loterie et nous avons eu beaucoup de chance. Comme j'étais toujours très occupé par mon travail, la seule chose que je pouvais faire était d'agir en tant qu'administrateur. Il achetait les billets et je m'en occupais. Le jour du tirage, je lui donnais les billets et il me disait combien nous avions gagné. Comme nous achetions un grand nombre de billets, nous gagnions à chaque tirage, parfois beaucoup. Nous avons soustrait ce dont nous avions besoin pour acheter d'autres billets et nous avons investi le reste auprès de courtiers à un taux de 6%. Je conservais les reçus et c'est tout. Mon compagnon s'est occupé du reste.

74. J'avais déjà un grand nombre de reçus qui représentaient une belle somme quand un jour, il est venu me dire qu'un de nos billets avait gagné 24 000 duros mais qu'en allant chercher l'argent, il avait perdu le billet. Et il disait bien la vérité, car il avait tout joué et perdu. Mais ce n'est pas tout. Il est entré dans ma chambre en mon absence, a forcé la serrure de ma malle et a pris tous les reçus de notre partenariat. Il a même pris mon argent personnel et a mis en gage mes livres et mes vêtements pour obtenir un prêt, qu'il a perdu au jeu. Enfin, pour tenter de récupérer ses pertes et constatant qu'il n'avait plus rien à jouer, il s'est introduit dans la maison d'une connaissance, a volé les bijoux de la maîtresse de maison et les a vendus. Il joua l'argent qu'il avait empoché et perdit à nouveau.

75. Entre-temps, la dame s'est aperçue que ses bijoux avaient disparu et a supposé que cette personne les avait pris. Elle l'a dénoncé aux autorités, qui ont capturé le voleur. Il a avoué son crime, a été poursuivi et condamné à deux ans de prison. Il m'est impossible de décrire l'ampleur du choc que cela a représenté pour moi, non seulement en raison de ma perte financière, bien qu'elle soit assez importante, mais aussi en raison de la perte de mon honneur. Je me suis dit : "Que vont dire les gens ? Ils penseront que tu as été le complice de ce type au jeu et au cambriolage. Pensez donc, un de vos amis au cachot, en prison !" J'étais tellement gêné et honteux que j'osais à peine me montrer dans la rue. Je pensais que tout le monde me regardait, parlait de moi, se concentrait sur moi.

76. Mon Dieu, comme tu as été bon et merveilleux avec moi ! Tu as certainement utilisé des moyens étranges pour me déraciner du monde et une étrange sorte d'aloès pour me sevrer de Babylone. Et toi, ma Mère, comment pourrais-je te remercier de m'avoir sauvé de la mort dans la mer ? Si je m'étais noyé, comme j'aurais dû le faire dans cet état, où serais-je aujourd'hui ? Tu le sais très bien, ma Mère. Je serais dans les profondeurs de l'enfer à cause de mon ingratitude. Avec David, je devrais dire : *"Misericordia tua magna est super me, et eruisti animam meam ex inferno inferiori"*[44].

Chapitre X

MA RÉSOLUTION DE DEVENIR MOINE CHARTREUX À MONTEALEGRE

77. Désenchanté, fatigué et ennuyé par le monde, j'ai envisagé de le quitter pour la vie solitaire d'un chartreux et j'ai poursuivi mes études dans cette perspective[45]. J'ai senti que je manquerais à mon devoir si je ne parlais pas à mon père de cette décision, et à la première occasion, je l'ai fait, au cours d'un de ses nombreux voyages d'affaires à Barcelone. Il a été profondément ému lorsque je lui ai annoncé que je voulais abandonner l'industrie manufacturière. Il m'a fait part de tous les espoirs qu'il nourrissait à mon égard et à l'égard de son entreprise, ainsi que du partenariat que nous aurions pu conclure. Lorsque j'ai mentionné que je voulais devenir chartreux, sa tristesse a été à son comble.

78. Mais comme c'était un bon chrétien, il m'a dit : "Je ne veux pas faire obstacle à ta vocation, Dieu m'en garde. Réfléchis bien, recommande-le à Dieu et consulte ton directeur spirituel. S'il dit que c'est la volonté de Dieu, alors je la respecte et j'y adhère, même si elle me fait souffrir. Malgré tout, je préférerais que tu deviennes prêtre séculier plutôt que moine. Quoi qu'il en soit, que la volonté de Dieu soit faite".

79. Je me suis appliqué à l'étude de la grammaire latine avec la plus grande concentration. Mon premier professeur fut un certain Père Thomas, dont le latin était très bon et qui m'enseigna pendant deux mois

[44] Ps 86, 13 : "Car ta bonté est grande envers moi, tu as tiré mon âme du fond du schéol.".

[45] De même qu'Antoine avait cherché le meilleur environnement lorsqu'il était allé à Barcelone pour étudier la fabrication, de même, lorsqu'il voulait fuir le monde, il se tournait vers l'environnement de la Chartreuse. Il a parlé ailleurs de son amour de la solitude. Même au plus fort de son activité apostolique, il sauvegardait la solitude de sa "cellule intérieure" et, dans une certaine mesure, conservait un certain isolement extérieur. Il avait peu de contacts avec les gens en dehors de l'exercice de son ministère.

et demi. Puis il a eu une attaque, a perdu l'usage de la parole et est mort en quelques heures. Quelle déception ! J'ai ensuite étudié avec Don Francisco Mas y Artigas[46], et j'ai continué jusqu'à ce que je quitte Barcelone pour commencer des cours de philosophie, comme je le raconterai plus loin.

80. Mon frère aîné Jean a épousé Marie Casajuana, la fille de Maurice Casajuana, que l'évêque de Vich avait chargé de percevoir les loyers de certaines propriétés et seigneuries à Sallent. Ce dernier était très estimé de l'évêque et se rendait fréquemment auprès de lui. Lors d'une de ces visites, il parla de mon insignifiance. Qui sait ce qu'il a dit, mais cela a incité l'évêque à vouloir me rencontrer.

81. On m'a dit que je devais aller à Vich, mais je ne voulais pas parce que je craignais qu'il ne contrarie mon projet de devenir chartreux. Je l'ai dit à mon maître qui m'a répondu : "Je vais t'accompagner chez un Père de l'Oratoire, le Père Canti, un homme de sagesse, de prudence et d'expérience qui te dira ce que tu dois faire". Nous nous présentâmes au bon père, et après avoir entendu toutes mes raisons de ne pas aller à Vich, il me dit : "Va, et si le Monseigneur pense que c'est la volonté de Dieu que tu entres chez les Chartreux, loin de s'opposer à toi, il sera ton protecteur."

82. J'ai gardé le silence et j'ai obéi. J'ai quitté Barcelone après y avoir vécu quatre ans. Pendant cette période, ma ferveur s'était refroidie et j'avais été envahi par les vents de la vanité, des louanges et des applaudissements, surtout pendant les trois premières années. Comme je le regrette amèrement et comme je le déplore aujourd'hui ! Mais le Seigneur a pris soin de m'humilier et de m'embarrasser. Béni soit Dieu pour toute la bonté et la miséricorde dont il a fait preuve à mon égard.

Chapitre XI

LE DÉMÉNAGEMENT DE BARCELONE À VICH

83. Au début du mois de septembre 1829, j'ai quitté Barcelone et comme mes parents voulaient que j'aille à Sallent, je l'ai fait pour leur faire plaisir. Je suis resté avec eux jusqu'au 29 septembre, jour de la Saint-Michel, où nous sommes partis après avoir entendu la messe. Ce fut un mauvais voyage à cause de la pluie qui nous accompagna tout au long de la route. Nous sommes arrivés à Vich le soir même, complètement trempés[47].

84. Le lendemain, nous sommes allés voir l'évêque, Paul de Jesus Corcuera, qui nous a reçus avec gentillesse[48]. Afin de disposer de plus de temps pour l'étude et mes dévotions particulières, j'ai été placé chez l'intendant du palais épiscopal, Mgr Fortian Bres, un très bon prêtre qui m'a témoigné beaucoup d'affection[49]. J'ai vécu avec lui pendant tout mon séjour à Vich, et plus tard, chaque fois que j'ai visité Vich, j'ai été invité dans sa maison. Ce brave homme a été mon parrain lorsque j'ai été consacré archevêque de Cuba dans la cathédrale de Vich.

85. Au début de mon séjour à Vich, j'ai demandé si quelqu'un pouvait me recommander un bon prêtre pour entendre ma confession générale. On m'a conseillé de m'adresser à un prêtre de l'Oratoire Saint

---

[46] Don Francisco était communément appelé "l'aveugle" en raison de sa condition physique, mais il avait une grande clarté d'âme. Ses cours étaient fréquentés par des étudiants issus des meilleures familles. Il était à la fois conseiller et professeur, et Antoine avait recours à lui pour obtenir des conseils décisifs (par. 81). Don Francisco vécut assez longtemps pour voir Antoine devenir missionnaire et archevêque, et il lui dédia son Dictionnaire latin-espagnol. Le saint continua à lui demander conseil, tant pour écrire ses propres livres que pour gérer la Bibliothèque religieuse. (*Correspondance*, Lettre 62.)

[47] Le voyage de Sallent à Vich durait environ dix heures. (Vich allait devenir la patrie spirituelle d'Antoine, une ville épiscopale avec un séminaire, un clergé nombreux, de nombreuses maisons religieuses. L'évêque Corcuera avait initié une sorte d'âge d'or spirituel caractérisé par des martyrs, des saints et des fondateurs tels que le bienheureux Almato, O.P., sainte Joaquina de Vedruna, le père Coll, O.P., le père Bach de l'Oratoire, etc...

[48] Son Excellence, Mgr Paul de Jésus Corcuera (1776-1835), originaire de Cadix, chanoine de Siguenza et recteur du séminaire, fut élu évêque de Vich le 21 décembre 1824, fut consacré à Madrid le 17 avril 1825 et prit possession de son diocèse le 15 août de la même année. Saint Antoine Marie Claret l'a toujours tenu en grande estime et vénération comme modèle d'initiative épiscopale, en particulier dans la formation des séminaristes.

[49] L'abbé Fortian Bres avait déjà été l'intendant des évêques Veyan et Strauch. Il reçut Antoine comme un familier, mais s'apercevant rapidement de sa véritable valeur, il devint son ami. Claret rendit la pareille à son bienfaiteur et ami, allant même jusqu'à faire un miracle pour lui lors d'une maladie. (Cf. C. Fernandez, *El Beato*, vol. 1, pp. 174 et suivantes).

Philippe Néri, le Père Pierre Bach[50]. Je lui ai fait une confession générale de toute ma vie et, par la suite, j'ai toujours fait mes confessions hebdomadaires avec ce très bon directeur. Il convient de noter que Dieu a utilisé trois Pères de l'Oratoire de Saint Philippe Neri pour me conseiller et me diriger aux moments les plus cruciaux de ma vie spirituelle : Frère Paul et les Pères Antoine Amigo, Canti et Pierre Bach.

86. Après mon arrivée à Vich, je me suis confessé et j'ai reçu la communion chaque semaine, mais après un certain temps, le directeur m'a demandé de me confesser deux fois par semaine et de recevoir la communion quatre fois par semaine. Je servais la messe tous les jours pour le Père Bres. Chaque jour, je faisais une demi-heure d'oraison mentale, je visitais le Saint-Sacrement pendant les quarante heures de dévotion et je me rendais également au sanctuaire de Notre-Dame du Rosaire dans l'église des Dominicains, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Et même si les rues étaient enneigées, je n'ai jamais omis de rendre visite au Saint-Sacrement et à la Vierge Marie[51].

87. Chaque jour, à table, nous lisions la vie du saint du jour. En outre, avec l'approbation du directeur, trois jours, le lundi, le mercredi et le vendredi, je prenais la discipline et le mardi, le jeudi et le samedi, je portais le cilice[52]. Par toutes ces pratiques de dévotion, je retrouvais ma première ferveur, sans relâcher mes études auxquelles je m'appliquais de mon mieux, toujours avec l'intention la plus pure et la plus droite possible[53].

88. Au cours de ma première année de philosophie, au milieu de toutes mes études et de mes dévotions, je n'ai jamais perdu de vue la Chartreuse tant désirée[54]. J'avais une grande image de Saint Bruno sur mon bureau. Presque chaque fois que je me confessais, je parlais à mon directeur de mon désir d'entrer chez les Chartreux, et il en vint à croire que Dieu m'y appelait. Il écrivit donc au Père Prieur[55], et tous deux convinrent que je devais y aller à la fin de cette année de cours. Il me donna également deux lettres, l'une pour le Père Prieur, l'autre pour un religieux qu'il connaissait là-bas.

89. Satisfait, j'entrepris le voyage vers Barcelone, Badalona et Montealegre. Peu avant mon arrivée à Barcelone, un ouragan s'est levé, si terrible que j'en ai été terrifié. J'avais tellement étudié cette année-là que j'étais un peu faible de la poitrine, et tandis que nous courrions pour nous abriter des grosses gouttes de pluie, l'effort de la course et les nuages de poussière qui s'élevaient de la terre desséchée commençaient à m'étouffer gravement. J'ai pensé : "Peut-être que Dieu ne veut pas que tu rejoignes les Chartreux". Cette pensée m'a beaucoup inquiété. Ce qui est sûr, c'est que je n'avais pas la volonté de continuer

---

[50] Le Père Pierre Bach (1796-1866) est entré à l'Oratoire de Saint Philippe Néri à Vich en 1824. Expulsé en 1835, il se réfugie en France et à Rome. Il revint en Espagne pour restaurer l'oratoire de Vich, dont il fut le supérieur pendant treize ans. Il fonda un ordre de religieuses appelé "dels Saits", un asile pour les prêtres malades et le collège Saint-Joseph pour les séminaristes pauvres. (Cf. Pères Oratoriens, *Souvenir biographique du Père Pierre Bach* [Vich, 1915]).

[51] Les Constitutions du Séminaire prescrivaient une confession bimensuelle. Pour les aider à méditer, Mgr Corcuera donnait régulièrement aux séminaristes des exemplaires de L'art de se recommander à Dieu de P. Bellati, S.J. L'un des thèmes préférés de Claret en tant que séminariste était la Passion, en particulier ce moment "où, après la flagellation, il tomba à terre, baigné dans son propre sang. Pendant cette méditation, il ressentait toujours les émotions les plus ferventes " (Archives Clarétaines, Vich, par. 627). La fidélité à la visite du Saint Sacrement et de la Sainte Vierge exigeait un effort particulier, étant donné le climat rigoureux de Vich.

[52] Grâce à l'espionnage indiscret d'une des domestiques de l'abbé Fortian, nous savons qu'il prenait la discipline la nuit, dans le grenier, et qu'il se coiffait également d'une couronne d'épines. Pendant qu'il se flagellait, il répétait : "Seigneur, toi sur la Croix et moi dans un lit douillet". Il jeûnait tous les samedis et les veilles des fêtes de la Sainte Vierge. (*Processus informatif*, Vich, session 37.)

[53] Cet ecclésiastique (Claret, qui s'exprime à la troisième personne dans *Le séminariste bien instruit*) se souvient de ce qu'a dit l'Apôtre : "En Dieu nous vivons, nous nous mouvons et nous avons notre être" (Ac 8, 28), et il se considère donc comme un poisson dans l'eau ou comme un oiseau dans l'air. Il est donc toujours en présence de Dieu, qu'il craint comme un Seigneur qui le voit, qu'il aime comme un Père qui lui donne tous les biens, qu'il invoque sans cesse et qu'il loue et sert sans cesse, en orientant tout vers son plus grand honneur et sa plus grande gloire" (I, p. 1, sec. 1, chap. 8). Pour rappeler la présence de Dieu, Claret avait l'habitude de mettre de petits cailloux dans ses chaussures. (*Processus informatif*, Vich, session 37.)

[54] La chartreuse de Montealegre a été fondée en 1270 près de Mataro et déplacée à Conrería en 1415. Incendiée en 1835, elle a été occupée depuis 1901, à la seule exception de la période de la guerre civile espagnole.

[55] Don Ildefonso Falgas, chartreux en 1804, prieur (1825-32), définiteur (1832), vicaire général de la congrégation espagnole (1833 jusqu'à sa dispersion en 1835).

et je suis retourné à Vich. Quand je l'ai dit à mon directeur, il s'est tu, sans me dire si c'était bon, mauvais ou indifférent. Et l'affaire est restée en l'état[56].

90. Je n'avais parlé à personne d'autre qu'à mon directeur de mon désir de devenir chartreux ; les autres n'en savaient donc rien. A cette époque, un bénéfice vacant à Sallent était revendiqué par un prêtre qui habitait la ville bien qu'il n'y soit pas né. Malheureusement, l'homme n'était pas tout à fait ce que l'on aurait souhaité. Le vicaire général, qui avait pris la mesure du problème, s'adressa à l'évêque et lui fit comprendre que le prêtre en question ne devait pas avoir le bénéfice. Pour éviter qu'il n'entre dans la communauté, on m'a fait réclamer le bénéfice, puisque j'avais la préférence en tant qu'autochtone. Je l'obtins, et le 2 février 1831[57], l'évêque me conféra la tonsure, le vicaire général me donna mes honoraires, et le lendemain je me rendis à Sallent pour prendre possession du bénéfice. A partir de ce jour, je portais toujours la soutane et je devais réciter l'office divin.

91. Pendant Noël, la Semaine Sainte et les vacances, je résidais à Sallent, à cause du bénéfice ; le reste de l'année, je résidais à Vich, à cause de mes études. J'ai déjà mentionné quelques-unes de mes dévotions personnelles. En outre, tous les mois, tous les étudiants devaient assister à une communion générale appelée Académie de Saint-Thomas. L'évêque avait également installé la Congrégation de l'Immaculée Conception et de Saint Louis de Gonzague dans la chapelle du séminaire. Tous les séminaristes tonsurés, résidents ou non, étaient membres de cette Congrégation. Si un séminariste non tonsuré souhaitait y assister, il devait en faire la demande à l'évêque. Les membres communiaient en corps tous les troisièmes dimanches du mois. L'évêque lui-même venait dire la messe dans la chapelle du séminaire, au cours de laquelle il nous donnait la Sainte Communion et, le soir du même jour, prononçait son homélie.

92. Chaque année à la chapelle, pendant le Carême, nous faisions une retraite de huit jours, du dimanche au dimanche. L'évêque assistait à tous les exercices du matin et du soir. Je me souviens qu'un jour, au cours d'un sermon, il a dit : "Peut-être quelqu'un demandera-t-il pourquoi l'évêque passe autant de temps avec les étudiants. Je lui dirais que je sais ce que je fais. Si je peux avoir de bons étudiants maintenant, j'aurai de bons prêtres et de bons pasteurs plus tard. Il est très important que les étudiants soient continuellement nourris spirituellement pendant leurs études, sinon ils deviendront orgueilleux, et l'orgueil est la source de tous les péchés. Je préfère qu'ils en sachent un peu moins et qu'ils soient pieux, plutôt qu'ils en sachent beaucoup avec peu ou pas de piété et qu'ils soient gonflés par le vent de la vanité".

93. Après cette première année de philosophie, je n'ai plus pensé à devenir chartreux et j'ai compris que cette vocation n'était que temporaire. Le Seigneur m'avait appelé à m'éloigner pour que j'en vienne à détester les choses du monde et que, une fois détaché d'elles, je puisse rester dans l'état clérical, c'est ce que le Seigneur m'a donné de comprendre depuis.

94. Pendant mes études, j'ai rejoint la congrégation du Laus perennis du Sacré-Cœur de Jésus. L'heure de prière qui m'a été assignée est de quatre à cinq heures de l'après-midi, le jour de la Saint-Antoine, en juin. J'ai été inscrit par le père Ildefonso Valiente[58], recteur du collège de Manresa, qui est venu chez moi. Dans la même ville, je suis inscrit au Rosaire Perpétuel, et l'heure de prière qui m'est assignée est de 13 à 14 heures le 29 juin, jour de la fête de Saint Pierre. A Vich, j'étais également inscrit à la Confrérie du Rosaire et à celle de Notre-Dame du Mont-Carmel, ainsi qu'à la Congrégation de Notre-Dame des Douleurs[59].

---

[56] La suffocation lui fit prendre conscience de l'étendue de la maladie dans sa poitrine et du fait qu'il n'avait pas la santé suffisante pour être chartreux. Antonio Camps, concitoyen et séminariste, affirme que Claret avait des hémorragies répétées et qu'il en restait des vestiges jusqu'en 1837. Les médecins ont émis plusieurs hypothèses sur l'état tuberculeux du séminariste Claret. *("El Padre Claret enfermo"*, dans *El Correo C*atalan, 7 mai 1950.)

[57] Le P. Clotet a corrigé la date dans le manuscrit : "C'était en 1832, selon la lettre du secrétaire de l'évêque de Vich. J. Clotet, 18 novembre 1872". Les archives paroissiales indiquent qu'Antoine a commencé à travailler à Sallent en juillet 1832.

[58] Le R.P. Ildefonso Valiente (1802-70), J.S. (1817).

[59] "Je crois que c'est en 1819 que, par la grâce de Dieu, j'ai été admis dans la Congrégation du Rosaire Perpétuel. Le 11 novembre, j'ai adhéré à la Laus perennis. Le 9 juin 1833, j'ai fait profession dans la Congrégation de Notre-Dame des Douleurs. Le 6 octobre 1833, j'ai été inscrit comme confrère du Saint Rosaire. En 1831, j'ai été admis dans la Congrégation de Saint Louis au séminaire de Vich. Le 4 juin 1834, à celui du Sacré-Cœur du Jésus" (*Ecrits*, p. 438). Le 11 novembre 1831, le Père Valiente, en même temps qu'il inscrivait Claret à la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, l'inscrivait aussi à celle du Cœur de Marie, établie au Collège des Jésuites de Manresa, émanation des Primaires de Sainte-Marie ad Pienam et de Saint Eustache de Rome. (Ramos, *Un apôtre de Marie*, p. 25).

95. J'ai vécu l'expérience suivante alors que j'étais en deuxième année de philosophie à Vich. Cet hiver-là, j'avais attrapé un gros rhume et on m'avait ordonné de me coucher ; j'ai donc obéi. Un jour, alors que j'étais couché vers dix heures et demie du matin, j'ai ressenti une terrible tentation. Je me suis tourné vers Marie, j'ai invoqué mon ange gardien, j'ai prié tous mes saints et ceux auxquels je voue une dévotion particulière. J'ai fixé mon attention sur des objets indifférents afin de me distraire et d'oublier la tentation. J'ai fait le signe de la croix sur mon front pour que le Seigneur me libère des mauvaises pensées, mais tout ce que j'ai fait a été vain.

96. Finalement, je me suis retourné sur l'autre côté, pour voir si la tentation allait disparaître, quand soudain j'ai vu la Sainte Vierge Marie, très belle et gracieuse. Sa robe était cramoisie, son manteau bleu, et dans ses bras j'ai vu une immense guirlande des plus belles roses. J'avais vu de belles roses artificielles et réelles à Barcelone, mais aucune n'était aussi belle que celles-ci. Comme tout cela était beau ! Alors que j'étais allongé sur le ventre dans mon lit, je me suis vu comme un bel enfant blanc agenouillé, les mains jointes. Je n'ai jamais perdu de vue la Sainte Vierge, sur laquelle je gardais les yeux fixés. Je me souviens avoir pensé distinctement : "C'est une femme et pourtant elle ne te donne pas de mauvaises pensées ; au contraire, elle les a toutes éloignées de toi". La Sainte Vierge m'a parlé et m'a dit : "Antoine, cette couronne est à toi si tu vaincs". Je vis ensuite la Sainte Vierge placer sur ma tête la couronne de roses qu'elle tenait dans sa main droite (en plus de la guirlande qu'elle tenait entre son bras et son côté droit). Je me suis vu couronné de roses dans la personne de ce petit enfant, et je suis resté sans voix.

97. J'ai également vu un groupe de saints se tenant à sa droite, dans une attitude de prière. Je ne les ai pas reconnus, sauf que l'un d'eux semblait être saint Étienne. J'ai cru alors, comme je le fais maintenant, que c'étaient mes saints patrons qui priaient et intercédaient pour moi afin que je ne tombe pas dans la tentation. Puis, sur ma gauche, j'ai vu une grande foule de démons en tenue de combat, comme des soldats qui se replient et resserrent les rangs après une bataille. Je me suis dit : "Quelle armée de démons, et quelle peur ! Pendant tout ce temps, je restais comme pris par surprise, sans trop me rendre compte de ce qui m'arrivait. Dès qu'il fut passé, je me sentis libéré de la tentation et rempli d'une joie si profonde que je n'arrivais pas à réaliser ce qui s'était passé en moi.

98. Je suis sûr que je ne dormais pas, que je n'avais pas de vertiges ou quoi que ce soit d'autre qui aurait pu provoquer un état d'illusion. Ce qui m'a fait croire que ce qui s'était passé était réel, et une grâce spéciale de Marie, c'est le fait qu'à partir de ce moment-là, j'ai été libre de toute tentation et, pendant de nombreuses années, je suis resté libre de toute tentation contre la chasteté. Si par la suite il y a eu de telles tentations, elles ont été si insignifiantes qu'elles ne méritent pas d'être appelées tentations. Gloire à Marie ! Victoire par Marie[60] !

Chapitre XII

LES ORDINATIONS

99. L'évêque ne peut ordonner quelqu'un qui est inscrit dans le cursus complet qu'une fois qu'il est bien avancé dans le cursus. Il suit une procédure régulière. Après quatre années de théologie, il confère les quatre ordres mineurs, précédés d'une retraite de dix jours. Après la cinquième année, il confère le sous-diaconat, précédé d'une retraite de vingt jours. Après la sixième année, il confère le diaconat, précédé

[60] Dans d'autres documents, le Saint raconte la même vision à la troisième personne : *Méthode pour donner des missions* (Cuba, 1857), p. 63 ; *Origine du Trisagion* (Barcelone, 1856), pp. 22 et suivantes. À plusieurs reprises, elle a prêché à ce sujet, toujours à la troisième personne, mais son ton émotif l'a trahi. (F. Aguilar, Vie, p. 24 ; divers témoins au *Procès informatif*, Tarragone, session 14 ; Procès apostolique, Madrid, session 50, Vich, session 22).
Cette vision et la grâce de la chasteté qui en découla furent d'une importance transcendante dans la vie du saint. Cette vision et la grâce de la chasteté qui en découla furent d'une importance capitale dans la vie du saint, à un moment où il découvrait dans l'Écriture les racines de sa vocation au ministère apostolique. Il comprit lui-même les implications apostoliques de cette vision au moment de son ordination diaconale (par. 101), car saint Étienne passa du statut de patron local à celui de principe d'identité vocationnelle. (Cf. *"Un étudiant dévoué à Marie"*, Ecrits, p. 433.) En outre, il expérimenta dans sa propre personne la stratégie de Dieu pour vaincre le Serpent par la Femme, stratégie qu'il devait exposer doctrinalement dans sa *"Lettre pastorale sur l'Immaculée Conception"* et dans *"L'égoïsme vaincu"*. D'un autre point de vue encore, la virginité au service du Royaume de Dieu est une garantie de zèle, de témoignage et de fécondité spirituelle.

d'une retraite de trente jours. Enfin, après la septième année, il confère le sacerdoce, précédé d'une retraite de quarante jours.

100. Bien que ce soit sa procédure habituelle, il l'a modifiée dans mon cas, voulant me voir ordonné plus tôt[61]. Que ce soit parce que je devais déjà dire l'office ou à cause de mon âge, il a choisi de m'ordonner de la manière suivante. Après ma première année de théologie, alors que j'avais déjà entamé la seconde, il me donna des ordres mineurs pendant les Quatre-Temps d'automne, en 1833[62]. Pendant les Quatre-Temps d'été, en 1834, il m'a ordonné au sous-diaconat. Lors de cette cérémonie, Jaime Balmes reçut le diaconat. Il était le premier parmi les diacres et j'étais le premier parmi les sous-diacres. Il a chanté l'Évangile et moi l'Épître. Nous avons tous les deux accompagné le prêtre qui présidait et fermait la procession le jour de l'ordination[63].

101. Pendant les jours des Quatre-Temps d'automne, en cette même année 1834, j'ai reçu le diaconat. Lors de l'ordination, l'évêque a lu ces paroles de saint Paul dans le Pontifical : "Car ce n'est pas contre des ennemis humains que nous devons lutter, mais contre les Souverains et les Puissances qui sont à l'origine des ténèbres de ce monde..." À ce moment-là, le Seigneur m'a fait comprendre clairement le sens des démons que j'avais vus lors de la tentation que j'ai décrite dans le chapitre précédent[64].

102. Le 13 juin 1835, j'ai été ordonné prêtre, non pas par l'évêque de Vich, qui était atteint d'une maladie dont il devait mourir le 5 juillet, mais par l'évêque de Solsona[65]. Avant mon ordination sacerdotale, j'ai fait une retraite de quarante jours. Je n'ai jamais fait une retraite aussi pleine de souffrances et d'épreuves, mais peut-être pas non plus aussi pleine de grandes grâces. Je m'en suis rendu compte le jour où j'ai dit ma première messe, le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, patron de la Congrégation, et le jour de mon ordination, fête de saint Antoine, mon propre patron.

103. J'ai chanté ma première messe dans ma ville natale, à la grande satisfaction de mes proches et de toute la ville. Comme j'avais étudié la théologie morale pendant toutes mes vacances et mes congés, je la connaissais aussi bien que mon catéchisme. C'est ainsi que, le jour de la Saint-Jacques, j'ai passé mes examens et obtenu la faculté de prêcher et d'entendre les confessions. Le 2 août, fête de la Portioncule, j'ai commencé à confesser. J'ai passé six heures d'affilée au confessionnal, de cinq heures à onze heures du matin. En septembre de la même année, j'ai prononcé mon premier sermon, un panégyrique pour la fête du saint patron de la ville. Le lendemain, j'ai fait un autre sermon, sur les fidèles défunts de la ville, qui a suscité l'admiration de tous mes concitoyens.

104. Après avoir rempli ces fonctions dans ma ville natale, j'ai repris mes études à Vich, mais à cause de la guerre civile[66], les étudiants n'ont pas pu se réunir au séminaire et ont dû poursuivre leurs études dans des conférences privées. À ce moment-là, comme le gouverneur ecclésiastique et vicaire capitulaire[67]

---

[61] L'évêque déclara à l'abbé Bres la véritable raison : "Don Fortian, je veux ordonner Antoine maintenant parce qu'il y a en lui quelque chose d'extraordinaire". L'évêque de Tortosa, qui révéla cette déclaration en 1870, ajouta que le discernement de Mgr Corcuera dans le cas des jeunes séminaristes était un don surnaturel. (F. Aguilar, *Vie*, p. 414.)

[62] C'était le vingt-et-unième. La cérémonie s'est déroulée dans l'église Saint-Philippe-Néri. Balmes fut ordonné sous-diacre lors de cette cérémonie. (Aguilar, op. cit., p. 405.)

[63] C'était le 17 mai, dans le cadre de son bénéfice, et cela s'est déroulé dans l'église Saint-Just, qui était celle du séminaire.

[64] C'était le vingtième jour du mois dans l'église de la Présentation. Le père Valier, confident du saint, dit que Claret a eu une vision des diacres, les saints Étienne et Vincent. Nous sommes enclins à croire que lors de son ordination diaconale, il avait déjà compris qu'il devrait lutter efficacement contre les démons et les forces du mal", explique le Père Blanch. En effet, dans la prière qu'il prononçait au début de chaque mission et qui contient l'essence de son esprit, il fait allusion à ce texte de saint Paul (Ep 6, 12), qu'il traduit ainsi dans *Le Séminariste bien instruit* (vol. 2, chap. 25) : 'Notre lutte n'est pas contre la chair et les os, mais contre l'esprit et l'âme' : Notre lutte n'est pas contre la chair et le sang, ni seulement contre les hommes, mais contre...' "

[65] Le père John Joseph Tejada Saenz (1768-1838), Mercedarien en 1785, professeur de théologie (1795), définiteur général (1824), général de l'ordre (1827) et évêque de Solsona (1832). Il a beaucoup œuvré pour la restauration de son ordre après la guerre d'indépendance, et pour celle de son diocèse après la guerre de 1835. L'ordination a eu lieu dans le palais épiscopal.

[66] À la mort de Ferdinand VII (1833), la guerre civile éclate à nouveau entre les carlistes et les libéraux et se caractérise par des persécutions religieuses. Sallent jouit d'un calme relatif car c'est un bastion des libéraux.

[67] Le vicaire capitulaire, Mgr Luciano Casadevall (1785-1852), était une personnalité éminente de son temps. Le pape Grégoire XVI l'estimait beaucoup. (M. Genis y Aguilar, *Mgr Casadevall* [Vich, 1896])

n'avait personne pour occuper le poste de curé adjoint dans ma paroisse, il voulait absolument que j'aille étudier en conférence, comme je le faisais à Vich, jusqu'à la fin de ma formation. Je l'ai fait par obéissance et j'ai terminé mes études, comme l'atteste le certificat que j'ai reçu du Séminaire de Vich :

105. "Je soussigné, secrétaire du Séminaire conciliaire de la ville de Vich, certifie que l'abbé Antoine Claret, originaire de Sallent, dans ce diocèse, a étudié et terminé d'une manière satisfaisante trois années de philosophie, pendant lesquelles il a étudié : premièrement, la logique, l'ontologie et les éléments de mathématiques, pendant l'année scolaire de 1829 à 1830 ; deuxièmement, la physique générale et spéciale, pendant celle de 1830 à 1831 ; troisièmement, un cours particulier de métaphysique et d'éthique, pendant celle de 1831 à 1832. De même, il a étudié et réussi quatre années d'études de théologie pendant les années scolaires 1832 à 1836. Enfin, au séminaire susmentionné, il a suivi avec succès trois années de théologie morale, de 1836 à 1839. Ceci peut être constaté dans les registres d'inscription et de qualification, conservés dans mon bureau, par toute personne qui en fait la demande par mon intermédiaire.

"En foi de quoi, j'accorde le présent certificat au pétitionnaire et je le signe et le marque du sceau de ce Secrétariat. Donné à Vich ce vingt-septième jour d'août de l'année dix-huit cent trente-neuf. Augustin Alier, Secrétaire". (Sceau).[68]

Chapitre XIII

VICAIRE ET ADMINISTRATEUR

106. Une fois installé dans la paroisse Sainte-Marie de Sallent, je m'occupais à la fois des études quotidiennes et des affaires du ministère. Le curé et moi nous partagions le travail de prédication, en alternant les dimanches de l'Avent et du Carême, ainsi que la Fête-Dieu et les autres grandes fêtes, où nous prêchions en chaire à la grand-messe principale. Les autres jours de fête, nous prêchions le soir, après avoir enseigné le catéchisme.

Après deux ans en tant que vicaire, mon supérieur m'a nommé administrateur, car le curé était parti pour des raisons politiques et je me suis retrouvé seul à administrer la paroisse.

107. J'ai suivi un projet de vie régulier. Chaque année, je faisais une retraite de dix jours, une pratique que j'ai suivie depuis mon entrée au séminaire. Tous les huit jours, je recevais le sacrement de réconciliation. Je jeûnais le jeudi et le samedi, je prenais la discipline le lundi, le mercredi et le vendredi, et je portais le cilice le mardi, le jeudi et le samedi.

108. Chaque jour, avant de quitter la maison, je faisais mon oraison mentale seul, puisque je me levais si tôt. Le soir, ma sœur Marie, qui est maintenant tertiaire[69], et une servante âgée se joignaient à moi pour la méditation, car nous n'étions que trois dans la maison. Après la méditation, nous avons récité le chapelet ensemble.

109. J'ai prêché tous les dimanches et jours de fête, comme l'exige le Concile de Trente[70]. Les dimanches de l'Avent et du Carême et les principaux jours de fête, je prêchais à la messe, tandis que les autres dimanches, je prêchais le soir après le cours de catéchisme, que je tenais tous les dimanches de l'année sans aucune exception.

---

[68] Dans la déclaration qu'il a faite en entrant dans la Compagnie de Jésus, Claret donne plus de détails sur ses études : "Pendant trois ans, j'ai étudié la philosophie à partir du texte de André Guevara..... Pendant trois ans (et un an en dehors du séminaire, avec la permission nécessaire), j'ai étudié la théologie de saint Thomas. Nous avons abordé les traités suivants : Dieu et ses attributs, les anges, les actes humains, les lois, l'Incamation et l'état de l'âme après la mort. J'ai étudié la théologie morale pendant trois ans en privé, sur le conseil et avec l'approbation de Son Excellence le Vicaire général et des supérieurs du séminaire, en suivant le texte du Père Larraga et le Compendium de Saint Alphonse de Liguori" (*Ecrits*, p. 440).

[69] Il veut dire carmélite de la Charité. Le vieux serviteur s'appelait Jaime et avait soixante ans. La maison était assez grande pour accueillir sept personnes, et Claret ouvrait les chambres disponibles pour les cours de catéchisme des enfants. Sa sœur Marie nous a appris que le saint ne dormait que deux heures, bien que l'obéissance l'obligeât à passer six heures au lit. Son lit n'était meublé que d'une paillasse. (*Processus informatif*, Vich, session 38.)

[70] *Concile de Trente*, session 24, chap. 4 et 7, *De ref.*

En plus du catéchisme du dimanche, j'avais aussi un cours quotidien pour le carême à l'église de deux à trois heures de l'après-midi pour les filles, et un cours au presbytère de sept à huit heures du soir pour les garçons.

110. Chaque jour, je célébrais la messe très tôt et je me rendais au confessionnal, où je restais tant qu'il y avait des pénitents. Chaque soir, je parcourais les rues principales de la ville, en particulier celles où se trouvaient des malades. Je leur rendais visite tous les jours pour leur apporter le Viatique, jusqu'à leur décès ou à leur rétablissement[71].

111. Je n'ai jamais fait de démarches personnelles, pas même auprès de ma famille, bien qu'il y en ait eu un certain nombre en ville. J'aimais et je servais tout le monde de la même manière, riches ou pauvres, parents ou étrangers, citadins ou étrangers - et ces derniers étaient nombreux à cause de la guerre civile. Jour et nuit, hiver comme été, j'étais prompte à les servir tous. Je visitais fréquemment les nombreuses maisons de la campagne environnante. Je travaillais aussi dur que possible et les gens coopéraient, faisaient des progrès et m'aimaient pour cela[72]. Ils m'ont toujours donné des signes d'affection, surtout quand j'ai voulu partir pour les missions étrangères, comme ce fut le cas quand je suis allé à Rome pour entrer dans la Congrégation pour la Propagation de la Foi, comme je le raconterai dans la deuxième partie.

112. Et vous, mon Dieu, comme vous avez été bon pour moi, en me guidant doucement sur les chemins que vous m'avez tracés ! La paroisse n'étant pas mon but final, j'ai ressenti un profond désir de la quitter et d'aller en mission pour sauver les âmes, quitte à subir mille travaux et même la mort[73].

DEUXIÈME PARTIE

LES MISSIONS

Chapitre I

L'APPEL DE DIEU À LA PRÉDICATION DES MISSIONS

113. Depuis que j'avais perdu le désir de devenir chartreux - que Dieu avait utilisé pour me déraciner de la mondanité - je ne pensais pas seulement à devenir saint moi-même, mais j'essayais continuellement d'imaginer ce que je pouvais faire pour sauver les âmes de mes voisins. C'est pourquoi je priais continuellement Jésus et Marie, m'offrant à eux dans ce but. La vie des saints, que nous lisions quotidiennement à table, et mes propres lectures spirituelles y contribuaient. Mais ce qui m'a le plus ému et stimulé, c'est la lecture de la Sainte Bible, pour laquelle j'ai toujours été très attiré[74].

---

[71] En entrant chez les Jésuites, le saint déclara : "J'aime beaucoup visiter les malades, entendre les confessions et exhorter le peuple, à la fois parce que cela ne me fatigue jamais et parce que j'en ai moi-même profité ces dernières années" (*Écrits*, p. 441).

[72] Il a révélé le secret de la conquête des cœurs dans ce conseil à un pasteur : "Vous devriez être particulièrement attentif, dans tout ce que vous dites et faites, à rechercher le bien de vos ouailles, en leur montrant combien vous êtes désireux de leur bien-être spirituel et temporel, et combien vous regrettez leurs épreuves, tout en essayant de les soulager. C'est ainsi que vous gagnerez leur estime de père bien-aimé et de pasteur vigilant, et que vous deviendrez si cher à leur coeur que vous mériterez leur entière confiance. Si vous agissez autrement, c'est le contraire qui se produira. Croyez-moi : Je le sais par expérience" (*Conseils à un prêtre*, app., par. 12). Le général Pavía, qui connut Claret à cette époque, déclara : " Sa conduite était telle que, tout jeune qu'il était, sa prédication, ses conseils et son exemple maintenaient le peuple étroitement uni " (C. Fernandez, *El Beato*, vol. 1, p. 102).

[73] Dans l'"Explication de la parabole des talents" (*Conseils au prêtre*, annexe), il montre la différence entre un missionnaire et un prêtre de paroisse. Tous deux ont reçu le talent de la prêtrise, mais le curé n'a reçu que le seul talent supplémentaire de la paroisse, alors que le missionnaire a reçu les quatre talents du monde entier. Dans une lettre adressée à un candidat missionnaire qui était tenté de devenir chanoine, il a écrit : "Considérez qu'être missionnaire est plus important qu'être curé ou chanoine. Dans ces deux derniers états, les dangers sont plus grands, et les fruits moindres, que dans l'état de missionnaire" (*Correspondance*, Lettre 886).

[74] Chaque jour, il lisait deux chapitres de la Bible - quatre pendant le carême - en suivant les conseils de l'évêque Corcuera. Tout au long de sa vie, il est resté fidèle à cette lecture et l'a recommandée à d'autres. Il publia plusieurs éditions de la Bible afin de la mettre à la portée de tous.

114. Certains passages m'ont impressionné si profondément qu'il m'a semblé entendre une voix me dire le message que j'étais en train de lire[75]. Ces passages sont nombreux, mais les plus marquants sont les suivants : "Vous que j'ai fait sortir des confins de la terre et que j'ai appelés des extrémités du monde". Par ces mots, j'ai compris comment le Seigneur m'avait appelé sans aucun mérite de la part de mon lieu de naissance, de mes parents ou de moi-même. Toi à qui j'ai dit : "Tu es mon serviteur, je t'ai choisi, je ne t'ai pas rejeté" (Is. 41:9).

115. "Ne craignez pas, car je suis avec vous ; cessez d'être inquiets et vigilants, car je suis votre Dieu. Je te donne la force, je t'apporte le secours, je te soutiens par ma droite victorieuse " (ibid., 10). C'est ici que j'ai compris comment le Seigneur m'avait tiré sain et sauf des situations périlleuses que j'ai évoquées dans la première partie, et les moyens qu'il a utilisés pour y parvenir.

116. Je comprenais les grands ennemis que j'allais devoir affronter et les persécutions terribles et terrifiantes qui allaient se dresser contre moi, mais le Seigneur m'a dit : "Tous ceux qui se sont déchaînés contre toi seront couverts de honte et de confusion, ceux qui t'ont combattu seront détruits et périront..." (...) Car moi, Yahvé, ton Dieu, je te tiens par la main droite ; je te dis : Ne crains pas, je te secourrai" (ibid., 11 et 13)[76].

117. "Voici que je fais de toi un traîneau aigu, neuf, à deux tranchants ; tu fouleras les montagnes et tu les broieras, et tu rendras les collines semblables à de la balle" (ibid., 15). Par ces paroles, le Seigneur m'a fait comprendre l'effet que devait avoir ma prédication et la mission qu'il m'avait confiée. Les "montagnes" sont les orgueilleux, les rationalistes et autres, et les "collines" sont les débauchés, les uns et les autres surplombant le lieu de passage de tous les pécheurs. Je discuterai avec eux et les convaincrai de leur péché, et c'est pourquoi le Seigneur me dit : "Tu les vanneras, et le vent les emportera, et l'ouragan les dispersera. Et toi, tu tressailliras de joie en Yahweh, tu te glorifieras dans le Saint d'Israël" (ibid., 16).

118. Le Seigneur m'a fait comprendre que je ne devais pas seulement prêcher aux pécheurs, mais que je devais aussi prêcher et catéchiser les simples paysans et les villageois. Il m'a dit : "Les pauvres et les nécessiteux demandent de l'eau, et il n'y en a pas : " Le malheureux et les pauvres, qui cherchent des eaux et n'en trouvent point ; et dont la langue est desséchée par la soif, moi, Yahweh, je les exaucerai, moi, le Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai pas. (ibid., 17). Je ferai jaillir des fleuves sur les sommets dénudés, et des sources au milieu des vallées ; je changerai le désert en étang, et la terre aride en fontaines d'eau" (ibid., 18)[77].

119. J'ai fait la même expérience en lisant le prophète Ezéchiel, en particulier le chapitre 3, à ces mots : "Fils de l'homme, je t'établis comme sentinelle pour la maison d'Israël ; tu écouteras la parole qui sortira de ma bouche et tu les avertiras de ma part. Si je dis au méchant : Tu mourras certainement, et que tu ne l'avertisses pas, et que tu ne parles pas pour l'avertir de sa voie mauvaise, afin qu'il vive, ce méchant mourra dans son iniquité ; et je redemanderai son sang de ta main. Mais si tu avertis le méchant, et qu'il ne se détourne pas de sa méchanceté et de sa mauvaise voie, il mourra dans son iniquité ; mais toi, tu auras sauvé ton âme. (Ezéchiel 3:18-19)[78]

---

[75] Le Saint a dressé deux autres listes de textes vocationnels qui coïncident en partie avec ceux de l'Autobiographie et les complètent en partie. Ces passages d'Isaïe, qui culminent dans l'appel du Serviteur de Yahvé, ont été intériorisés dans le cœur du Saint par l'Esprit Saint, pour lui faire comprendre la mission à laquelle il était prédestiné.

[76] "Tu les chercheras et tu ne les trouveras plus ; ceux qui te querellent ; ils seront semblables au néant, réduits à rien, ceux qui te font la guerre." (Is 41, 12) est également cité dans *Autob*. Documents III et IV et dans les *Écrits*, pp. 435 et 447. Et aussi : " Ne crains point, vermisseau de Jacob, faible reste d'Israël ! moi, je viens à ton secours, - oracle de Yahweh ; et ton Rédempteur est le Saint d'Israël" (ibid., 14) est cité dans les *Écrits*, p. 436 et 447.

[77] Cf. Is 48, 10-11 : " Voici, je t'ai fondu, mais sans obtenir l'argent ; je t'ai éprouvé au creuset de l'affliction. C'est pour l'amour de moi, pour l'amour de moi que je le fais ; car comment mon nom serait-il profané ? Je ne donnerai pas ma gloire à un autre." (*Autob*. III et VII ; Ecrits, pp. 436, 448). Is 49, 3 : « Et il m'a dit : "Tu es mon serviteur, Israël, en qui je me glorifierai." » (*Autob*. III ; *Ecrits*, p. 436).

[78] Cf. Lc 2:48-49 : " Sa mère lui dit : " Mon enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Voyez, votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. "Et il leur répondit : " Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être dans les choses de mon Père ?" Lc 9, 58 : "Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête".

120. Dans de nombreux passages de la Bible, j'ai senti la voix de Dieu qui m'appelait à aller prêcher. La même chose m'arrivait pendant que je priais. C'est ainsi que j'ai décidé de quitter la paroisse[79] et d'aller à Rome, de me présenter à la Congrégation pour la Propagation de la Foi afin qu'elle puisse m'envoyer n'importe où dans le monde[80].

Chapitre II

DU DÉPART DE L'ESPAGNE

121. Avant de quitter la paroisse, j'ai dû faire face à de nombreuses difficultés, tant de la part des supérieurs ecclésiastiques que des habitants de la ville, mais avec l'aide de Dieu, j'y suis parvenu. Je suis parti pour Barcelone avec l'intention d'obtenir un visa et de m'embarquer pour Rome, mais à Barcelone on n'a pas voulu me l'accorder et j'ai dû rebrousser chemin. Je me suis rendu à Olost, où un de mes frères, Joseph, avait une usine. De là, je me suis rendu à la Tria de Perafita, où j'ai rencontré un oratorien, le père Matavera, un homme de grande expérience, de savoir et de vertu, à qui j'ai raconté mon voyage et les raisons pour lesquelles je l'entreprenais, ainsi que les difficultés que j'avais rencontrées. Le bon père m'a écouté avec beaucoup de patience et de charité et m'a encouragé à poursuivre mon projet. Je l'écoutai comme s'il était un oracle et je repris mon voyage. Après avoir obtenu un passeport pour l'intérieur de l'Espagne, je me dirigeai vers Castellar de Nuch, Tosas, Font del Picaso et Osseja, cette dernière ville étant déjà de l'autre côté de la frontière française[81].

122. Mon itinéraire m'a fait passer par Castellar de Nuch, Tosas, Puerto, Font del Picaso, Osseja, Olette, Prades, Perpignan, Narbonne, Montpellier, Nîmes et Marseille, où j'ai navigué sur le bateau à vapeur Tancrede. J'ai débarqué à Civitavecchia et je suis finalement arrivé à Rome[82].

123. Je vais maintenant raconter les principaux événements de mon voyage. Je quittai Olost de très bonne heure et me rendis à la paroisse de Castellar de Nuch pour y passer la nuit. Le curé m'a bien accueilli, que Dieu le récompense[83]. J'ai dit mes prières et je me suis reposé, ce dont j'avais bien besoin puisque j'avais voyagé à pied toute la journée dans des endroits assez déserts. Le lendemain, très tôt, j'ai célébré la messe et j'ai continué jusqu'à Tosas. Là, j'ai appris qu'il y avait une bande de brigands autour de Puerto, alors je suis resté jusqu'à ce que j'apprenne qu'ils étaient partis. J'ai commencé à monter vers Puerto, et juste avant de franchir le sommet de la colline de Font del Picaso, un homme a surgi et, pointant son fusil sur moi, il a crié "Halte !". Il s'est approché et m'a dit que je devais l'accompagner jusqu'à son chef, le chef d'un groupe de dix brigands armés. Le chef m'a posé un certain nombre de questions auxquelles j'ai répondu en détail. Il m'a demandé si j'avais un laissez-passer. J'ai répondu par l'affirmative, je le lui ai remis et il me l'a rendu. Il m'a demandé pourquoi je n'étais pas passé par Puigcerda. Je lui ai répondu qu'il m'importait peu que je passe par Puigcerda ou par un autre chemin, puisqu'une personne qui a les bons papiers peut passer par n'importe quel chemin. Je voyais bien que je les gênais.

124. J'avais remarqué qu'à l'écart, un grand groupe de personnes était retenu prisonnier et, à un signal, tous se mirent en marche, tandis que les hommes armés continuaient à parler avec moi. Finalement, le chef m'a dit qu'ils devaient m'emmener avec eux à Puigcerda pour me montrer au gouverneur. Je leur ai dit que je n'avais rien à craindre du gouverneur, mais qu'ils pouvaient le craindre pour avoir arrêté quelqu'un qui avait des papiers en règle. Ils ont formé des rangs et ont commencé à marcher vers Puigcerda.

---

[79] Le 30 juin 1839, le Mgr Casadevall accepte sa démission.

[80] Il avait l'intention de réunir un groupe de prêtres voués à la prédication des missions, mais le père Bach l'en dissuada pour l'instant à cause de la guerre civile. Claret se sentant appelé de toute urgence à prêcher, mais ne pouvant le faire dans son propre pays sans être infidèle à sa vocation particulière, il souhaitait se proposer pour être envoyé en mission par le Pape.

[81] A cette époque, Osséja comptait 1085 habitants. Ils vivaient du trafic frontalier. Le certificat qui accompagnait le laissez-passer pour l'intérieur est daté du 13 septembre 1839 (*Archives de l'ambassade d'Espagne près le Saint-Siège*, XIXe siècle, *Passeports*).

[82] N'ayant pu obtenir de visa, il emprunte le raccourci utilisé par les contrebandiers et les fugitifs, jusqu'à Osséja. À Perpignan, il rejoint la route normale entre Barcelone et Rome. Les arrêts et les distances temporelles de l'ensemble de son voyage peuvent être reconstitués dans l'ouvrage *Anonyme, Guide des routes d'arrivée et de départ des principales villes entre l'Espagne et Rome* (Manresa, 1843), p. 47.

[83] Il s'appelait Père Raymond Raurell et fut curé de Castellar de Nuch de 1834 à 1848.

Ils marchaient à vive allure et j'ai commencé à ralentir progressivement. Voyant que cela ne semblait pas les gêner, je me suis mis à penser : "S'ils avaient voulu te faire prisonnier, ils t'auraient placé en tête ou au milieu de la colonne, mais ils t'ont laissé à l'arrière. Cela veut dire que tu ferais mieux de partir rapidement." Alors, sans un mot, j'ai fait demi-tour et j'ai commencé à me diriger vers la France. Après avoir fait quelques pas, l'homme qui m'avait fait prisonnier s'est retourné et m'a vu partir. Il cria après moi et accourut. Lorsqu'il m'a rattrapé, il m'a dit à voix basse : "Ne le dis à personne". Je lui ai dit : "Que Dieu vous accompagne tous !"

125. Oh, que de remerciements je dois rendre au Seigneur, qui m'a délivré et qui a délivré les personnes qui étaient prisonnières ! Je dois aussi ajouter, pour la gloire de Dieu, que quelques jours auparavant, un jeune ordinand et moi avions convenu de nous rendre ensemble à Rome. Le jour convenu pour notre départ est arrivé et il n'est pas venu. Il m'a envoyé un message pour me dire de ne pas l'attendre parce qu'il ne pouvait pas venir avec moi. Lorsque j'ai appris cela, j'ai continué tout seul et j'ai rencontré l'aventure que je viens de raconter. Mon ami est parti quelques jours plus tard, et en passant par le même endroit, il a été pris par cette même bande de voleurs. Ils lui ont volé tout son argent et, pour mieux le fouiller, l'ont fait se déshabiller et lui ont même pris sa chemise, comme il me l'a raconté lorsque nous nous sommes retrouvés au port de Marseille. Oui, que de remerciements je dois à Dieu. Mon Père, soyez béni pour la grande providence et l'attention que vous m'avez toujours témoignées où que je sois.

Chapitre III

SUR CE QUI S'EST PASSÉ LORS DE L'ENTRÉE ET DU PASSAGE EN FRANCE

126. Le soir de ce même samedi où Notre Seigneur et la Sainte Vierge m'avaient libéré des brigands, je suis entré dans la première ville à l'intérieur de la France, Osséja, où j'ai été accueilli chaleureusement. Comme je portais un laissez-passer pour l'intérieur de l'Espagne, ils l'ont pris et m'ont donné un laissez-passer de réfugié. Avec ce laissez-passer en main, j'ai repris mon voyage à travers la ville d'Olette. Les habitants insistaient pour que je reste, mais j'avais l'intention d'aller à Rome. D'Olette, je suis passé à Prades et là encore, j'ai rencontré des gens qui m'ont accueilli avec beaucoup de charité. Je me suis ensuite rendu à Perpignan, où l'on a échangé mon laissez-passer contre un autre pour Rome. Là aussi, j'ai été accueilli par des gens que je n'avais jamais vus ni connus auparavant. J'ai traversé Montpellier, Nîmes et d'autres villes, et sur la foi de mon laissez-passer, sans autre recommandation, j'ai rencontré partout des inconnus qui semblaient n'attendre que moi ! Bénie soit la Providence de Dieu pour toutes ses créatures et surtout pour moi !

127. Alors que j'approchais de Marseille, une personne m'a rejoint sur la route. Il m'a conduit dans une maison où j'ai été très bien logé pendant les cinq jours où j'ai dû attendre mon bateau à Marseille. Le lendemain, alors que je quittais la maison pour me rendre au consulat d'Espagne - j'étais légalement obligé d'y aller pour faire tamponner mon passeport - j'ai demandé à la première personne que j'ai rencontrée dans la rue de me dire où habitait le consul. Ce même monsieur m'a non seulement indiqué le nom de la rue, mais il a eu la gentillesse de m'y accompagner. Il a joué le rôle de porte-parole pour moi et on s'est bien occupé de moi. Ensuite, il m'a accompagné jusqu'à mon logement. Pendant les cinq jours, matin et soir, il est venu à mon appartement et m'a fait visiter les églises, le cimetière et tous les plus beaux sites religieux de la ville. Jamais il ne m'a parlé de lieux ou de choses mondaines.

128. L'heure de mon départ est enfin arrivée. Il était une heure de l'après-midi. Peu avant, le monsieur est venu dans ma chambre, a pris mon petit paquet d'affaires et a fermement insisté pour le porter. C'est ainsi que nous sommes allés tous les deux au port et que nous avons fait nos adieux à bord. Pendant ces cinq jours, il avait été si courtois, si attentif, si amical et si préoccupé de mon bien-être qu'il me semblait qu'un grand seigneur l'avait envoyé pour s'occuper de moi avec le plus grand soin. Il ressemblait plus à un ange qu'à un homme, modeste, heureux et en même temps sérieux. Il était si religieux et pieux, m'emmenant toujours dans les églises, ce qui me plaisait beaucoup. Il ne m'a jamais proposé d'entrer dans un café ou quoi que ce soit de ce genre, et je ne l'ai jamais vu manger ou boire, car à l'heure des repas, il me quittait et revenait plus tard[84].

[84] La "personne" en question pourrait être un assistant du Père Henry Margalhan Ferrant, curé de Sainte-Marthe, qui avait l'habitude de s'occuper des besoins des prêtres persécutés par la révolution espagnole lors de leur passage à Marseille. Néanmoins, Claret insinue clairement que cette "personne" avait quelque chose d'extraordinaire.

Chapitre IV

DE CE QUI S'EST PASSÉ SUR LE BATEAU

129. À une heure de l'après-midi, nous avons pris la mer. J'avais dit les vêpres et les complies plus tôt, afin de ne pas prier distraitement pendant toutes les manœuvres qui doivent être effectuées pendant les premières heures en mer, et aussi au cas où j'aurais le mal de mer et que je ne serais pas capable de prier. En arrivant sur le bateau, où des personnes de toutes nationalités étaient rassemblées pour ce passage, j'ai entendu un groupe parler castillan. Cela m'a remonté le moral et j'ai demandé : "Êtes-vous des Espagnols ?" Ils m'ont répondu que oui, qu'ils étaient des moines bénédictins qui avaient quitté la Navarre à cause de l'action du général Maroto[85] et qu'ils se rendaient à Rome. Ils me racontèrent les souffrances et les épreuves qu'ils avaient subies et la situation misérable dans laquelle ils se trouvaient. Ils m'ont aussi dit qu'il y avait à bord un autre Espagnol, un Catalan, qui était très mal en point, ayant été volé en traversant le port. Il s'agissait du même homme qui devait m'accompagner et qui n'avait pas tenu parole. Quand je l'ai vu, il était vraiment réduit à la misère et j'ai fait ce que j'ai pu pour le consoler. Nous avons passé l'après-midi et la soirée à discuter.

130. Comme mon voyage à Rome n'était pas un voyage d'agrément mais un voyage de travail et de souffrance pour Jésus-Christ, j'ai pensé que je devais chercher la place la plus humble et la plus pauvre à bord afin d'avoir une meilleure chance de souffrir. C'est ainsi que j'ai acheté un billet pour une place sur le pont près de la proue, ce qui était la place la moins luxueuse et la plus économique. Après m'être isolé pour réciter mon chapelet et faire d'autres dévotions, j'ai cherché un endroit où me reposer un peu et je n'ai rien trouvé de plus convenable qu'un tas de cordes enroulées, sur lequel je me suis assis en posant ma tête sur une pièce d'artillerie de la batterie située d'un côté du navire.

131. Dans cette position, j'ai médité sur la façon dont Jésus aurait pu se reposer lorsqu'il est parti en barque avec ses disciples. Cette méditation s'est avérée idéale, car le Seigneur a même choisi d'y ajouter une sorte de tempête. Car alors que je me reposais déjà, il s'éleva une si forte tempête que l'eau pénétra dans le navire. Je me suis assis sans bouger sur mon tas de cordes et j'ai mis mon manteau sur ma tête. J'avais un petit paquet de provisions et mon chapeau sur les genoux, et je les serrais contre mon corps, penchant un peu la tête en avant pour que l'eau des vagues qui s'écrasaient sur le bateau puisse s'écouler. Lorsque j'entendais une vague frapper, j'inclinais la tête, je me tenais le dos contre elle et l'eau se précipitait sur moi.

132. Je passai ainsi toute la nuit jusqu'à ce que l'aube se lève et qu'une pluie vienne calmer la tempête. J'avais d'abord été arrosé par l'eau de mer et maintenant je l'étais par l'eau de pluie. Tout mon bagage se composait d'une chemise, d'une paire de chaussettes, d'un mouchoir, d'un rasoir pliant, d'un peigne, de mon bréviaire et d'une toute petite édition de la Bible. Comme les passagers du pont ne recevaient rien à manger, ils devaient emporter leurs propres provisions pour le voyage. Sachant cela avant de quitter Marseille, j'avais acheté mes provisions, qui consistaient en un pain d'une livre et un morceau de fromage. Ce furent toutes mes provisions pour les cinq jours de Marseille à Civitavecchia, avec les escales, les tempêtes et tout le reste. La tempête avait été si forte qu'une grande quantité d'eau m'avait envahi. Mon manteau était trempé, le pain et le fromage étaient détrempés, mais j'ai dû les manger tels quels. Bien qu'ils soient assez salés, j'avais tellement faim qu'ils me paraissaient très bons.

133. Le deuxième jour de notre sortie, après que l'orage s'est calmé et que la pluie a cessé, j'ai sorti mon bréviaire et j'ai dit Matines et les petites heures. Lorsque j'ai terminé mes prières, un Anglais s'est approché. Il m'a dit qu'il était catholique et qu'il aimait les prêtres. Après avoir bavardé un peu, il est allé dans sa cabine, et peu de temps après, je l'ai vu venir vers moi avec quelques pièces d'argent sur un plateau. En le voyant, je me suis dit : "Que vas-tu faire ? Accepteras-tu l'argent ou non ?" Je me suis dit : "Tu n'en as pas besoin, mais ces pauvres Espagnols, eux, en ont besoin. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai accepté l'argent, j'ai remercié l'homme et je suis allé le répartir entre ces pauvres gens, qui sont allés immédiatement à la cuisine ou à la buvette pour acheter la nourriture dont ils avaient besoin.

134. D'autres passagers ont fait de même. Ils m'ont donné de l'argent et je l'ai distribué aux autres, sans garder le moindre centime pour moi alors qu'il m'était destiné. Je n'ai pas pris une bouchée de la

[85] Il s'agit probablement du pacte de Vergara, signé par Maroto le 30 août 1839, dans lequel il dépose les armes et abandonne le prétendant, Don Carlos.

nourriture qu'ils avaient achetée, je me suis contenté de mon pain trempé dans l'eau. L'Anglais était très édifié en voyant ma pauvreté et mon détachement, et en voyant que les autres mangeaient la nourriture qu'ils avaient achetée avec l'argent que je leur avais donné, alors que je n'en mangeais pas. Il m'a dit qu'il descendait à Leghorn et qu'il se rendait à Rome par voie terrestre. Il m'a donné une carte sur laquelle il avait écrit son nom et l'adresse du palais dans lequel il logerait et m'a dit de venir le voir et qu'il me donnerait tout ce dont j'avais besoin.

135. Toute cette aventure a confirmé ce que je croyais déjà : le meilleur et le plus efficace moyen d'édifier et d'émouvoir les gens est le bon exemple, la pauvreté, le détachement, le jeûne, la mortification et l'abnégation. Comme ce gentleman anglais voyageait dans le luxe oriental, avec son carrosse, ses serviteurs, ses oiseaux et ses chiens, on aurait pu imaginer que mon apparence le pousserait au mépris. Mais la vue d'un prêtre pauvre, détaché et mortifié l'a tellement ému qu'il n'a pas pu faire assez pour moi. Et non seulement lui, mais tous les passagers m'ont témoigné beaucoup de respect et de vénération. Peut-être que s'ils m'avaient vu me frotter à eux à table et commander des plats copieux et raffinés, ils m'auraient critiqué et méprisé comme je les ai souvent vus le faire avec d'autres. La vertu, semble-t-il, est tellement nécessaire pour un prêtre que même les méchants veulent que nous soyons bons.

136. Après cinq jours de mer, nous avons débarqué à Civitavecchia et nous nous sommes dirigés vers Rome, où nous sommes arrivés sans incident, grâce à la bonté et à la miséricorde de Dieu[86]. Comme tu es bon, mon Père. Faites que je vous serve toujours avec fidélité et amour. Donnez-moi la grâce constante de savoir ce qui Vous plaît et la volonté de le mettre en œuvre. Mon Seigneur et Père, je ne désire rien de plus que de connaître votre sainte volonté, afin de pouvoir l'accomplir ; rien de plus que de vous aimer de tout mon cœur et de vous servir en toute fidélité. Ma Mère - Mère du bel amour - aidez-moi !

Chapitre V

ARRIVÉE À ROME ET ENTRÉE AU NOVICIAT JÉSUITE

137. Il devait être environ dix heures du matin lorsque nous sommes arrivés à Rome. Les religieux se sont rendus dans une maison de leur ordre et nous nous sommes séparés. L'ordinand catalan et moi-même sommes allés à la maison la plus proche pour demander où se trouvaient les séminaristes catalans. Nous nous sommes approchés de l'entrée du prieuré carmélite, la Transpontina[87], et avons demandé au frère portier s'il y avait un religieux espagnol dans la maison. Il nous a répondu qu'en effet, le prêtre principal, le père Comas, était catalan[88]. Nous sommes allés dans sa cellule et avons été accueillis. Nous lui avons demandé s'il connaissait un endroit où il y avait des ordinands catalans. Il nous a dit qu'il y en avait à San Basilio, et il a eu la charité et l'amabilité de nous y accompagner malgré le fait que la Transpontina se trouve à environ une heure de San Basilio[89].

138. Les ordinands catalans nous ont accueillis avec gentillesse, bien qu'ils ne nous aient jamais vus ni entendus auparavant. Je commençai immédiatement à m'appliquer à la tâche pour laquelle j'avais fait ce voyage. La seule lettre de recommandation dont je disposais était adressée à Son Excellence Mgr Vilardell, un Catalan, qui venait d'être consacré évêque du Liban et qui venait de partir pour son nouveau poste lorsque je suis arrivé à Rome[90]. Je me suis ensuite adressé au cardinal préfet de la Propaganda Fide[91], mais il venait de partir pour un séjour dans le pays et on m'a dit qu'il serait absent pendant tout

---

[86] Le voyage de Civitavecchia à Rome a duré sept heures. Ils y parviennent le jour même de leur débarquement, comme l'indique Claret dans une note : "En 39, fête du Rosaire, arrivée à Civitavecchia et à Rome" (*Écrits*, p. 464). Ils suivent la Via Aurelia jusqu'à la porte équestre près de la colonnade du Bernin. Cela explique pourquoi la première maison religieuse qu'ils ont rencontrée était la Transpontina.

[87] La Transpontina a été construite en 1563 et se trouve à mi-chemin de la Via della Conciliazione, qui s'appelait à l'époque Via Alessandrina. Il s'agit toujours d'un prieuré carme.

[88] Le père Edward Comas (1788-1865), carme (1806), commissaire apostolique pour les carmes espagnols (1839-64), curé de la Transpontine (1841), bienfaiteur de l'église Bethléem de Barcelone (1850), professeur de philosophie (1854).

[89] San Basilio est situé dans la rue du même nom, entre la Piazza Barberini et la Via V. L. Bissolati.

[90] Le père Francis Vilardell, missionnaire franciscain pendant vingt ans en Palestine, a été commissaire général de la curie pour les missions franciscaines. Il a été nommé archevêque titulaire de Pilippi, vicaire apostolique d'Alep et délégué apostolique au Liban le 8 mars 1839.

[91] Giacomo, Cardinal Franzoni (1775-1856), créé Cardinal (1826), Préfet de Propaganda Fide (1834-56).

le mois d'octobre. J'ai cru que c'était providentiel car cela me donnait le temps de faire la retraite que j'avais toujours faite depuis mes études mais que je n'avais pas pu faire cette année à cause de mon voyage.

139. C'est dans cet esprit que je suis allé rendre visite à l'un des pères de la maison professe de la Compagnie de Jésus[92]. Il a fait l'éloge de mon idée de faire les exercices et m'a donné une copie du Livre des Exercices de Saint Ignace, que je devais suivre pour les faire. Après quelques conseils dont il pensait que j'avais besoin, je commençai les exercices. Aux jours qu'il avait fixés, je lui ai rendu compte de mon esprit et, les derniers jours, il m'a dit : "Puisque Dieu notre Seigneur vous appelle aux missions étrangères, il vaudrait mieux que vous rejoigniez la Compagnie de Jésus, car ce serait le moyen pour vous d'être à la fois envoyé et accompagné par d'autres personnes. Car il est très dangereux d'agir seul." Je répondis : "Pour moi, je sais bien que ce serait mieux, mais que pourrais-je faire pour que la Compagnie m'admette ?"

140. Je m'étais fait une idée si haute et si exagérée de la Compagnie que je n'aurais jamais rêvé qu'elle m'admette. Je considérais tous ces pères comme des géants de la vertu et de l'érudition et je me considérais comme un pygmée dans les deux cas - et c'est ce que j'ai dit au prêtre qui me dirigeait. Mais il m'a encouragé et m'a dit qu'il écrirait un mémorandum au Père Général, qui vivait dans cette même maison professe[93].

141. Il fit ce qu'il avait dit, et le lendemain du jour où il avait reçu la demande, le Général demanda à me voir. J'y suis allé, et lorsque je suis arrivé à sa porte, le Père Provincial sortait[94]. Le général m'a parlé un moment, puis il m'a dit : "Le père qui sortait quand tu es entré était le père provincial, et il habite à Saint Andrea de Monte Cavallo. Allez-y et dites-lui que je vous envoie, et que tout ce qu'il pourra faire pour vous, je le considérerai comme une faveur. J'y suis allé directement, j'ai été très bien accueilli et, le 2 novembre, je vivais déjà au noviciat, de sorte que je me suis retrouvé jésuite du jour au lendemain[95]. Quand je me suis vu vêtu du saint habit de la Compagnie, j'ai eu du mal à en croire mes yeux ; tout cela semblait un rêve, un enchantement.

142. Comme je venais de terminer les Exercices, j'étais plein de ferveur. J'aspirais avec ardeur à la perfection. Et comme je voyais tant de bonnes choses au noviciat, tout attirait mon attention. Tout me plaisait et était gravé dans mon cœur. J'avais quelque chose à apprendre de chacun, et en vérité je l'ai appris, avec l'aide de la grâce de Dieu. J'étais profondément gêné de voir les autres si avancés dans la vertu et moi si arriéré. J'étais surtout gêné et honteux lors de la Veillée de l'Immaculée Conception, pendant la lecture de la liste des bonnes œuvres accomplies en préparation de la fête, en hommage à la Bienheureuse Vierge Marie.

143. A l'approche d'une fête de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge ou d'un saint particulier, le noviciat suivait la coutume suivante : chaque novice, avec la permission de son directeur spirituel, se proposait de pratiquer une vertu à laquelle il était enclin ou dont il avait besoin : Chacun des novices, avec la permission de son directeur spirituel, se proposait de pratiquer une vertu à laquelle il était enclin ou dont il avait besoin. Chacun accomplissait des actes de la vertu en question et notait soigneusement ce qu'il faisait et comment il le faisait. Cela se poursuivait jusqu'à la veille de la fête, où la liste était close et où les vertus pratiquées étaient écrites sous forme de lettre et déposées dans la boîte sur la porte du recteur[96]. Ensuite, un des assistants du recteur rassemblait les listes et en faisait une liste principale, comme une litanie, qui était lue le soir lorsque tous étaient réunis dans la chapelle.

---

[92] La "maison professe" était le Gésu. Le seul prêtre espagnol de cette communauté était le père Bernard Hernandez, originaire de Saint-Jacques-de-Compostelle (1802-47), qui était l'un des directeurs des exercices dans la maison de San Eusebio - bien qu'il n'ait pas été établi que ce soit lui qui ait dirigé le saint.

[93] Le père John Philip Roothaan (1785-1853), vingt-et-unième général de la Compagnie, depuis le 9 juin 1826, a été appelé son deuxième fondateur en raison de l'impulsion qu'il a donnée à sa restauration. L'amour du Père Roothaan pour Claret se manifeste dans les lettres qu'il lui adresse (Roothaan, *Correspondance* [Rome, 1836-40], Lettres 257, 401, 402), ainsi que dans celles à Casadevall (Lettres 480, 481).

[94] Le père Joseph Spedaliere (1791-1872), sicilien, était provincial de la province romaine.

[95] "Le 29 octobre 1839, je suis entré dans la Compagnie, et le 13 novembre, on m'a donné l'habit" (Ecrits, p. 438). Le noviciat de Sant' Andrea de Monte Cavallo, aujourd'hui Via 20 Settembre, fut fondé par Saint François Borgia en 1566. Saint Stanislas Kostka y mourut le 15 août 1568. À l'époque de Claret, il y avait 60 novices et le noviciat était à son apogée. Le père Roothaan le considérait comme un modèle.

[96] Le père Vincent Maurizi (1780-1865) était maître des novices et recteur.

144. Cette liste commençait comme suit : Les vertus que les pères et les frères de cette maison ont pratiquées en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie, en préparation de la fête de son Immaculée Conception. Quelqu'un a accompli tant d'actes de telle vertu, de telle manière... et c'est ainsi que l'on a parcouru tout le catalogue. De toutes les pratiques que j'ai observées dans cette sainte maison, celle-ci m'a semblé être l'une des meilleures et celle qui m'a apporté le plus de plaisir et de profit. Comme le nom de celui qui pratiquait la vertu n'était pas révélé, il n'y avait pas de risque que quelqu'un devienne vaniteux ; et nous avions tous intérêt à apprendre comment une vertu avait été pratiquée afin de pouvoir faire quelque chose de semblable à une autre occasion. Combien de fois me suis-je dit : "Comme cette vertu te conviendrait ! Il faut que tu la mettes en pratique." Et je l'ai fait, avec l'aide de la grâce de Dieu.

145. La règle jésuite ne prévoit pas de mortifications obligatoires, mais il n'y a peut-être aucun autre ordre où elles sont plus pratiquées. Certaines mortifications sont vues, d'autres non, mais elles doivent toutes être faites avec la permission du directeur. Le vendredi, tout le monde jeûnait, et il en allait presque de même le samedi, car ce soir-là, lorsqu'on servit à chacun un œuf avec sa salade, personne ne le prit. La plupart n'ont pas touché à leur dessert ou n'en ont pris que très peu. Ils laissaient aussi une grande partie des autres plats intacts, et toujours ceux qu'ils préféraient. J'ai observé qu'ils mangeaient tous très peu chaque jour, et que les pères les plus robustes étaient toujours ceux qui mangeaient le moins.

146. Il y avait là un prêtre appelé le père spirituel de la maison[97], qui presque tous les jours, sauf le dimanche, ne prenait que du pain et de l'eau, et cela à genoux, sur une table basse au milieu du réfectoire. Il restait dans cette posture pendant tout le dîner ou le souper de la Communauté. Quiconque voyait cet homme vénérable à genoux devant la petite table garnie de pain et d'eau se sentait terriblement honteux d'être assis confortablement et de prendre un repas.

147. Il y avait aussi un père appelé collecteur ou caporal[98]. Les mercredis, vendredis, samedis et veilles de grandes fêtes, il faisait circuler un petit cahier vierge dans lequel chacun notait brièvement ce qu'il voulait faire : par exemple, le père ou le frère Untel voudrait manger par terre, dire le bénédicité avant et après les repas les bras en croix, servir à table, faire la vaisselle, etc.

Tout cela se faisait sans rompre le silence, de la manière suivante. Le moment venu, le collecteur faisait sa tournée, frappait à chaque porte, l'ouvrait et attendait à l'extérieur. Le père qui se trouvait à l'intérieur s'approchait de la porte, ramenait le cahier à sa table, écrivait sur une seule ligne ce qu'il voulait faire et rendait le cahier au collecteur. Le cahier était ainsi distribué à tout le monde. Puis il était apporté au recteur, qui disait : "X et Y, oui ; le reste, non." Le collecteur refaisait le tour, frappant et ouvrant la porte, et faisant savoir à chacun, par un mouvement de tête, si la réponse était oui ou non.

148. Outre ces mortifications extérieures et publiques, il y en avait d'autres de caractère plus privé, telles que le port du cilice, chaînes de bras, de cuisses et de discipline, etc. Mais pour faire l'une ou l'autre de ces choses, il fallait toujours une permission.

149. Certaines des mortifications assignées n'ont pas été demandées et ne ressemblaient guère à des mortifications. J'en citerai quelques-unes que j'ai vécues. Je n'ai jamais aimé jouer, et c'est pour cela qu'on me faisait jouer tous les jeudis quand nous allions au parc. J'ai prié le recteur, en toute simplicité, d'avoir la bonté de me laisser étudier ou prier à la place. Il me répondit sèchement que je devais jouer et bien jouer. Je m'appliquais tellement à jouer que je gagnais toutes les parties.

150. Une fois, j'ai remarqué que l'un des prêtres de la maison devait célébrer la messe très tard les jours de fête, et j'ai réalisé que le fait de devoir attendre aussi longtemps à jeun devait être très gênant pour lui, bien qu'il ne s'en soit jamais plaint. Par compassion pour lui, je suis allé voir le supérieur et lui ai dit que, s'il le voulait bien, je dirais une messe tardive parce qu'un petit déjeuner tardif ne me dérangeait pas. Ainsi, l'autre prêtre pourrait dire la messe plus tôt à l'heure qui m'était assignée, ce qui était beaucoup plus facile. Le supérieur a dit qu'il verrait, et à partir de ce moment-là, il a été prévu que je dise la messe encore plus tôt.

151. J'ai déjà dit qu'en partant pour Rome, je n'avais emporté qu'un bréviaire en un volume et une édition de la Bible en petits caractères, que je pouvais lire tous les jours, car j'ai toujours été un grand lecteur de l'Écriture. Quand je suis arrivé au noviciat, on m'a attribué une chambre avec tous les livres dont j'avais besoin, sauf la Bible, à laquelle j'étais très attaché. Lorsqu'ils sont venus chercher mes vêtements ordinaires, ils ont également pris la Bible que j'avais apportée. Je l'ai réclamée et on m'a dit : "Très bien."

[97] Le père John M. Ratti (1767-1851), Milanais.

[98] Les novices appelaient celui qui faisait circuler le cahier le portinaro, le caporal, ou simplement le capo.

Mais le fait est que je ne l'ai jamais revue jusqu'au jour où j'ai dû partir pour cause de maladie ; ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle m'a été rendue[99].

152. Le Seigneur m'a fait une grande faveur en m'amenant à Rome et en me présentant, pour un temps si court, à ces pères et frères vertueux. J'aurais seulement souhaité en profiter davantage. Mais si je ne l'ai pas fait, mon voisin l'a fait. C'est là que j'ai appris à faire les Exercices spirituels de saint Ignace, à prêcher, à catéchiser, à me confesser utilement et efficacement, et bien d'autres choses encore qui m'ont été utiles[100]. Soyez béni, mon Dieu, pour votre bonté et votre miséricorde à mon égard. Faites que je vous aime et vous serve avec toute ma ferveur ; faites que toutes les créatures vous aiment et vous servent. Vous toutes, créatures, aimez et servez votre Dieu. Goûtez et voyez par expérience combien il est doux d'aimer et de servir votre Dieu. Mon Dieu, mon unique bien !

Chapitre VI

LES PRIÈRES QUE J'AI ÉCRITES DURANT LE NOVICIAT

153. Comme pendant nos récréations nous ne parlions que de vertus, de dévotion à Marie et de moyens de gagner des âmes au ciel, la flamme du zèle pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes s'est enflammée dans mon cœur et m'a totalement consumée.

J'offrais tout à Dieu sans réserve. Je pensais et planifiais continuellement ce que je pouvais faire pour le bien de mon prochain, et comme le temps n'était pas encore venu pour moi de me mettre à l'œuvre, je m'occupais à prier. J'ai composé, entre autres, les deux prières suivantes[101].

154. *Première prière.* "Ô Marie très sainte, conçue sans péché originel, Vierge Mère du Fils du Dieu vivant, Reine et Impératrice du ciel et de la terre : Puisque vous êtes la Mère de pitié et de miséricorde, daignez tourner vos regards vers un malheureux exilé dans cette vallée de larmes, d'angoisse et de misère qui, bien qu'indigne, a le grand bonheur d'être votre fils. Ô ma Mère, combien je vous aime et vous estime, et j'ai la ferme confiance que vous m'accorderez la persévérance à votre saint service et à votre grâce jusqu'à la mort.

155. "Je vous prie et vous supplie, ma Mère, de détruire au moment opportun les hérésies qui dévorent le troupeau de votre très saint Fils. Souvenez-vous, ô Vierge très aimable, que vous avez le pouvoir de les faire cesser toutes. Faites-le par charité pour le grand amour que vous portez à Jésus-Christ votre Fils. Regardez les âmes rachetées par le prix infini du sang de Jésus, qui tombent une fois de plus sous le pouvoir du démon, et qui négligent votre Fils et vous-même.

156. "Qu'est-ce qui manque alors, ma Mère ? Voudriez-vous peut-être vous doter d'un instrument pour remédier à un si grand mal ? Voici quelqu'un qui, tout vil et méprisable qu'il se sache, est cependant assuré de servir au mieux cette fin, puisque votre puissance brillera d'autant plus, et que tous verront que c'est vous qui êtes à l'œuvre, et non pas moi. Me voici : dispose de moi comme tu veux, car tu sais que je suis tout à toi. J'ai confiance que vous ferez cela par votre grande bonté, votre pitié et votre

---

[99] Peut-être Claret pensait-il à cette époque lorsqu'il écrivit au Père Lobo, qui avait été son vicaire général à Cuba et qui était maintenant novice chez les jésuites : "Depuis quelque temps, le Seigneur m'élève à la manière des Jésuites, c'est-à-dire en me privant de ce que j'aime le plus et en me refusant ce que je désire" (*Correspondance*, Lettre 537).

[100] La spiritualité ignatienne, organisée au service d'une mission universelle, fait vibrer l'esprit du novice Claret, venu à Rome pour être envoyé par le Pape en mission dans le monde entier. De plus, il avait été initié à cette spiritualité lorsqu'il était au séminaire de Vich. Toute sa vie, il a gardé cette haute estime de la spiritualité ignatienne. Cependant, il l'a assimilée à sa manière personnelle, en fonction de ses besoins personnels, de son conditionnement psychologique et de son milieu familial, tout en gardant son originalité intacte. Le *Caritas Christi urget nos* de ses armoiries est une expression de l'*Ad majorem Dei gloriam* de saint Ignace (J. Puigdesens, L'Esprit..., p. 195).

[101] Ces prières se présentent sous la forme d'une consécration filiale et apostolique à la Vierge Marie, paraphrasée avec toute la véhémence et l'exubérance d'un zèle qui aspirait à atteindre et à embrasser le monde entier, mais qui ne pouvait trouver d'autre exutoire à l'époque que la prière. Le style exalté, souvent éloquent, reflète les goûts romantiques de l'époque. Mais sous ces apparences se cache la sincérité d'un amour apostolique intense et universel. Ces prières contiennent vraiment les premiers contours de l'esprit du Fondateur et de ses Missionnaires.

miséricorde, et je vous le demande par l'amour que vous portez au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Je te le demande par l'amour que tu portes au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Amen.

157. Deuxième Prière. "O Vierge Immaculée et Mère de Dieu, Reine et Maîtresse de la grâce : Daignez, par charité, jeter un regard sur ce monde perdu. Considérez comment tous ont abandonné la voie que votre très saint Fils a daigné leur enseigner. Ses saintes lois ont été oubliées et tant de choses ont été perverties qu'on pourrait dire : *non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*[102]. La vertu de la foi s'est éteinte en eux, et c'est à peine si on la trouve sur la terre. La vertu de foi s'est éteinte en eux, de sorte qu'on ne la trouve plus guère sur la terre. Ah, une fois que cette lumière pieuse s'est éteinte, tout est sombre et obscur, et les hommes ne voient pas où ils tombent. Et pourtant, ils se précipitent à grandes enjambées sur le chemin qui les mène à la perdition éternelle.

158. "Et vous voudriez, ma Mère, que moi, qui suis le frère de ces malchanceux, j'assiste indifférent à leur ruine ? Ah, non ! Ni l'amour que je porte à Dieu, ni celui que je porte à mon prochain ne le supporteraient. Car comment pourrais-je dire que j'aime Dieu si, voyant mon prochain dans cette situation, je ne viens pas à son secours ? Comment pourrais-je être charitable si, sachant que des voleurs et des assassins sont prêts à voler et à tuer tous ceux qui passent sur une route, je n'avertis pas tous ceux qui s'y rendent ? Comment puis-je être charitable si, sachant que des loups voraces dévorent le troupeau de mon Maître, je me tais ? Comment puis-je être charitable si je reste silencieux devant le vol des bijoux les plus précieux qui ont coûté la vie à un Dieu, ou devant le spectacle de gens qui mettent le feu à la maison et à l'héritage de mon Père très aimant ?

159. "Ah, ma mère, je ne peux pas taire ma voix en de telles occasions. Non, je ne me tairai pas, même si je savais que cela signifiait que je serais coupé en morceaux. Je crierai, je hurlerai, j'élèverai ma voix vers le ciel et la terre pour remédier à un si grand mal. Je ne me tairai pas, et lorsque ma voix sera rauque ou muette à force de pleurer, je lèverai les mains au ciel, je ferai dresser mes cheveux sur la tête et je taperai du pied sur le sol pour compenser mon manque de parole.

160. "C'est pourquoi, ma Mère, je commencerai à partir de maintenant à parler et à crier. Je viens à toi, oui, à toi, Mère de Miséricorde. Daigne m'offrir ton aide dans mon grand besoin. Ne me dites jamais que vous ne pouvez pas, car je sais que dans l'ordre de la grâce de Dieu, vous êtes toute puissante. Accordez à tous les hommes, je vous en supplie, la grâce de la conversion, car sans elle nous ne pouvons rien faire ; envoyez-moi ensuite et vous verrez comment ils se convertiront. Je sais que vous accorderez cette grâce à tous ceux qui la recherchent vraiment. Mais s'ils ne la demandent pas, c'est seulement parce qu'ils ne voient pas combien ils en ont besoin et parce que, étant si près de la mort, ils ne peuvent pas savoir quel est le meilleur remède pour eux. C'est surtout cela qui me pousse à une compassion encore plus profonde.

161. "C'est pourquoi moi, le premier et le plus grand des pécheurs, je plaide pour tous les autres, et je m'offre comme instrument de leur conversion. Bien que je sois dépourvu de tout talent naturel à cette fin, cela n'a pas d'importance, *mitte me* : on verra ainsi d'autant mieux que *gratia Dei sum id quod sum*, par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. Peut-être diras-tu que ces malades insensés n'écoutent pas celui qui veut les guérir et qu'ils préfèrent me mépriser et me persécuter jusqu'à la mort. Peu importe. *Mitte me*, envoie-moi, car *cupio esse anathema pro fratribus meis*, je voudrais être anathème pour mes frères. Ou peut-être diras-tu que je ne pourrai pas supporter les nombreux dangers du froid, de la chaleur, de la pluie, de la nudité, de la faim, de la soif et de tout le reste. Sans doute, de moi-même, je ne peux rien supporter, mais j'ai confiance en toi et je dis : *omnia possum in ea quae me confortat*, je peux tout en celle qui me fortifie.

162. "O Marie, ma Mère et mon espérance, consolation de mon âme et objet de mon amour, considérez toutes les grâces que je vous ai demandées dans le passé et que vous m'avez toutes accordées. Vais-je constater que ce ruisseau qui coulait à flots s'est tari seulement maintenant ? Non, non, on n'a jamais entendu dire, et on n'entendra jamais dire, que quelqu'un qui se tourne vers vous avec dévouement ait été repoussé. Notre-Dame, vous voyez bien que toutes ces choses que je vous demande sont pour la plus grande gloire de Dieu et de vous, et pour le bien des âmes. C'est pourquoi j'espère les obtenir et je sais que je les obtiendrai. Pour que vous l'accordiez d'autant plus vite, je ne vous offre pas mes mérites, car je n'en ai pas à offrir. Je dirai plutôt que, puisque vous êtes la Fille du Père éternel, la Mère du Fils de Dieu et l'Épouse du Saint-Esprit, il est tout à fait convenable que vous soyez remplie de zèle pour

[102] Ps 53, 4: "Il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul."

l'honneur de la Sainte Trinité, dont l'âme de l'homme est l'image aimante - une image, en outre, qui a été lavée dans le sang du Dieu fait homme.

163. "Puisque Jésus et vous avez tant fait pour enrichir cette image, allez-vous maintenant l'abandonner ? Il est vrai qu'elle a mérité d'être abandonnée, mais je vous demande par amour de ne pas l'abandonner. Je vous en prie par tout ce qu'il y a de plus saint au ciel et sur la terre ; je vous en prie par Celui qui, malgré mon indignité, est l'hôte quotidien de ma demeure, à qui je parle comme à un ami, qui obéit à ma voix et qui descend du ciel à ma parole. C'est ce même Dieu qui vous a préservée du péché originel, qui s'est incarné dans votre sein, qui vous a couronnée de gloire au ciel et qui vous a faite Avocate des pécheurs. Et ce même être, bien qu'il soit Dieu, m'écoute et m'obéit chaque jour. Écoutez-moi donc, au moins pour cette fois, et daignez m'accorder la grâce que je vous demande. J'ai confiance que vous le ferez, parce que vous êtes ma Mère, mon soulagement, ma consolation, ma force et mon tout, après Jésus. Vive Jésus et Marie ! Amen."

164. Aspiration. "Ô Jésus et Marie, l'amour que je vous porte me fait désirer d'être uni à vous pour toujours dans le ciel ; mais ce même amour est si intense qu'il me fait demander une longue vie pour gagner des âmes au ciel. Ô Amour, ô Amour, ô Amour ! "

Ces deux prières, comme je l'ai dit, je les ai écrites alors que j'étais au noviciat à Rome. Le Père Ministre les a lues et en a été satisfait[103]. Que tout cela soit pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Chapitre VII

LE DÉPART DE ROME ET L'ARRIVÉE EN ESPAGNE

165. J'étais très heureux au noviciat où j'étais toujours occupé par nos cours de catéchèse, de prédication et d'audition des confessions. De plus, le vendredi, nous allions toujours à l'hôpital de San Giacomo[104] pour entendre les confessions des malades, et le samedi pour prêcher dans la prison. Je suis entré au noviciat le 2 novembre 1839, jour de la Toussaint, et quatre mois plus tard, le 2 février 1840, fête de la Purification de Marie, nous avons commencé les Exercices Spirituels de Saint Ignace, qui duraient un mois. Je les commençai avec une grande joie et avec le ferme désir d'en tirer un grand profit.

166. Je faisais de grands progrès quand soudain, un jour, j'ai ressenti une telle douleur lancinante dans la jambe droite que je ne pouvais plus marcher. J'ai dû me rendre à l'infirmerie. Des remèdes appropriés soulagèrent quelque peu la douleur, mais pas totalement, et l'on craignit que je ne devienne définitivement infirme[105]. Quand le recteur a vu mon état, il a dit : "Ce qui t'arrive n'est pas naturel. Vous avez toujours été si content, heureux et en bonne santé, et maintenant, surtout ces jours-ci, c'est arrivé. Cela me fait penser que le Seigneur te veut pour autre chose". Il ajouta : "Si vous êtes d'accord, nous devrions consulter le général, car il est si bon et plein de sagesse. Nous le consulterons." J'ai répondu que le plan me semblait bon et je suis allé voir le général. Il m'écouta attentivement et, après avoir entendu mon récit, il me dit, sans hésiter un instant : "C'est la volonté de Dieu que tu ailles vite, vite en Espagne. Ne crains rien. Courage !"

167. Face à cette décision directe, je n'ai pas eu d'autre choix que de retourner en Espagne. Avec le temps, j'ai compris que le Père Général avait été inspiré lorsqu'il m'a parlé. Dans une lettre qu'il m'écrivit plus tard, il me dit : "Dieu vous a amené à la Compagnie non pour que vous y restiez, mais pour que vous y

[103] Le père Geminiano Mislei, auteur du livre Marie, mère de Dieu et des hommes, et d'un commentaire sur les lettres de saint Paul, était également maître assistant des novices.
[104] Appelé San Giacomo in Augusta, il se trouvait à proximité du mausolée d'Auguste, à l'emplacement de l'actuel Corso Umberto. Il comptait 300 lits, dont 200 étaient habituellement occupés. On l'appelait aussi l'hôpital des Incurables. (*Guide de Rome*, 1843, vol. 2, p. 619).
[105] Dans son *Témoignage de la vérité* (*Ecrits*, p. 456), Claret dit qu'il s'agissait d'une douleur rhumatismale, provoquée par la pluie et l'humidité.

appreniez à gagner des âmes au ciel"[106]. À la mi-mars, j'ai quitté Rome pour la Catalogne[107]. Les pères de la Compagnie voulaient que je m'installe dans la ville de Manresa, tandis que le Révérend Père Fermin de Alcaraz voulait que j'aille à Berga, où se tenaient des missions[108]. Néanmoins, compte tenu de mon état, on m'a laissé toute liberté de décision. Je me suis mis en observation à Olost. D'Olost, je me rendis à Vich, où mon supérieur me dit de n'aller ni à l'un ni à l'autre des endroits proposés, mais à Viladrau, et à cette fin, je fus nommé régent de la paroisse et je partis pour Viladrau le 13 mai. C'est là que je me suis rétabli avec succès de ma maladie.

168. Dans la paroisse de Viladrau, il y avait un curé âgé et handicapé et un curé adjoint de la ville. L'assistant[109] s'occupait de toutes les dépenses temporelles (dont il me donnait de quoi subsister), tandis que je m'occupais des besoins spirituels des gens. Néanmoins, comme il était pasteur assistant, il était également responsable de leurs besoins spirituels, en mon absence. C'était très pratique, car cela me permettait de partir en mission à partir de là.

169. Comme la Providence de Dieu est admirable ! Il m'a dispensé d'aller à Berga, où ma seule présence m'aurait mis en danger parce que les royalistes y étaient au pouvoir. Béni soit Dieu qui a tout fait concourir à sa plus grande gloire et au salut des âmes.

Chapitre VIII

DÉBUT DES MISSIONS ET GUÉRISON DES MALADES

170. Après m'être installé comme régent dans la paroisse de Viladrau, j'ai fait de mon mieux pour m'occuper du bien-être spirituel des gens. Le dimanche et les jours de fête, j'expliquais l'Évangile le matin à la messe principale et, le soir, j'enseignais le catéchisme aux enfants et aux adultes des deux sexes. Je visitais les malades tous les jours. Viladrau n'étant pas une ville fortifiée, les factions politiques opposées en prenaient parfois le contrôle. Les médecins étant généralement des personnalités publiques, ils étaient tellement harcelés par les deux factions qu'ils furent finalement contraints de déménager, et la ville se retrouva ainsi sans un seul médecin.

171. Je devais donc devenir non seulement le médecin spirituel mais aussi le médecin corporel des gens, sur la base de mes connaissances générales et de la consultation des livres de médecine que je me procurais[110]. Lorsqu'un cas douteux se présentait, je le consultais dans mes livres, et le Seigneur bénissait tellement mes remèdes qu'aucun de ceux que je visitais ne mourait. Le bruit se répandit que je guérissais les gens, et les malades arrivèrent de divers endroits.

172. J'ai commencé à donner des missions dans la paroisse de Viladrau le 15 août 1840, alors que je faisais une neuvaine en l'honneur de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. J'en ai ensuite donné une autre dans la paroisse d'Espinelvas, à une heure de Viladrau. Je me suis ensuite rendu à la paroisse de Seva. La mission y a été plus sensationnelle que les autres. Un grand nombre de personnes se sont converties et ont fait des confessions générales. Ce fut le début de ma renommée en tant que missionnaire.

173. En novembre, j'ai organisé une neuvaine de la Toussaint à Igualada et à Santa Colona de Queralt, qui a été accueillie avec enthousiasme. Je suis donc restée à Viladrau pendant huit mois, allant en mission et revenant. Mais je ne pouvais plus continuer ainsi. Comme je l'ai dit, lorsque j'étais en ville, je visitais les malades tous les jours et ils allaient tous mieux. La seule fois où un malade est mort, c'est pendant mon absence. Lorsque je rentrais de mission, les parents du défunt venaient me voir en disant,

---

[106] Ses propres mots étaient : "J'admire et je loue la Providence du Seigneur qui, vous ayant amené ici pour maîtriser cette arme (les Exercices Spirituels), vous a ensuite ôté la santé et vous a ensuite ramené pour faire tant de bien dans votre pays natal" (Roothaan, *Correspondance*, 8 décembre 1844, p. 625).

[107] Il quitte le noviciat le 3 mars, muni d'un passeport papal et d'une lettre de l'ambassade de France. (*Archives de l'ambassade d'Espagne près le Saint-Siège*, XIXe siècle, *Passeports*, 15 mars 1840). Le 19 mars, il s'embarque à Civitavecchia.

[108] Le père Fermin de Alcaraz (1774-1855) était un capucin, missionnaire en Amérique du Sud et évêque de Cuenca (1849).

[109] Le père Joseph Vilanova, un trinitaire exclaustré.

[110] Jaime Bofill, un herboriste réputé de Barcelone, a initié Saint Antoine Marie Claret à la connaissance des plantes médicinales.

comme Marthe et Marie l'ont fait à notre Sauveur : *"Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus"*[111], et comme, contrairement à Jésus, je ne pouvais pas les ressusciter, ils restaient morts. J'étais terriblement bouleversé de voir les larmes des gens et d'écouter toutes les raisons qu'ils donnaient pour que je ne quitte pas la paroisse pour aller prêcher.

174. Cela m'a obligé à demander à mon supérieur de me relever de ma fonction de régent et de me libérer de toute obligation paroissiale. Je lui ai demandé de me faire connaître rapidement sa décision afin que je puisse aller prêcher des missions là où il le souhaiterait. C'est ce qu'il a fait, et j'ai quitté Viladrau avec de profonds sentiments de la part des gens pour les guérisons que le Seigneur avait opérées à travers moi, et dont je sais qu'elles n'étaient pas seulement naturelles. Je n'ai pas proposé de guérir les gens pour de l'argent ou pour tout autre type de gain, car je n'ai jamais accepté quoi que ce soit pour ce que je faisais ; je l'ai fait uniquement parce que les gens en avaient besoin, par charité.

175. Pendant l'été, plusieurs enfants sont tombés malades, et après que je leur ai donné une seule application d'un certain remède, ils se sont tous rétablis. Un matin, à une heure, j'ai rendu visite à un jeune homme de vingt-cinq ans qui était inconscient et sur le point de mourir. J'ai appliqué un remède simple, il a retrouvé ses esprits et, en deux jours, il a été complètement guéri.

176. Dans un faubourg de la ville de Viladrau, il y avait une femme mariée qui souffrait de douleurs rhumatismales ; elle souffrait tellement que la violence de la maladie avait tellement resserré ses nerfs que la malheureuse était devenue comme une boule. Malgré cet état pitoyable, elle conçut, mais il fallut attendre neuf mois pour qu'elle accouche. Ce temps était presque écoulé, alors que j'étais dans la paroisse de Seva pour faire une neuvaine pour les âmes du Purgatoire, et comme ils savaient le jour où je devais revenir, ils me rencontrèrent et me dirent que la femme était dans les douleurs de l'accouchement et n'avait aucune espérance de vie, et que par conséquent le prêtre avait administré les sacrements de pénitence, de viatique et d'extrême-onction, et qu'elle n'avait plus qu'à expirer. Mais ceux qui se trouvaient dans la maison de la malade, et même la malade elle-même, voulaient tous me voir. Je me rendis aussitôt à la maison pour la voir ; sans arriver au presbytère, je pris connaissance de sa situation critique et lui indiquai le remède adéquat. Mais j'ai dit à son mari qu'il ne devait pas le faire, qu'il était indispensable d'aller chercher un chirurgien dans la ville de Taradell. Ils sont allés le chercher avec une lettre de moi expliquant tout ce qui se passait, et le médecin, en lisant la lettre, a vu que le cas était si désespéré qu'il s'est excusé et n'a pas voulu venir. Ils m'ont donné la réponse, puis j'ai dit aux gens de la maison de prendre de l'eau bouillie, et le résultat a été qu'elle a très bien accouché, et avec le développement, elle a été guérie de ses rhumatismes et s'est rétablie, de sorte qu'après quelques jours, elle est venue à la messe par ses propres moyens[112].

177. Un jeune garçon de dix-huit ans a également été guéri. Il était complètement paralysé, sans espoir de guérison, et tout effort de sa part était considéré comme inutile. Un jour, alors que je marchais dans la rue, je l'ai vu à la porte de sa maison. J'ai demandé à sa mère ce qu'il avait et depuis combien de temps il était dans cet état. Après qu'elle m'ait expliqué le cas, je lui ai dit ce qu'il fallait faire et, quelques jours plus tard, j'ai vu le garçon guéri à l'église, assistant à la messe.

178. Dans cette ville et dans les environs, il y a beaucoup de jeunes filles entre quinze et dix-neuf ans qui souffrent d'une maladie qu'elles appellent spatllades ou maladie de la naurelle, c'est-à-dire qu'avec les efforts qu'elles font pour pétrir le pain ou aller chercher de l'eau, du bois ou d'autres choses fatigantes pour leur force, les vegigitas de la force souffrent d'une cisaille, ce qui leur donne ensuite beaucoup de peine. Et comme les malades cherchent un remède et ne le trouvent pas chez les médecins, ils vont voir certains guérisseurs qui, avec leur charlatanisme, disent qu'ils guérissent alors que ce n'est pas le cas, ils leur font payer de l'argent et font très souvent des choses qui ne sont pas très décentes avec de tels malades ; Voyant ou sachant cela, j'ai confié l'affaire à Dieu Notre Seigneur, et j'ai trouvé le remède à appliquer, qui consistait en un pansement et à se tenir tranquille pendant quelques jours, remède avec lequel ils ont tous été guéris sans exception ; mais comme on connaissait les actions indécentes qu'ils faisaient sous prétexte de guérir, de peur qu'on ne croie que je faisais la même chose, j'ai fait usage de ce remède. Il y avait dans la même ville une vieille veuve très vertueuse, et je lui ai dit : Quand une jeune femme viendra accompagnée de sa propre mère qui dira qu'elle est spatulée, elle appliquera un

[111] Jn 11, 21 : "Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort".

[112] Ces récits assez pittoresques du Saint omis dans certaines éditions se trouvent dans la traduction anglaise de l'Autobiographie (Trad. Louis l. Moore, C.M.F., Compton, 1945), ainsi que dans l'édition espagnole de 1916 de l'Autobiographie.

emplâtre de telle et telle manière. C'est ainsi que toutes celles qui, accompagnées de leur mère, sont venues me supplier de les guérir de cette maladie, je les ai dirigées vers cette veuve, qui a appliqué le pansement, et elles ont toutes été guéries, et je ne me suis donc pas engagé.

179. La ville de Viladrau a été réduite à un état d'épuisement par la guerre civile. Elle avait été mise à sac au moins treize fois, avait subi des attaques surprises de la part des deux factions, et avait subi tant d'incendies et de morts que, suite à toutes ces horreurs, la tristesse et le dégoût s'étaient emparés de nombreux habitants, en particulier des femmes, qui présentaient des symptômes d'hystérie. Lorsqu'elles sont venues m'en parler, je leur ai demandé de prendre de l'huile d'olive ordinaire et d'y faire bouillir des herbes. Elles en firent une sorte de pommade qu'elles s'appliquèrent sur elles-mêmes, et toutes furent guéries.

180. Pendant mon séjour à Viladrau, tous les malades de la ville, ainsi que ceux qui étaient amenés d'autres endroits, ont été guéris. Au fur et à mesure que la nouvelle se répandait, dans toutes les villes où j'allais, les gens m'amenaient un grand nombre de malades souffrant de toutes sortes de maladies. Il y avait tant de malades et tant de maladies différentes, et j'étais tellement occupé à entendre des confessions, que je n'avais pas le temps de prescrire des remèdes physiques. J'ai plutôt dit aux gens que je les recommanderais à Dieu, et qu'entre-temps je ferais le signe de la croix sur eux, en disant : *"Super aegros manus imponent et bene habebunt"*[113]. Après que j'eus fait cela, ils dirent qu'ils étaient guéris.

181. Je suis d'avis que ces personnes ont été guéries grâce à la foi et à la confiance avec lesquelles elles sont venues, et que notre Seigneur a récompensé leur foi par une santé à la fois corporelle et spirituelle, car je les ai également exhortées à faire une bonne confession de tous leurs péchés, ce qu'elles ont fait. De plus, je crois que le Seigneur a fait tout cela non pas à cause de mes mérites - je n'en ai pas - mais pour montrer l'importance de la Parole de Dieu que je prêchais. Parce que ces gens avaient été si longtemps habitués à n'entendre que des maux, des blasphèmes et des hérésies, notre Seigneur Dieu attirait leur attention sur sa Parole au moyen de ces guérisons corporelles. Et en effet, les gens venaient en masse, écoutaient avec ferveur la Parole de Dieu, et faisaient des confessions générales dans leurs propres villes, ou même dans d'autres, car souvent il était impossible d'entendre les confessions des nombreuses personnes qui voulaient se confesser.

182. Mon Dieu, que vous êtes bon ! Tu utilises les faiblesses mêmes du corps pour guérir celles de l'âme. Tu te sers de ce misérable pécheur pour guérir les corps et les âmes. Ce que disait le prophète se voyait clairement : *Domini est salus*[114]. Oui, Seigneur, la santé est à toi et tu la donnes.

[113] Mc 16, 18 : " Ils imposeront les mains aux malades, qui guériront ". Lorsqu'il commence à prêcher en tant que missionnaire apostolique, Claret abandonne les remèdes physiques et ne guérit les gens que par la prière et l'imposition des mains, expliquant que sa mission est de sauver les âmes.
[114] Ps 3, 9 : "A Yahweh le salut !"

Chapitre IX

DE LA GUÉRISON DES POSSÉDÉS ET DES NOMBREUX CAS DE POSSESSIONS IMAGINAIRES

183. Un autre type d'infirmité qui me causait encore plus de soucis et me prenait beaucoup de temps était la guérison des personnes possédées ou obsédées par le démon. Lorsque j'ai commencé à prêcher des missions, j'ai vu un grand nombre de personnes qui se disaient possédées. Leurs proches me demandaient de les exorciser et, comme j'étais dûment mandaté, je le faisais. Seule une personne sur mille pouvait être considérée comme un véritable cas de possession. Il y avait d'autres causes, physiques ou morales, sur lesquelles je ne m'étendrai pas.

184. Voyant que tant de gens n'avaient pas de tels démons et que, de plus, ils me faisaient perdre beaucoup de temps dont j'avais besoin pour entendre les confessions de ceux qui s'étaient convertis par ma prédication, je me suis dit : "Il est bien plus nécessaire que vous chassiez le diable des âmes en état de péché mortel que des corps, même s'il y a vraiment des démons". J'ai pensé que même cela pouvait être un piège du diable, et j'ai donc décidé d'abandonner les exorcismes et d'essayer une autre approche, qui était la suivante.

185. Lorsque des personnes venaient me voir en prétendant être possédées, je leur demandais si elles voulaient vraiment être guéries et si elles croyaient qu'en faisant ce que je disais, elles seraient guéries. S'ils m'assuraient qu'ils y croyaient, j'exigeais d'eux trois choses : Premièrement, qu'ils supportent tout avec patience et qu'ils ne perdent jamais leur sang-froid. Car j'avais remarqué que certaines personnes devenaient hystériques à cause de leurs mauvaises dispositions et de leurs crises de colère, et que la patience avait tendance à les calmer.

186. Deuxièmement, je leur ai interdit de boire du vin ou toute autre liqueur, et je leur ai dit que c'était indispensable pour chasser leur sorte de démon. En effet, j'avais aussi remarqué qu'un certain nombre de personnes qui buvaient trop essayaient de rejeter la responsabilité de leur état sur le diable.

187. Troisièmement, je leur ai fait dire sept Notre Père et Je vous salue Marie chaque jour à la Sainte Vierge en l'honneur de ses sept douleurs. De plus, j'insistais pour qu'ils fassent une bonne confession générale de toute leur vie et qu'ils communient avec une grande dévotion. Quel que soit leur mal, ils revenaient au bout de quelques jours pour me remercier et me dire qu'ils étaient libérés et guéris. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de personnes possédées. Il y en a, en effet, et j'en ai rencontré - mais très peu.

188. Au cours de mes missions, j'ai rencontré des personnes converties par les sermons qui m'ont franchement avoué qu'elles n'avaient jamais été possédées, ni même malades physiquement, mais qu'elles avaient inventé tout cela pour diverses raisons : attirer l'attention, être choyées, avoir pitié, être aidées, ou mille autres choses encore.

189. Une femme de ce type m'a dit que tout ce qu'elle avait fait l'avait été en toute connaissance de cause et avec une intention délibérée, mais que certaines de ses actions étaient si frappantes et si bizarres qu'elle commençait à se poser des questions à leur sujet. Sans doute le diable était-il à l'œuvre avec elle. Non pas par la possession diabolique, mais par la malice de son cœur, car elle savait que dans le cours naturel des choses, elle ne pouvait pas faire certaines des choses qu'elle faisait.

190. Une autre dame, qui vivait dans une grande ville, m'a raconté qu'elle était tellement douée pour simuler la possession qu'elle avait fait pratiquer des exorcismes pendant une longue période, au cours de laquelle elle avait trompé vingt des prêtres les plus sages, les plus vertueux et les plus zélés de la ville.

191. Ces cas, ainsi que d'autres cas de pécheurs véritablement repentants qui ont été poussés par la grâce à confesser humblement leurs supercheries et leurs fictions diaboliques, m'ont appris à agir avec beaucoup de prudence dans de tels domaines. C'est pourquoi j'ai fini par adopter l'approche que j'ai décrite ci-dessus. Mon Dieu, que de remerciements je vous dois pour m'avoir aidé à comprendre les ruses du diable et des trompeurs. Cette compréhension est un don de ta main divine. Seigneur, éclaire-moi pour que je ne me trompe jamais dans la direction spirituelle. Je sais bien, Seigneur, que si quelqu'un a besoin de sagesse, il n'a qu'à te la demander et tu la lui donneras en abondance, sans lui rappeler son indignité. Mais parfois, par orgueil ou par paresse, nous négligeons de demander la sagesse et nous la perdons, et cela arrive même à ceux qui passent pour des théologiens sages et éminents.

Chapitre X

192. LE SOIN QUE J'AI APPORTÉ À CE QUE LE SUPÉRIEUR M'ENVOIE PRÊCHER CAR J'ÉTAIS BIEN CONVAINCU QUE POUR ÊTRE EFFICACE, UN MISSIONNAIRE DOIT ÊTRE ENVOYÉ.[115]

193. A la mi-janvier 1841, après huit mois de régence à Viladrau, où je m'occupais de la paroisse, la quittant de temps en temps pour prêcher dans diverses autres villes où mon évêque m'envoyait, je la quittai définitivement, afin d'être libre de prêcher partout où il m'enverrait, sans résidence fixe[116]. Mon adresse, pendant les quelques jours de mon séjour, était à Vich. De cette ville, je partais avec une liste des villes où je devais prêcher.

194. D'autres évêques demandaient souvent au mien de me laisser prêcher des missions dans leur diocèse. Tant qu'il accédait à leurs demandes, j'y allais, car j'avais pour règle inflexible de ne jamais prêcher dans une église ou un diocèse sans l'ordre exprès de mon évêque, et ce, pour deux raisons importantes. Premièrement, parce que cela signifiait que j'agirais par sainte obéissance, une vertu si agréable à Dieu qu'il la récompense instantanément. En agissant ainsi, j'étais assuré de faire la volonté de Dieu et d'être envoyé par Lui, et non par ma fantaisie. De plus, je pouvais voir la bénédiction de Dieu dans les résultats à venir. La deuxième raison était d'ordre pratique. Puisqu'il y avait tant de demandes pour mes services, de loin et de près, je pouvais les satisfaire toutes en disant : "Je serai très heureux d'y aller si mon évêque m'envoie." Ainsi, ils me laissaient en paix et s'arrangeaient avec lui, de sorte que c'était à lui de m'envoyer.

195. J'avais compris qu'un missionnaire ne doit jamais s'imposer dans une mission. Il doit offrir ses services à l'évêque en disant : "Me voici, envoie-moi". Mais il ne doit pas partir avant que son évêque ne l'envoie, car lorsqu'il sera envoyé, ce sera par l'envoi de Dieu. Tous les prophètes de l'Ancien Testament ont été envoyés par Dieu. Jésus-Christ lui-même a été envoyé par Dieu, et Jésus a à son tour envoyé ses apôtres.

196. Dans les deux prises miraculeuses de poissons, qui symbolisaient l'apostolat missionnaire, nous pouvons voir la nécessité d'une mission, tant en ce qui concerne le moment que le lieu où nous devons prêcher, si nous voulons attraper des âmes.

La première pêche, racontée par saint Luc (chap. 5), nous montre que la mission est tellement nécessaire que sans elle rien ne peut être accompli. L'évangéliste raconte que Jésus ordonna à ses Apôtres : " Jetez vos filets pour pêcher. " Simon répondit : "Maître, nous avons peiné toute la nuit et nous n'avons rien pris ; mais si tu le dis, je descendrai les filets." Ce faisant, ils prirent une telle quantité de poissons que leurs filets étaient à bout de souffle. Ils firent signe à leurs compagnons de l'autre barque de venir les aider. Saint Pierre était stupéfait et Jésus lui dit : "N'aie pas peur. Désormais, vous prendrez des hommes." Nous voyons ici que la pêche symbolise non seulement la mission des apôtres, mais aussi leur besoin d'être envoyés et le moment propice pour prêcher.

197. La deuxième pêche miraculeuse a eu lieu après la résurrection de Jésus, comme le raconte saint Jean au chapitre 21 de son Évangile. Les apôtres avaient pêché mais n'avaient rien pris. Jésus leur apparut sans qu'ils le reconnaissent. Lorsqu'il leur demanda s'ils avaient quelque chose à manger, ils répondirent : "Rien du tout". Alors Jésus leur dit : "Jetez votre filet à droite, et vous trouverez." Ils jetèrent le filet et prirent tant de poissons qu'ils ne purent plus le remonter. Ils comptèrent les poissons, et il y en avait cent cinquante-trois grands. Dans cette deuxième prise, nous pouvons voir non seulement la nécessité d'être envoyé, mais aussi la nécessité de prêcher au bon moment, au bon endroit et avec la bonne intention si l'on veut attraper les âmes des grands pécheurs - et pas seulement cent cinquante-trois, mais un grand nombre - puisque 100, 50 et 3 sont des nombres mystiques.

---

[115] Dans les chapitres 1 à 10, le saint a traité de sa vocation et de sa formation au ministère apostolique. Il aborde maintenant la vie et les activités du missionnaire idéal. Ce sont les chapitres les plus formateurs de toute l'Autobiographie.
Pour être missionnaire, il faut une mission canonique (chapitre 10). Pour être un missionnaire efficace, il faut une intention droite (chapitre 11). Viennent ensuite : les exemples de quelques saints (chapitres 12 à 15) ; l'utilisation des moyens et des méthodes apostoliques (chapitres 16 à 22) ; l'acquisition des vertus apostoliques (chapitres 23 à 30) ; un mode de voyage évangélique (chapitre 31). Le chapitre 32 complète les chapitres 19 et suivants.

[116] Il quitte Viladrau le 23 janvier pour se consacrer entièrement à l'apostolat de l'évangélisation. Il a alors 33 ans.

198. Cette nécessité d'être envoyé par un évêque dans un lieu déterminé, Dieu lui-même me l'a fait comprendre dès le début. Ainsi, quelles que soient les villes mauvaises et démoralisées où j'ai été envoyé, j'ai toujours obtenu de grands fruits, parce que c'est Dieu qui m'y a envoyé, qui les a préparées et qui les a prédisposées pour moi. Les missionnaires peuvent donc être assurés qu'ils ne doivent aller dans aucune ville, si bonne soit-elle, à moins d'y aller sous l'obéissance ; mais que, sous l'obéissance, ils ne doivent pas hésiter à aller dans n'importe quelle ville, si mauvaise soit-elle. En ce qui concerne les difficultés ou les persécutions éventuelles, qu'ils n'aient aucune crainte : Dieu les a envoyés par obéissance et il prendra soin d'eux[117].

Chapitre XI

L'OBJECTIF QUE J'AVAIS EN TÊTE LORSQUE JE ME SUIS RENDU DANS UNE VILLE OÙ MON SUPÉRIEUR M'A ENVOYÉ

199. Chaque fois que je me rendais dans une ville, je le faisais sans aucun objectif mondain ; mon seul but était de glorifier Dieu et de sauver des âmes. J'étais souvent obligé de le rappeler, car je savais que c'était l'argument le plus convaincant pour les bons et les méchants. Je leur disais :

200. Vous savez que les hommes font presque toujours ce qu'ils font pour l'une ou l'autre des raisons suivantes : (1) pour le gain ou l'argent, (2) pour le plaisir, (3) pour la célébrité. Je ne suis pas venu prêcher une mission dans cette ville pour l'une de ces trois raisons. Pas pour l'argent, car je ne veux pas un sou de qui que ce soit et je n'en prendrai pas. Pas pour le plaisir, car quel plaisir pourrais-je avoir à m'épuiser du matin au soir ? Si certains d'entre vous doivent attendre leur tour pendant trois ou quatre heures pour se confesser, ils se fatiguent. Mais qu'en est-il de moi ? Je dois être là toute la matinée et tout l'après-midi ; et le soir, au lieu de me reposer, je dois prêcher - et pas seulement un jour, mais jour après jour, pendant des semaines, des mois et des années. Pensez-y, mes frères et sœurs.

201. Peut-être que je le fais pour la célébrité ? C'est loin d'être le cas. Vous devez connaître les calomnies auxquelles je suis exposé. Une personne peut me faire des éloges, mais une autre porte toutes sortes d'accusations contre moi, comme les Juifs l'ont fait contre Jésus, disant du mal de sa personne, de ses paroles et de ses actions, jusqu'à ce qu'ils se saisissent de lui, le flagellent et le fassent mourir sur un gibet de la honte, dans des conditions extrêmement pénibles. Mais je vous dis, avec saint Paul, que je n'ai peur d'aucune de ces choses, que je n'estime pas ma vie plus que mon âme, et que je le ferais volontiers[118].

202. Non, je le répète, je n'ai pas d'objectif purement terrestre, mais un objectif bien plus noble. Mon but est de faire en sorte que Dieu soit mieux connu, aimé et servi par tous. Si seulement j'avais tous les cœurs humains pour aimer Dieu ! Mon Dieu, les gens ne vous connaissent pas ! S'ils te connaissaient, vous seriez aimé bien plus que vous ne l'êtes. Si les gens connaissaient votre sagesse, votre puissance, votre bonté, votre beauté et tous vos attributs divins, ils seraient tous devenus des séraphins consumés par le feu de votre amour divin. Tel est mon but : faire connaître Dieu, afin qu'il soit aimé et servi par tous.

203. Un autre de mes objectifs est d'empêcher tous les péchés et toutes les offenses qui sont commis contre Dieu - ce même Dieu qui est aimé par les séraphins, servi par les anges, craint par les puissances, adoré par les principautés - ce Dieu qui est offensé par un vil ver de terre, l'homme. Regardez-moi ça, mon Dieu ! Si un noble chevalier voyait une demoiselle innocente outragée et en détresse, il ne pourrait se contenir et se précipiterait à son secours. Comment puis-je donc faire assez lorsque je vois Dieu offensé et outragé ?

204. Si vous voyiez votre père se faire battre et poignarder, ne courriez-vous pas pour le défendre ? Ne serait-ce pas un crime pour toi de regarder avec indifférence ton père dans une telle situation ? Alors, ne serais-je pas le plus grand criminel du monde si je n'essayais pas d'empêcher les outrages que les

---

[117] Avant la chute du gouvernement de la Régence (1843), Claret rencontre parfois des obstacles à son ministère. Il dit alors : "J'ai renoncé à cette prédication par la volonté de mon supérieur (Mgr Casadevall) ; mais s'il en avait été autrement, je ne me serais jamais retenu, même si j'avais su qu'ils m'attendaient avec des poignards au pied de la chaire" (F. Aguilar, Vie, p. 61).
[118] Cf. Ac 20, acte 24.

hommes font à Dieu, qui est mon Père ? Mon Père, je te défendrai, même si cela doit me coûter la vie. Je t'entourerai de mes bras et, avec saint Augustin, je dirai aux pécheurs : "Assez de blessures, c'est assez ! Assez de blessures, c'est assez ! Arrêtez, pécheurs, arrêtez ! Cessez de flageller mon Père. Vous l'avez déjà assez flagellé et vous avez ouvert beaucoup trop de plaies. Si vous devez flageller quelqu'un, flagellez-moi, car je le mérite ; mais ne maltraitez pas et ne flagellez pas mon Dieu, mon Père et mon Amour. Ô mon amour, mon amour !

205. Je suis également poussé à prêcher sans cesse par la vue des foules d'âmes qui tombent en enfer - car la foi veut que tous ceux qui meurent en état de péché mortel soient damnés. On estime qu'environ quatre-vingt mille personnes meurent chaque jour, et combien d'entre elles meurent en état de péché mortel et sont donc condamnées ? Comme le dit le proverbe, "*talis vita, finis ita* - ta mort sera comme ta vie a été".

206. Et quand je vois la façon dont les gens vivent - tant d'entre eux sont figés dans leurs habitudes et vivent dans le péché mortel habituel - il ne se passe pas un jour sans qu'ils n'ajoutent au nombre de leurs péchés. Ils pêchent aussi facilement qu'ils prendraient un verre d'eau ; ils commettent des iniquités comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, pour rire. Ce sont vraiment des figures tragiques, qui marchent toutes seules vers l'enfer. Comme le dit Sophonie, " ils marcheront comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre Yahweh "[119].

207. Si vous voyiez un aveugle sur le point de tomber dans une fosse ou d'une falaise, ne l'avertiriez-vous pas ? C'est exactement ce que je fais et dois faire en conscience : avertir les pécheurs et leur faire voir le précipice de l'enfer dans lequel ils sont sur le point de tomber. Malheur à moi si je ne le fais pas, car ils pourraient me tenir pour responsable de leur damnation[120].

208. Peut-être me direz-vous qu'ils ne feront que m'insulter et que je devrais les laisser tranquilles et ne pas m'en préoccuper. Non, mes bons frères. Je ne peux pas les abandonner : ce sont mes chers frères et sœurs. Dis-moi, si tu avais un frère très cher qui était si malade qu'il délirait et qui, dans sa fièvre, t'insultait et te disait toutes les horreurs du monde, l'abandonnerais-tu ? Je suis sûr que non. Vous auriez d'autant plus pitié de lui et vous feriez tout ce qui est en votre pouvoir pour le guérir. C'est ce que je ressens à l'égard des pécheurs. Les pauvres créatures sont juste en train de délirer. Elles méritent d'autant plus de compassion. Je ne peux pas les abandonner. Je dois travailler à leur salut et prier Dieu pour eux, en disant avec Jésus-Christ : "Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ni ce qu'ils disent"[121].

209. Lorsque vous voyez un condamné à mort sur le chemin de la potence, vous êtes pris de pitié. Si vous pouviez faire quelque chose pour le libérer, vous le feriez. Eh bien, frères et sœurs, quand je vois une personne en état de péché mortel, je vois quelqu'un qui se rapproche à chaque pas de la potence de l'enfer. Et en le voyant dans cet état malheureux, il se trouve que je connais le moyen de le libérer : qu'il se convertisse à Dieu, qu'il lui demande pardon et qu'il fasse une bonne confession. Malheur à moi s'il ne le fait pas.

210. Peut-être direz-vous que le pécheur ne s'intéresse pas à l'enfer, ou qu'il n'y croit même pas. Tant pis. Pensez-vous que cela l'empêchera d'être damné ? Non, en effet, mais c'est un signe encore plus clair de sa condamnation fatale[122], comme le dit l'Evangile : "Celui qui ne croira pas sera condamné". Bossuet remarque[123] que cette vérité ne dépend pas de la croyance de l'homme ; même s'il ne croit pas à l'enfer, il y ira s'il a le malheur de mourir en état de péché mortel, quelle que soit son opinion sur le sujet.

211. Je vous le dis franchement, chaque fois que je vois des pécheurs, je suis inquiet, je ne peux pas me calmer, je ne peux pas être consolé, mon cœur va vers eux. Pour vous donner une idée de ce que je ressens, je vais faire une comparaison. Si une mère aimante voyait son enfant risquer de tomber d'une haute fenêtre ou dans une cheminée ouverte, ne courrait-elle pas en criant : "Attention, mon enfant, tu vas tomber !" ? Ne courrait-elle pas derrière l'enfant, ne l'attraperait-elle pas et ne le tirerait-elle pas en arrière si elle le pouvait ? Mes frères et sœurs, sachez que la grâce est plus forte et plus courageuse que

[119] 1 So 1, 17.
[120] 1 Co 9, 16.
[121] Cf. Lc 23, 24.
[122] Mc 16, 16.
[123] Bossuet, *Sermons* (Valence, 1774), t. 2, p. 184. Exemplaire personnel du saint.

la nature. Si l'amour naturel qu'une mère éprouve pour son enfant peut la faire courir vers lui, lui crier dessus, le saisir et le tirer du bord de la ruine, c'est exactement ce que la grâce fait en moi.

212. La charité me presse et me pousse, elle me fait courir de ville en ville en criant : " Pécheur, mon fils, regarde où tu vas, tu es sur le point de tomber en enfer. Ne fais pas un pas de plus ! Ne fais pas un pas de plus ! Je demande souvent à Dieu, comme l'a fait Sainte Catherine de Sienne : Seigneur, que je me tienne aux portes de l'enfer et que j'empêche quiconque d'y entrer, en disant à chacun d'eux : "Où vas-tu, pauvre fou ? Fais demi-tour ! Faites une bonne confession et sauvez votre âme. Ne viens pas ici, pour te perdre pour l'éternité[124].

213. Une autre force qui me pousse à prêcher et à entendre des confessions est mon désir de rendre mon prochain heureux. S'il y a tant de joie à guérir les malades, à libérer les prisonniers, à consoler les affligés et à réconforter les attristés, il y a une joie bien plus grande encore à amener son prochain à la gloire du ciel. Cela signifie le sauver de tout mal et l'amener à jouir de tout bien, et ce pour l'éternité. Les mortels ne le comprennent pas maintenant, mais lorsqu'ils seront dans la gloire, ils connaîtront le grand bien qui leur a été procuré et qu'ils ont heureusement accompli. Ils chanteront alors les miséricordes éternelles du Seigneur et béniront ceux qui ont été miséricordieux envers eux.

Chapitre XII

PARMI LES STIMULI QUI M'ONT POUSSÉ DE PARTIR EN MISSION, L'EXEMPLE DES PROPHÈTES, DE JÉSUS-CHRIST, DES APÔTRES, DES PROPHÈTES, DE JÉSUS-CHRIST, DES APÔTRES, DES SAINTS PÈRES ET AUTRES SAINTS

214. Outre mon amour indéfectible pour les pauvres pécheurs, une autre force qui m'a poussé à travailler à leur salut est l'exemple des prophètes, du Christ lui-même, des apôtres et des nombreux saints et saintes dont j'ai lu la vie et l'histoire, en notant certains des passages les plus saillants pour mon usage et mon profit et comme stimulant pour travailler plus fort. Voici quelques-uns de ces fragments[125].

215. *Isaïe*, fils d'Amos, de la maison royale de David, était un prophète et un prédicateur. Son principal objectif était de confronter les habitants de Jérusalem et d'Israël à leurs infidélités et d'annoncer le châtiment que Dieu leur infligerait par l'intermédiaire des Assyriens et des Chaldéens, ce qu'il fit effectivement. Son beau-frère, le roi impie Manassé, le mit à mort en le faisant scier en deux.

216. *Jérémie* a prophétisé pendant 45 ans. Son principal objectif était d'exhorter son peuple à se repentir, en lui annonçant les châtiments que le Seigneur allait lui infliger. Il fut emmené en Égypte et mourut dans la ville de Tanis, où il fut lapidé par ses compatriotes juifs. Le trait principal de ce grand prophète était son amour tendre pour son prochain, une charité pleine de compassion pour leurs besoins temporels et spirituels, une charité qui ne le laissait jamais en repos. Ainsi, même au milieu du tumulte de la guerre, de la confusion d'un royaume en ruine et de l'agonie même de son peuple à Jérusalem, il travailla avec un dévouement constant au bien-être de ses concitoyens, méritant ainsi le beau nom d'"Amant de ses frères et du peuple d'Israël".

217. *Ezéchiel* a prophétisé et prêché pendant une vingtaine d'années et a eu la gloire de mourir en martyr pour la justice. Il a été tué près de Babylone par le prince de son peuple, à qui il avait reproché d'adorer des idoles.

218. *Daniel*, l'un des grands prophètes, était doté de dons incroyables. Non seulement il a prédit des événements futurs, comme les autres prophètes, mais il a aussi précisé le moment où ils devaient se produire. Par jalousie, il a été jeté dans la fosse aux lions, mais Dieu l'a libéré.

219. *Elie*, le prophète, homme de prière fervente et puissante et d'un ardent et extraordinaire zèle, fut persécuté jusqu'à la mort, mais il ne mourut pas et fut emporté sur un char enflammé.

---

[124] Bienheureux Raymond de Capoue, *Vie de sainte Catherine de Sienne* (Rome, 1866), Prologue XV, p. 10. Exemplaire personnel de Claret.

[125] En décrivant les prophètes et les apôtres, Claret nous laisse involontairement un autoportrait. Les traits qu'il décrit sont les éléments mêmes de sa propre vocation qu'il a découverts avec la lumière de la grâce et qu'il a reproduits dans sa propre vie et dans son apostolat.

220. L'Ecclésiastique, parlant des douze Prophètes qui sont appelés Mineurs, pour la seule raison que les écrits qu'ils nous ont laissés sont brefs, dit qu'ils ont restauré Jacob et se sont sauvés eux-mêmes par la vertu de la foi[126].

221. Je suis de plus en plus impressionné par la pensée de Jésus se déplaçant de ville en ville, prêchant partout, non seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les petits villages et même auprès d'une femme seule. Lorsqu'il a parlé à la Samaritaine, il était fatigué et assoiffé par le voyage, et le moment était aussi inopportun pour lui que pour la femme.

222. Dès le début, j'ai été enthousiasmée par le style de prédication de Jésus, ses similitudes et ses paraboles. Et comme il a été persécuté ! Il était un signe de contradiction, persécuté pour son enseignement, ses œuvres et sa personne même. Enfin, ils lui ont ôté la vie au milieu des affronts, des tourments et des insultes, lui faisant subir la mort la plus honteuse et la plus douloureuse que l'on puisse imaginer.

223. Je suis également très encouragé par la lecture de ce que les apôtres ont fait et souffert. L'"apôtre saint Pierre, dans son premier sermon, a converti trois mille hommes, et dans le second cinq mille[127]. Avec quel zèle et quelle ferveur il prêchait... ! Que dirai-je de saint Jacques, de saint Jean et de tous les autres ! Avec quelle sollicitude ! Avec quel zèle ils ont couru d'un royaume à l'autre ! Avec quel zèle ils ont prêché, sans crainte ni respect humain, considérant qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ! C'est ainsi qu'ils répondaient aux scribes et aux pharisiens qui leur ordonnaient de ne plus prêcher[128]. La flagellation ne pouvait pas les intimider pour qu'ils renoncent à leur prédication ; au contraire, ils s'estimaient heureux et joyeux de voir qu'ils avaient pu souffrir quelque chose pour [l'amour de] Jésus-Christ.

224. Mais le zèle de saint Paul a toujours suscité mon enthousiasme le plus profond[129]. Il est allé d'un endroit à l'autre, en tant que vase d'élection, pour transmettre l'enseignement de Jésus-Christ. Il prêchait, écrivait et enseignait dans les synagogues, les prisons, partout. Il a travaillé et fait travailler les autres, à temps et à contretemps. Il a subi des flagellations, des lapidations, des persécutions de toutes sortes, ainsi que les calomnies les plus féroces, mais il n'a jamais été découragé ; au contraire, il se réjouissait tellement des tribulations qu'il pouvait dire qu'il ne voulait pas se glorifier, si ce n'est dans la croix de Jésus-Christ[130].

225. La lecture des vies et des œuvres des Pères de l'Église m'a également beaucoup apporté : Saint Ignace martyr, Saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, Saint Cyprien martyr, Saint Eusèbe, Saint Athanase Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, saint Cyprien martyr, saint Eusèbe, saint Athanase, saint Hilaire, saint Cyrille, saint Ephraïm, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Epiphane, saint Jérôme, saint Paulin, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Cyrille, Saint Jérôme, Saint Paulin, Saint Jean Chrysostome, Saint Augustin, Saint Cyrille d'Alexandrie, Saint Prosper, Théodoret, Saint Léon le Grand, Saint Césaire, Saint Grégoire le Grand, Saint Jean Damascène, Saint Anselme, Saint Bernard.

226. Je lisais souvent la vie des saints qui se sont distingués par leur zèle à sauver les âmes, et j'en ressentais le bon effet, car je m'appliquais à moi-même ces paroles de saint Augustin : "*Tu non eris sicut isti et istae*"[131] : Ne seras-tu pas comme ces hommes et ces femmes et ne travailleras-tu pas comme eux à sauver les âmes ? Ne seras-tu pas comme ces hommes et ces femmes et ne travailleras-tu pas comme eux à sauver les âmes ? Les vies des saints qui m'ont le plus touché sont celles de saint Dominique, saint François d'Assise, saint Antoine de Padoue, saint Jean Népomucène, saint Vincent Ferrer, saint Bernardin de Sienne, saint Thomas de Villanova, saint Ignace de Loyola, saint Philippe Néri, saint François Xavier, saint François Borgia, saint Camillus de Lellis, saint Charles Borromée, saint François Régis, saint Vincent de Paul et saint François de Sales[132].

227. En méditant sur la vie et l'œuvre de ces saints, je ressentais une telle brûlure en moi que je ne pouvais pas rester assis. Je devais me lever et courir d'un endroit à l'autre, prêchant continuellement. Je ne peux

---

[126] Qo 49, 12.
[127] Ac 2, 41; 4, 4.
[128] Ac 4, 19.
[129] Nombre des traits qu'il observe chez saint Paul coïncident avec son propre autoportrait involontaire dans le "portrait à la plume" (par. 494).
[130] Ga 6, 14.
[131] *Confessions*, 1.8, chap. 11.
[132] Il a omis saint Alphonse de Liguori, qui a été son inspirateur et qu'il a nommé patron de ses missionnaires.

pas décrire ce que je ressentais en moi. Rien ne me fatiguait, je n'étais pas terrifié par les horribles calomnies dont on m'accablait, je ne craignais pas les plus grandes persécutions. Tout m'était doux, pourvu que je puisse gagner des âmes à Jésus-Christ et au ciel, et les préserver de l'enfer.

228. Avant de terminer ce chapitre, je voudrais présenter deux modèles de zèle véritablement apostolique qui m'ont toujours profondément ému. Le premier est le Vénérable José Diego de Cadix ; le second, le Vénérable Maître d'Avila. Du premier, nous lisons dans sa Vie : "Le serviteur de Dieu, animé par le zèle de gagner des âmes à Jésus-Christ, passa toute sa vie sans relâche dans le ministère apostolique. Il entreprenait continuellement de longs et pénibles voyages, toujours à pied, sans se soucier des intempéries de la saison, allant de lieu en lieu pour annoncer la Parole de Dieu et obtenir les résultats auxquels il aspirait. Il se chargeait de cilices, prenait la discipline deux fois par jour et observait un jeûne rigoureux. Après la dureté de ses journées, il prenait son repos nocturne en priant devant le Saint-Sacrement, dévotion qui lui plaisait tant qu'il lui vouait son amour le plus tendre et le plus fervent"[133].

229. Extrait de la vie du vénérable Avila[134]. Le convoi pour ses bagages était constitué d'un petit âne. Lui et ses compagnons y entassaient leurs manteaux et leurs sacoches. Ces dernières contenaient des hosties pour la célébration de la messe dans les ermitages, ainsi que des cilices, des chapelets, des médailles, des images pieuses, du fil de fer et des pinces pour fabriquer des chapelets. Il n'emportait jamais de nourriture mais s'en remettait à la providence de Dieu. Il était rare qu'il mange de la viande ; la plupart du temps, il ne mangeait que du pain et des fruits.

230. Ses sermons duraient généralement deux heures et étaient si fluides et variés qu'ils auraient difficilement pu être plus courts. Il parlait si clairement que tous pouvaient le comprendre, et personne ne se lassait de l'écouter. Jour et nuit, il ne pensait qu'à la manière d'accroître la gloire de Dieu, de réformer les mœurs et de convertir les pécheurs.

En préparant ses sermons, il évitait d'utiliser de nombreux livres ou des concepts élaborés, et ses discours étaient relativement dépourvus d'allusions scripturaires, d'exemples tirés par les cheveux et d'autres atours de ce genre. Avec une simple pensée et le seul son de sa voix, il pouvait enflammer le cœur de ses auditeurs.

231. Pendant que le père Avila prêchait à Grenade, un autre prédicateur, le plus célèbre de son temps, y prêchait également. Les gens quittaient les sermons de ce prédicateur en se croisant les bras, émerveillés par tant de choses belles et profitables qui avaient été si joliment dites. Mais lorsqu'ils quittaient les sermons de Maître Avila, ils sortaient tous la tête baissée, sans dire un mot les uns aux autres, ravis et repentants par la seule force de la vérité, de la vertu et de l'excellence du prédicateur[135].

232. Sa prédication visait principalement à retirer les pécheurs de leur état malheureux en leur montrant la laideur du péché, la colère de Dieu, l'affreux châtiment qui attend les impénitents et la récompense qui attend les personnes vraiment contrites et repentantes. Dieu a donné à ses paroles une telle force que Luis de Grenade raconte : "Un jour, je l'ai entendu prêcher un sermon sur la méchanceté de ceux qui, pour le plaisir charnel, n'hésitent pas à offenser Dieu, en s'appuyant sur un texte de Jérémie : "Étonnez-vous, cieux, de ceci". En vérité, il parlait avec une telle force d'âme qu'il me semblait que les murs mêmes de l'église commençaient à trembler"[136].

233. Ô mon Dieu et mon Père, que je vous connaisse et vous fasse connaître, que je vous aime et vous fasse aimer, que je vous serve et vous fasse servir, que je vous loue et fasse louer toutes les créatures.

---

[133] Le bienheureux Diego José de Cadix (1743-1801), capucin, fut l'un des apôtres de l'Andalousie. Claret a synthétisé dans ce récit - qui pourrait tout aussi bien être le sien - le *Compendium historique de la vie du très révérend père Diego Jose' de Cadix, missionnaire apostolique de la Propaganda Fide, par le père Seraphim de Hordales*, Leon, pp. 97 et suivantes.

[134] Saint Jean d'Avila (1499-1569), prêtre séculier, fut un autre apôtre de l'Andalousie. Il voyageait inlassablement avec un groupe de prêtres missionnaires. Chronologiquement, il est le premier des grands auteurs spirituels de l'âge d'or espagnol. Claret a utilisé les *Œuvres de saint Jean d'Avila* dans l'édition de Francisco de Aoiz (Madrid, 1759, 9 volumes). Il les a probablement acquises en tant que séminariste, au prix de 167 reals. Ils sont très soulignés et marqués de feuillets contenant des extraits de l'œuvre. Il est intéressant de noter que les deux saints avaient un penchant pour la mécanique. Claret a inventé un système pour diriger les ballons ; Avila, quatre moteurs pour pomper l'eau.

[135] Avila, op. cit., vol. 1, p. 50.

[136] Ibid., 49.

Accordez-moi, mon Père, que tous les pécheurs se convertissent, que tous les justes persévèrent dans la grâce et que nous parvenions tous à la gloire éternelle. Amen.

Chapitre XIII

LES EXEMPLES ET ENCOURAGEMENTS QUE J'AI REÇUS DE QUELQUES SAINTES FEMMES

234. Si j'ai été ému par l'exemple des saints hommes, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, je l'ai été encore plus par l'exemple des saintes femmes. Comme elles m'impressionnaient profondément ! Je me demandais : "Si une femme a de tels sentiments et de tels désirs et fait tant pour sauver les âmes, que devrais-je faire, moi, prêtre, aussi indigne que je sois ?" La lecture de leur vie m'a tellement touché que j'ai recopié des extraits de leurs paroles et de leurs œuvres, dont je voudrais citer quelques-uns ici.

235. Extrait de la *Vie de Sainte Catherine de Sienne*[137]. "Elle avait une dévotion et un amour singuliers pour les saints qui passaient leur vie à travailler au salut des âmes, et comme saint Dominique avait fondé son Ordre pour répandre la foi et sauver les âmes, elle le vénérait tellement que lorsqu'elle voyait passer certains de ses frères, elle notait l'endroit où ils avaient posé leurs pieds et plus tard, en toute humilité, elle baisait leurs empreintes."[138]

236. "La Madeleine aux pieds de Jésus a choisi la meilleure partie, mais pas la meilleure, dit saint Augustin, car la meilleure est d'unir les deux parties, l'active et la contemplative, comme l'a fait sainte Catherine de Sienne[139].

"Elle considérait tout le monde comme baigné dans le précieux sang de Jésus-Christ et, considérant le grand nombre de ceux qui perdent les bénéfices de la Rédemption, elle pleurait tendrement. C'est surtout au cours de ses extases qu'on l'entendait prier pour la conversion des infidèles, répétant souvent cette prière : Ô Dieu éternel, comme un bon pasteur, tourne tes yeux miséricordieux vers les nombreuses brebis qui, bien que séparées du bercail de ton Église, sont pourtant les tiennes, puisque tu les as achetées avec ton sang"[140].

237. Un jour, le Seigneur lui a fait entrevoir les joies du ciel et lui a dit : « Voyez combien de joies sont perdues à jamais par ceux qui enfreignent ma loi pour faire leur plaisir. "Voyez le châtiment féroce par lequel ma justice doit exiger la satisfaction des pécheurs, qui ne veulent pas la donner par leur pénitence. Voyez aussi l'aveuglement des mortels qui, en vivant soumis à leurs passions, gaspillent un bien qui comprend tous les autres biens. Ma providence a remis entre vos mains le sauvetage de nombreuses âmes. Je vous donnerai des paroles et vous inculquerai un enseignement auquel tous vos adversaires seront impuissants à résister ou à contredire". »[141]

238. "Le ministère de la prédication est le plus grand que Jésus ait donné à son Église. C'est avec cette épée qu'il a armé ses douze capitaines, les Apôtres. Ce ministère sacré de la prédication n'appartient qu'aux seuls évêques, car, en tant que bergers, ils doivent nourrir le troupeau au milieu duquel ils peuvent déléguer d'autres personnes pour les aider dans leur tâche. Grégoire XI ordonna à Catherine de prêcher devant lui et devant tout le consistoire des cardinaux et autres princes. Elle parla si magistralement des choses célestes qu'ils l'écoutèrent, immobiles comme des statues, tant ils étaient frappés par son admirable esprit. Elle prêcha devant Sa Sainteté et les cardinaux en de nombreuses autres occasions et ils l'écoutèrent toujours avec admiration et profit, la vénérant comme un nouvel apôtre, puissant en paroles et en œuvres. Elle prêchait aussi aux laïcs, et comme son propre cœur brûlait du feu d'un saint zèle, ses paroles s'enflammaient, et tant de pécheurs se repentaient et changeaient de vie qu'elle dut garder un

---

[137] Sainte Catherine a eu une grande influence sur l'esprit de Saint Antoine Marie Claret. Il écrivit à un ami : "Je vous envoie la *Vie de Sainte Catherine de Sienne*, qui est mon maître et mon guide. Chaque fois que je lis sa vie, je suis si ému que je dois tenir le livre dans une main et un mouchoir dans l'autre, pour sécher les larmes qu'il me fait verser" (*Correspondance*, Lettre 25). De sainte Catherine, il tire la pratique de la "cellule intérieure", afin de maintenir la présence de Dieu au milieu de son apostolat, comme il l'explique dans sa brochure « *Temple et palais de Dieu Notre Seigneur* » (Barcelone, 1866). Il choisit la sainte comme copatronne de ses missionnaires.

[138] Père Lorenzo Gisbert, *Vie de Sainte Catherine de Sienne du Tiers Ordre des Prêcheurs* (Valence : Peleguer, 1784), p. 9.

[139] Ibid., p. 14.

[140] Ibid., p. 66.

[141] Ibid., p. 75.

certain nombre de confesseurs à sa suite, certains d'entre eux ayant l'autorité papale pour absoudre les cas réservés."[142]

239. Extrait de la *Vie de Sainte Rose de Lima.*[143] "Elle éprouvait la plus profonde sympathie pour ceux qui étaient en état de péché mortel, car elle savait, par la lumière que Dieu lui donnait, combien ils étaient misérables. Elle pleurait continuellement sur leur misère et demandait à Dieu de convertir tous les pécheurs. Elle avait même l'habitude de dire qu'elle souffrirait volontiers elle-même tous les tourments de l'enfer, pourvu qu'elle puisse le faire sans pécher, si, ce faisant, personne n'était damné. C'est pourquoi elle avait un grand désir de voir l'Évangile prêché aux incroyants et la pénitence prêchée aux pécheurs. Un de ses confesseurs s'était proposé pour partir en mission, mais il craignait les dangers du voyage. Il consulta la sainte qui lui dit : "Va, mon cher père, et n'aie pas peur. Allez, convertissez l'infidèle. Songez que le plus grand service que les hommes puissent rendre à Dieu, c'est la conversion des âmes, et que c'est là l'œuvre propre des apôtres. Y a-t-il une joie plus grande que celle de baptiser un seul homme, fût-il le plus humble des petits Indiens, et de le voir entrer au ciel par les portes du baptême ?

240. "Elle persuadait tous les frères de Saint Dominique de s'occuper de ce ministère apostolique, leur disant qu'il n'était pas moins important pour l'esprit de leur profession que l'étude de la théologie sacrée, et que ce ministère était le but de toutes leurs études théologiques. Elle disait aussi que si on le lui permettait, elle irait d'un royaume à l'autre prêcher la foi jusqu'à ce que tous les incroyants soient convertis, et qu'elle sortirait dans les rues, portant un cilice, un crucifix à la main, et qu'elle crierait aux pécheurs pour les réveiller et les amener à la repentance. Elle était déterminée à élever un orphelin, à payer ses études et à le faire ordonner prêtre, afin qu'il convertisse les infidèles et qu'il soit prédicateur, puisqu'elle ne pouvait le faire elle-même".

241. "Elle était profondément troublée à la pensée des prédicateurs qui ne cherchaient pas le bien des âmes dans leurs sermons. Un jour, un dominicain du monastère du Rosaire prêchait à Lima, très applaudi pour son style fleuri. Un jour, la sainte lui dit avec beaucoup de modestie, mais avec force : "Mon père, voyez comme Dieu a fait de vous son prédicateur pour convertir les âmes, et non pour gaspiller vos talents dans ces fleurs inutiles. Vous êtes un pêcheur d'hommes : jetez votre filet de manière à attraper des hommes, et non l'air et la vanité des applaudissements. Et n'oubliez pas que Dieu vous demandera des comptes pour un ministère aussi exalté".

Même si elle ne pouvait pas prêcher, elle saisissait toutes les occasions de conversation pour utiliser l'éloquence que Dieu lui avait donnée afin d'amener les autres à aimer la vertu et à haïr le vice.

Chapitre XIV

DU MÊME SUJET

242. Extrait de la *Vie de Sainte Thérèse*[144] "J'ai fait en sorte que non seulement cet homme, mais aussi d'autres, pratiquent la prière. Comme je voyais qu'ils étaient des amis de la prière, je leur ai dit de méditer, et je les ai aidés à le faire en leur donnant des livres."[145]

243. "Qui pourrait regarder le Seigneur couvert de blessures et affligé par la persécution sans les embrasser, les aimer et désirer les partager avec lui ? Qui pourrait entrevoir quelque chose de la gloire qu'Il donne à ceux qui Le servent, sans se rendre compte que tout ce que nous pourrions faire ou souffrir n'est rien en regard de la récompense qui nous attend ? Qui pourrait contempler les tourments des damnés sans considérer les nôtres comme des délices en comparaison, et sans se rendre compte de ce que nous devons au Seigneur pour nous avoir tant de fois épargné d'aller en ce lieu ?[146]

---

[142] Ibid., p. 174.
[143] P. Ribadeneira, S.J., *Flos Sanctorum* (Madrid, 1761), vol. 2, p. 643. Exemplaire personnel de Claret
[144] En 1864, le Seigneur accorda à Claret de profondes intuitions en lisant les œuvres de sainte Thérèse (cf. par. 797) et, en 1869, en lisant la Cinquième demeure. Les dernières résolutions qu'il a prises dans sa vie étaient basées sur les conseils de la sainte. Il y a 16 pages autographes d'extraits de Claret des écrits de Sainte Thérèse. Claret la choisit comme copatronne de la Congrégation des Missionnaires.
[145] *Vie de Sainte Thérèse*, chap. 7, par. 7.
[146] Ibid., chap. 23, par. 5.

244. "Quelle gloire et quel contentement supplémentaires pour les bienheureux de savoir que, même s'ils ont commencé tard, ils n'ont rien négligé de ce qu'ils auraient pu faire pour Dieu ! Ils n'ont rien retenu de ce qu'ils pouvaient donner, selon leurs capacités et leur état de vie ; plus ils pouvaient faire, plus ils faisaient. Qu'ils seront riches, ceux qui auront tout quitté pour le Christ. Qu'ils seront honorés, ceux qui n'ont pas cherché les honneurs, mais qui ont pris plaisir à être humiliés. Comme ils seront sages, ceux qui ont été pris pour des fous - car c'est ainsi que les hommes ont pris le Verbe incarné - et comme il y a peu de fous sages de nos jours, à cause de notre péché. Maintenant, oui, maintenant, il semble que nous ayons vu le dernier de tous ceux que les gens méprisaient comme des fous lorsqu'ils les voyaient accomplir les œuvres héroïques des vrais amoureux du Christ. Ô monde, monde, comme tu gagnes en honneur simplement parce qu'il y a si peu de gens qui te connaissent vraiment !

245. "Mais croyons-nous vraiment que Dieu est mieux servi parce que le monde nous considère comme sages ou discrets ? Il semble bien que ce soit le cas, si l'on en juge par la mode actuelle de la discrétion. Il nous semble en effet qu'il n'y a guère d'édification si les gens, chacun selon son état, ne se déplacent pas avec un air de grand calme et d'assurance. Il nous semble qu'aujourd'hui, que l'on soit frère, clerc ou religieuse, porter un habit vieux ou raccommodé serait une nouveauté et un scandale pour les faibles. Et que dirions-nous du fait d'être recueilli et de s'adonner à la prière ? Ainsi va le monde, et si oubliées la recherche de la perfection et la grande véhémence des saints, que je pense que beaucoup de mal s'ajoute aux malheurs de notre temps du fait que les religieux ne commettent pas le scandale de mettre en acte, comme ils le font en paroles, la vérité que le monde est de peu d'importance. D'un tel scandale, le Seigneur pourrait tirer un grand profit : car s'il scandaliserait faussement les uns, il en pousserait vraiment d'autres au remords. Cela nous ferait-il du mal d'avoir parmi nous une image vivante du Christ et de ses apôtres ? Nous en avons plus que jamais besoin."[147]

246. "Un jour, alors que je priais, je me suis senti soudainement - qui sait comment - plongé en enfer. Je savais que le Seigneur voulait que je voie le lieu que les démons avaient préparé pour moi, un lieu que j'avais mérité par mes péchés. Tout s'est passé assez rapidement, mais je ne pense pas que je l'oublierai un jour, quelle que soit la durée de ma vie. L'entrée semblait être une allée longue et étroite, comme un four très bas, sombre et étroit. Le sol semblait couvert d'une eau boueuse et nauséabonde, où nageait la vermine. Au bout de l'allée, il y avait une niche semblable à une armoire dans laquelle je me voyais étroitement enfermé. Tout ce que je voyais était délicieux en comparaison des choses horribles que je ressentais : ce que j'en ai dit peut à peine le faire comprendre".

247. "Il me semble que ce que j'ai ressenti ne peut pas être expliqué ou compris, mais j'ai senti un feu dans mon âme, dont je ne peux pas décrire la nature. Mes douleurs corporelles étaient si insupportables que, bien que j'aie connu les douleurs les plus graves et, comme l'ont dit les médecins, les plus grandes douleurs de ce monde, telles que la contraction de mes tendons lorsque j'étais paralysée - sans parler d'autres, dont certaines causées, comme je l'ai dit, par le diable -, tout cela n'était rien en comparaison de ce que j'ai ressenti alors, d'autant plus que je voyais qu'elles ne finiraient jamais. Mais même cela n'était rien en comparaison de l'agonie de l'âme : un sentiment écrasant d'étouffement, une affliction si douloureuse, ainsi qu'un sentiment de mécontentement cruel et sans espoir, que je ne peux pas décrire. Dire que l'âme est constamment déchirée n'est pas suffisant, car cela impliquerait que quelqu'un d'autre prenne notre vie ; mais ici, c'est l'âme elle-même qui se déchire. Le fait est que je ne trouve pas de mots pour décrire le feu intérieur et le désespoir que j'ai ressentis face à ces douleurs et ces tourments épouvantables. Je ne voyais pas qui m'infligeait cette torture, mais je me sentais brûler et être mis en pièces, pour ainsi dire, et je ne peux que dire que ce feu intérieur et ce désespoir sont la pire des douleurs".

248. "Pendant que j'étais dans cet endroit pestilentiel, dépourvu de tout confort, je ne pouvais ni m'asseoir ni me coucher. J'étais logé dans une sorte de trou dans le mur ; mais il n'y avait pas de place car ces murs, si horribles à regarder, me pressaient, m'étouffaient. Il n'y avait pas de lumière, tout n'était que ténèbres épaisses. Je ne peux pas comprendre comment, mais tout ce qui est pénible à voir pouvait être vu. À ce moment-là, le Seigneur n'a pas voulu que je voie davantage l'enfer. Depuis lors, j'ai eu une autre vision des terribles châtiments par lesquels certains vices sont châtiés. Ils étaient épouvantables à voir, mais comme je ne ressentais pas la douleur, ils ne m'effrayaient pas autant que ceux de l'autre vision, dans laquelle le Seigneur voulait que je ressente vraiment les tourments et l'affliction spirituelle, comme si je les subissais dans mon propre corps. Je ne sais pas comment cette expérience s'est produite, mais je sais qu'elle s'est produite grâce à la bonté de Dieu, qui voulait que je voie de mes propres yeux

[147] Ibid., chap. 27, pars. 14-15.

le lieu dont il m'avait libéré par miséricorde. Car entendre parler de l'enfer n'est rien. Ni les pensées occasionnelles que j'avais à ce sujet (bien que peu nombreuses, car la peur a toujours eu peu d'influence sur mon âme) ; ni même ce que j'avais lu, comme les histoires de démons tourmentant les âmes avec des pinces. Non, tout cela n'était rien en comparaison de cette douleur. Bref, une image est une chose, la réalité en est une autre. Et tout ce qui brûle dans le monde n'est qu'une bagatelle par rapport au feu de cet endroit".

249. "J'étais terrifiée à l'époque et je le suis encore à l'heure où j'écris, bien que tout cela se soit passé il y a environ six ans. La peur semble me glacer le sang encore aujourd'hui, et de tous les travaux et chagrins qui m'ont été imposés, je ne me souviens d'aucun qui ne s'estompe pas en comparaison, et je pense que nos plaintes sont en grande partie sans fondement. Je répète qu'il s'agit là d'une des plus grandes miséricordes de Dieu à mon égard. J'en ai tiré un grand profit, à la fois en perdant la peur des épreuves et des contradictions de cette vie, et en acquérant la force de les supporter et de remercier le Seigneur qui m'a libéré, comme je le vois maintenant, de maux si interminables et si terribles."

250. "Depuis lors, comme je l'ai dit, tout ce qui se passe ici semble facile par rapport à un seul instant de souffrance là-bas. Je suis choqué de penser au nombre de livres que j'ai lus sur les douleurs de l'enfer sans les craindre ni en saisir le sens. Où en étais-je ? Comment ai-je pu prendre plaisir à des choses qui me conduisaient vers un endroit si mauvais ? Que tu sois béni à jamais, mon Dieu, car je vois maintenant que tu m'as aimé plus que je ne m'aimais moi-même. Combien de fois, Seigneur, tu m'as libérée de cette prison effrayante, et combien de fois je suis retournée y entrer contre ta volonté ! "

251. "Mais cette vision m'a aussi apporté la plus grande douleur de ma vie : la pensée des nombreuses âmes qui se perdent (surtout les luthériens, qui étaient déjà membres de l'Église par le baptême), ainsi qu'un grand désir pour le salut des âmes. Il me semble en effet que je subirais volontiers beaucoup de morts pour une seule âme. J'ai observé qu'en ce monde, si nous voyons une personne que nous aimons particulièrement dans quelque trouble ou quelque peine, notre nature même nous porte à sympathiser avec elle, et si la peine est grande, elle nous touche comme si c'était la nôtre. Alors, à la vue d'une âme plongée à jamais dans la plus grande de toutes les détresses, qui pourrait la supporter ?"

"Aucun cœur ne pourrait en supporter l'idée sans une grande souffrance. Dans cette vie, nous savons que la douleur s'arrêtera au moins à la mort, et pourtant nous sommes émus de compassion. Dans l'autre vie, la douleur n'a pas de fin, et je ne comprends donc pas comment nous pouvons être en paix, en voyant le nombre d'âmes que le démon emporte chaque jour."

252. "Cela me fait penser que dans une affaire d'une telle importance, nous ne devrions nous contenter de rien de moins que le plus grand effort possible. Ne ménageons pas nos efforts, et qu'il plaise au Seigneur de nous accorder la grâce dont nous avons besoin à cette fin."[148]

253. « Un jour, le Seigneur lui fit voir plusieurs des joies de la gloire céleste et lui dit : "Vois, ma fille, ce que perdent ceux qui s'opposent à moi ; ne manque pas de le leur dire." »[149]

254. « Une fois, alors que j'étais en prière, j'ai ressenti une joie si grande que, puisque j'étais si indigne d'un tel bien, j'ai commencé à penser combien je méritais davantage d'être dans le lieu que j'avais vu comme mon lot en enfer (dont, comme je l'ai dit, je n'oublierai jamais la façon dont il s'est déroulé). À cette pensée, mon âme s'est mise à brûler de plus belle et un tel ravissement de l'esprit s'est emparé de moi que je ne saurais le décrire. Il m'a semblé que j'étais immergée et remplie de cette Majesté que j'ai connue en d'autres occasions. Au sein de cette Majesté, il m'a été donné de comprendre une vérité qui est l'accomplissement de toutes les vérités : Je ne peux pas dire comment, car je n'ai rien vu. On m'a dit - je n'ai pas pu voir par qui - mais je savais que c'était la Vérité elle-même : "Ce n'est pas une petite chose que je fais pour toi ; c'est une chose pour laquelle tu as une dette envers moi. Tous les maux de ce monde lui viennent de ce qu'il ne comprend pas clairement les vérités de l'Écriture, et pas un iota ne passera". Il me semblait que j'avais toujours cru cela, comme tous les fidèles. Hélas, ma fille, me dit-il, rares sont ceux qui m'aiment vraiment, car s'ils m'aimaient, je leur révélerais tous mes secrets. Sais-tu ce que signifie m'aimer vraiment ? C'est comprendre que tout ce qui me déplaît c'est le mensonge. Ce que tu ne comprends pas maintenant, tu le verras clairement, dans le bien que cela fera à ton âme." »[150]

---

[148] Ibid., chap. 30, pars. 1-7.
[149] Ibid., chap. 38, par. 3.
[150] Ibid., chap.40, par. 1.

255. "C'est à cette époque que j'ai appris les malheurs de la France et les ravages causés par les luthériens, ainsi que la croissance de cette secte malavisée. J'étais très affligé et, comme si je pouvais faire quelque chose ou que j'étais une personne de quelque importance, j'ai crié au Seigneur et je l'ai supplié de remédier à ce grand mal. Il me semblait que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule des nombreuses âmes qui se perdaient là. Et comme je n'étais qu'une femme chétive, incapable de servir Dieu comme je le voudrais (et toute mon attention, hier comme aujourd'hui, a été de veiller à ce que Dieu, qui a tant d'ennemis et si peu d'amis, ait au moins de bons amis), j'ai décidé de faire le peu qui était en mon pouvoir, c'est-à-dire d'observer les règles évangéliques et de les respecter, c'est-à-dire d'observer le plus parfaitement possible les conseils évangéliques et de veiller à ce que les quelques religieuses qui vivent avec moi en fassent autant, confiante dans la grande miséricorde de Dieu, qui vient infailliblement au secours de tous ceux qui ont résolu de tout quitter pour lui. J'espérais que mes sœurs, puisqu'elles étaient tout ce que je pouvais désirer, auraient assez de vertu pour résister au mauvais exemple de mes fautes et m'aider ainsi à offrir au Seigneur quelque consolation, et qu'en nous occupant de prières pour le succès des prédicateurs et des savants qui défendent l'Église, nous pourrions faire ce que nous pourrions pour aider Notre-Seigneur, qui est tellement opprimé par ceux qu'il a favorisés qu'il semble qu'ils veuillent le clouer de nouveau à la croix et le priver d'un endroit sur lequel reposer sa tête".

256. "Ô mon Rédempteur, mon cœur ne peut s'arrêter à cela sans être profondément troublé. Qu'est-ce que c'est que ces chrétiens d'aujourd'hui ? Faut-il que ceux qui te doivent le plus soient ceux-là mêmes qui t'affligent ? Faut-il que ce soit toujours ceux pour qui tu as fait les plus grandes merveilles, ceux que tu as choisis comme amis, ceux au milieu desquels tu as marché et à qui tu t'es donné dans les sacrements ? Ne se contentent-ils pas des tourments que tu as déjà endurés pour eux ?".

257. "Certes, mon Seigneur, ceux qui abandonnent le monde ne perdent rien. Car si le monde vous a traité avec tant de déloyauté, à quoi devrions-nous nous attendre ? Méritons-nous mieux son estime ? Lui avons-nous fait plus de faveurs que vous pour mériter son amitié ? Qu'est-ce que je dis ? Comment pouvons-nous espérer davantage, puisque, par la miséricorde de Dieu, nous ne sommes pas dans ce trou où se trouvent déjà les suppôts du diable ? Ils ont mérité de lui un juste châtiment et ont récolté, avec leurs plaisirs, le feu éternel. C'est là qu'ils doivent rester, même si cela me brise le cœur de voir les nombreuses âmes qui sont perdues. Si leur mal n'était pas si grand, je ne supporterais pas d'en voir disparaître davantage chaque jour."

258. "O mes sœurs en Christ, aidez-moi à prier le Seigneur pour cela, car c'est la raison pour laquelle nous nous sommes réunies en ce lieu. Telle est votre vocation et tels doivent être vos occupations, vos désirs, vos larmes et vos prières."[151]

Chapitre XV

DU MÊME SUJET

259. Extrait de la Vie de Sainte Marie-Madeleine de Pazzi[152] "Il serait difficile de trouver un apôtre ayant un zèle plus ardent pour le salut des âmes. Elle avait un souci vif et très tendre de leur bien-être, et il lui semblait qu'elle n'aimait pas du tout le Seigneur si tout le monde ne l'aimait pas aussi. Lorsqu'elle apprenait que la foi faisait de grands progrès dans les Indes à son époque, elle disait que si sa vocation le lui permettait, elle voyagerait dans le monde entier pour sauver les âmes et envierait aux oiseaux leurs ailes pour pouvoir voler partout afin d'accomplir cette tâche. Si seulement quelqu'un pouvait m'emmener aux Indes, disait-elle, pour que je puisse prendre ces petits enfants indiens et les instruire dans notre sainte foi, pour que Jésus soit le maître de leurs âmes et qu'ils possèdent Jésus ! "

260. Puis, parlant des infidèles en général, elle disait : "Si je le pouvais, je les rassemblerais tous et les amènerais dans le sein de l'Église, pour qu'elle les purifie de toutes leurs infidélités et les régénère comme ses enfants, en les attirant à son sein et en les nourrissant du lait des sacrements. Comme elle les nourrirait et les soignerait bien à son sein ! Ah, si je pouvais les amener à elle, comme je le ferais volontiers ! "

---

[151] *Le Chemin de Perfection*, chap. I, part. 2-5.
[152] Jean-Baptiste de Lezena, *Vie de la Vierge prodigieuse et extatique, Sainte Marie-Madeleine de Pazzi* (Madrid, 1754), pp. 301 et suivantes.

261. Considérant le mal fait aux âmes par les hérésies répandues, elle disait : "Nos âmes devraient être des tourterelles en pleurs, déplorant toujours l'aveuglement des hérétiques". Et lorsqu'elle apprenait que la foi des catholiques était devenue si tiède, elle disait : "Répands, ô Parole de Dieu, répands une foi vivante et brûlante dans le cœur de tes fidèles. Réchauffée et embrasée dans votre cœur par une charité infinie, que leur foi se traduise par leurs œuvres et leurs œuvres par leur foi". En d'autres occasions, lorsqu'elle priait pour la conversion des pécheurs, elle disait avec des accents de feu que le Seigneur ne devait pas l'écouter, mais qu'il devait écouter les soupirs de son propre sang précieux.

262. Elle voulait inculquer à tous ce zèle ardent pour le salut des âmes. C'est pourquoi elle répétait sans cesse aux moniales qui lui étaient confiées de prier Dieu pour les âmes. "Demandons autant d'âmes que les pas que nous faisons autour du couvent, et autant que les paroles que nous prononçons en chantant l'Office divin". Elle mettait toute la chaleur de ses sentiments au service des œuvres qui lui étaient permises en tant que moniale, si bien que son biographe a pu remplir 14 chapitres d'exemples prouvant son zèle à sauver les âmes. De tout ce qu'elle pouvait faire, disciplines, jeûnes, veilles, prières prolongées, exhortations, corrections, etc.., elle n'omettait pas le moindre acte. Elle se donnait des mois entiers à la pénitence la plus stricte pour la réparation de tout péché recommandé à ses prières.

263. Nous savons que de nombreuses âmes ont été sauvées par les prières de sainte Thérèse de Jésus et de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, et que de nombreuses âmes sont aujourd'hui sauvées par les prières de religieuses bonnes et ferventes. C'est pourquoi j'ai toujours été prêt à prêcher des retraites et des sermons aux moniales (bien que mon temps ait été trop restreint pour me permettre d'être leur confesseur), notamment pour qu'elles me recommandent à Dieu dans leurs prières. Parfois, je disais aux moniales qu'elles devaient jouer le rôle de Moïse sur la montagne, tandis que je jouais celui de Josué sur le champ de bataille - elles priant et moi maniant l'épée de la Parole de Dieu. Ainsi, tout comme Josué a remporté la victoire grâce aux prières de Moïse, je m'attends à la remporter grâce aux prières des moniales. Et pour les encourager à prier davantage, je leur dirais que nous partagerons les mérites de la victoire.

Chapitre XVI

DES MOYENS DONT JE ME SUIS SERVI POUR OBTENIR DES RÉSULTATS

Le premier moyen - La prière

264. Parce que, comme je l'ai déjà dit, j'ai été poussé à travailler pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, je vais maintenant parler des moyens que le Seigneur m'a montrés comme étant les meilleurs et les plus appropriés pour atteindre ce but.

Le premier moyen que j'ai toujours employé et que j'emploie encore est la prière. À mon avis, c'est le plus grand moyen que l'on puisse employer pour la conversion des pécheurs, la persévérance des justes et le soulagement des âmes du purgatoire. C'est pourquoi, dans mes méditations, mes messes, la récitation du bréviaire et autres dévotions, ainsi que dans mes aspirations, j'ai toujours demandé à Dieu et à la Bienheureuse Vierge Marie ces trois intentions.

265. Non seulement je priais moi-même, mais je demandais aux autres de prier - les moniales, les sœurs de la Charité, les tertiaires[153] et toutes les personnes vertueuses et zélées[154]. Je leur demandais d'assister à la Sainte Messe, de recevoir la Sainte Communion et, pendant la Messe et après avoir reçu la Sainte Communion, d'offrir au Père éternel son très saint Fils ; et en son saint Nom et par ses mérites, de demander les trois grâces que j'ai mentionnées, à savoir la conversion des pécheurs, la persévérance des justes et le soulagement des pauvres âmes du purgatoire. Je leur ai également demandé de faire des visites au Saint-Sacrement et de faire le chemin de croix.

266. Je les ai aussi exhortés à se recommander vivement à la Bienheureuse Vierge Marie et à la prier pour les trois mêmes demandes, en se servant de la dévotion au Saint Rosaire, que je leur ai enseignée,

---

[153] Il veut parler des Carmélites de la Charité (fondées par Sainte Joaquina de Vedruna à Vich en 1826), dont il prend la direction à la demande de l'évêque Casadevall, de 1843 jusqu'à son élection en tant qu'archevêque de Cuba en 1850.

[154] Dans un certain sens, on pourrait dire que tous ses auditeurs formaient une grande association de prières mutuelles, car partout où il allait, il demandait des prières pour ses intentions et sa demande était si bien accueillie que ses auditeurs avaient pris l'habitude de prier pour lui.

en leur expliquant une méthode pratique pour le réciter. Avant de commencer mon sermon, je récitais le chapelet avec tout le monde, à la fois pour leur apprendre à le prier et pour obtenir, en le récitant ensemble, les trois grâces précédemment citées[155]. Je leur enseignais également la dévotion aux Douleurs de Marie et je veillais à ce que chaque jour de la semaine, ils méditent une douleur, de sorte qu'à la fin de la semaine, ils aient médité les sept douleurs[156].

267. J'ai également prié et fait prier les saints du ciel pour qu'ils intercèdent auprès de Jésus et de Marie afin d'obtenir ces mêmes grâces. J'ai surtout prié les saints qui, durant leur vie terrestre, avaient montré le plus grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

268. Je n'ai jamais oublié d'invoquer saint Michel et les anges gardiens, en particulier les miens, ceux du royaume, de la province, de la ville où je prêchais et de chaque personne présente.[157]

269. J'ai eu une connaissance visible de la protection des saints anges gardiens. Je voudrais énumérer ici quelques-unes des aspirations que je dis chaque jour. J'ai conseillé à d'autres de les formuler et ils m'ont dit que cela leur avait été très bénéfique[158].

Qui est comme Dieu ?
Qui est comme Jésus-Christ ?
Qui est comme Marie, Vierge et Mère de Dieu ?
Qui est comme les anges du ciel ?
Qui est comme les saints dans la gloire ?
Qui est comme les justes sur la terre ?
Vive Jésus ! Vive Marie la très sainte !
Vive la sainte loi de Dieu !
Vive les saints conseils évangéliques !
Vive les saints sacrements de l'Église !
Vive le saint Sacrifice de la Messe !
Vive le Saint Sacrement de l'autel !
Vive le Saint Rosaire de Marie !
Vive la grâce de Dieu !
Vive les vertus chrétiennes !
Vive les œuvres de miséricorde !
Mort aux vices, aux fautes et aux péchés !

270. La prière que je récite au début de chaque mission.[159]

Je suis votre fils et votre ministre, formé dans la fournaise de votre miséricorde et de votre amour. Je suis comme une flèche dans votre main puissante. Libérez-moi, ma Mère, de toute la force de votre bras, contre l'impie, le sacrilège et le cruel Achab, le mari de la vile Jézabel[160]. Je veux dire : libérez-moi contre Satan, le prince de ce monde, qui s'est allié à la chair.

271. Que la victoire soit la vôtre, ma Mère, vous vaincrez. Oui, vous avez le pouvoir de mettre fin à toutes les hérésies, à toutes les erreurs et à tous les vices. C'est pourquoi, confiant dans votre très puissante protection, je commence à lutter non seulement contre la chair et le sang, mais aussi contre les

---

[155] Pour diffuser la dévotion au rosaire, il a publié plusieurs brochures et les livrets suivants : *Dévotion au Saint Rosaire* (1859) ; *Le Saint Rosaire* (1864), et *Remèdes contre les maux du temps présent* (1870).
[156] Claret, Méditations sur les sept dolors de Marie pour les sept jours de la semaine (Vich, 1848). En Catalogne, il a également propagé cette dévotion dans son Camino Recto (Le chemin droit).
[157] La dévotion à saint Michel a toujours été l'une des préférées du saint. Il plaça sous sa protection la Bibliothèque religieuse, la Congrégation des Missionnaires et, surtout, l'Académie de Saint-Michel. Il rédigea une brochure intitulée *Excellences et neuvaine du glorieux prince saint Michel* (Barcelone, 1859).
[158] Il les a publiées dans sa brochure *Les deux étendards* (Barcelone, 1870), rédigée pendant le premier concile du Vatican.
[159] Cette prière est un condensé de la spiritualité de saint Antoine-Marie Claret : fils de Marie, formé dans la fournaise de son amour, de son Cœur ; ministre et envoyé de Marie, la flèche de sa puissance lancée contre le monde, la chair et le démon. Claret se réfère ici aux paroles qu'il a entendues le jour de son ordination diaconale et qui lui ont permis de comprendre le sens total de la vision qu'il a eue pendant sa deuxième année de philosophie (par. 95-98).
[160] 1 R 16, 31.

dominateurs des ténèbres, comme le dit l'Apôtre[161], en prenant le bouclier du Saint Rosaire et en m'armant de l'épée à deux tranchants de la Parole de Dieu[162].

272. Vous êtes la Reine des anges : ordonnez-leur, ma Mère, de venir à mon secours. Vous savez combien je suis faible et combien mes ennemis sont forts.

Vous êtes la Reine des saints : ordonnez-leur de prier pour moi et dites-leur que la victoire et le triomphe à remporter le seront pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Notre-Dame, par votre humilité, écrasez l'orgueil de Lucifer et de ses partisans qui ont l'audace de s'approprier les âmes rachetées par le Sang de Jésus, le Fils de vos entrailles virginales.

273. J'ai aussi prononcé l'exorcisme suivant [163]:

Satan, avec tous tes partisans, moi, ministre, même indigne, de Jésus-Christ et de la Très Sainte Vierge Marie, je vous ordonne de partir d'ici et d'aller dans le lieu qui vous appartient. Je te l'ordonne au nom du Père, qui t'a créé, au nom du Fils, qui nous a rachetés de ta tyrannie, au nom du Saint-Esprit, qui nous a sanctifiés et consolés. Amen.

Je te l'ordonne aussi au nom de la Très Sainte Vierge Marie, Vierge et Mère du Dieu vivant, qui t'a écrasé la tête.

Va-t'en, Satan ! Va-t'en, orgueilleux et envieux ! Que tu ne fasses jamais rien qui puisse entraver la conversion et le salut des âmes.

Chapitre XVII

LES AUTRES MOYENS QUE J'AI UTILISÉS POUR FAIRE DU BIEN

Le second moyen. L'instruction des enfants

274. J'ai toujours gardé à l'esprit le vieil adage suivant : "Priez Dieu et avancez vers le rivage". J'ai donc pris grand soin et j'ai travaillé avec énergie, comme si tout dépendait de mon travail et, en même temps, j'ai mis toute ma confiance en Dieu parce que tout dépend vraiment de Lui, surtout la conversion des pécheurs, qui est une œuvre de la grâce et la plus grande œuvre de Dieu.

275. La catéchèse des enfants. La première chose à laquelle j'ai veillé est l'instruction des enfants en matière de doctrine chrétienne, non seulement parce que j'ai toujours eu une forte inclination pour ce genre d'éducation, mais aussi parce que j'ai pris conscience de son importance primordiale. La connaissance du catéchisme est la base de tout l'édifice de l'instruction religieuse et morale. De plus, les enfants apprennent facilement et sont profondément impressionnés. Le catéchisme les préserve de l'erreur, du vice et de l'ignorance et les enracine plus facilement dans la vertu parce qu'ils sont plus dociles que les adultes. Dans le cas des enfants, le seul travail demandé est celui de la plantation, alors que les adultes doivent à la fois désherber et planter[164]. Autre avantage : les grands sont souvent conquis par les petits, et les parents sont conquis par leurs enfants, car les enfants sont comme autant de morceaux du cœur de leurs parents. Lorsque les enfants reçoivent une petite image pieuse pour leur assiduité et leur diligence, leurs parents et d'autres adultes les lisent à la maison par curiosité, et cela aboutit souvent à leur conversion, comme je le sais d'expérience.

276. L'exemple de Jésus-Christ et des saints est l'une des choses qui m'ont le plus incité à enseigner aux enfants. Jésus a dit : "Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas. C'est à ceux qui leur ressemblent que le royaume de Dieu appartient" (Marc 10:14). Puis il les a embrassés et les a bénis en leur imposant les mains. Il ne fait aucun doute qu'un enfant dont l'innocence a été préservée par une bonne éducation est un trésor plus précieux aux yeux de Dieu que tous les royaumes de ce monde.

---

[161] Ep 6, 12.
[162] He 4, 12.
[163] Les témoignages recueillis lors des procès de béatification et de canonisation racontent comment le démon s'est farouchement opposé aux efforts apostoliques du saint, allant jusqu'à s'en prendre à lui personnellement. (Cf. Fernandez, *El Beato...* , vol. 1, pp. 287 et suivantes).
[164] Saint Grégoire de Nazianze, Or. 1 : PG 35,395. Certaines de ces considérations sont tirées des *Déclarations pastorales de l'évêque Corcuera* (Vich, 1830) pour l'établissement de la CCD. La copie de Claret de ce document est fortement soulignée et marquée par des flèches, datant de l'époque où Claret était séminariste.

277. Les Apôtres, qui avaient été endoctrinés par le Christ, catéchisaient les petits comme les grands, et c'est ainsi que leurs sermons sont devenus autant de déclarations fondamentales sur les mystères de la foi.

Saint Denis, Saint Clément d'Alexandrie - un homme très érudit, le maître d'Origène - ainsi qu'Origène lui-même, étaient des catéchistes, tout comme Saint Jean Chrysostome, Saint Augustin et Saint Grégoire de Nysse. Saint Jérôme, au moment même où il était consulté de loin en loin comme l'oracle de l'univers, n'avait pas honte d'enseigner le catéchisme aux enfants. C'est à cette humble occupation qu'il consacra ses derniers jours, si bien employés au service de l'Église. Il dit un jour à une veuve : "Envoyez-moi vos enfants et je bavarderai avec eux~ J'aurai moins de gloire aux yeux des hommes, mais je serai glorieux aux yeux de Dieu"[165].

278. A cet égard, saint Grégoire le Grand a surpassé saint Jérôme par son zèle. Rome, capitale du monde et centre de la religion, s'étonnait de voir ce grand pape, malgré sa maladie, passer le plus de temps possible à instruire les jeunes. Après avoir donné de la nourriture solide aux plus forts, il n'avait pas honte de donner du lait aux enfants.

279. Le célèbre chancelier de Paris, Jean Gerson, s'est constamment consacré au catéchisme des enfants. Lorsqu'on le lui reprochait, il répondait qu'il ne pouvait trouver de plus grand emploi que d'arracher ces petites âmes au serpent infernal et d'arroser ces tendres plantes du jardin de l'Église[166].

280. Le Vénérable Maître Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, se consacrait à l'instruction des enfants. Ses disciples l'étaient également et recommandaient vivement le même dévouement aux maîtres d'école. Il avait l'habitude de dire que "gagner la jeunesse, c'est sauver toute la république ; car les petits deviennent les grands, et leur main gouvernera la république". Une bonne éducation", disait-il, "et l'enseignement de la doctrine chrétienne sont la source du bonheur et du bien-être publics, à tel point que mal éduquer la jeunesse revient à empoisonner les réserves d'eau communes"[167].

281. Le père Diego de Guzman, fils du comte de Bailen et disciple du Vénérable d'Avila, consacra les 83 années de sa vie à l'enseignement de la doctrine chrétienne. Il a parcouru l'Espagne et l'Italie avec beaucoup de zèle et d'efficacité, au prix de grandes souffrances et d'efforts personnels. Pour assurer la continuité de son œuvre après sa mort, il a fondé une congrégation à Séville pour continuer à enseigner la doctrine chrétienne comme il l'avait fait.

282. Saint Ignace, Saint François Xavier et Saint François Borgia se sont également appliqués à enseigner la doctrine chrétienne aux enfants. Lainez et Salmeron, envoyés au Concile de Trente, ont reçu l'ordre de saint Ignace d'enseigner le catéchisme aux enfants.

Saint Joseph Calasanz et le vénérable César de Bus ont fondé une congrégation pour enseigner la doctrine chrétienne[168] aux enfants, les Sœurs de la Doctrine Chrétienne[169].

283. Le père Ignace Martins, orateur éloquent qui fut prédicateur du roi du Portugal, abandonna la prédication et consacra toute sa vie à l'enseignement des enfants, travail qu'il poursuivit pendant 18 ans.[170]

Le père Edmond Auger, prédicateur apostolique, surnommé "la trompette de l'Évangile" pour avoir converti 40 000 hérétiques en France, était si profondément engagé dans l'enseignement du catéchisme qu'à sa mort, il plut à Dieu de permettre qu'on le voie monter au ciel accompagné d'une foule d'anges et d'enfants. À la question d'Isaïe : "Où est le maître des petits ?"[171], on peut répondre : "Le voici"[172].

---

[165] Saint Jérôme, *Épître 128*, à Gaudentius : PL 22,1095.

[166] Gerson ou Jean Charlier (1363-1429) s'est consacré à la catéchèse des enfants principalement pendant les dix dernières années de sa vie. Les paroles citées par Claret sont tirées du prologue du traité de Gerson intitulé *"Pour amener les petits au Christ"*.

[167] Jean d'Avila, *Œuvres* (Madrid, 1759), vol. 1, p. 150. Exemplaire personnel de Claret.

[168] César de Bus (1544-1675), prêtre séculier, fonde la Congrégation des prêtres séculiers de la doctrine chrétienne et celle des filles de la doctrine chrétienne.

[169] Cf. Correspondance, *Lettre 1418*, où Claret dit au P. Xifre : "Je crois qu'actuellement ils font plus de bien que quiconque à l'Eglise et qu'ils sont de ceux dont on peut attendre le plus".

[170] Le père Ignace Martins (1530-98), jésuite (1547).

[171] Is 33, 18. Édition de la Vulgate.

[172] Le père Edmond Auger, S.J. (1530-1619), entra au noviciat à Rome du vivant de saint Ignace. Il publia un catéchisme et un résumé de la religion chrétienne (Lyon).

284. Tous ces exemples, ainsi que d'autres que je connais mais que j'ai omis de citer ici, m'ont grandement encouragé dans mon inclination constante à enseigner le catéchisme aux garçons et aux filles. J'en ai fait mon occupation en tant qu'étudiant, prêtre, administrateur, missionnaire et même archevêque[173].

285. Parce que j'aime les enfants et que je veux qu'ils soient éduqués dans la doctrine chrétienne, j'ai écrit quatre catéchismes : un pour les petits enfants, depuis le moment où ils commencent à parler jusqu'à l'âge de sept ans ; un pour les campagnards ; un autre, plus complet ; et un dernier entièrement expliqué et illustré[174].

286. La méthode que j'ai suivie, basée sur ce que l'expérience m'a appris être la meilleure approche, a été décrite dans le deuxième volume de mon Séminaire bien instruit, section 5, chapitre 4.

Chapitre XVIII

LA FORMATION DES ADULTES

Le troisième moyen que j'ai utilisé pour faire le bien

287. "Le moyen le plus productif que j'ai utilisé a été la formation des adultes. Elle m'a aidé à sauver les adultes d'une ignorance plus grande qu'on ne pourrait l'imaginer, même dans le cas de personnes qui entendent fréquemment des sermons. Les prédicateurs tiennent souvent pour acquis que leurs auditeurs sont bien instruits, alors que l'instruction est précisément ce qui manque à la plupart des catholiques. Le recours à l'instruction a en outre l'avantage d'informer les adultes de leurs obligations respectives et de leur apprendre comment s'en acquitter.

288. Lors d'une mission paroissiale, j'ai donné ces instructions chaque jour, sauf le premier (qui avait son propre thème), en introduction au sermon, juste avant de réciter ensemble l'Ave Maria. Comme je travaillais seul, je devais tout faire moi-même. Cette introduction durait environ 20 minutes, et le sujet était toujours les commandements de la loi de Dieu, que j'expliquais plus ou moins longuement, selon le nombre de jours que durait la mission ou l'autre service. Pour l'occasion, j'avais apporté un dossier contenant des explications sur les commandements en général, ainsi que des brochures sur des commandements particuliers ou des sujets liés à chaque commandement[175]. J'ai utilisé ces documents en fonction du nombre de jours où je devais prêcher dans la ville et aussi en fonction des coutumes locales particulières ou des vices qui devaient être corrigés et des vertus qui devaient être encouragées. Car j'avais l'habitude, avant de me rendre dans une ville, de me renseigner à l'avance, et en fonction de ce qu'on me disait ou de ce que je découvrais par moi-même, j'appliquais le remède adéquat.

289. Malgré tout ce que je savais sur les vices locaux prédominants, je n'ai pas commencé à en parler dès le début ; au contraire, j'ai gardé ces sujets pour plus tard. J'ai attendu d'avoir conquis mon auditoire et, au lieu d'être offensés quand je leur parlais de leurs vices et de leurs petites idoles, ils suivaient mes conseils et s'amendaient. J'avais remarqué qu'au début d'une mission, beaucoup venaient pour la nouveauté, pour voir de quoi j'allais parler. S'ils m'avaient entendu leur reprocher leurs vices chéris, ils auraient été coupés dans leur élan, et dans leur irritation, ils seraient partis contrariés, pour ne jamais revenir, souhaitant la peste au missionnaire, à la mission et à tous ceux qui la fréquentent.

290. Il me semble qu'en ces temps troublés, un missionnaire doit agir comme un homme qui fait cuire des escargots. Il commence par mettre les escargots sur le feu dans une casserole d'eau froide. En sentant la fraîcheur de l'eau, les escargots sortent de leur coquille. Ensuite, l'eau se réchauffant progressivement jusqu'au point d'ébullition, les escargots sont tués et cuits. Mais si le cuisinier avait l'imprudence de les jeter immédiatement dans l'eau bouillante, ils rentreraient si profondément dans leur coquille que personne ne pourrait les en sortir. C'est la ligne de conduite que je devais suivre face à des pécheurs imbus de toutes sortes de vices, d'erreurs, de blasphèmes et d'impiétés.

---

[173] Il a même enseigné le catéchisme pendant le premier Concile du Vatican. Il écrivait les questions essentielles en italien sur un papier suffisamment petit pour être tenu dans la main.

[174] Il a en fait composé 12 catéchismes et en a édité plusieurs autres. Les catéchismes auxquels il se réfère ici sont : *Dévotions pour les plus petits* (Barcelone, 1858) ; *Manne pour les chrétiens, résumé élémentaire du catéchisme* (Vich, 1850) ; *Abrégé de la Doctrine* (Barcelone, 1848) ; *Catéchisme complété* (Barcelone, 1848). À l'époque où il rédige l'*Autobiographie*, il travaille à un catéchisme plus complet, le Catéchisme unitaire (*Catecismo unico*).

[175] Certaines d'entre elles sont conservées dans les archives clarétaines à Rome.

Les premiers jours, je présentais la vertu et la vérité sous les couleurs les plus brillantes et les plus séduisantes, sans dire un seul mot contre le vice et les pécheurs. Voyant qu'ils étaient traités avec tolérance et gentillesse, les gens revenaient sans cesse, si bien qu'ensuite, lorsque j'étais plus franc avec eux, ils le prenaient bien, se convertissaient et confessaient leurs péchés. J'en ai rencontré plusieurs qui venaient à la mission par simple curiosité, ainsi que d'autres qui venaient par espièglerie, pour voir s'ils pouvaient me prendre en défaut, mais ils se convertissaient et faisaient de bonnes confessions.

291. Lorsque j'ai commencé à prêcher des missions, en 1840, nous étions en pleine guerre civile entre les royalistes et les constitutionnalistes, et je devais donc être sur mes gardes pour ne pas faire de remarques politiques pour ou contre l'un ou l'autre parti. Il y avait des membres de chaque parti dans toutes les villes où j'ai prêché. Je devais être très prudent car certaines personnes venaient à la mission dans le seul but de me surprendre en train de faire un lapsus, comme les espions qui avaient été envoyés à Jésus, notre Rédempteur, "pour le prendre au piège dans son discours"[176]. Mais, Dieu merci, ils n'y sont jamais parvenus.

292. L'époque était si troublée que non seulement je devais éviter de parler de politique, mais je devais aussi éviter d'appeler le service que j'organisais une "mission". Je devais plutôt l'appeler "neuvaine" en l'honneur de toutes les âmes, de Notre-Dame du Rosaire, du Saint-Sacrement ou d'un saint, afin de ne pas contrarier les constitutionnalistes qui étaient au pouvoir dans les villes où je prêchais. Si la ville était si grande que neuf jours ne suffisaient pas, je prolongeais la "neuvaine" d'autant de jours que je le jugeais nécessaire.

Le premier jour du service, je commençais par un sermon sur le thème principal de toute la mission ; le deuxième jour et chaque jour suivant, j'établissais un point de doctrine ; le troisième jour, je faisais un bref résumé de la doctrine que je venais d'aborder la veille, en disant, par exemple :

293. Hier, j'ai expliqué telle ou telle chose (en reprenant les points essentiels). Je l'ai fait pour trois raisons : d'abord, parce que lorsque les gens entendent à nouveau la même chose, même brièvement, cela les marque plus profondément. Car, comme le dit saint Alphonse de Liguori, les gens simples ont la tête dure, et pour leur faire comprendre les choses, il faut les relancer à plusieurs reprises[177]. Deuxièmement, si quelqu'un avait manqué la journée précédente parce qu'il devait rester à la maison pour s'occuper du foyer, des enfants, etc., il pouvait apprendre ce qui avait été dit et avoir une meilleure idée du lien entre les idées d'aujourd'hui et celles d'hier. Par ailleurs, si les participants de la veille ont rapporté à la maison une version erronée de ce qui a été dit, cette session est une bonne occasion de la corriger. Bon nombre de personnes écoutent mal et répètent encore plus mal, et en matière de doctrine, une bonne compréhension est très importante. Troisièmement, ce résumé sert d'introduction au message du jour et, en plus d'être plus profitable pour les auditeurs, il allège la tâche du prédicateur, qui n'a pas besoin de chercher une nouvelle idée générale ou particulière pour l'introduction.

Chapitre XIX

LES SERMONS

Le quatrième moyen

294. L'explication des points de doctrine sert à instruire le peuple ; les sermons servent à l'émouvoir. Les sermons doivent être choisis en fonction de l'auditeur. Saint Alphonse considère que certains sujets de sermons, tels que les Fins dernières, sont nécessaires, tandis que d'autres sont facultatifs.

295. J'ai régulièrement organisé mes sermons dans l'ordre suivant :

Le 1er jour, au sujet des âmes, la Sainte Vierge, etc., selon le thème de la mission.
Le 2e jour, l'importance d'être sauvé.
Le 3e jour, la gravité du péché mortel.
Le 4e jour, la nécessité de se confesser et la manière de faire une confession générale.
Le 5e jour : la mort
Le 6e jour, le jugement.
Le 7e jour, l'enfer.

[176] Lc 20, 20.
[177] *Selva*, pt. 3, chap. 6, p. 303.

Le 8e jour, l'éternité
Le 9e jour, la gloire.
Le 10e jour, la persévérance.

296. Si je disposais de plus de temps, j'ajoutais ou insérais quelques autres thèmes, comme le fils prodigue ou la miséricorde de Dieu, l'impénitence finale, le jugement général, la mort du juste, la conversion de saint Augustin, le scandale, la conversion de Marie-Madeleine, le mal que le péché fait au pécheur lui-même, le péché véniel, l'occasion proche du péché, la dévotion au rosaire, l'oraison mentale, l'aumône, la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, les Douleurs de Marie, etc.

297. Dès le début, j'ai cherché à adopter le style de l'Évangile : simple et clair. Pour atteindre cet objectif, j'ai utilisé des comparaisons, des similitudes et des exemples tirés de l'histoire et de l'expérience, la plupart d'entre eux provenant de l'Ecriture. J'avais observé que l'un des meilleurs moyens d'attirer l'attention de toutes sortes de personnes, qu'elles soient érudites ou ignorantes, croyantes ou incroyantes, était l'utilisation de comparaisons tirées des choses de la nature.

298. Je me souviens qu'en 1841, je prêchais un septénaire des sept douleurs de la Sainte Vierge dans une ville qui avait une réputation particulièrement peu recommandable. Au milieu d'un sermon, je venais de mentionner une vérité des plus sublimes et je continuais à la prouver par l'autorité de l'Ecriture Sainte. L'assemblée était aussi calme qu'un tombeau.

Soudain, une voix profane rompit le silence : *« Quina garrofa que hi claves! »*[178]. Je continuai comme si je n'avais rien entendu et dis : "Pour vous donner une idée plus claire de cette vérité très importante, je vais l'illustrer par une comparaison." Après avoir terminé mon explication, la même voix que précédemment a déclaré à haute voix : « Tens rao. »[179] Le lendemain, l'homme qui avait parlé est venu me voir et m'a fait une bonne confession générale.

299. Ce cas et bien d'autres que je pourrais raconter m'ont convaincu de l'utilité des comparaisons naturelles. A cet égard, Dieu m'a tellement favorisé qu'il n'y a pas de sujet que j'aborde sans trouver une comparaison naturelle, sans la moindre préméditation, et toujours une comparaison si pertinente qu'il semble que je l'ai préparée après une longue étude. Soyez béni, mon Dieu, pour m'avoir enrichi de ce don, car c'est le vôtre et non le mien. Je sais que, de ma propre initiative, je ne peux pas dire un mot ou avoir une seule bonne pensée ! Que tout cela soit pour votre plus grande gloire !

300. J'ai toujours été un lecteur avide d'œuvres d'auteurs de sermons, en particulier de matériaux utiles pour la prédication de missions. J'ai lu saint Jean Chrysostome, saint Alphonse de Liguori, Siniscalcqui, Barcia et le vénérable Jean d'Avila[180]. J'ai constaté que ce dernier auteur prêchait si clairement que tout le monde pouvait le comprendre et que personne ne se lassait de l'écouter, même si ses sermons duraient parfois deux heures. Vu le nombre d'exemples concrets qui lui venaient à l'esprit pendant qu'il parlait, il lui aurait été très difficile de dire ce qu'il faisait en moins de temps.

301. Jour et nuit, il ne pensait qu'à répandre la gloire de Dieu par la réforme des mœurs et la conversion des pécheurs. L'objectif principal de sa prédication était d'arracher les pécheurs à leur condition malheureuse en leur montrant la laideur du péché, la colère de Dieu, le châtiment terrible qui attendait les pécheurs impénitents et la récompense offerte à ceux qui étaient vraiment repentants et contrits.

Le Seigneur a donné à ses paroles une telle force que, comme le dit le vénérable Louis de Grenade, "un jour, au milieu d'un sermon sur la méchanceté de ceux qui, par amour du plaisir bestial, n'hésitent pas à offenser le Seigneur notre Dieu, je l'ai entendu citer ce passage de Jérémie : *' Cieux, soyez-en consternés, horrifiés, épouvantés !'*[181] En vérité, il parlait avec une telle crainte et un tel esprit que j'ai cru qu'il faisait trembler les murs mêmes de l'église".

302. À l'époque où le Vénérable Avila prêchait à Grenade, un autre prédicateur, le plus célèbre de son temps, y prêchait également. Les gens s'éloignaient des sermons de ce dernier en se croisant les bras,

[178] Expression catalane qui signifie "C'est un sacré bobard et que vous voulez nous faire avaler".
[179] En catalan pour dire "Tu as raison".
[180] De la bibliothèque du saint, il reste des exemplaires des œuvres des auteurs suivants : Saint Jean Chrysostome, *Œuvres complètes* (Venise, 1870) ; Saint Alphonse M. Liguori, *Sermons* (Bassano, 1829), *Selva* (Bassano, 1833), et ses œuvres de théologie morale ; Siniscalcqui, *Carême* (Venise, 1773) ; Barcia, *Carême* (Barcelone, 1686), *L'éveilleur chrétien, Sermons doctrinaux* (Barcelone, 1687), *L'éveilleur eucharistique chrétien* (Barcelone, 1690) ; Saint Jean d'Avila, *Œuvres* (Madrid, 1759).
[181] Jr : 2, 12.

émerveillés par tant de choses si bien dites. Mais lorsqu'ils avaient fini d'écouter le Vénérable Avila, ils repartaient tous la tête baissée, silencieux, sans adresser un seul mot à leur voisin, humiliés et le cœur brisé par la force de la vérité, par la vertu et l'excellence du prédicateur. D'une seule pensée ou d'un seul mot, il a touché le cœur de ses auditeurs et l'a enflammé.

303. J'ai choisi d'inclure ici une partie de l'œuvre de ce vénérable père parce que son style est celui que j'ai le plus adopté et pratiqué, avec les résultats les plus gratifiants. Que le Seigneur notre Dieu soit glorifié pour m'avoir fait connaître les écrits de ce grand maître des prédicateurs et père de bons prêtres très zélés !

304. Chaque fois que je me rendais dans une ville, je prêchais non seulement le sermon quotidien de la mission, mais aussi un sermon séparé pour les prêtres (à moins qu'ils ne fassent une retraite, auquel cas je leur prêchais chaque jour le matin et le soir). J'ai également prêché à toutes les religieuses, les Sœurs de la Charité et les Tertiaires dans les couvents locaux, aux hommes de la Société Saint-Vincent-de-Paul, aux femmes, aux prisonniers, aux garçons et aux filles, et aux malades. En un mot, il n'y a pas une seule institution pieuse ou charitable que je n'ai pas visitée ou dans laquelle je n'ai pas prêché. Quant au reste de mon temps, je le passais au confessionnal, entendant des confessions générales tout au long de la matinée et de l'après-midi.

305. Soyez béni, mon Dieu, pour m'avoir donné la force, la santé et bien d'autres choses encore, afin que je puisse supporter une charge de travail si grande et si continuelle. Je suis certain que sans une aide spéciale du ciel, il m'aurait été impossible de supporter la charge de travail fatigante et prolongée que j'ai supportée de 1840 à 1847, lorsque je suis allé aux îles Canaries avec cet homme vertueux et zélé, l'évêque Bonaventure Codina[182].

306. Outre les missions paroissiales, j'ai donné des retraites au clergé, aux religieuses, aux étudiants, aux laïcs et aux garçons et filles se préparant à leur première communion.

Chapitre XX

LES EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

Le cinquième moyen

307. Comme je l'ai déjà mentionné ailleurs[183], j'ai fait les Exercices Spirituels chaque année de ma vie depuis que je suis étudiant. Je les ai faits pour la première fois en suivant le texte de saint Ignace lorsque j'étais à Rome - une fois seul, en arrivant dans cette ville, et une autre fois dans la Compagnie de Jésus, avant de devoir la quitter pour cause de maladie. Ce sont les pères jésuites eux-mêmes qui les ont dirigés, et ce sont eux qui m'ont le plus marqué.

308. Lorsque j'ai dû quitter les Jésuites pour cause de maladie, on m'a donné un exemplaire des Exercices de Saint Ignace, avec les explications du Père Diertins, et j'ai toujours suivi ce texte lorsque j'ai fait les Exercices[184]. L'estimé clergé de Vich a demandé à emprunter le livre pour le faire réimprimer. L'imprimerie Trullas s'en chargea.

309. Je les ai aussi donnés plusieurs fois à des laïcs, hommes et femmes séparément, chacun à son tour, et j'ai remarqué que les résultats étaient plus solides et durables que ceux des missions. C'est pourquoi j'ai publié un livre intitulé Les Exercices de saint Ignace, expliqués par moi, qui a été très populaire et qui a produit et produit encore des effets merveilleux. En faisant bien les Exercices, les pécheurs se convertissent, les justes restent et se perfectionnent dans la grâce. Que tout cela soit pour la plus grande gloire de Dieu[185]. Je voudrais également mentionner que Sa Majesté la Reine suit ce livre pour faire ses Exercices annuels et a conseillé à ses dames d'honneur de faire de même, en suivant le même livre.

---

[182] Dans le procès de béatification de Claret, les docteurs ont attribué la santé du saint, au milieu de tous ses travaux apostoliques, à des causes surnaturelles (cf. *Procès apostolique*, Vich, session 47). (Cf. *Procès apostolique*, Vich, session 47.) Son voyage aux îles Canaries eut lieu en 1848, et non en 1847. (Cf. paragraphes 478 et suivants).

[183] Cf. part. 92 et 107.

[184] Conservé aux Archives Clarétaines, Rome. Fortement marqué et souligné.

[185] *Exercices spirituels de saint Ignace, expliqués par Son Excellence Mgr Antoine Marie* (sic), *archevêque de Santiago de Cuba* (Madrid, D. F. Aguado, 1859). (Cf. *Écrits*, p. 279, note 126).

Chapitre XXI

LIVRES ET BROCHURES

Le sixième moyen

310. L'expérience m'a appris que l'une des forces les plus puissantes pour le bien est la presse, même si, lorsqu'on en abuse, elle peut aussi être l'une des armes les plus puissantes pour le mal. Grâce à la presse, tant de bons livres et de brochures sont diffusés qu'il faut en louer Dieu. Tout le monde ne souhaite pas ou ne peut pas entendre la parole de Dieu, mais tout le monde peut lire ou écouter la lecture d'un bon livre. Tout le monde ne peut pas aller à l'église pour entendre la Parole de Dieu, mais un livre peut aller à la maison. Le prédicateur ne peut pas toujours prêcher, mais un livre délivre toujours le même message, inlassablement, et est toujours prêt à répéter ce qu'il dit. Il ne s'offusque pas que son lecteur le prenne et le repose mille fois. Il est toujours prêt à s'adapter aux souhaits de son lecteur.

311. Lire de bons livres a toujours été considéré comme très utile, mais de nos jours, c'est une véritable nécessité. Je dis que c'est aujourd'hui une nécessité parce que la passion de la lecture est telle que si les gens n'ont pas de bons livres, ils en liront de mauvais. Les livres sont la nourriture de l'âme, et tout comme le corps est nourri par des aliments sains et abîmé par des aliments toxiques, il en va de même pour la lecture et l'âme. Si les gens lisent de bons livres adaptés à leurs besoins personnels et à leur situation, ils seront nourris et se développeront. Mais s'ils lisent de mauvais livres, des magazines impies, des brochures hérétiques et d'autres ouvrages pernicieux, leurs croyances seront corrompues et leur morale pervertie. Les mauvais livres commencent par égarer l'esprit, puis corrompent le cœur ; et comme le Christ lui-même l'a dit, c'est d'un cœur corrompu que découlent tous les maux[186], jusqu'à ce qu'on en arrive à nier la vérité première, l'existence de Dieu, qui est à l'origine de toute vérité : "L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu"[187].

312. De nos jours, il est donc deux fois plus nécessaire de faire circuler de bons livres. Mais ces livres doivent être petits, car les gens d'aujourd'hui se pressent tellement et sont pressés de tous côtés par mille demandes différentes - sans parler de la concupiscence des yeux et des oreilles qui a atteint un tel point que les gens doivent tout voir et tout entendre et voyager partout - qu'un tome épais ne sera tout simplement pas lu. Il ne fera que prendre la poussière sur les étagères des librairies et des bibliothèques. C'est parce que j'en suis convaincu que, avec l'aide de la grâce de Dieu, j'ai publié tant de brochures et de tracts.

313. Le premier livret que j'ai publié contenait des conseils spirituels que j'avais écrits à l'origine pour les religieuses de Vich. Je venais de leur donner une retraite et, pour les aider à se souvenir de ce que j'avais prêché, j'avais prévu de leur laisser ces conseils par écrit. Avant de leur remettre un projet que chacune pouvait copier à la main, je l'ai montré à mon cher ami, le Dr Jaime Passarell, chanoine de la cathédrale de Vich. Il m'a dit qu'il le ferait imprimer pour éviter aux moniales de le recopier. Le livret leur serait ainsi utile, ainsi qu'à d'autres. Comme je le tenais en haute estime pour sa sagesse et sa vertu, j'ai consenti et la brochure a été imprimée. C'est ainsi que j'ai publié mon premier livre.

314. Encouragé par les bons résultats de ce premier livre, j'ai décidé d'en écrire un second intitulé Conseils aux jeunes filles. Ensuite, j'ai écrit toute une série de livres de "conseils" : aux parents, aux enfants, aux jeunes et autres, comme on peut le voir dans le catalogue de la Bibliothèque religieuse.

315. Au cours de mes missions, j'ai rencontré toutes sortes de besoins et, à chaque fois, j'ai rédigé une brochure ou un dépliant sur le sujet. Si je remarquais que les chansons osées étaient populaires dans la ville que je visitais, je publiais une chanson avec un message spirituel ou moral. C'est pourquoi presque toutes mes premières brochures étaient des feuilles de chant.

316. Une autre de mes premières publications était un dépliant contenant des aides pour vaincre l'habitude de jurer. Dans les années où j'ai commencé à prêcher, il y avait tellement de jurons graves partout qu'on avait l'impression que l'enfer s'était déchaîné sur la terre juste pour faire jurer les hommes.

317. L'impureté, elle aussi, était tellement incontrôlable que j'ai écrit deux brochures pour aider à la surmonter. La dévotion à la Bienheureuse Vierge Marie étant un puissant remède contre tous les maux, j'ai commencé chaque brochure par la prière qui commence par " Ô Vierge et Mère de Dieu ", que l'on

[186] Cf. Mt 15, 19 ; Lc 7, 21.
[187] Ps 14, 1 ; 53, 1.

trouve dans presque tous mes livres et brochures[188] : " Ô Vierge et Mère de Dieu ", que l'on retrouve dans presque tous mes livres et brochures. J'ai utilisé les mots "Vierge et Mère" parce qu'ils me rappelaient quelque chose que j'avais découvert au cours de mes lectures d'été lorsque j'étais étudiant. J'ai lu dans la vie de Saint Philippe Néri (un ouvrage en deux volumes in quarto du Père Conciencia)[189], que le Saint aimait toujours joindre ces mots parce qu'ils honorent grandement Marie et l'inclinent à nous aider. Le reste de la prière est un acte de consécration à la Sainte Vierge.

318. J'ai pu constater par moi-même que cette brochure donnait d'excellents résultats, et j'ai donc décidé d'en écrire d'autres au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir dans la société. J'ai toujours été très généreux en les distribuant, non seulement aux adultes, mais aussi aux garçons et aux filles. Selon la coutume locale, les enfants s'approchaient pour baiser la main du prêtre et demander une image pieuse ; je m'arrangeais donc toujours pour avoir les poches pleines de ces tracts. Je voudrais raconter une seule des nombreuses anecdotes que je pourrais raconter sur la façon dont Dieu est glorifié par la distribution de tracts.

319. Un après-midi, alors que je me promenais dans une rue de l'une des plus grandes villes d'Espagne, un petit garçon s'est approché de moi, m'a baisé la main et m'a demandé une image pieuse, que je lui ai donnée. Très tôt le lendemain, je suis allé, selon ma coutume, célébrer la messe à l'église, après quoi j'aurais normalement pris place dans le confessionnal, car il y avait toujours un grand nombre de personnes qui attendaient. Après la messe, je me suis agenouillé dans le sanctuaire pour faire mon action de grâce. Je n'étais pas là depuis longtemps lorsqu'un homme de grande taille et de forte corpulence, avec une grosse moustache et une barbe fournie, s'est approché de moi. Il tenait sa cape avec ses mains, de sorte que les seuls traits que je pouvais distinguer étaient son nez et son front. Ses yeux étaient fermés et le reste de son visage était couvert par ses sourcils, sa moustache et sa barbe, ainsi que par le haut col de fourrure de sa cape. D'une voix tremblante et rauque, il m'a demandé si je voulais bien entendre sa confession. Je lui ai répondu par l'affirmative et lui ai demandé d'aller m'attendre dans la sacristie, où je le rejoindrais après avoir terminé mon action de grâce. Bien que d'autres hommes et femmes fassent la queue pour se confesser, quelque chose me disait que je devais l'entendre à part des autres, car d'après son apparence, je sentais que c'était la bonne chose à faire ; et comme les choses se sont avérées, c'est ce qui s'est passé. Je me rendis à la sacristie où il n'y avait personne d'autre que nous deux et, malgré cela, je le conduisis au fond de la pièce.

320. Je me suis assis, il s'est agenouillé devant moi et s'est mis à pleurer avec tant de découragement que je n'ai pas su quoi dire pour le calmer. Je lui posai plusieurs questions pour essayer de découvrir la cause de sa souffrance, et finalement, au milieu des larmes, des soupirs et des sanglots, il me dit : "Père, hier vous marchiez dans la rue où j'habite, et comme vous passiez devant la porte de la maison où je loge, un petit garçon est sorti en courant et vous a baisé la main. Il vous a demandé une image pieuse et vous la lui avez donnée. Le petit garçon est reparti avec, tout content, et après l'avoir tenue un moment, il l'a posée sur une table et est parti jouer avec les autres garçons. J'étais seul à la maison, je regardais tout cela et ma curiosité s'est emparée de moi. Pour passer le temps, j'ai pris l'image et je l'ai lue. Mon père, je ne peux pas vous dire ce que j'ai ressenti. C'est comme si une flèche m'avait traversé le cœur. J'ai alors décidé de me confesser. Je me suis dit : "Puisque Dieu a choisi d'utiliser ce brave homme pour te donner une vraie connaissance de toi-même, tu dois te confesser à lui". J'ai passé toute la nuit à pleurer et à faire mon examen de conscience, et maintenant je suis là, à attendre de confesser mes péchés. Père, je suis un grand pécheur. J'ai 50 ans et je ne me suis pas confessé depuis mon enfance. J'ai été le chef d'une très mauvaise bande. Mon père, y a-t-il un espoir de pardon pour des gens comme moi ?

"Oui, mon cher monsieur", ai-je dit. "Oui, en effet. Prends courage et fais confiance à la bonté et à la miséricorde de Dieu. Le bon Dieu t'a appelé parce qu'il veut te sauver, et tu as bien fait de ne pas endurcir

[188] En Catalogne, cette prière est devenue aussi populaire que le "Salve Regina". Elle ressemble à la consécration popularisée en Italie par le père Zuchi, mais présente des traits tout à fait originaux. Elle se lit comme suit : "O Vierge et Mère de Dieu, je m'abandonne à toi comme ton enfant, et en l'honneur et la gloire de ta pureté, je t'offre mon âme et mon corps, mon esprit et mes sens, et te demande de m'obtenir la grâce d'éviter tout péché. Amen." (Puis, trois fois :) "Mère, voici votre fils !" J'ai placé ma confiance en vous, bonne Mère, et je ne serai jamais confondu. Amen." (Cf. Ramos, *Un apôtre de Marie*, pp. 315 et suivantes) Au par. 830 de l'*Autobiographie*, Claret mentionne une conversion extraordinaire attribuée à la récitation de cette prière.

[189] Emmanuele Conciencia, *Vie de saint Philippe Néri*, 2 volumes (Madrid, 1760), vol. 1, p. 277.

ton cœur. Tu as tenu ta résolution de faire une bonne confession". Il a fait sa confession, je l'ai absous et il était si heureux qu'il ne pouvait plus parler.

321. Si toutes les brochures et images n'avaient abouti qu'à cette seule conversion, j'aurais pensé que le temps passé avait été bien utilisé et j'aurais été satisfait de tous les efforts et de l'argent consacrés à leur impression. Cependant, ce n'est pas le seul cas où quelqu'un s'est converti en lisant les brochures que j'ai publiées.

322. A Villafranca del Panades, quatre condamnés avaient refusé de se confesser après avoir été amenés à la chapelle pendant trois jours ; mais après avoir lu une brochure que j'avais donnée à chacun d'eux, ils ont réfléchi, se sont confessés, ont reçu le Viatique[190] et sont morts d'une mort édifiante. Beaucoup - beaucoup - ont été convertis en lisant une brochure. Mon Dieu, comme vous êtes bon ! Vous trouvez en toutes circonstances le moyen de répandre vos miséricordes sur de pauvres pécheurs. Que vous soyez béni à jamais. Amen.

Chapitre XXII

DU MÊME SUJET (LIVRES ET BROCHURES), DES CONVERSATIONS QUOTIDIENNES, DES MÉDAILLES, DES IMAGES, DES CHAPELETS ET DES SCAPULAIRES

Le septième moyen

323. Grâce à Dieu, tous mes livres ont eu des résultats heureux, mais ceux qui, à mon avis, ont converti le plus de personnes sont *Le droit chemin* et *Le catéchisme expliqué*. Je rencontre un grand nombre de personnes qui attribuent leur conversion à la lecture de ces deux livres. Même ici, à la cour royale, il ne se passe pas un jour sans que je rencontre quelqu'un qui a décidé de changer de vie après avoir lu l'un de ces livres. Il semble que tout le monde cherche à s'en procurer un exemplaire, et les lecteurs ne peuvent pas le lâcher avant de l'avoir terminé. Les gens de toutes les classes sociales veulent un exemplaire, et la demande est si forte que j'ai dû sortir une édition de luxe pour les classes aisées, que la Reine, le Roi, la Princesse, les dames d'honneur et toute la noblesse ont achetée. On peut dire sans risque de se tromper que, dans la haute société, il n'y a pas une résidence ou un palais qui ne possède un ou plusieurs exemplaires de luxe de *Le droit chemin*. Il en va de même pour l'édition normale dans les autres classes sociales.[191]

324. Je ne sais pas comment j'ai pu écrire autant de livres différents. Vous devez l'avoir fait, Seigneur. Je sais que c'est une mauvaise expression, je n'ai rien écrit, c'est toi qui as tout fait. Mon Dieu, vous vous êtes servi de moi, un instrument sans valeur, sans connaissance, sans talent, sans temps pour faire tout cela. Mais, sans que je le sache, vous m'avez donné toute l'aide dont j'avais besoin. Que vous en soyez béni, mon Dieu !

325. Mon objectif a toujours été de rechercher la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes ; c'est pourquoi j'ai choisi d'écrire sous la forme de livres de conseils destinés à toutes les classes de la société. Mais deux classes étaient plus chères à mon cœur : tout d'abord, les garçons et les filles. C'est pour eux que j'ai publié non seulement les quatre catéchismes que j'ai déjà mentionnés, mais aussi plusieurs autres livrets et brochures.

326. L'autre groupe qui a le plus retenu mon attention est le clergé. Si tous ceux qui étudient pour servir dans l'Église étaient des hommes de vocation, de vertu et d'étude authentiques, quels bons prêtres nous aurions et combien de convertis nous ferions ! C'est ce que j'avais à l'esprit en publiant mon ouvrage en deux volumes, Le séminariste bien instruit, qui a fait le bonheur de tous ses lecteurs[192]. Que tout cela soit pour le plus grand honneur et la plus grande gloire de Dieu !

---

[190] Cela s'est passé en 1850. (Cf. Fernandez, *El Beato*, vol. 1, p. 583).

[191] *Le droit Chemin* (El Camino recto) a été le livre de piété le plus populaire jamais publié en Espagne. Cependant, il ne s'agit pas, comme son titre pourrait le suggérer, d'un simple recueil de dévotions, mais d'un manuel de formation à la vie chrétienne et à la piété. Il est complet, compréhensible par tous et plein d'onction sans art. On estime qu'il a été tiré à deux millions d'exemplaires.

[192] Madrid, 1860 et 1861. Le premier volume traite de la formation générale d'un séminariste. Le second est un commentaire ascétique du rituel d'ordination, ainsi qu'un répertoire ascétique et pastoral pour l'administration des sacrements.

327. Et parce que nous avons été créés non seulement pour connaître, aimer et servir Dieu, mais aussi pour le louer, j'en ai conclu que le clergé, afin de remplir toutes ses fonctions, devait connaître le chant simple. C'est dans cet esprit que j'ai écrit et publié un livre contenant la méthode la plus courte et la plus facile pour chanter les louanges de Dieu[193].

328. Dans tous les livres que j'ai publiés, je n'ai pas recherché le gain financier, mais seulement la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes. Je n'ai jamais gagné un centime sur les ouvrages que j'ai publiés. Au contraire, j'ai donné des milliers et des milliers d'exemplaires gratuits. Je le fais encore aujourd'hui et j'espère le faire jusqu'à ma mort, car je considère que c'est la meilleure aumône que l'on puisse faire de nos jours.

329. Pour pouvoir donner des livres ou les vendre le moins cher possible, j'envisageai de créer une presse religieuse sous la protection de Notre-Dame de Montserrat, patronne de la Catalogne, et sous celle de Saint-Michel[194]. J'en ai fait part aux Pères Caixal[195] et Palau[196], alors chanoines de la cathédrale de Tarragone et aujourd'hui évêques respectivement d'Urgel et de Barcelone. Ils la gèrent toujours sous la direction immédiate d'un administrateur.

330. Pour se faire une idée des réalisations passées et présentes de la Bibliothèque religieuse, il suffit de visiter ses bureaux et ses presses et de lire le catalogue de ses publications. Mais cela ne suffit pas, car plusieurs ouvrages ont été réimprimés à plusieurs reprises - certains jusqu'à 38 fois - à plusieurs milliers d'exemplaires à chaque impression.

331. Grâce aux bureaux de la Bibliothèque religieuse, le clergé et les laïcs ont pu et peuvent encore acheter de bons livres, les meilleurs disponibles et aux prix les plus bas. En effet, aucune presse en Espagne n'offre des livres imprimés aussi correctement et avec la même qualité de caractères et de papier que ceux imprimés par la Bibliothèque religieuse. Je dois à Dieu d'innombrables remerciements pour m'avoir inspiré une entreprise aussi ambitieuse et avantageuse.

332. Puisque je parle de livres, je dois mentionner le soutien apporté à la Bibliothèque religieuse par l'Académie de Saint-Michel, approuvée par Sa Sainteté Pie IX et par charte royale[197]. Leurs Majestés la Reine et le Roi sont d'ailleurs membres de ses premiers rangs. Le conseil d'administration de l'Académie se réunit tous les dimanches à Madrid pour réaliser les objectifs de ses statuts. Il existe un certain nombre d'antennes à Madrid et dans toutes les grandes villes d'Espagne, et le bien qu'elles font est incalculable.

333. Les bons livres et les bonnes brochures produisent toujours de bons effets, mais jamais autant que lorsqu'ils sont distribués pendant les missions, où non seulement ils appuient le message prêché aux gens, mais les aident à persévérer dans les progrès qu'ils ont accomplis. C'est pourquoi je distribue toujours autant d'imprimés lors des missions et autres prédications.

334. Un autre moyen très efficace de faire le bien est de participer à des conversations familières avec les gens. On peut accomplir beaucoup de choses par ce moyen. Parmi les premiers Jésuites, il y avait un frère laïc qui faisait ses courses tous les jours, et au cours de sa tournée, les conversations qu'il tenait avec les gens étaient si efficaces qu'il convertissait plus d'âmes que n'importe quel autre missionnaire. J'ai lu cette histoire lorsque j'étais étudiant et je l'ai tellement appréciée que j'ai suivi la même pratique aussi souvent que les circonstances me l'ont permis[198].

335. Si le sujet de la mort était abordé ou si une cloche funèbre sonnait, je saisissais l'occasion pour parler de notre fragilité humaine, de l'incertitude de notre vie et du fait que nous devrons rendre compte de notre vie à Dieu lorsque nous mourrons. Le tonnerre et les éclairs évoquaient le jugement et je parlais de ce grand jour. Debout près d'un foyer ardent, je faisais allusion aux feux de l'enfer. Un jour, je

---

[193] *L'art du chant ecclésiastique et Livre de chants à l'usage des séminaristes* (Madrid, 1861). "Les préparatifs de ce livre m'ont donné plus de mal que tous les autres à cause de la diversité des opinions dans le domaine du chant" (*Correspondance*, Lettre 952).

[194] Fondée à Barcelone en 1848.

[195] L'évêque Joseph Caixal Estrade (1803-79) fut l'un des amis et collaborateurs les plus proches de Claret. Ancien chanoine de Tarragone, il devint l'un des cofondateurs de la Bibliothèque religieuse, évêque d'Urgel, et l'un des Pères de Vatican 1 (1870). Il fut emprisonné par le général Martinez Campos (1876) et mourut en exil à Rome.

[196] Mgr Antoine Palau y Termens (1806-62), chanoine de Tarragone, fondateur et directeur de la Revista Catolica, devient évêque de Vich (1853) et de Barcelone (1858).

[197] L'Académie de Saint-Michel a été approuvée en 1859. (Cf. par. 581.)

[198] Il a probablement lu l'histoire dans *La Pratique de la Perfection de Rodriguez*, pt. 3, tr. 1, chap. 3

discutais avec un curé au coin du feu, dans sa cuisine, et la conversation que je tenais avec lui comme un simple passe-temps l'a tellement ému que, dès le lendemain, il m'a fait une confession générale de choses qu'il n'avait jamais osé confesser auparavant. À la suite de cette seule conversation, il a été touché et s'est véritablement converti.

336. Lorsque je voyageais, j'engageais la conversation avec ceux qui me accompagnaient sur les différentes choses que nous voyions. Si je voyais des fleurs, je les montrais du doigt et je faisais remarquer que, comme ces plantes produisaient des fleurs belles et parfumées, nous devrions produire des vertus. La rose, par exemple, nous enseigne l'amour, le lys symbolise la pureté, la violette, l'humilité, etc. Nous devons, comme le dit l'Apôtre, être "en tout lieu la bonne odeur du Christ"[199]. Si je voyais un arbre chargé de fruits, je ferais remarquer que nous devons, nous aussi, porter le fruit des bonnes œuvres, pour ne pas finir comme les deux figuiers de l'Évangile[200]. Si nous passions près d'une rivière, je dirais que l'eau qui coule nous rappelle que nous passons vers l'éternité. Si nous entendions des oiseaux chanter ou de la musique, je ferais référence au chant nouveau et éternel du ciel, etc. J'ai personnellement été témoin de la grande valeur de ces conversations ; leur effet était semblable à celui de la conversation que le Christ a eue avec les deux voyageurs sur la route d'Emmaüs[201]. J'ai aussi constaté qu'elles avaient l'avantage d'éviter les discussions inutiles et les ronchonnements[202].

337. J'ai découvert qu'un autre moyen puissant de faire le bien était de distribuer des chapelets et d'apprendre aux gens à s'en servir. J'ai également distribué des médailles et j'ai dit aux gens de les porter et de les embrasser matin et soir. J'ai fait de même avec les scapulaires, en expliquant leur signification et la manière de les porter.

338. J'ai également découvert que je pouvais encourager la piété en obtenant la faculté de bénir des images, des chapelets, des médailles et des scapulaires. Lorsque les gens savaient que j'avais ces facultés, ils achetaient des objets religieux et, le jour dit, les apportaient à la mission où je les bénissais du haut de la chaire. En plus d'encourager leur ferveur, cela leur permettait d'avoir un souvenir de la mission et de se rappeler tout ce qui s'y était dit et fait.

339. J'ai aussi écrit un livre sur l'origine du scapulaire et sur les grâces et indulgences attachées à son port. De nombreux membres de la cour royale y ont été inscrits, en particulier la reine, le roi, le prince et les deux infantas, ainsi que toutes les dames de la cour[203].

Chapitre XXIII

LES VERTUS QUE JE CONSIDÈRE COMME ESSENTIELLES POUR UN MINISTÈRE EFFICACE. LA PREMIÈRE VERTU QUE J'AI RECHERCHÉE : L'HUMILITÉ

340. Jusqu'à présent, j'ai parlé des moyens ordinaires que j'ai utilisés pour produire du fruit. Je voudrais maintenant parler des vertus que je sais nécessaires à tout missionnaire pour porter du fruit.

Cicéron, parlant de l'orateur, dit qu'il doit maîtriser tous les arts et toutes les sciences[204]. Dans le même ordre d'idées, je dirais que le missionnaire apostolique doit être un modèle de toutes les vertus : il doit, en fait, être la vertu personnifiée. Suivant l'exemple du Christ, il doit d'abord pratiquer, puis prêcher[205]. "Par ses actions, le missionnaire doit pouvoir dire avec l'Apôtre : "Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ"[206].

---

[199] 2 Co 2, 15.
[200] Mt 21, 19.
[201] Lc 24, 32.
[202] "Quand les gens du monde voient que nous ne pensons et ne parlons que de Dieu, ils sont très édifiés et profondément poussés à l'aimer" (Claret, *Mémoire de l'Académie de Saint-Michel* [Madrid, 1863]).
[203] *Origine de la dévotion au Scapulaire bleu* (Madrid, 1863).
[204] Une idée qu'il a trouvée, en substance, dans son exemplaire du *De oratore* de Cicéron (Paris, 1740), par. 6, p. 135.
[205] Ac 1, 1
[206] 1 Co 11, 1. L'un des points cardinaux de la spiritualité de Claret est l'idée que le missionnaire doit se conformer au Christ, le chef et le modèle des missionnaires. Toutes les vertus dont Claret parle ici sont dérivées d'une considération du style de vie effectivement suivi par Jésus dans sa prédication du Royaume de Dieu.

341. Je savais que si je voulais acquérir les vertus nécessaires pour devenir un véritable missionnaire apostolique, je devais commencer par l'humilité, que je considère comme le fondement de toutes les autres vertus[207]. Dès mon entrée au séminaire de Vich pour y étudier la philosophie, je commençai à faire un examen particulier de cette vertu d'humilité, et j'en avais bien besoin, car j'avais été si préoccupé à Barcelone d'esquisses, de machines et d'autres sottises de ce genre, que ma tête était toute gonflée de vanité et mon cœur souillé et flatté d'entendre tous les éloges et tous les compliments qu'on me faisait. Mon Dieu, pardonnez-moi, j'en suis vraiment désolé. Le souvenir de ma vanité m'a arraché plus d'une larme amère. Mais toi, mon Dieu, tu m'as humilié et je ne peux que te remercier selon les mots du prophète royal : "Oui, Seigneur, tu m'as humilié et j'ai continué à m'humilier, avec ton aide.

342. Au début de mon séjour à Vich, j'ai vécu une expérience qui n'est pas sans rappeler ce qui se passe dans la forge d'un maréchal-ferrant. Le forgeron enfonce une barre de fer dans le four, et lorsqu'elle est chauffée à blanc, il la retire, la place sur l'enclume et commence à la marteler. Son assistant le rejoint, et tous deux alternent les coups de marteau dans une sorte de danse rythmique jusqu'à ce que le fer prenne la forme prévue par le forgeron. Toi, mon Seigneur et Maître, tu as poussé mon cœur dans la fournaise des Exercices spirituels et de la réception fréquente des Sacrements ; et après avoir ainsi enflammé mon cœur d'amour pour toi et pour la Bienheureuse Vierge Marie, tu as commencé à me marteler d'humiliations, et moi aussi j'ai commencé à me marteler avec mon examen particulier sur cette vertu dont j'avais tant besoin[208].

343. Je répétais souvent la prière de saint Augustin : "Que je te connaisse, que je me connaisse moi-même"[209], et celle de saint François : "Qui es-tu et qui suis-je ?". Et j'imaginais le Seigneur me dire : "Je suis celui qui est, et tu es celui qui n'est pas ; tu n'es rien et moins que rien, puisque le néant n'a pas péché et que tu as péché"[210].

344. J'ai reconnu très clairement que tout ce que je peux considérer comme m'appartenant vraiment est un péché. Si je suis ou si j'ai quelque chose d'autre, je l'ai reçu de Dieu. Mon être physique ne m'appartient pas, il vient de Dieu. C'est lui qui m'a créé, qui me maintient en vie et qui, par le biais de la concurrence physique, me met en mouvement. Sans eau, même le moulin à eau le mieux construit ne peut tourner ; j'en suis venu à savoir qu'il en va de même pour moi, même dans mon être physique et naturel.

345. C'est d'autant plus vrai dans les ordres spirituel et surnaturel. Je me rends compte que je ne peux pas invoquer le nom de Jésus, ni avoir une seule bonne pensée, sans l'aide de Dieu. Car sans Lui, je ne peux absolument rien faire. Et pourtant, malgré tout ce que je sais, que de distractions j'ai !

346. Je sais que dans l'ordre de la grâce, je suis comme un homme qui peut se jeter dans une fosse profonde mais qui ne peut en sortir par ses propres efforts. Il en va de même pour moi : je peux pécher, mais je ne peux pas me libérer du péché sans l'aide de Dieu et les mérites de Jésus-Christ. Je peux me damner par moi-même, mais je ne peux pas être sauvé sans la bonté et la miséricorde de Dieu.

347. J'ai appris que la vertu d'humilité consiste à se rendre compte que je ne suis rien, que je ne peux rien faire d'autre que pécher, et que je dépends de Dieu en tout - être, conservation, mouvement et grâce - et que je suis très heureux de dépendre de Dieu plutôt que de moi-même. Puissé-je échapper au sort de Lucifer, qui voyait clairement que tout son être, naturel et surnaturel, dépendait de Dieu, et qui pourtant

---

[207] Le traitement de l'humilité par Claret est, de façon caractéristique, centré sur le Christ (par. 356). Motifs de l'humilité : parce qu'elle est essentielle à l'apostolat chrétien (par. 341) et parce qu'elle est agréable à Jésus (par. 356). Nature de l'humilité : la connaissance pratique de son propre néant et le plaisir de dépendre de Dieu (par. 347). Actes d'humilité : ne pas s'enorgueillir (par. 348) ; ne pas regarder les autres de haut ; être constamment conscient de son propre néant, même dans les moments de plus grande exaltation (par. 350) ; illuminations intérieures sur cette vertu (par. 343, 344) ; sens infus (par. 353) ; humiliations, surtout celles qui surviennent dans l'exercice du ministère (par. 342, 352) ; méditation et lecture (par. 343, 350) ; examen particulier (par. 351).

[208] Cet exemple est typique de la spiritualité du saint. L'initiative de Dieu pousse d'abord son cœur dans la fournaise de l'amour et le place sur l'enclume de l'humiliation ; le saint correspond de toutes ses forces et de tous ses moyens. Mais même alors, il sait que sa correspondance est elle-même une grâce.

[209] Saint Augustin, *Soliloques*, PL 32.885. Alphonse de Liguori, *Selva* (Bassano, 1833), vol. 1, p. 183. Exemplaire personnel de Claret.

[210] Expansion d'une idée tirée de Sainte Catherine de Sienne. Dans la copie de Claret du *Flos sanctorum* de Ribadeneira (Madrid, 1761, vol. 1, p. 665), il a souligné le passage suivant : "Tu sais, ma fille, qui je suis et qui tu es ? Tu seras bienheureuse si tu le sais. Je suis celui qui est, tu es celle qui n'est pas".

tomba par orgueil. En effet, sa claire connaissance n'était que spéculative, et il y opposa sa volonté, voulant être comme Dieu, non par la grâce, mais par sa propre puissance.

348. J'ai compris dès le départ que mes connaissances ne sont pratiques que lorsque je sens que je n'ai aucune raison de me vanter ou de m'enorgueillir parce que, de moi-même, je ne suis rien, je n'ai rien, je ne vaux rien, je ne peux rien et je ne fais rien. Je suis comme une scie dans les mains du charpentier.

349. J'ai aussi compris que je ne devais rien ressentir quand on me méprise, car n'étant rien, je ne mérite rien. Et j'ai mis cette connaissance en pratique, de sorte que je ne suis ni exalté par l'estime ou l'honneur, ni abattu par le blâme ou le déshonneur.

350. J'ai compris qu'un homme vraiment humble doit être comme une pierre qui, même si on la hisse au sommet d'un édifice, gravite toujours vers le bas. J'ai lu de nombreux auteurs ascétiques sur le sujet de l'humilité, pour me faire une idée plus claire de sa nature et apprendre les moyens qu'ils suggèrent pour l'acquérir[211]. J'avais l'habitude de lire la vie des saints les plus distingués pour cette vertu, afin de voir comment ils la pratiquaient, en raison de mon grand désir de parvenir à l'humilité.

351. C'est dans cet esprit que j'ai fait de l'humilité l'objet de mon examen particulier et que j'ai écrit mes résolutions, en les classant dans l'ordre où elles sont présentées dans mon livret *La Colombe*[212]. J'ai fait cet examen midi et soir pendant les quinze dernières années et je ne suis toujours pas humble[213]. Même quand je faisais de mon mieux, je remarquais en moi quelque nouvelle excroissance de vanité qu'il fallait réduire immédiatement - quelque sentiment d'autosatisfaction pour quelque chose qui avait bien tourné, ou quelque parole vaine qui s'échappait, que je devais regretter, me repentir, confesser et faire pénitence pour cela.

352. J'ai compris très clairement que notre Seigneur voulait que je sois humble et qu'Il m'aidait beaucoup dans cette direction en me fournissant des motifs pour m'humilier. Pendant mes premières années de mission, j'ai été très persécuté partout où j'allais, et à vrai dire, cela peut être très humiliant. Toutes sortes de vilaines calomnies ont été répandues à mon sujet. On disait que j'avais volé une mule, et je ne sais quelles autres bêtises. Dans toutes les villes où je suis allé, les seules choses que l'on entendait sur moi pendant la première moitié de la mission ou d'un autre service étaient des histoires idiotes, des mensonges et des calomnies. J'avais donc beaucoup à souffrir et à offrir à Dieu, et en même temps une riche occasion de pratiquer l'humilité, la patience, la douceur, la charité et d'autres vertus.

353. Cela a duré pendant toute la première moitié de la mission, et c'était la même chose où que j'aille. Mais du milieu à la fin de la mission, tout a changé du tout au tout. Le diable tentait alors l'approche inverse. Tout le monde disait que j'étais un saint et j'étais donc tenté de me gonfler de vanité. Mais notre Seigneur a pris soin de moi. Pendant les derniers jours de la mission, de grandes foules venaient assister aux sermons, à la confession, à la communion et aux autres services. On pouvait voir les riches résultats et entendre mes louanges de tous côtés. Mais ces jours-là, le Seigneur a permis que je ressente une tristesse si grande que je ne peux l'expliquer qu'en disant que c'était la Providence spéciale de Dieu, qui a laissé cette tristesse peser sur moi comme un lest, afin que les vents de la vanité ne puissent pas m'emporter.

354. Mon Dieu, soyez béni pour avoir si bien pris soin de moi. Combien de fois aurais-je perdu le fruit de tous mes travaux si vous ne m'aviez pas gardé. Seigneur, j'aurais été comme une poule qui pond un œuf. Elle caquette, le fermier vient prendre l'œuf, et ainsi, bien qu'elle ait pondu beaucoup d'œufs par an, elle les perd tous à cause de son caquetage. Mon Dieu, si tu ne m'avais pas fait taire quand j'avais envie de parler de mes sermons, etc., j'aurais été comme cette poule insensée, caquetant et perdant non seulement tout le bien qu'elle en tire, mais recevant une punition bien méritée. Car vous avez dit : "Je ne donnerai pas ma gloire à un autre"[214], et moi, en en parlant, j'aurais donné votre gloire au démon de la vanité. Alors vous auriez eu à me châtier, et à juste titre, Seigneur, pour avoir donné le mérite non pas

---

[211] Claret annotated the following works on humility: St. John of Avila, Audi Filia, chaps. 57-65;Rodr;guez,PracticeofPerfection, Treatise on Humility, 11, tr. 5, chaps. 6-7; Scaramelli, Ascetical Directory, tr. 3, art. 11, chaps. 1-4.

[212] Le titre complet était *Résumé des principaux enseignements nécessaires aux âmes aspirant à la perfection. Écrit sous le symbole de la colombe* (Barcelone, 1847). Il fut d'abord publié sous forme de brochure, puis, un an plus tard, sous forme de livret.

[213] De 1847 à 1862.

[214] Is 42, 8.

à vous, mais à votre ennemi juré, le diable. En fin de compte, Seigneur, vous seul savez si le diable a réussi à dérober quelque chose malgré toute l'aide puissante que vous m'avez apportée. Ayez pitié de moi, Seigneur !

355. Pour ne pas me laisser emporter par la vanité, je me suis efforcé de garder à l'esprit les douze degrés d'humilité énumérés par saint Benoît et approuvés par saint Thomas (IIa, IIae, q. 161, a. 6) :

Premièrement, être humble intérieurement et extérieurement, dans le cœur et dans le corps, avec les yeux tournés vers la terre - car c'est ce que signifie le mot *humi-litas* (terre-liberté).
Deuxièmement, parler avec parcimonie, raisonnablement et calmement.
Troisièmement, ne pas être trop enclin à rire.
Quatrièmement, ne pas parler à moins qu'on ne vous adresse la parole.
Cinquièmement, ne pas faire son travail habituel différemment des autres.
Sixièmement, se considérer comme le plus bas de tous et le dire sincèrement.
Septièmement, se croire indigne et inutile à quoi que ce soit.
Huitièmement, connaître ses défauts et les admettre franchement.
Neuvièmement, faire preuve d'une obéissance prompte dans les tâches difficiles et d'une obéissance patiente dans les tâches extrêmement dures.
Dixièmement, obéir et être soumis aux supérieurs.
Onzièmement, ne rien faire de sa propre volonté.
Douzièmement, craindre Dieu et garder sa sainte loi toujours présente à l'esprit.[215]

356. Plus encore que l'enseignement contenu dans ces douze degrés, je me suis efforcé d'imiter Jésus, qui nous dit à tous : "Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes"[216]. J'ai donc constamment pensé à Jésus, dans la crèche, dans l'atelier du charpentier, sur le Calvaire. J'ai médité sur ses paroles, ses sermons, ses actions ; sur la façon dont il mangeait, s'habillait et voyageait de ville en ville. J'ai puisé du courage dans son exemple et je me suis demandé : "Comment Jésus aurait-il agi dans ce cas ?" M'efforcer de l'imiter me remplissait de contentement et de joie, car j'étais heureux de penser que mon modèle était aussi mon Père, mon Maître et mon Seigneur. Mon Dieu, comme vous êtes bon ! Vous m'avez donné ces saintes inspirations pour m'aider à vous imiter et à être humble. Que vous soyez loué, mon Dieu, car si vous aviez donné à quelqu'un d'autre la grâce et l'aide que vous m'avez données, comme il aurait été différent de ce que je suis !

Chapitre XXIV

LA DEUXIÈME VERTU QUE J'AI RECHERCHÉE : LA PAUVRETÉ [217]

357. Voyant que le Seigneur, par pure volonté et sans aucun mérite de ma part, m'appelait à endiguer le torrent de la corruption et à guérir les maux d'une société moribonde, j'ai pensé que je devais me consacrer à l'étude et à la connaissance approfondie des maladies de ce corps social. C'est ce que j'ai fait, et j'ai découvert que ce monde n'est rien d'autre que l'amour des richesses, l'amour de l'honneur et l'amour des plaisirs sensuels. La race humaine a toujours été portée par cette triple concupiscence[218], mais de nos jours, la soif des biens matériels dessèche le cœur et les entrailles des sociétés modernes.

358. Je constate que nous vivons dans un siècle qui non seulement adore le veau d'or comme le faisaient les anciens Hébreux[219], mais qui vénère l'or avec tant d'avidité qu'il a fait tomber de leur piédestal les vertus les plus généreuses. J'ai vu cette époque comme celle où l'égoïsme a fait oublier aux hommes

---

[215] Saint Benoît, *Règle*, chap. 7. Saint Thomas inverse l'ordre de cette règle. Claret a étudié le *Traité des vertus* de saint Thomas (cf. note du par. 105) et suit de près le texte de la Somme.
[216] Mt 11, 29.
[217] Claret considérait la pauvreté comme un élément essentiel pour suivre le Christ, le Prêcheur (pars. 362, 370;130-135). Parmi les textes dans lesquels il a découvert les éléments de sa vocation, il en a souligné certains qui se rapportent directement à la pauvreté (par exemple, Lc 9, 59, Is 48, 10 dans l'édition de la Vulgate). Son acceptation de la pauvreté ne souffre d'aucune réserve : « Je n'avais rien, je ne voulais rien, je refusais tout » (par. 359). Cette pauvreté dans le ministère de la prédication rappelle la pratique de saint Dominique et de tous les grands prédicateurs apostoliques.
[218] Jn 2, 16.
[219]

leurs devoirs les plus sacrés envers leurs voisins et leurs frères - car nous sommes tous des images de Dieu, des enfants de Dieu, rachetés par le Précieux Sang de Jésus-Christ, et destinés au ciel.

359. Je pensais que ce terrible géant, que les gens du monde appellent tout-puissant, devait être confronté à la sainte vertu de la pauvreté. Ainsi, partout où je rencontrais l'avidité, je lui opposais la pauvreté. Je n'avais rien, je ne voulais rien, je refusais tout[220]. Je me suis contenté des vêtements que je portais et de la nourriture qui m'était proposée. Je portais tout ce que j'avais dans un bandana. Le contenu de mes bagages se résumait à un bréviaire d'une année entière, une liasse de sermons, une paire de chaussettes et une chemise supplémentaire - rien de plus.

360. Je n'ai jamais eu d'argent et je n'en ai jamais voulu. Un jour, j'ai eu un choc. J'ai mis la main dans la poche de mon manteau et j'ai cru sentir une pièce de monnaie. Horrifié, je l'ai sortie et j'ai été très soulagé de découvrir qu'il ne s'agissait pas d'une pièce, mais d'une médaille que quelqu'un m'avait offerte il y a longtemps. J'ai eu l'impression de revenir à la vie d'entre les morts, tant l'horreur que je ressentais pour l'argent était grande.

361. Je n'avais pas d'argent, mais je n'en avais pas besoin. Je n'en avais pas besoin pour les chevaux, les voitures ou les trains, car je voyageais toujours à pied, même si j'ai dû faire quelques petits voyages assez longs, comme je le raconterai plus tard. Je n'en avais pas besoin pour les repas, car je les mendiais partout où j'allais. Je n'en ai pas eu besoin non plus pour mes vêtements, car le Seigneur a préservé mes vêtements et mes chaussures presque comme il l'a fait pour les vêtements des Hébreux dans le désert. Je savais très bien que la volonté de Dieu était que je n'aie pas d'argent, que je n'accepte rien d'autre que le repas qui m'était offert, que je n'emporte jamais de provisions.

362. Je savais que les gens étaient profondément impressionnés par ce détachement, et c'est pourquoi j'étais déterminé à maintenir la position que j'avais prise. Pour m'encourager, je me rappelais l'enseignement du Christ à ce sujet et je le méditais constamment, en particulier ces mots : "Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient... Si vous voulez être parfaits, allez vendre ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et venez, suivez-moi.... Nul ne peut être mon disciple s'il ne renonce à tout"[221]

363. Je me suis toujours souvenu que Jésus était devenu pauvre lui-même, qu'il avait choisi de naître, de vivre et de mourir dans la plus grande pauvreté. J'ai pensé que Marie, elle aussi, avait toujours voulu être pauvre. Et j'ai pensé aussi à la façon dont les Apôtres ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ. Parfois, le Seigneur m'a fait sentir le poids de la pauvreté, mais seulement pendant un court moment. Ensuite, il me consolait avec tout ce dont j'avais besoin, et la joie que j'éprouvais à ressentir la pauvreté était si grande que les riches ne pourraient jamais jouir de toutes leurs richesses autant que je jouissais de ma pauvreté bien-aimée[222].

364. J'ai observé une chose, et le moins que je puisse faire est de l'écrire ici : Lorsque l'on est pauvre et que l'on veut vraiment l'être, librement et non par la force, alors on jouit de la douceur de la pauvreté. De plus, Dieu s'occupera de lui de deux manières : soit en émouvant le cœur de ceux qui ont quelque chose à donner pour qu'ils le lui donnent, soit en l'aidant à vivre sans manger. J'ai fait l'expérience des deux.

365. Je vais énumérer ici quelques-unes des choses qui me sont arrivées. Une fois, je me rendais de Vich à Campdevànol pour prêcher les Exercices spirituels à quelques prêtres qui avaient rejoint le chanoine Soler au presbytère. C'était vers la fin du mois de juillet et il faisait très chaud. J'avais faim et soif, et comme je passais devant l'auberge de San Quirico de Besora, la patronne m'a demandé d'entrer et de prendre quelque chose à manger et à boire. Je lui ai répondu que je n'avais pas d'argent pour payer. Elle

[220] Cette norme de conduite s'inspire des recommandations de Jésus à ses apôtres avant qu'il ne les envoie pour leur premier voyage missionnaire (Mt 9, 35-42).
[221] Mt 5, 3 ; Mc 19, 21 ; Lc 14, 26.33.
[222] "En ce qui concerne la sainte pauvreté, je sais bien ce que déclarent les saints canons de l'Église et les lois du royaume ; mais cela, même si c'est bien, n'est que notre tâche commune. Mais notre cas est exceptionnel. Dieu veut que nous rendions un témoignage public en faveur de la pauvreté, car de nos jours, malheureusement, on fait plus confiance à l'argent qu'à Dieu" (*Correspondance*, Lettre 946).

m'a dit que je pouvais manger et boire[223] autant que je voulais et qu'elle me le donnerait volontiers. J'ai accepté.

366. Un jour, je voyageais d'Igualada à Barcelone. Alors que je passais devant l'auberge King's Mill, à midi, un pauvre homme eut pitié de moi et m'invita à entrer dans l'auberge, où il dépensa quatre pièces pour m'acheter un plat de haricots. Je les ai mangés avec plaisir et je suis arrivé en pleine forme à Barcelone l'après-midi même[224].

367. Une autre fois, je revenais d'une mission dans la ville de Baga. Je suis passé par Badella, Montana de Santa Maria, Espinalbet et Pla d'en Llonch, jusqu'à San Lorenzo dels Piteus. J'ai marché tout au long du chemin sur les routes les plus accidentées et j'ai dû traverser des rivières et des ruisseaux en crue[225]. En vérité, c'est la traversée des rivières qui m'a le plus fait souffrir, plus encore que le fait de ne pas manger, mais même en cela, le Seigneur m'a été favorable.

368. Une fois, j'ai dû traverser la rivière Besos, qui était alors bien gonflée. Je m'apprêtais à enlever mes chaussures lorsqu'un petit garçon que je n'avais jamais rencontré s'est approché de moi et m'a dit : "N'enlève pas tes chaussures, je vais te faire traverser." "Tu vas me faire traverser ? Tu es si petit que tu ne pourrais même pas me mettre sur tes épaules, et encore moins me faire traverser". Néanmoins, il m'a fait traverser facilement, sans me mouiller du tout.

369. Un jour, j'ai constaté que la crue du ruisseau de l'autre côté de Manresa était telle que les pierres qui le traversaient étaient recouvertes d'eau[226]. Pour ne pas avoir à enlever mes chaussures, j'ai décidé de sauter d'une pierre à l'autre, en m'appuyant le plus fort possible sur chaque pierre. À chaque pas, l'eau éclaboussait et en continuant à sauter ainsi, je suis arrivé de l'autre côté sans me mouiller.

370. J'avais observé que la sainte vertu de la pauvreté non seulement édifiait les gens et renversait l'idole de Mammon, mais qu'elle m'aidait aussi grandement à grandir en humilité et à progresser dans la perfection. Je peux résumer ce que j'ai appris par expérience par la comparaison suivante : Les vertus sont comme les cordes d'une harpe. La pauvreté est la corde la plus courte et la plus fine et donne donc le son le plus aigu. Plus nous sommes à l'étroit dans les commodités de la vie, plus nous nous élevons sur l'échelle de la perfection. C'est ainsi que nous voyons que Jésus a passé 40 jours et 40 nuits sans rien manger. Lui et ses apôtres ont mangé des pains d'orge, et il leur est même arrivé d'en manquer. Une fois, les apôtres étaient tellement à court de nourriture qu'ils ont pris des épis et les ont frottés dans leurs mains pour apaiser leur faim avec les grains. Ils furent même critiqués par les pharisiens parce qu'ils le faisaient un jour de sabbat[227].

371. En outre, ce manque de ressources atténue l'orgueil, bannit l'arrogance, ouvre la voie à l'humilité et dispose le cœur à recevoir de nouvelles grâces. Il nous fait donc monter dans la perfection, comme les liquides légers montent vers le haut et les liquides lourds descendent vers le bas. Ô mon Sauveur, faites comprendre à vos ministres la valeur de la vertu de pauvreté. Faites qu'ils l'aiment et la pratiquent comme vous nous l'avez enseigné, en actes et en paroles. Comme nous serions tous parfaits si nous la pratiquions bien. Quel bien nous ferions et combien d'âmes seraient sauvées ! Par contre, si vos ministres ne pratiquent pas la pauvreté, les âmes ne sont pas sauvées et les ministres eux-mêmes provoquent leur propre condamnation par l'avarice, comme Judas.

---

[223] Les deux villes étaient distantes de dix heures et demie de marche. Le saint aurait marché pendant cinq heures avant d'atteindre l'auberge de San Quirico. Nous sommes en 1843.

[224] Il fallait dix heures et demie de marche pour aller d'Igualada au moulin du roi et trois heures pour rejoindre Barcelone. Cet épisode s'est également déroulé en 1843.

[225] C'était le 2 juillet 1845. Il fallait douze heures de marche pour aller de Baga à San Lorenzo. C'était dans les Pyrénées et le saint devait traverser au moins cinq rivières : le Bastereny, le Saldes, l'Aguade, le Valls et le Cardener.

[226] Pour un natif de Sallent, "l'autre côté de Manresa" signifie l'ouest. La rivière à laquelle il fait référence est probablement la Riera de Rajadell.

[227] Mt 4, 2 ; Mc 2, 23 ; Jn 6, 9.

Chapitre XXV

LA TROISIÈME VERTU QUE J'AI RECHERCHÉE : LA DOUCEUR

372. Je savais que la vertu dont un missionnaire apostolique a le plus besoin, après l'humilité et la pauvreté, est la douceur[228]. Jésus a dit à ses disciples bien-aimés : *"Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez du repos pour vos âmes"*[229]. L'humilité est comme la racine de l'arbre, et la douceur est son fruit. Saint Bernard nous dit que nous plaisons à Dieu par l'humilité et à notre prochain par la douceur. Dans le Sermon sur la montagne, Jésus a dit : *"Heureux les doux, car ils posséderont la terre."*[230] - et pas seulement la terre promise de ceux qui vivent au ciel, mais aussi le cœur terrestre des hommes.

373. Il n'y a pas de vertu plus attrayante que la douceur. Si vous vous tenez près d'un étang à poissons et que vous y jetez de petits morceaux de pain, les poissons s'agglutineront sur la rive et viendront sans crainte jusqu'à vos pieds ; mais si vous leur jetez des pierres à la place, ils s'éloigneront tous et se cacheront. Il en va de même pour les hommes : traitez-les avec douceur et ils viendront tous aux sermons et au confessionnal ; mais si vous les traitez avec dureté, ils seront mal à l'aise, s'éloigneront de la mission et murmureront contre le ministre du Seigneur.

374. La douceur est un signe de la vocation de missionnaire apostolique. Lorsque Dieu a envoyé Moïse, il lui a donné la grâce et la vertu de la douceur. Jésus-Christ était la douceur même, et c'est à cause de cette vertu qu'Il est appelé l'Agneau. Les prophètes ont prédit qu'*Il serait si doux qu'Il ne brisera point le roseau cassé, Et Il n`éteindra point la mèche qui brûle encore*[231] ; qu'il serait persécuté, calomnié et couvert d'opprobres, mais qu'*Il n`a point ouvert la bouche*[232]. Quelle patience et quelle douceur ! Oui, par ses travaux, ses souffrances, son silence et sa mort sur la Croix, Il nous a rachetés et nous a enseigné comment nous devons agir pour sauver les âmes qu'Il nous a confiées.[233]

375. Les Apôtres, qui ont été enseignés par le Divin Maître lui-même, ont tous eu la vertu de la douceur, l'ont pratiquée eux-mêmes et ont enseigné aux autres, en particulier aux prêtres, à la pratiquer. C'est ainsi que saint Jacques dit à celui d'entre nous qui pense être assez sage et intelligent pour enseigner aux autres : *"Qu'il montre par sa vie exemplaire que la douceur de la sagesse inspire ses actes. Mais si vous avez dans le cœur la jalousie amère et l'esprit de rivalité, ne vous en vantez pas, ne mentez pas, n'allez pas contre la vérité. Cette prétendue sagesse ne vient pas d'en haut ; au contraire, elle est terrestre, purement humaine, démoniaque."*[234]

376. La première fois que j'ai lu ces paroles des Apôtres, j'ai été horrifié d'apprendre qu'il qualifiait de "diabolique" la connaissance sans douceur. Mon Dieu ! Diabolique ! Oui, c'est diabolique, car l'expérience m'a appris qu'un zèle amer est une arme dont se sert le diable, et que le prêtre qui travaille sans douceur sert Satan, et non le Christ. Lorsqu'un tel homme prêche, il fait fuir ses auditeurs ; lorsqu'il entend des confessions, il fait fuir ses pénitents (et s'ils confessent leurs péchés, ils le font mal parce qu'ils sont gênés et cachent leurs péchés par peur). J'ai écouté beaucoup de confessions générales de pénitents qui avaient caché leurs péchés à cause de soi-disant confesseurs qui les avaient sévèrement réprimandés.

377. Un mois de mai, je dirigeais des célébrations pour le mois de Marie. De nombreuses personnes venaient écouter les sermons et se confesser. Dans la même chapelle où j'entendais les confessions, un autre prêtre sage et très zélé entendait également les confessions. L'âge et une longue maladie l'avaient rendu coléreux et si irritable qu'il ne faisait que gronder les gens. Il coupait court à ses pénitents et les

---

[228] Le Christ a annoncé le règne de Dieu dans la douceur et l'humilité, et non dans la puissance et la violence. (Cf. paragraphes 372-375). Le missionnaire est un homme de zèle, d'amour passionné, qui doit être contenu par la prudence et la bonté (paragraphe 381). La douceur est si nécessaire qu'elle est le signe d'un appel au ministère (par. 374). Claret fit tout particulièrement l'examen de la douceur de 1862 à 1864.
[229] Mt 11, 29.
[230] Mt 5, 4.
[231] Is 42, 3.
[232] Is 53, 7.
[233] Les "chants du serviteur" d'Isaïe ont eu une grande influence sur la vocation de Claret, et l'un des traits du serviteur est la douceur.
[234] Jc 3, 13-15.

contrariait tellement qu'ils n'osaient pas lui dire leurs péchés, et ils faisaient donc de mauvaises confessions. Ils quittaient son confessionnal dans un tel état que, pour soulager leur conscience, ils venaient me confesser leurs péchés.

378. Comme la mauvaise humeur et la colère - le manque de douceur - se font souvent passer pour du zèle, j'ai fait une étude prolongée de la distinction entre les deux afin de ne pas commettre d'erreurs dans un domaine qui peut faire une différence si cruciale. J'ai découvert que la fonction du zèle est d'abhorrer, de fuir, d'empêcher, de détester, de renoncer, de combattre et de renverser, si possible, tout ce qui est contraire à Dieu, à sa volonté et à sa gloire, ainsi qu'à la sanctification de son nom. Comme le dit David : *"J'ai haï et détesté le mensonge, mais j'ai aimé ta loi."*[235]

379. J'ai observé que le vrai zèle nous enflamme pour la pureté des âmes, les épouses du Christ, comme le dit l'Apôtre aux Corinthiens : *"J'ai conçu pour vous une jalousie de Dieu ; car je vous ai fiancés à un époux unique, pour vous présenter au Christ comme une vierge pure"*[236]. Et il dit la même chose dans une autre lettre : *"Chaque jour je suis exposé à la mort pour ta gloire."*[237] *"Qui est faible que je ne sois faible aussi ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore ?"*[238]

380. Les Pères de l'Église illustrent cette question par une comparaison avec la poule[239]. Considérez, nous disent-ils, le grand amour, le soin et le zèle d'une poule pour ses poussins. La poule est par nature un animal timide, lâche et craintif, mais lorsqu'elle couve, elle a un cœur de lion ; sa tête est toujours en l'air, ses yeux sont toujours sur le qui-vive, toujours à l'affût du moindre danger pour ses poussins. Quelle que soit l'ampleur de l'ennemi, elle se précipite pour les défendre. Elle vit dans un perpétuel état d'attention qu'elle manifeste par son gloussement constant. Son amour pour sa couvée est si grand qu'elle a toujours l'air malade et décoloré. Seigneur, quelle curieuse leçon de zèle tu m'enseignes dans cet exemple de la poule !

381. J'ai appris que le zèle est un amour ardent et violent qui doit être contrôlé avec sagesse. Sinon, il pourrait dépasser les limites de la modestie et de la discrétion. Non pas que l'amour divin, aussi violent soit-il, puisse être excessif en lui-même, ni dans les mouvements et les inclinations qu'il donne à nos esprits, mais parce que notre intelligence ne choisit pas les moyens adéquats ou les utilise de manière désordonnée. Le zèle incontrôlé nous entraîne sur des chemins accidentés et sauvages ; poussé par la colère, il ne parvient pas à rester dans les limites de la raison et pousse le cœur au désordre. C'est ainsi que le zèle agit de manière indiscrète, intempestive, au point de devenir mauvais et répréhensible.

382. Lorsque David envoie Joab et son armée contre son fils rebelle, Absalom, il demande à Joab de ne pas le toucher. Mais Joab, dans le feu de l'action, comme une furie dans sa soif de victoire, tua de sa propre main le pauvre Absalom[240]. Dieu envoie le missionnaire pour lutter contre le vice et le péché, mais il le charge très clairement de pardonner au pécheur, de ramener ce fils rebelle vivant à la maison afin qu'il puisse se convertir, vivre dans la grâce et jouir de la gloire éternelle.

383. Mon Dieu, donnez-moi un zèle discret et prudent, afin que je fasse tout avec force et douceur, avec douceur et rigueur. J'espère agir en toutes choses avec une sainte prudence, et pour cela je m'efforcerai de me rappeler que la prudence naît en l'homme avec sa raison naturelle, qu'elle est nourrie par l'étude, fortifiée par l'âge, éclairée par la consultation des sages, et perfectionnée par l'expérience quotidienne.

Chapitre XXVI

LA QUATRIÈME VERTU QUE J'AI RECHERCHÉE : LA MODESTIE

384. Le missionnaire, me dirais-je, est un spectacle pour Dieu, les anges et les hommes[241]. Il doit donc être très circonspect et prudent dans toutes ses paroles, ses actions et son comportement. C'est ainsi que

[235] Ps 119, 163.
[236] 2 Co 11, 2.
[237] 1 Co 15, 31.
[238] 2 Co 11, 29.
[239] Saint Augustin, *Commentaire sur le Ps 58*, PL 36, 692.
[240] 2 S 18, 5.
[241] 1 Co 4, 9. Bien que le missionnaire soit un "spectacle", c'est le Christ qui doit transparaître dans ses attitudes et ses actions (par. 387). Le missionnaire doit être vertueux "aux yeux de tous" s'il veut jouir d'un apostolat fructueux.

je résolus, tant chez moi qu'à l'extérieur, de parler très peu et de peser soigneusement les mots que je prononçais, car les gens comprennent tout, et souvent dans un sens tout à fait différent de ce que l'on a dit.

385. J'ai décidé qu'en parlant, j'éviterais tous ces gestes manuels que certains appellent en riant "shadow-boxing". J'ai donc décidé que lorsque je devais parler, je serais bref, calme et sérieux et que j'éviterais de me toucher le visage, le menton ou la tête, et encore moins le nez. J'éviterais de grimacer, de me moquer, de mépriser ou de ridiculiser qui que ce soit, car je savais qu'un missionnaire peut perdre une grande partie de l'autorité, du respect et de la révérence dont il a besoin à cause de la légèreté et du manque de maîtrise de soi et de modestie qui l'amènent à se livrer à de telles démonstrations grossières. En outre, elles ne font que souligner le manque de vertu d'un homme et montrent qu'il a reçu peu ou pas d'éducation.[242]

386. J'étais également convaincu qu'un missionnaire devait être en paix avec tout le monde, comme le dit l'apôtre Paul[243]. C'est pourquoi je ne me suis jamais disputé avec personne, mais je me suis efforcé d'être aimable avec tous. J'évitais toute forme de pitrerie et je n'aimais pas les propos idiots et moqueurs. Bien que je sois toujours apparu joyeux, agréable et gentil, je n'aimais pas rire car je me souvenais que Jésus n'a jamais été vu en train de rire, bien qu'il ait parfois pleuré. Je me souvenais aussi du proverbe : "Le fou élève la voix en riant, mais l'homme prudent, tout au plus, sourit doucement"[244].

387. Il est bien connu que la modestie est la vertu qui nous apprend à faire toutes choses de manière convenable. Parce que nous devons tout faire comme Jésus-Christ, je me demandais en toute situation, et je me demande toujours, comment Jésus aurait agi. Avec quel soin, quelle pureté et quelle justesse d'intention il faisait tout : prêcher, manger, traiter avec toutes sortes de gens, prier ! Ainsi, avec l'aide du Seigneur, j'ai résolu d'imiter Jésus-Christ en toutes choses afin de pouvoir dire par mes actes, sinon en tant de mots : "Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ"[245].

388. J'ai compris, mon Dieu, combien il est important pour l'efficacité d'un missionnaire que non seulement il soit irréprochable, mais qu'il apparaisse comme tel aux yeux de tous, car les gens sont plus attentifs à ce qu'ils voient chez un missionnaire qu'à ce qu'ils entendent dire. C'est pourquoi on a dit de Jésus, le modèle des missionnaires : "Il se mit à faire et à enseigner"[246]. Faire d'abord, enseigner ensuite.

389. Mon Dieu, vous savez que, malgré toutes mes propositions et mes résolutions, j'ai dû manquer à la sainte vertu de modestie. Vous savez si quelqu'un s'est scandalisé de mon manquement à cette vertu. Pardonnez-moi, mon Dieu. Je vous donne ma parole que je mettrai en pratique les paroles de l'Apôtre et que je m'efforcerai de me montrer modeste aux yeux de tous[247] ; et ma modestie sera celle de Jésus-Christ, comme nous y exhorte le même Apôtre[248]. Mon Jésus, je vous donne ma parole que j'imiterai aussi l'humble saint François d'Assise, dont la modestie était un sermon en soi, et qui convertissait les gens par son bon exemple. Jésus, amour de mon cœur, je t'aime et je veux attirer tous les hommes à ton très saint amour.

---

[242] Les normes de Claret sur la modestie sont pratiquement identiques à celles de la Règle de saint Ignace, qui remonte historiquement à la Règle de saint Basile.
[243] Ro 12, 18.
[244] Si 21, 20. L'idée que Jésus n'a jamais été vu en train de rire apparaît pour la première fois dans l'*Exposition de la Règle de saint Basile* (PG 31, 961, q. 17). Dès lors, avec l'autorité de saint Basile à l'appui, elle passe dans les lieux communs de la tradition ascétique. Claret, toujours prompt à saisir le moindre trait du Christ, le présente ici et dans la 11e partie du *Séminariste bien instruit*. Il l'a lu dans *Scaramelli*, tr. 11, art. 3, chap. 4. Cf. Claret, Ecrits, p. 670.
[245] 1 Co 11, 1.
[246] Ac 1, 1.
[247] Ph 4, 5.
[248] Col 3, 12.

Chapitre XXVII

LA CINQUIÈME VERTU : LA MORTIFICATION

390. Je savais que je ne pouvais pas pratiquer la modestie sans la vertu de mortification et, avec la grâce de Dieu, j'ai donc concentré toutes mes forces sur l'acquisition de cette vertu, quoi qu'il en coûte[249].

391. En premier lieu, donc, je me suis efforcé de me priver de tout plaisir pour en donner à Dieu. Sans savoir comment, je me suis senti obligé d'accomplir ce qui n'était qu'une simple proposition. Mon esprit devait choisir entre mon plaisir et celui de Dieu, et parce que mon esprit voyait l'inégalité flagrante entre les deux, même dans la plus petite chose, j'étais amené à choisir ce qui semblait alors le plus agréable à Dieu. Je m'abstiendrais joyeusement du plaisir en question, pour donner du plaisir à Dieu. Il en est toujours ainsi en toutes choses : manger, boire, se reposer, parler, regarder, entendre, aller quelque part, etc.[250]

392. La grâce de Dieu m'a beaucoup aidé à pratiquer la mortification. Je sais maintenant que la mortification a été pour moi un besoin essentiel pour travailler efficacement pour les âmes et pour prier comme je le dois.

393. J'ai reçu un encouragement particulier à pratiquer la mortification en considérant l'exemple donné par Jésus, Marie et les saints. J'ai lu leur vie avec attention, en me demandant comment ils pratiquaient la mortification, et j'ai pris beaucoup de notes de certains d'entre eux, comme saint Bernard et saint Pierre d'Alcantara. J'ai lu que saint Philippe Neri, après avoir entendu pendant 30 ans la confession d'une des plus célèbres beautés de Rome, n'avait aucune idée de ce à quoi elle ressemblait.[251]

394. En ce qui me concerne, je peux témoigner du fait que je connais les nombreuses femmes qui se confessent à moi par leur voix, plutôt que par leur apparence. Le fait est que je ne regarde jamais les femmes en face parce que cela me fait rougir et me gêne. Non pas qu'elles me causent des tentations - Dieu merci, je n'en ai plus[252] - mais une sorte de rougissement que je ne peux pas expliquer. C'est ainsi que j'observe tout naturellement et inconsciemment cette maxime souvent répétée des Pères : "Que votre conversation avec les femmes soit brève et précise, les yeux baissés." Je ne sais guère comment prolonger une conversation avec une femme, aussi bonne soit-elle. En quelques mots sérieux, je dis ce qu'il y a à dire sur son cas ; puis je la quitte immédiatement, sans chercher à savoir si elle est pauvre ou riche, belle ou laide.

395. Lorsque je faisais des missions en Catalogne, j'étais invité dans les presbytères où je logeais pendant la mission, et je ne me souviens pas d'avoir jamais regardé le visage d'une femme, même s'il s'agissait de la gouvernante, de la servante ou d'une parente du prêtre. Ainsi, il est arrivé qu'à mon retour à Vich ou dans une autre ville, après un certain temps d'absence, une femme s'approche de moi et me dise : "Père Claret, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis la gouvernante de telle paroisse où vous êtes resté plusieurs jours pour donner une mission." Bien sûr, je ne pouvais pas la reconnaître, ne l'ayant jamais regardée, et donc, les yeux baissés, je demandais simplement : "Et le Père Untel, le curé - il va bien, j'espère ?"

396. J'ai vécu une autre expérience qui, je le sais, aurait été impossible sans une grâce très spéciale de Dieu. Au cours de mon séjour de six ans et deux mois à Cuba, j'ai confirmé plus de 300 000 personnes, dont plus de femmes que d'hommes et plus de jeunes que de personnes âgées. Mais si quelqu'un me demandait de décrire le visage et la silhouette typique des femmes de l'île, je devrais dire que je ne le pourrais pas, malgré le fait que j'en ai confirmé un grand nombre. J'ai simplement jeté un coup d'œil rapide à l'endroit de leur front, puis j'ai fermé les yeux et je les ai gardés fermés pendant que je les confirmais.

---

[249] Pour saint Antoine-Marie Claret, la mortification est avant tout une attitude fondamentale vis-à-vis de Dieu. "Je m'abstenais de ce plaisir pour faire plaisir à Dieu" (par. 391). La mortification est une condition du témoignage (par. 390, 392) et concerne tous les sens (par. 401-411). Elle permet un apostolat efficace, une croissance dans la sainteté et dans la prière (par. 411-413). Cf. Ecrits, "Imitation du Christ souffrant", pp. 679 ss.

[250] Plaire à Dieu en tout, avec une facilité et une joie inébranlables, est le summum de l'héroïsme ascétique. Il est impossible de le faire sans l'éclairage spécial et la guidance de l'Esprit Saint, qui pousse la personne à donner sa préférence à Dieu.

[251] P. G. Bacci, *Vie de saint Philippe Neri* (Rome, s.d.), vol. 2, chap. 5

[252] Cf. par. 98.

397. Hormis ce rougissement naturel qui m'empêche de regarder les femmes, j'ai une autre raison, celle de vouloir faire du bien aux gens. Je me souviens avoir lu, il y a des années[253], qu'un célèbre prédicateur s'était rendu dans une ville où il avait prêché avec une telle efficacité que les gens disaient ensuite : "Quel saint homme !" Mais un malin a fait remarquer : "C'est peut-être un saint, mais il avait certainement un œil pour les femmes ! Cette remarque suffit à anéantir tous les bons résultats que le prédicateur avait obtenus dans cette ville et à annuler tous les fruits de sa prédication.

398. J'ai aussi remarqué que les gens ont une mauvaise opinion d'un prêtre qui ne mortifie pas ses yeux. En lisant les récits à propos de Jésus-Christ, j'ai observé qu'il était toujours très mortifié et pudique dans ses regards. Les évangélistes prennent toujours soin de noter le nombre de fois où il a levé les yeux, comme si c'était quelque chose de très inhabituel[254].

399. Je me suis toujours efforcé de mortifier mon sens de l'ouïe. Ainsi, je ne prenais aucun plaisir aux conversations inutiles ou aux paroles vaines. Je ne supportais pas les conversations peu charitables ; si quelqu'un en entamait une, je partais, je changeais de sujet ou je fronçais les sourcils en signe de désapprobation. Je n'aimais pas non plus écouter des conversations sur la nourriture, la boisson, l'argent, les choses mondaines ou la politique. Je n'aimais pas lire les journaux et je disais que je préférais lire un chapitre de la Sainte Écriture, dans lequel je lisais la vérité, à la lecture des journaux, qui sont généralement remplis de mensonges et de futilités.

400. Je m'efforçais continuellement de me mortifier en parlant. Toutes les choses que je n'aimais pas entendre, je n'aimais pas non plus en parler. J'ai décidé de ne jamais parler de ce que j'avais dit dans mes sermons[255]. Je savais bien que je n'aimais pas entendre les autres se vanter de ce qu'ils avaient dit, et je pensais que je ne ferais que déplaire aux autres si je parlais de ce genre de choses. C'est ce qui m'a amené à prendre la résolution de ne jamais parler de ma prédication, mais de prêcher le mieux possible et de laisser le reste entre les mains de Dieu. Si quelqu'un me donnait un conseil sur ma prédication, je l'acceptais avec reconnaissance, sans excuser ma pratique ni la justifier. Ensuite, j'essaierais de corriger les défauts du mieux que je pourrais

401. J'ai déjà signalé que certaines personnes agissent comme des poules qui, après avoir pondu un œuf, se mettent à caqueter et le perdent. C'est un peu comme le cas de certains prêtres malavisés qui, après avoir fait une bonne action, entendu des confessions ou prononcé un sermon, vont chercher de petits détails pour satisfaire leur vanité. Ils parlent avec complaisance de ce qu'ils ont dit ou de la manière dont ils l'ont dit. De même que je suis dégoûté d'écouter de tels propos, je peux imaginer que je dégoûterais les autres si je faisais la même chose. J'ai donc décidé de ne jamais parler de ces choses.

402. Une chose que je ne pouvais vraiment pas supporter, c'était d'entendre parler de choses entendues dans le confessionnal, non seulement à cause du danger de briser le sceau de la confession, mais aussi à cause de la très mauvaise impression que de tels propos font sur les gens. J'ai donc décidé de ne jamais parler des sujets ou des personnes impliquées dans la confession, ni du temps écoulé depuis la dernière confession, ni du fait que quelqu'un ait ou non fait une confession générale. Bref, je ne supportais pas d'entendre des prêtres parler de personnes, de sujets ou de temps en rapport avec la confession. Si quelqu'un venait me demander mon avis, je ne supportais pas de l'entendre commencer par "J'ai ce cas, que dois-je faire ?". Je lui disais de s'exprimer toujours à la troisième personne, par exemple : "Supposons qu'un confesseur soit confronté à tel ou tel problème ; que devrait-il faire pour le résoudre ?"

403. Une chose que le Seigneur m'a fait comprendre, c'est qu'il est important pour un missionnaire de se priver de nourriture et de boisson. Les Italiens ont un dicton qui dit que personne n'accorde de crédit aux saints qui aiment manger. Les gens aimeraient penser que les missionnaires sont des hommes plus célestes que terrestres et que nous sommes comme des statues de saints qui n'ont pas besoin de manger ou de boire. À cet égard, notre Seigneur m'a donné la grâce très spéciale de pouvoir me passer de manger, ou de manger très peu.

---

[253] Claret l'a lu dans la *Selva, ou Anthologie Anthologie de Sujets de Sermons* de Saint Alphonse de Liguori (Bassano, 1833), pt. 3, p. 399. Exemplaire personnel de Claret. Saint Alphonse appelle ce prédicateur "un saint homme, aujourd'hui décédé". L'écriture de la copie de Claret ressemble à celle de ses premiers jours en tant que missionnaire.

[254] Six fois : *1^e^* Mt 11, 19 ; Mc 6, 41 ; Lc 9, 16 ; *2^e^* Mc 7, 34 ; *3^e^* Lc 6, 20 ; *4^e^* Jn 6, 5 ; *5^e^* Jn 11, 41 ; *6^e^* Jn 17, 1.

[255] Cette résolution date de 1844. Le Saint l'a renouvelée en 1852, 1854, 1855 et 1858.

404. J'avais trois raisons de ne pas manger. Premièrement, parce que je ne pouvais pas - je n'avais pas d'appétit, surtout quand je devais prêcher beaucoup ou entendre un grand nombre de confessions. Deuxièmement, à certaines occasions, lorsque j'avais un peu d'appétit, je ne mangeais pas, surtout lorsque j'étais sur le point de partir en voyage, afin de ne pas être trop lourd sur mes pieds. Enfin, je m'abstenais de manger pour édifier les gens, car je remarquais qu'ils me regardaient toujours. Je mangeais donc très peu, même si j'avais faim.

405. Quand je mangeais ce qu'on me proposait, je prenais toujours très peu et le peu qui m'était offert. Si j'arrivais au presbytère à une heure indue, je demandais au cuisinier un peu de soupe et un œuf, rien de plus. Car je n'ai jamais mangé de viande à l'époque et je n'en mange toujours pas. Ce n'est pas que je ne l'aimerais pas, mais je sais que s'en abstenir est très édifiant. Il en va de même pour le vin. Bien sûr, j'aime le vin, mais je n'en ai pas pris depuis des années, en dehors des ablutions de la messe. Je ne bois jamais de spiritueux ou de liqueurs non plus, bien que je les aime et que j'en aie goûté dans le passé. J'ai appris que l'abstention de nourriture et de boisson est très édifiante et qu'elle est très nécessaire pour contrebalancer les tristes excès qui ont lieu à table de nos jours.

406. J'étais à Ségovie le 4 septembre 1859 et pendant que je faisais ma méditation, à 4h25 du matin, Jésus m'a dit : "Antoine, tu dois enseigner à tes missionnaires la mortification dans le manger et le boire". Quelques minutes plus tard, la Sainte Vierge m'a dit : "Antoine, si tu le fais, tu auras d'excellents résultats."

407. À l'époque, je prêchais une mission dans la cathédrale de Ségovie à des prêtres, des religieuses et des laïcs. Un jour, alors que nous étions à table, quelqu'un a raconté que l'ancien évêque, un homme très zélé, avait exhorté un groupe de prêtres à partir en mission, ce qu'ils ont fait. Après avoir marché pendant un bon moment, ils avaient faim et soif et, comme ils avaient apporté de la nourriture, ils se sont assis pour déjeuner. Pendant qu'ils mangeaient, une délégation de la ville où ils se rendaient arriva pour les saluer. Mais lorsque la délégation les trouva tous en train de manger, les prêtres perdirent tellement de prestige aux yeux de la délégation que leur mission s'avéra totalement inefficace. C'est ainsi que l'histoire s'est déroulée. Je ne sais pas pourquoi elle a été racontée, mais en ce qui me concerne, elle m'est venue comme une confirmation de ce que Jésus et Marie m'avaient dit.

408. L'expérience passée m'a montré combien cette pratique peut être édifiante pour un missionnaire, et je la trouve encore utile aujourd'hui. De nombreux banquets sont organisés au palais - il y en avait encore plus à une époque antérieure - et je suis toujours l'un des invités. Si je le peux, je me dispense d'y assister ; si cela ne réussit pas, j'y assiste. Ces jours-là, cependant, c'est moi qui mange le moins. J'ai l'habitude de ne prendre qu'une cuillerée de soupe et un petit fruit, rien de plus. Je ne bois pas de vin, seulement de l'eau. Tout le monde me voit, bien sûr, et les gens sont très édifiés.

409. On m'a dit qu'avant mon arrivée à Madrid, il y avait eu quelques excès de table. En effet, il n'y a rien d'étonnant à cela, car on servait une telle variété de plats riches, de mets exquis et de vins excellents, qui invitaient tous à l'excès. Mais depuis que j'ai été contraint par le devoir d'y assister[256], je n'ai pas remarqué la moindre manifestation d'intempérance. Au contraire, il me semble que les autres convives prennent moins que ce dont ils ont besoin lorsqu'ils voient que je ne mange pas. Souvent, alors que nous sommes encore à table, les convives assis de part et d'autre me parlent de sujets spirituels et veulent savoir dans quelle église j'entends les confessions pour pouvoir s'y confesser.

410. Pour plus d'édification, je me suis abstenu de fumer ou de prendre du tabac à priser. En outre, je n'ai jamais dit ni même laissé entendre que je préférais une chose à une autre. Il s'agit bien sûr d'une vieille habitude. Le Seigneur m'avait déjà donné cette bénédiction céleste du vivant de ma chère mère (R.I.P.). Elle est morte sans jamais savoir ce que je préférais. Comme elle m'aimait beaucoup et voulait me faire plaisir, elle me demandait parfois si j'aimais ceci ou cela. Je répondais que ce qu'elle choisissait pour moi était ce que je préférais. Elle me disait alors : "Je sais, mais il y a toujours quelque chose que l'on préfère à une autre". Je lui répondais encore que ce qu'elle m'avait donné était ce que je préférais. Naturellement, comme tout le monde, je préfère certaines choses à d'autres, mais la joie spirituelle que

[256] Le Saint a dit un jour à des religieuses de Vich qui lui demandaient comment il faisait pour passer le temps lors des banquets : "J'y assiste le moins possible. Je prends toujours de la soupe. Je prends aussi un peu de purée de légumes, et comme il y a toujours des pois chiches dedans, je m'amuse à les pousser dans l'assiette" (cf. *Ecrits*, note 292, p. 306).

j'éprouve à faire la volonté des autres est bien plus grande que celle d'une préférence physique particulière, de sorte que je disais la vérité à ma mère[257].

411. Outre la mortification de la vue, de l'ouïe, de la parole, du goût et de l'odorat, je m'efforçais de pratiquer certains actes particuliers de mortification. Les lundis, mercredis et vendredis, je prenais la discipline. Les mardis, jeudis et samedis, je portais le cilice. Si les circonstances ne me permettaient pas de prendre la discipline, je faisais une pénitence équivalente, par exemple en priant les bras en croix ou en m'agenouillant sur les doigts.

412. Je sais bien que les gens du monde, qui n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ, ridiculisent ou même condamnent ces mortifications, mais je me souviens de l'enseignement de saint Jean de la Croix à ce sujet. Il dit que si quelqu'un vous dit que vous pouvez être parfait sans pratiquer la mortification extérieure, vous ne devez pas lui prêter attention. Même s'il faisait des miracles pour confirmer ce qu'il dit, vous devriez les considérer comme des illusions[258].

413. Je vois que saint Paul s'est mortifié lui-même et l'a dit publiquement : "Je châtie mon corps et je le soumets, de peur que, ayant prêché aux autres, je ne devienne moi-même un naufragé. Tous les saints, jusqu'à aujourd'hui, l'ont fait[259]. Rodriguez raconte que la Sainte Vierge a dit à Sainte Elisabeth de Hongrie qu'ordinairement aucune grâce spirituelle ne vient à l'âme si ce n'est par la prière et l'affliction corporelle[260]. Une maxime dit : "Donne-moi du sang et je te donnerai de l'esprit". Malheur à ceux qui sont ennemis de la flagellation et de la croix du Christ !

Chapitre XXVIII

LA VERTU DE MORTIFICATION (SUITE)

414. Je sais que dans un seul acte de mortification, on peut pratiquer beaucoup d'autres vertus, selon les différentes intentions que l'on a en accomplissant chaque acte. Ainsi, par exemple :

1. Celui qui mortifie son corps pour faire échec à la concupiscence accomplit un acte de la vertu de tempérance
2. S'il le fait pour mettre de l'ordre dans sa vie, il accomplit un acte de la vertu de prudence.
3. S'il le fait pour réparer ses péchés passés, il accomplit un acte de justice.
4. S'il le fait pour surmonter les difficultés de sa vie spirituelle, il accomplit un acte de force d'âme.
5. S'il le fait pour offrir un sacrifice à Dieu en se privant de quelque chose d'agréable et en faisant quelque chose d'amer ou de répugnant pour lui-même, il accomplit un acte de la vertu de religion.

415. 6. S'il le fait pour mieux comprendre les attributs de Dieu, il accomplit un acte de foi.
7. S'il le fait pour mieux assurer son salut, il accomplit un acte d'espérance.
8. S'il le fait pour aider à la conversion des pécheurs ou à la libération des âmes du purgatoire, il accomplit un acte de charité fraternelle.
9. S'il le fait pour avoir plus à donner aux pauvres, il accomplit un acte de la vertu de miséricorde.
10. S'il le fait pour plaire de plus en plus à Dieu, il accomplit un acte d'amour de Dieu.

Pour chaque acte de mortification, je peux pratiquer ces dix vertus, selon l'intention que j'ai en faisant l'action.

416. Plus le sacrifice est important, plus l'acte de vertu est méritoire, splendide, séduisant et irrésistible.

417. Un homme bas, vil, avare et lâche ne se sacrifie jamais, et il ne le peut pas, car il ne résiste jamais au moindre caprice ou à la moindre sollicitation de sa concupiscence. Tout ce que sa concupiscence demande - s'il est en son pouvoir de l'accorder ou de le refuser - il l'accorde, ne refusant rien à sa passion. Parce qu'il est un lâche qui se dérobe, il se laisse vaincre et lui cède. Dans une lutte entre un brave et un lâche, c'est le brave qui l'emporte. Dans un combat entre le vice et un homme de vice, c'est le vice qui l'emporte et le met à terre. C'est pourquoi la continence et la chasteté sont tant louées : parce qu'elles permettent à l'homme de s'abstenir des plaisirs et des délices que lui offrent la nature et la passion.

---

[257] Cf. par. 29.
[258] Saint Jean de la Croix, *Lettres*, par. 20.
[259] 1 Co 9, 27.
[260] 413.2 Rodriguez, *Pratique de la Perfection* (Barcelone, 1861), vol. 1, p.343

418. Le mérite d'un homme sera d'autant plus grand que le plaisir dont il s'abstient sera plus grand, que la répugnance qu'il doit surmonter sera plus grande, que la douleur qu'il doit supporter sera plus intense et plus longue, que le respect humain qu'il doit mettre de côté sera plus grand et que les sacrifices qu'il doit faire seront plus grands, à condition qu'il fasse tout et supporte tout pour l'amour de la vertu et pour la plus grande gloire de Dieu.

419. J'ai décidé d'être modeste et recueilli dans mon comportement extérieur, d'être continuellement et ardemment absorbé par Dieu dans mon être intérieur, d'être patient, silencieux et tolérant dans mon travail. Je me proposais en outre d'accomplir exactement la loi de Dieu et de l'Église, ainsi que les devoirs que Dieu exige de mon état ; de faire du bien à tous les hommes ; d'éviter les péchés, les fautes et les imperfections ; et de pratiquer les vertus.

420. Dans tous les événements désagréables, tristes et humiliants de la vie, je me rappelle toujours qu'ils viennent de la main de Dieu, pour mon bien. Ainsi, dès que j'y pense, je parviens à me tourner vers Dieu dans une résignation silencieuse à sa sainte volonté, en me rappelant que notre Seigneur a dit qu'aucun cheveu ne peut tomber de ma tête si ce n'est par la volonté du Père céleste, qui m'aime tant[261].

421. Je sais que 300 ans de service fidèle à Dieu sont récompensés, et plus que récompensés, par une heure de douleur qu'il m'est permis de souffrir, tant sa valeur est grande. Jésus, mon Maître ! L'homme éprouvé, persécuté, privé d'amis, l'homme qui porte la croix extérieure du travail et la croix intérieure de la sécheresse spirituelle, l'homme qui tient sa langue, souffre et endure par amour, voilà l'homme que vous aimez, l'homme qui vous plaît et qui compte dans votre estime[262].

422. C'est pourquoi j'ai décidé de ne jamais me justifier, m'excuser ou me défendre lorsque je suis censuré, mal jugé ou persécuté, car je serais alors perdant aux yeux de Dieu et des hommes. Oui, les hommes transformeraient même la vérité de mes raisons en armes à retourner contre moi.

423. Je crois que tout vient de Dieu et que Dieu attend de moi le témoignage de la patience dans la souffrance, pour son amour, de toute atteinte à mon corps, à mon âme et à mon honneur. Je crois que je fais le plus pour la plus grande gloire de Dieu quand je tiens ma langue et que je souffre comme Jésus, qui est mort sur la croix, privé de tout.

424. Travailler et souffrir sont les plus grandes preuves d'amour.

425. Dieu s'est fait homme. Mais quel genre d'homme ? Quel genre de naissance, de vie et de mort a-t-il eu ? "Je suis un ver et non un homme, bafoué par les hommes et méprisé par le peuple"[263]. Jésus est Dieu et homme, et pourtant sa divinité n'est d'aucun secours à son humanité dans sa douleur et sa souffrance, pas plus que l'âme d'un homme juste au ciel n'est d'aucun secours à son corps qui gît en décomposition dans la terre.

426. Dieu a accordé aux martyrs son assistance particulière, mais ce même Dieu a abandonné Jésus, l'homme de douleur, au milieu de ses souffrances et de sa grande douleur. Le corps du Christ était beaucoup plus délicat que le nôtre et ressentait donc la douleur plus que nous. Alors, qui peut imaginer ce que Jésus a souffert ? Toute sa vie s'est écoulée devant lui. Combien il a dû souffrir par amour pour nous. Une agonie si intense et si longue !

427. Jésus, ma Vie, je sais et je réalise pleinement que la souffrance, la peine et le travail sont la marque de l'apostolat. Avec l'aide de votre grâce, mon Seigneur et Père, je les embrasse et je me déclare prêt à boire la coupe du tourment intérieur et le baptême de la douleur extérieure. C'est pourquoi je dis : "Que Dieu me garde de me glorifier, si ce n'est de la croix sur laquelle vous avez été cloué pour moi et sur laquelle je serai cloué pour vous"[264]. Qu'il en soit ainsi.

---

[261] Lc 21, 18.

[262] Thomas de Jésus, O.F.S.A. (Ordo Fratrum Sancti Augustini), *Les Souffrances de Nostre Seigneur Jesus-Christ* (Barcelone, 1726), vol. 2, pp. 603, 619. Exemplaire personnel de Claret. Il inclut ces paragraphes dans ses résolutions pour 1864, année où il fut durement persécuté.

[263] Ps 22, 7.

[264] Claret se réfère au texte de saint Paul (Ga 6, 14) pour exprimer son amour et sa conformité au Christ. Ici, la mortification est plus qu'une vertu qui fait de l'homme un bon apôtre, c'est l'aboutissement de l'apostolat par l'incorporation au sacrifice même du Seigneur.

Chapitre XXIX

VERTUS DE JÉSUS QUE J'AI DÉCIDÉ D'IMITER

428. 1. *L'humilité*, l'obéissance, la douceur et l'amour sont les vertus qui brillent à travers la Croix et le Saint Sacrement de l'autel. Ô mon Jésus, aidez-moi à vous imiter !

429. 2. *Les vêtements*. Pendant toute sa vie, il n'a eu qu'une tunique grossière, tissée par sa mère, et un manteau[265]. Ils l'ont même dépouillé de ces vêtements, de sorte qu'il est mort nu, déchaussé et découvert.

430. 3. *La nourriture*. Pendant les 30 années de sa vie cachée, il n'a pris que du pain et de l'eau. Dans le désert, au terme de 40 jours de jeûne rigoureux, les anges lui ont apporté du pain et de l'eau, comme ils l'avaient fait pour Élie. Pendant les dernières années de sa vie publique, il a mangé ce qu'on lui proposait et s'est conformé à la coutume. Le repas qu'il partageait avec les apôtres était composé de pains d'orge et de poisson grillé, et parfois ils n'en avaient même pas, car ils arrachaient des épis pour calmer leur faim, ce qui leur valait des critiques[266].

Sur la croix, il dit "J'ai soif", mais on ne lui donna que du fiel et du vinaigre[267], pour son plus grand supplice.

431. *4. L'habitation*. Il n'en avait pas. Les oiseaux ont des nids et les renards des tanières, mais Jésus n'a même pas une pierre sur laquelle poser sa tête[268]. Pour sa naissance, il a eu une mangeoire ; pour sa mort, il a eu une croix. Pour survivre, il a dû fuir en Égypte en tant qu'exilé. Pour le reste, il a vécu à Nazareth ou dans n'importe quel endroit où il se trouvait.

432. *5. Les voyages*. Il est toujours allé à pied. La seule fois où il est monté sur un âne, c'est lors de son entrée à Jérusalem, afin d'accomplir les prophéties le concernant[269].

433. *6. L'argent*. Il n'en avait pas. Pour payer l'impôt sur le tribut, il fit un miracle en prenant ce qu'il fallait dans la bouche d'un poisson[270]. Si des personnes pieuses lui faisaient l'aumône, ce n'est pas lui qui la gardait, mais Judas, le seul apôtre mauvais.

434. *7. Le jour*, il prêchait et guérissait les malades, et la nuit, il priait. "Il passait la nuit en communion avec Dieu"[271].

435. *8. Jésus* était l'ami des enfants, des pauvres, des malades et des pécheurs.

436. *9. Il ne cherchait pas sa propre gloire*, mais celle de son Père céleste[272]. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour accomplir la volonté de son Père et pour sauver les âmes, les brebis bien-aimées pour lesquelles lui, leur Bon Pasteur, a donné sa vie.

437. Ô mon Jésus, donnez-moi votre sainte grâce afin que je puisse vous imiter parfaitement dans la pratique de toutes les vertus. Vous savez bien que je peux tout faire avec vous et absolument rien sans vous.

Chapitre XXX

LA VERTU DE L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN

438. L'amour est la plus nécessaire des vertus. Oui, je le dis et je le répéterai mille fois : la vertu dont le missionnaire apostolique a le plus besoin, c'est l'amour. Il doit aimer Dieu, Jésus-Christ, la Vierge Marie

---

[265] Allusion à la légende de l'unique tunique de Jésus, qu'il porta toute sa vie et qui grandit avec lui. Claret l'a lu dans *La Cité mystique de Dieu* de Marie d'Agreda, pt. 11, bk. 4, chap. 29.
[266] Mc 2, 23.
[267] Jn 19, 29.
[268] Mt 8, 20.
[269] Mt 21, 5.
[270] Mt 17, 26.
[271] Lc 6, 12.
[272] Jn 8, 50.

et son prochain. S'il n'a pas cet amour, tous ses talents, si beaux soient-ils, ne servent à rien. Mais si, en plus de ses dons naturels, il a beaucoup d'amour, il a tout[273].

439. L'amour chez un homme qui prêche la Parole de Dieu est comme la flamme dans le fusil. Si un homme lançait une balle avec ses mains, il ferait à peine une brèche dans quelque chose ; mais s'il prenait cette même balle et allumait de la poudre à canon derriere la balle, elle pourrait tuer. Il en va de même pour la Parole de Dieu. Si la Parole de Dieu est prononcée de manière seulement naturelle, elle ne fait pas grand-chose ; mais si elle est prononcée par un prêtre qui est rempli du feu de la charité - le feu de l'amour de Dieu et du prochain - elle blessera les vices, tuera les péchés, convertira les pécheurs, et fera des merveilles. Nous pouvons le voir dans le cas de saint Pierre, qui sortit de la chambre haute enflammé par l'amour qu'il avait reçu de l'Esprit Saint, avec pour résultat qu'en deux sermons seulement, il convertit 8 000 personnes, trois dans le premier sermon et cinq dans le second[274].

440. Le même Esprit Saint, en apparaissant sous forme de langues de feu au-dessus des Apôtres à la Pentecôte, nous a montré clairement cette vérité : un missionnaire apostolique doit avoir le cœur et la langue enflammés par la charité. Un jour, un jeune prêtre demanda au vénérable Avila ce qu'il devait faire pour devenir un bon prédicateur. Sa réponse fut immédiate : "Aimez beaucoup"[275]. L'expérience et l'histoire de l'Église nous enseignent que les plus grands prédicateurs ont toujours été les amoureux les plus fervents.

441. En vérité, le feu de l'amour agit dans un ministre du Seigneur de la même manière que le feu matériel agit dans le moteur d'une locomotive ou d'un navire : il leur permet de déplacer la cargaison la plus lourde avec la plus grande facilité[276]. À quoi serviraient ces deux énormes machines si elles n'étaient pas mues par le feu et la vapeur ? Rien du tout. À quoi servirait un prêtre qui a terminé toutes ses études et qui est diplômé en théologie et en droit civil et canonique s'il ne possède pas le feu de l'amour ? Il ne sert à rien. Il n'est pas bon pour les autres parce qu'il est comme une locomotive sans vapeur. Au lieu d'être une aide, comme il devrait l'être, il peut n'être qu'un obstacle. Il n'est même pas bon pour lui-même. Comme le dit saint Paul, "si je parle des langues humaines et angéliques, mais que je n'aie pas l'amour, je suis un gong bruyant, une cymbale retentissante"[277].

442. Intimement convaincu que pour être un bon missionnaire, il est utile et indispensable d'avoir de l'amour, j'ai cherché ce trésor caché et je vendrais tout pour le trouver. J'ai étudié les moyens de l'acquérir et j'ai découvert les suivants : 1. observer les commandements de Dieu, 2. pratiquer les conseils évangéliques, 3. correspondre fidèlement aux inspirations divines, 4. bien faire sa méditation[278].

443. 5. Demander et implorer l'amour de façon continue et incessante, sans faiblir ni se lasser de le demander, même s'il semble tarder à venir[279]. Prier Jésus et Marie et, surtout, demander à notre Père qui est aux cieux, par les mérites de Jésus et de Marie, dans l'espoir certain que ce bon Père donnera l'Esprit Saint à ceux qui continueront à le demander[280].

444. 6. Avoir faim et soif de cet amour. De même qu'un homme qui a faim et soif est toujours en train de penser aux moyens de satisfaire son désir et de demander de la nourriture et de la boisson partout où il pense pouvoir en trouver, je suis résolu à le faire par mes soupirs et mes désirs ardents. Je me tourne

---

[273] C'est l'un des chapitres les plus émouvants de l'Autobiographie et l'un de ceux où la personnalité apostolique du Saint est le mieux dépeinte : "Un homme qui brûle d'amour et qui allume ce feu partout où il va".
[274] Ac 2, 41, 4, 4.
[275] Avila, *Œuvres* (Madrid, 1759), vol. 1, p. 45. Exemplaire personnel de Claret.
[276] "Vous êtes des missionnaires : il faut que vous soyez envoyés et poussés. Vous devez pouvoir dire : '*Charitas Christi urget nos*' ! " (Claret, *Exercices spirituels*, 1865).
[277] 1 Co 13, 1 "Beaucoup de ceux qui l'ont entendu dire (Claret) : "Comment sait-il tant de choses ?" "Comme il aime", avons-nous toujours dit et dirons-nous toujours en parlant du Père Claret. La charité est l'âme et le moteur puissant de toutes les activités de l'archevêque. Il prend le feu sacré qui brûle toujours dans son cœur et le répand partout, et c'est là le secret mystérieux qui lui permet de multiplier ses moments, sa personne et ses nombreuses œuvres de zèle » (Vincent de Manterola, *Hebdomadaire Catholique Basque-Navarre*, 15 septembre 1866).
[278] Pour Claret, l'observation des préceptes assure l'habitude de la charité ; la pratique des conseils évangéliques écarte les obstacles aux actes de charité ; et la prière convertit la charité en feu de zèle.
[279] "Le 27 avril 1859, le Seigneur m'a promis l'amour de Dieu" (par. 683). En 1863, Claret demande : "Que je sois votre amant comme le Fils". En 1869, le Seigneur lui fait le don infus de l'amour pour ses ennemis. L'année de sa mort, il dit qu'il veut aller au ciel parce qu'un seul contemplateur aime plus que mille voyageurs.
[280] Lc 11, 13.

vers le Seigneur et je lui demande de tout mon cœur : "Seigneur, vous êtes mon amour, mon honneur, mon espérance et mon refuge ! Vous êtes ma vie, ma gloire, mon but ! Ô mon amour, mon bonheur, mon soutien ! Ô mes délices, mon réformateur, mon maître, mon Père ! Ô mon amour ! "

445. Seigneur, je ne veux rien savoir d'autre que votre sainte volonté, afin de l'accomplir, et de l'accomplir, Seigneur, aussi parfaitement que possible. Je ne veux rien d'autre que vous-même, Seigneur, et en vous - et seulement par vous et pour vous - toutes les autres choses. Car vous êtes tout ce dont j'ai besoin. Vous êtes mon Père, mon ami, mon frère, mon époux, mon tout. Je vous aime, mon Père, ma force, mon refuge et mon consolateur. Faites que je vous aime, mon Père, comme vous m'aimez et voulez que je vous aime. Je sais, mon Père, que je ne vous aime pas comme je le devrais, mais je suis certain qu'un jour viendra où je vous aimerai autant que je le désire parce que vous m'accorderez l'amour que je demande par Jésus et Marie.

446. Mon Jésus, il y a une chose que je vous demande et je sais que vous l'exaucerez. Oui, mon Jésus, je vous demande de l'amour, de grandes flammes de ce feu que vous avez fait descendre du ciel sur la terre. Que ce feu sacré m'enflamme, me brûle, me fonde et me coule dans le moule de la volonté de Dieu.

447. Marie, ma Mère, Mère du divin amour[281], je ne peux rien vous demander de plus agréable, ni rien que vous soyez plus disposée à m'accorder, que l'amour de Dieu. Accordez-moi cet amour, ma Mère et mon amour. Mère, j'ai faim et soif d'amour ; aidez-moi, répondez à mon besoin. Ô Cœur de Marie, fourneau et instrument d'amour, allumez en moi l'amour de Dieu et du prochain.

448. Mon prochain, je vous aime et je vous chéris pour mille raisons. Je vous aime parce que Dieu veut que je vous aime, parce que Dieu me commande de vous aimer, parce que Dieu lui-même vous aime. Je vous aime parce que Dieu vous a créé à son image pour la vie du ciel. Je vous aime parce que vous avez été rachetés par le sang de Jésus-Christ. Je vous aime à cause de tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour vous. Pour vous prouver mon amour, je lutterai et je souffrirai, je me soumettrai à tout travail et à toute douleur, même à la mort, s'il le faut, pour l'amour de vous. Je vous aime parce que Marie, ma chère Mère, vous aime, et parce que tous les anges et les saints du ciel vous aiment. Je vous aime et par amour pour vous, je vous libérerai des péchés et des peines de l'enfer ; je vous enseignerai les maux que vous devez éviter et les vertus que vous devez pratiquer ; et je vous accompagnerai sur le chemin des bonnes œuvres et du ciel.

449. Il me semble entendre ici une voix qui dit : "L'homme a besoin de quelqu'un qui l'aide à comprendre son existence, qui l'instruise de ses devoirs, qui le guide dans la vertu, qui renouvelle son cœur, qui le rétablisse dans sa dignité et, dans une certaine mesure, dans ses droits[282], et tout cela se fait par la Parole[283]". La Parole a été, est et sera toujours la reine du monde.

450. La Parole de Dieu a fait sortir toutes choses du néant. La Parole divine de Jésus-Christ a restauré toutes choses. Le Christ a dit à ses Apôtres : "Allez par le monde et prêchez l'Evangile à toute créature"[284]; Saint Paul a dit à son disciple Timothée : "Prêchez la Parole"[285]. La société périt pour la seule raison qu'elle s'est éloignée de la Parole de l'Église, qui est la Parole de vie et la Parole de Dieu. Les sociétés se sont affaiblies et sont affamées parce qu'elles ont cessé de recevoir le pain quotidien de la Parole de Dieu. Tout plan de salut sera stérile s'il n'y a pas un retour à la plénitude de la grande Parole catholique.

451. Le droit de parler et d'enseigner aux nations, que l'Église a reçu de Dieu lui-même en la personne des Apôtres, a été usurpé par une foule de journalistes obscurs et de charlatans parfaitement ignorants.

452. Le ministère de la Parole - à la fois le plus exalté et le plus invincible de tous les ministères parce qu'il a vaincu le monde - a été converti partout d'un ministère de salut en un misérable ministère de

---

[281] La "Mère du divin amour" était le titre courant des images du Cœur de Marie. "Dans le Cœur de Marie, nous devons considérer deux aspects : le cœur physique et le cœur spirituel - son amour et sa volonté. Le cœur physique de Marie est l'organe, le sens et l'instrument de son amour et de sa volonté. De même que nous voyons par l'œil, nous aimons par le cœur" (Claret, Correspondance, Lettre 1459).

[282] Sabunde, *Grand traité de l'homme* (Barcelone, 1854), p. 179. La phrase qui suit, jusqu'au mot « ravages » du paragraphe 452, est tirée d'un passage de l'œuvre de Donoso Cortes. 452, est tirée d'un passage des œuvres de Donoso Cortes (« *Lettre à Maria Cristina* », Œuvres [Madrid, 1946], vol. 2, p. 559).

[283] Claret a introduit cette allusion au Verbe transformateur et créateur dans le passage de Donoso Cortes.

[284] Mc 16, 15.

[285] 2 Ti 4, 2.

ruine. Et de même que rien ni personne n'a pu empêcher ses triomphes dans les temps apostoliques, de même rien ni personne ne peut empêcher ses ravages aujourd'hui, à moins qu'il ne soit confronté à la prédication des prêtres et à un flot de bons livres et autres écrits saints et salutaires.

453. Ô mon Dieu, je vous donne ma parole que je ferai cela : Je prêcherai, j'écrirai et je ferai circuler de bons livres et de bonnes brochures en abondance, afin de noyer le mal dans un flot de bien.

Chapitre XXXI

LES VILLES OÙ J'AI PRÊCHÉ ET LES PERSÉCUTIONS QUE J'AI SUBIES

454. J'ai décrit jusqu'ici les moyens que je jugeais indispensables et les vertus que je devais posséder pour réussir dans les villes où les évêques m'envoyaient (car je ne voulais aller nulle part sans être soumis à l'obéissance). Je vais maintenant parler des villes où je suis allé et de ce que j'y ai fait[286].

Depuis le début de l'année 1840, après mon retour de Rome, jusqu'au début de l'année 1848, lorsque j'ai quitté Madrid pour me rendre aux îles Canaries avec Son Excellence Mgr Codina, l'évêque de ces îles, j'ai prêché dans les villes suivantes : Viladrau, Seva, Espinelvas, Artes, Igualada, Santa Coloma de Queralt, Prats del Rey, Calaf, Calldetenas, Vallfogona, Vidra, San Quirico, Montesquiu, Olot, Olost, Figueras, Bañolas, San Feliu de Guixols, Lloret, Calella, Malgrat, Arenys de Mar.

455. Arenys de Munt, Mataro, Teya, Masnou, Badalona, Barcelona, San Andres, Granollers, Hospitalet, Villanueva, Manresa, Sampedor, Sallent, Balsareny, Horta, Calders, Moya, Vich, Gurb, Santa Eulalia, San Feliu, Estany, Olo, San Juan de Olo, Pruit, San Feliu de Pallarols, Piera, Pobla de Lillet, Baga, San Jaime de Frontanya, Solsona, Anglesola, San Lorenzo del Piteus, Lerida, Tarragona, Torredembarra, Altafulla, Constanti, La Selva, Valls, Alforja, Falset, Pont de Armentera, Barbara, Montblanch, Vimbodi, Vinaixa, Espluga de Francoli, Cornudella, Prades, Vilanova de Prades, et bien d'autres encore.

456. Je n'allais pas directement d'une ville à l'autre. Au contraire, je me rendais dans une ville et lorsque j'avais terminé, je me rendais dans une autre ville située à une bonne distance. Je le faisais soit parce que les habitants avaient demandé mes services à mon supérieur, l'évêque de Vich, à qui j'ai toujours obéi avec la plus grande déférence, soit parce que cela était exigé par ces temps agités, où les ministres de la religion ou de toute autre bonne cause étaient si durement persécutés.

457. Dans chaque ville où j'ai prêché, la première moitié du service a été marquée par des persécutions et des calomnies de la part des méchants de la ville. Au milieu de la mission, ces gens se convertissaient et tout le monde chantait mes louanges. Puis le gouvernement et les hauts fonctionnaires commençaient à me persécuter. C'est pourquoi mon évêque m'a fait passer d'une ville à une autre ville éloignée. De cette façon, la persécution du gouvernement à mon égard est devenue une sorte de plaisanterie, car lorsqu'un mandat a été lancé contre moi dans une province de Catalogne, j'avais déjà terminé la mission dans cette province et j'étais parti dans une autre province. Et lorsqu'ils ont commencé à me persécuter dans cette province, j'étais déjà parti dans une autre province. Malgré tous les efforts du gouvernement pour me poursuivre et m'appréhender, ils n'ont jamais pu y parvenir.

458. Le général Manzano[287] lui-même m'a dit plus tard, lorsque nous étions tous deux à Cuba (moi en tant qu'archevêque et lui en tant que gouverneur général de la ville de Santiago), qu'il avait été chargé de m'arrêter, non pas parce que le gouvernement avait une quelconque charge contre moi - puisque je ne me suis jamais mêlé de politique - mais parce qu'il était inquiet des foules qui se rassemblaient de partout chaque fois que je prêchais. En outre, ils craignaient qu'en raison de l'immense prestige dont je jouissais, la moindre insinuation ne provoque un soulèvement général. Ils ont donc cherché à me prendre, mais n'ont jamais pu m'attraper, soit à cause de ma stratégie d'éloignement, soit parce que notre Seigneur ne l'a pas voulu - et c'est là la raison principale. Le Seigneur voulait que je prêche la Parole de

[286] Cette énumération ne reprend pas toutes les villes où il a prêché. Il semble qu'il les ait écrites au fur et à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit, car elles ne suivent ni l'ordre chronologique, ni l'ordre géographique, ni l'ordre alphabétique.

[287] Joaquin Manzano (1805-67) a combattu pour Isabelle II en Catalogne (1840-43). En tant que général, il s'oppose à l'insurrection carliste en Catalogne (1847). Il est maréchal et commandant général de Tarragone et Gérone (1849). Il est à Cuba jusqu'en 1852. De nouveau à Cuba en 1854, il est commandant en second de l'établissement militaire de l'île.

Dieu à ces gens, alors que le diable était à l'œuvre pour les corrompre avec des danses, des théâtres, des manœuvres militaires, des pelotons, des livres, des magazines diaboliques, etc.

459. Le dimanche et les jours de fête, dans de nombreuses villes, les hommes devaient porter les armes et participer aux manœuvres militaires et ne pouvaient donc pas assister à la messe ou à d'autres services religieux, comme ils en avaient l'habitude. Les bonnes actions étaient entravées et les mauvaises actions de toutes sortes étaient encouragées. Partout, on ne voyait que des scandales et des outrages, on n'entendait que des blasphèmes et des mensonges. On aurait dit que l'enfer s'était déchaîné.

460. Pendant ces sept années, j'ai voyagé d'une ville à l'autre. Je voyageais seul et à pied. J'avais toujours avec moi une carte de Catalogne sur toile, sur laquelle j'indiquais les distances parcourues et les lieux de repos. Je marchais cinq heures le matin et cinq heures l'après-midi. Parfois, je devais marcher sous la pluie, d'autres fois dans la neige ou sous le soleil brûlant d'une journée d'été. C'est l'été qui me faisait le plus souffrir, car je portais toujours la même soutane et le même imperméable en été qu'en hiver, et il faisait très chaud. De plus, mes chaussures et mes lourdes chaussettes en laine provoquaient des ampoules aux pieds, au point que je devais parfois marcher en boitant. La neige m'a aussi donné l'occasion d'exercer ma patience, car lorsque de hautes congères recouvraient les routes, je ne pouvais pas reconnaître le paysage, et en essayant de traverser les congères, je me retrouvais parfois enseveli dans des fossés remplis de neige[288].

461. Comme j'allais toujours à pied, je rencontrais des muletiers et des gens ordinaires, et j'avais ainsi l'occasion de leur parler de Dieu et de les instruire sur leur religion. Cela avait aussi l'avantage de nous faire oublier la route et de nous consoler. Une fois, alors que je me rendais de Banolas à Figueras[289] pour prêcher une mission, j'ai dû traverser une rivière au milieu de laquelle se trouvait un gros rocher.

Une grande planche allait d'un côté au rocher, et une autre allait du rocher à l'autre côté. Je traversais la rivière avec d'autres personnes pendant un gros coup de vent. Le vent a soufflé si fort qu'il a emporté la planche devant moi, ainsi que l'homme qui se tenait dessus, et les a jetés dans la rivière. Je suis resté bloqué sur ce rocher au milieu de la rivière, m'appuyant sur ma canne et luttant contre le vent, jusqu'à ce qu'un étranger traverse la rivière, me hisse sur ses épaules et me transporte de l'autre côté. J'ai poursuivi mon chemin, mais j'ai dû lutter contre un vent si violent qu'il m'a fait quitter la route plus d'une fois. Tous ceux qui ont traversé l'Ampurdan savent à quel point le vent s'y déchaîne, au point de faire bouger les collines sablonneuses de Pegu.

462. J'ai dû souffrir non seulement de la chaleur et du froid, de la neige et de la boue, de la pluie et du vent, des rivières et des" mers (comme je l'ai fait de San Feliu à Tosa, en naviguant à contre-courant sur le "trangul")[290], mais aussi des démons, qui m'ont terriblement persécuté. Une fois, ils ont fait tomber un rocher au moment où je passais. Un dimanche soir encore, dans la ville de Serreal, l'église était bondée de monde et Satan a délogé une grosse pierre de l'arche principale et l'a fait tomber sur le sol, où elle s'est brisée en mille morceaux. Personne n'a été blessé, bien qu'elle soit tombée en plein centre de l'assemblée. Cet événement a suscité l'admiration de tous les participants[291].

463. Parfois, alors que je prêchais et que les gens étaient dans un état de profonde componction, Satan apparaissait sous la forme d'un paysan terrifié, criant qu'il y avait un incendie dans la ville. Connaissant sa ruse, et voyant que l'assemblée s'alarmait de la nouvelle, j'annonçais du haut de la chaire : "Restez calmes. Il n'y a pas d'incendie ; ce n'est qu'une ruse de l'ennemi. Mais pour vous rassurer, envoyez une personne voir où ce feu est censé brûler. S'il y en a un, je me lèverai et j'irai moi-même avec vous. Mais je vous assure qu'il n'y a pas de feu. Ce n'est qu'un piège du diable pour vous empêcher de grandir dans la sainteté". Et c'est ce qui s'est passé. Lorsque je prêchais en plein air, le diable nous menaçait de

[288] Le respect de sa résolution de voyager à pied par fidélité à l'Évangile a souvent conduit Claret à des extrémités héroïques. Seule une aide spéciale de Dieu peut expliquer comment il a conservé sa santé ou sa résistance physique pendant ces années.
[289] Il a terminé sa mission à Banolas le 7 décembre 1845. La rivière à laquelle il fait référence est le El Fluvia en Esponella.
[290] In the autumn of 1844 – 'trangul' mot catalan qui signifie, pour les natifs, unte tempête sur la mer, des vagues très fortes.
[291] Il s'agit du 20 décembre 1846.

tempêtes. Parfois, il m'affligeait de terribles maladies ; mais curieusement, dès que je me rendais compte que la maladie était l'œuvre de l'ennemi, j'étais totalement guéri sans aucune aide médicale[292].

464. Si la persécution de l'enfer était grande, la protection du ciel était bien plus grande. J'ai fait l'expérience de la protection visible de la Sainte Vierge, des anges et des saints, qui m'ont guidé sur des chemins inconnus, m'ont libéré de voleurs et d'assassins, et m'ont amené en lieu sûr sans que je sache jamais comment. Souvent, on a appris que j'avais été assassiné, et de bonnes âmes faisaient déjà dire des messes pour moi. Que Dieu les récompense.

465. Au milieu de tous ces événements, j'ai réussi à m'en sortir. J'ai connu de bons moments et d'autres si amers qu'ils m'ont lassé de la vie. Dans ces moments-là, les seules pensées et paroles qui me venaient à l'esprit étaient celles du ciel, ce qui me consolait et m'encourageait beaucoup. Je n'ai jamais refusé la souffrance ; au contraire, je l'ai aimée et j'ai même voulu mourir pour l'amour de Jésus. Je ne me mettais pas inconsidérément en danger, mais j'étais heureux lorsque mon supérieur m'envoyait dans des endroits dangereux, sachant que je pouvais avoir la joie de mourir pour Jésus-Christ.

466. Dans la province de Tarragone, j'étais aimé de presque tous les habitants, mais il y en avait quelques-uns qui souhaitaient ma mort. L'archevêque le savait[293] et un jour, alors que nous parlions de cette possibilité, je lui ai dit : "Excellence, cela ne m'effraie pas et ne me retient pas. Envoyez-moi n'importe où dans votre diocèse et je m'y rendrai volontiers, même si je savais que la route était bordée de deux rangées d'assassins qui m'attendaient avec des poignards dégainés. Je marcherais volontiers, pensant que je gagnerais à mourir[294]. Mon gain serait de mourir de la main de ceux qui haïssent Jésus-Christ".

467. J'ai toujours voulu mourir comme un pauvre homme dans un hôpital, ou sur l'échafaud comme un martyr, ou être mis à mort par les ennemis de la sainte religion que nous professons et prêchons, scellant ainsi de mon sang les vertus et les vérités que j'ai prêchées et enseignées.

Chapitre XXXII

LES SUJETS SUR LESQUELS J'AI PRÊCHÉ ET LA MANIÈRE DE LES PRÉSENTER

468. Dans toutes les villes que j'ai mentionnées dans le dernier chapitre, et dans d'autres que je n'ai pas mentionnées, j'ai prêché divers sermons sous différents vocables. Bien qu'ils n'aient pas été appelés "missions", parce que nous n'avions pas le droit de les appeler ainsi, les sujets sur lesquels je prêchais étaient vraiment des sujets de mission. Les prédications étaient intitulées, selon les cas, Carême, mois de Marie, Quinzaine du Rosaire, Neuvaine pour les âmes du purgatoire, Octave du Saint-Sacrement, Septenaire des Sept Douleurs, etc. Tels étaient les titres que nous donnions habituellement à ces services, et bien qu'il s'agisse nominalement d'une "neuvaine", nous allongions le nombre de jours si nécessaire[295].

469. Dans chacune des villes que j'ai mentionnées, une ou plusieurs de ces prédictions avaient eu lieu cette année-là ou au cours des années précédentes et avaient toujours été très fructueuses. Il y avait eu partout des conversions de toutes sortes, des conversions massives, des conversions grandes et extraordinaires. Au début de la mission, tout le monde venait m'écouter : certains de bonne foi, d'autres par curiosité, d'autres encore par pure malice, pour voir s'ils pouvaient me piéger dans mon discours.

470. Pendant le service d'ouverture, je n'ai jamais attaqué de front les vices et les erreurs de la ville que je visitais. Au contraire, je leur parlais toujours de la Sainte Vierge, de l'amour de Dieu, etc. Quand les méchants et les corrompus ont vu que je ne les attaquais pas, mais que mon discours était plein d'amour, de douceur et de charité, ils ont été intéressés et ont eu envie de revenir. Lorsque j'ai commencé à parler

---

[292] L'une de ces afflictions était une horrible blessure au côté, qui mettait à nu plusieurs côtes. Elle fut guérie subitement lorsqu'il invoqua la Sainte Vierge. Les médecins en ont témoigné. (*Processus informatif*, Vich, session 79 ; *Processus apostolique*, sessions 15,16, 140.)

[293] Antonio Fernandez de Echanove y Zaldivar (1768-1854). Ordonné prêtre (1792), abbé du chapitre de La Granja (1818), évêque titulaire de Leukosia (1819) et de Tarragone (1825). Défenseur énergique de l'Église. Expulsé de son diocèse en 1835 lorsqu'une foule brûle son palais. Il revint d'exil en 1845. En 1846, il publia une lettre circulaire réfutant diverses calomnies répandues sur Claret.

[294] Cf. Ph 1,21. Il s'agit probablement des persécutions qui ont eu lieu lors de la deuxième campagne missionnaire dans l'archidiocèse de Tarragone en septembre 1846, et qui ont culminé avec la tentative d'attentat contre Claret à Torredembarra.

[295] Cf. pars. 295-296, où il parle de la répartition des sujets de sermons.

des fins dernières qui nous concernent tous, ils n'ont pas été offensés. Finalement, ils ont complètement changé d'avis. Pendant les derniers jours de la mission, j'ai pu parler en toute liberté de leurs vices et défauts prédominants.

471. Je croyais qu'une certaine catégorie de pécheurs devait être attrapée à la manière d'un homme qui cuisine des escargots. Il les met dans une casserole d'eau froide, ce qu'ils aiment, et ils sortent ainsi de leur coquille autant qu'ils le peuvent. Entre-temps, le cuisinier doit veiller à ce que l'eau ne se réchauffe que peu à peu afin que les escargots meurent sans le sentir et soient ainsi cuits. Si le cuisinier avait l'imprudence de jeter les escargots directement dans l'eau chaude, ils rentreraient dans leur coquille et personne ne pourrait les en sortir. Il en va de même pour les pécheurs. Si un missionnaire commence par les bombarder de feu et de soufre, au son de ce souffle, ceux qui sont venus par curiosité ou par malice se renfermeront dans la coquille de leur obstination et, loin de se convertir, passeront tout leur temps et leur énergie à discréditer le missionnaire et à ridiculiser tous ceux qui iront l'écouter. Mais si on les traite avec douceur, gentillesse et amour, ils seront conquis.

472. Parmi les nombreux pécheurs qui se sont convertis, l'un d'entre eux mérite d'être cité : Don Miguel Ribas, un propriétaire terrien d'Alforja, une ville de l'archidiocèse de Tarragone. Cet homme menait auparavant une vie très ordonnée. Chaque année, il faisait les Exercices spirituels au monastère des Missionnaires franciscains d'Escornalbou, où l'un de ses cousins était frère. Lorsque les Pères virent les temps désastreux qui approchaient, ils pensèrent qu'ils pourraient prudemment confier certains documents à sa garde. Mais il interpréta leur geste dans un sens si mauvais qu'il n'accorda plus jamais de crédit à la parole d'un prêtre. Il rassembla sa propre petite bande de prosélytes qui, en peu de temps, dépassèrent leur maître en méchanceté.

473. Son enseignement dogmatique et moral était simple, il consistait à n'obéir à personne. Les enfants ne doivent pas obéir à leurs parents, les femmes à leurs maris, les sujets à leurs supérieurs. Tout le monde était obligé de communier tous les jours, mais sans le désagrément du jeûne, etc. Finalement, Don Miguel se convertit et, après avoir offert de revenir sur ses erreurs, il le fit dans un document public qui fut notarié dans le presbytère de la paroisse en présence de 11 témoins choisis parmi les notables de la ville, conformément aux dispositions de l'archevêque de Tarragone[296].

474. Dans chaque ville où je prêchais, je m'adressais non seulement aux laïcs, mais aussi - selon le temps dont je disposais - aux prêtres, aux étudiants, aux religieuses et aux sœurs, aux malades des différents hôpitaux et aux prisonniers. Quoi qu'il en soit, j'ai prêché régulièrement aux prêtres pendant dix jours, matin et soir, et les ai dirigés dans les Exercices spirituels.

475. En voyageant de ville en ville, je réfléchissais aux moyens de rendre les résultats de la mission ou de la retraite plus durables. Il m'est venu à l'esprit qu'un moyen très efficace pourrait être de donner aux gens par écrit ce que je leur avais donné par la prédication. C'est ainsi que j'ai commencé à écrire des petits livres et des brochures pour tous les états de la vie, intitulés "Conseils à..." - prêtres, parents, etc. Les effets de ces livres et brochures ont été vraiment gratifiants.

476. Afin de les diffuser plus largement, j'ai eu l'idée de fonder la Bibliothèque religieuse. Avec l'aide de Dieu et la protection de Notre Dame de Montserrat, j'ai été rejoint dans cette entreprise par Don José Caixal et Don Antonio Palau, tous deux chanoines de Tarragone à l'époque, devenus depuis évêques d'Urgel et de Barcelone, respectivement. Comme je donnais alors des missions dans les diocèses environnants, je les ai consultés sur ce projet, en tant qu'hommes sages et zélés pour la plus grande gloire de Dieu, et ils m'ont été d'un grand secours. C'est ainsi que, dès le mois de décembre 1848, alors que j'étais aux Canaries, la Bibliothèque religieuse publia son premier volume, mon Catéchisme expliqué. Elle a continué à publier de nouveaux ouvrages jusqu'à ce jour, et son catalogue de publications s'est considérablement enrichi. Certaines de ces publications ont eu non seulement un tirage initial important, mais aussi de nombreuses réimpressions - Le Chemin droit, par exemple, qui en est maintenant à sa trente-neuvième impression. Que tout cela soit pour la plus grande gloire de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie, et pour le salut des âmes. Amen.

[296] La rétractation est datée du 20 février 1847. Cf. Fernandez, *El Beato*, vol. 1, pp. 265 et suivantes.

Chapitre XXXIII

LA PRÉDICATION DES MISSIONS DANS LES ÎLES CANARIES

477. Le monde s'est toujours efforcé de m'entraver et de me persécuter, mais notre Seigneur a pris soin de moi et a fait échouer tous ses mauvais desseins. Au cours du mois d'août 1847, un certain nombre de groupes d'hommes appelés "Les Matinaux" commencèrent à se former dans toute la Catalogne[297]. Les journaux annonçaient que les chefs de ces groupes ne feraient rien sans consulter d'abord le Père Claret. Ce n'était là qu'une manœuvre de leur part pour discréditer mon nom et inventer quelque prétexte pour m'appréhender et mettre fin à ma prédication. Mais Dieu notre Seigneur arrangea les choses pour m'arracher à leurs griffes. Il m'envoya prêcher aux îles Canaries, comme je vais le raconter.

478. Je me trouvais à Manresa, où je prêchais aux Filles de la Charité de l'hôpital local, lorsque la mère supérieure m'a annoncé que le père Codina avait été élu évêque des îles Canaries[298]. Elle m'a demandé si je voulais aller prêcher dans les îles. Je lui ai répondu que je n'avais pas de préférence ni de volonté propre, que la seule chose que j'aimais, c'était d'aller là où mon supérieur de Vich m'envoyait. S'il me disait d'aller aux îles Canaries, j'y irais comme à n'importe quel autre endroit. C'est tout ce qu'il y avait à faire.

479. La chère religieuse s'est chargée d'écrire à l'évêque élu pour lui faire part de mes propos. Celui-ci, à son tour, écrivit immédiatement à Vich, et l'évêque de Vich m'écrivit pour me dire de me mettre à la disposition de l'évêque élu les Canaries. Ce dernier, qui se trouvait à Madrid, me convoqua au début du mois de janvier 1847 et je m'y rendis. Pendant le temps nécessaire à l'organisation du voyage, j'ai été hébergé chez le père José Ramirez y Cortes, un prêtre exemplaire et zélé[299]. J'ai assisté à la consécration de l'évêque Codina et, tout au long de mon séjour dans la capitale, j'ai prêché et entendu les confessions des pauvres patients de l'hôpital général[300].

480. Nous avons quitté Madrid pour Séville, Jerez et Cadix, où j'ai prêché. De là, nous avons mis le cap sur les îles Canaries[301]. Début février, nous sommes arrivés à Ténériffe[302], où j'ai prêché le dimanche, avant d'embarquer le lundi pour l'île de Gran Canaria. C'est là que j'ai dirigé les exercices spirituels pour les prêtres, dans une salle de la résidence épiscopale, l'évêque présidant toutes les séances. J'ai également donné une retraite à tous les séminaristes et prêché des missions dans toutes les paroisses de l'île de Gran Canaria.

481. J'ai souvent dû prêcher sur des places publiques parce que les foules qui se rassemblaient pour la mission dans chaque ville étaient trop nombreuses pour tenir dans les églises. Face à de telles foules, j'ai toujours préféré prêcher sur les places publiques, pour des raisons évidentes.

482. La tâche qui m'a pris le plus de temps a été d'entendre toutes les confessions, car chacun voulait faire une confession générale de sa vie. Pour ce faire, j'ai demandé aux autres prêtres de m'aider et je leur ai expliqué une procédure pour faire ce travail de manière rapide et complète. Je voulais éviter que les pénitents ne se disputent leur place dans la file d'attente, c'est pourquoi, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, je les faisais se mettre par groupes de huit, quatre hommes et quatre femmes. Puis je leur ai demandé de faire le signe de croix et de dire avec moi le Confiteor et toutes les prières préliminaires à la confession. J'ai trouvé cela très utile, car sinon j'aurais dû passer beaucoup plus de temps à attendre

---

[297] Partisans de Don Carlos. Ce groupe d'environ 3 000 hommes, en utilisant des tactiques de guérilla, a réussi à tenir en échec 40 000 soldats de la reine pendant plus d'un an.

[298] Mgr Bonaventure Codina (1783-1857) est né à Hostal-Vich (Gérone). Il est entré chez les Lazaristes à l'âge de 29 ans. Il devint missionnaire et fut nommé Visiteur des Filles de la Charité en Espagne. Il a été nommé évêque de Palma en 1847.

[299] José Maria Ramirez y Cortes (1789-1855) est ordonné en 1813 et devient recteur de l'église italienne de Madrid. Homme pieux et charitable, il est à l'origine de la dévotion des quarante heures dans la capitale. Il est l'oncle de sainte Micaela du Saint-Sacrement, que Claret rencontre à cette occasion et qu'il encourage dans son apostolat d'une école pour les défavorisés.

[300] Fondé par Philippe II et transféré dans la rue Atocha en 1748.

[301] La consécration de l'évêque a eu lieu le 20 février. Le 23 février, ils quittent Madrid pour Cordoue et Séville, où ils restent quelques jours. Après une escale à Jerez, ils s'embarquent à Cadix le 6 mars 1848.

[302] Il a un mois de retard. En fait, ils ne sont arrivés à Santa Cruz que le 11 mars. Le saint y prêche le dimanche 12 mars et s'embarque le lendemain pour Gran Canaria, où ils arrivent le 14 mars. Le 20 mars, il commence à prêcher dans la cathédrale de Las Palmas.

qu'ils disent toutes ces prières individuellement. De cette façon, après avoir dit les prières en commun, ils pouvaient commencer leur confession directement, quand leur tour était venu. Ainsi, non seulement nous avons gagné du temps et évité les querelles, mais nous avons aussi évité que des foules se pressent contre le confessionnal.

483. Chaque fois que je terminais une mission, tous les habitants de la ville m'accompagnaient lors de mon départ, et les habitants de la ville voisine venaient m'accueillir - un groupe me faisait ses adieux en pleurant et l'autre m'accueillait avec joie. Si j'essayais de raconter toutes les choses qui me sont arrivées dans ces villes, je ne pourrais jamais terminer. Je vais donc raconter une seule de mes expériences afin que les missionnaires puissent en tirer des leçons[303].

484. Après avoir terminé mes missions sur l'île de Gran Canaria, l'évêque m'a demandé d'aller à Lanzarote. Il a décidé que son frère, le père Salvador, un capucin, m'accompagnerait pour aider aux confessions, car il y avait très peu de clergé sur l'île[304]. Il se trouve que le prêtre en question était très gros, et comme il fallait faire deux lieues à l'intérieur des terres pour aller du port à la capitale, il m'a demandé : "Comment allons-nous faire ? Voulez-vous marcher ou monter à cheval ?"

J'ai répondu : "Vous savez que je ne monte jamais à cheval, mais que je vais toujours à pied."

"Eh bien", a-t-il dit, "si tu ne montes pas à cheval, je ne le ferai pas non plus".

Je lui ai dit : "Vous voyez bien que ce serait un fardeau pour vous de marcher aussi loin. Je ne peux pas le permettre. Puisque tu ne monteras pas si je ne monte pas, alors je monterai pour que tu puisses le faire aussi".

485. Ils nous ont ensuite amené un grand chameau sur lequel nous sommes montés tous les deux. Peu avant d'arriver à la ville, nous sommes descendus et avons marché le reste du chemin jusqu'à la ville, où j'ai commencé à prêcher la mission. Alors que nous faisions nos adieux après la mission, un homme m'a demandé : "Êtes-vous le missionnaire qui a prêché sur l'île de Gran Canaria ?" J'ai répondu par l'affirmative. "Eh bien", a-t-il dit, "les gens d'ici disaient que ce ne pouvait pas être vous parce que ce missionnaire disait qu'il allait toujours à pied et que vous étiez venu ici à dos de chameau. C'est pourquoi j'ai entendu quelqu'un dire : ‘Je ne vais pas l'écouter parler parce que ce n'est pas le missionnaire de l’île de Gran Canaria.’ "

486. Vers le début du mois de mai 1849, j'ai quitté les îles. L'évêque voulait me donner un nouveau chapeau et un nouveau manteau, mais je ne voulais pas en entendre parler. Tout ce que j'ai emporté avec moi, ce sont cinq grosses déchirures dans mon vieux manteau, causées par les foules qui se pressaient toujours autour de moi lorsque j'allais de ville en ville. J'ai passé 15 mois dans ces îles et j'ai travaillé tous les jours, avec l'aide de Dieu. Je n'avais aucun appétit et j'ai subi quelques épreuves, mais j'ai fait tout cela avec joie parce que je savais que c'était la volonté du Seigneur et de la Sainte Vierge Marie, et aussi parce que tant d'âmes se sont converties et ont été sauvées[305].

487. Mon Dieu, comme vous êtes bon ! Quels moyens inattendus vous utilisez pour convertir les pécheurs. Les mondains ont cherché à me discréditer en Catalogne, et c'est justement de cela que vous avez profité pour m'envoyer aux Canaries[306]. Vous m'avez ainsi libéré de la prison qui m'était destinée et vous m'avez emmené dans ces îles pour faire paître les brebis du troupeau de votre Père céleste, pour lesquelles j'aurais volontiers donné ma vie afin de les voir vivre la vie de la grâce. Béni soit votre amour et la grande providence dont vous avez toujours fait preuve à mon égard. Maintenant et pour toujours, je chanterai vos éternelles miséricordes[307]. Amen.

---

[303] Une fois de plus, l'objectif formateur de l'Autobiographie apparaît : "Afin que les missionnaires en tirent des leçons". Pour une image plus complète de l'apostolat de Claret dans les îles Canaries, voir F. Gutierrez, Saint *Antoine Marie Claret, Apôtre des îles Canaries* (Madrid, Coculsa, 1969).

[304] Le père Salvador Codina (1785-1864) est né à Barcelone. Il devint capucin en 1802 mais fut expulsé du monastère de Valls par le décret du gouvernement contre les ordres religieux. Il accompagna son frère aux îles Canaries et devint chanoine de Las Palmas (1860). Il est mort à Barcelone.

[305] Ainsi s'achève un apostolat remarquable dont les effets se sont prolongés jusqu'à aujourd'hui. Pie XII a nommé Saint Antoine Claret Patron de ces îles, ainsi que Notre-Dame-du-Pino.

[306] "Il semble que Dieu m'ait retiré de la Catalogne, où je ne pouvais pas exercer d'activité missionnaire en raison des troubles qui y régnaient, et qu'Il m'ait placé là où je pouvais récolter une abondante moisson. Heureuse obéissance ! Par elle, Dieu m'a guidé et je l'en remercie continuellement" (*Correspondance*, Lettre 84).

[307] Cf. Ps 89, 2.

Chapitre XXXIV

LA CONGRÉGATION DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

488. Vers la mi-mai, je suis arrivé à Barcelone[308] et je suis retourné à Vich où j'ai discuté avec les chanoines Soler[309] et Passarell[310] de mon projet de former une congrégation de prêtres qui seraient et s'appelleraient les Fils du Cœur Immaculé de Marie[311]. Tous deux approuvèrent mon projet et le premier, qui était recteur du séminaire de Vich, me dit que dès que les séminaristes rentreraient chez eux pour les vacances d'été, nous pourrions nous réunir au séminaire et y vivre jusqu'à ce que Dieu nous trouve un autre endroit.

489. J'ai présenté le même projet à l'évêque de Vich, Mgr Luciano Casadevall, qui m'avait toujours beaucoup apprécié. Il fut enthousiasmé par l'idée et accepta que nous vivions au séminaire pendant les vacances d'été, tandis que lui, entre-temps, pourrait faire réhabiliter le monastère de Notre-Dame de la Miséricorde, que le gouvernement avait laissé à sa disposition. C'est ce qu'il a fait[312].

Alors que l'évêque était en train de remettre le monastère en ordre, j'ai parlé avec un certain nombre de prêtres à qui le Seigneur avait donné la même inspiration que celle qui m'animait. Il s'agit des pères Stephen Sala, Joseph Xifre, Dominic Fabregas, Manuel Vilaro et Jaime Clotet[313]. Moi, Anthony Claret, j'étais le dernier de tous. Et, en effet, ils étaient tous plus instruits et plus vertueux que moi, de sorte que je me sentais heureux et satisfait de me considérer comme leur serviteur[314].

490. Le 16 juillet 1849, après nous être réunis au séminaire avec l'approbation de l'évêque et du recteur, nous avons commencé nos propres exercices spirituels, que nous avons suivis avec exactitude et ferveur[315]. Le 16 juillet étant la fête de la Sainte Croix et de Notre-Dame du Mont Carmel, j'ai axé mon premier sermon sur les paroles du vingt-troisième psaume : "Ta houlette et ton bâton me donnent du courage" (v. 4), faisant allusion à la dévotion et à la confiance que nous devrions placer dans la Sainte Croix et la Bienheureuse Vierge Marie et l'appliquant également au projet que nous étions en train de lancer[316]. Nous sommes sortis de ces Exercices pleins de ferveur, liés et déterminés à persévérer, et,

---

[308] Le 1er mai 1849.

[309] Jaime Soler, chanoine de Vich, secrétaire capitulaire et recteur du séminaire, devint évêque de Teruel en 1849, consacré lors de la même cérémonie que Claret. Il mourut en 1851.

[310] Jaime Passarell, secrétaire du Vicaire Capitulaire de Vich et professeur de théologie. Il est ensuite devenu chanoine.

[311] Après avoir envisagé plusieurs dénominations, il décida de former cette association de prêtres vivant en commun et se consacrant entièrement au ministère de la Parole de Dieu. Le choix de la dénomination « Fils du Cœur Immaculé de Marie » s'explique par l'influence sur sa vie et son apostolat, à partir de 1847, de l'Archiconfraternité du Cœur de Marie établie à l'église Notre-Dame-des-Victoires à Paris. Le Cœur de Marie : le centre de tout ce que Marie est, Mère du Christ tout entier par son amour. Immaculée : pour Claret, un titre apostolique, manifestant le plan de Dieu de conquérir la descendance du Serpent par la descendance de la Femme. La prophétie de la Genèse et l'Apocalypse constituent le décor dans lequel s'inscrit l'activité apostolique de Claret. Fils : c'est l'attitude la plus chrétienne et la plus théologique à l'égard de la Sainte Vierge.

[312] Le monastère de Notre-Dame de la Miséricorde était à l'époque la prison de la ville et avait été une caserne auparavant, depuis que les Mercédaires avaient été expulsés par le gouvernement.

[313] *Stephen Sala* (181~58) succéda au Fondateur dans le gouvernement de la Congrégation. Le Saint l'estimait beaucoup, "comme étant d'un seul esprit avec moi" (*Correspondance*, Lettre 584).
Joseph Xifré (1817-99) fut le troisième Supérieur général, et sous lui la Congrégation se développa en France, en Afrique et dans les Amériques.
Dominique Fábregas (1817-95) a consacré toute sa vie à la prédication de missions paroissiales et de retraites.
Manuel Vilaró (1816-52) a accompagné le Fondateur à Cuba en tant que secrétaire.
Jaime Clotet (1822-98) : sa cause de béatification a été introduite. Il était très dévoué à Claret et fut son deuxième biographe.

[314] Claret servit les tables de ses confrères dès le premier jour des Exercices Spirituels. Il fut également l'infirmier du Père Fabregas et de Don Mariano Aguilar, s'occupant des besoins de ce dernier même après qu'il ait été élu archevêque.

[315] Le manuscrit du plan de ces premiers entretiens, ainsi que celui de tous les Exercices, a été conservé. (Cf. J. M. Lozano, *Constitutions et Textes* [Barcelone, 1972], pp. 563 et suivantes).

[316] Le texte de la Vulgate commence par « Virga tua et baculus tuus », d'où le jeu de Claret sur les mots « virga » et « virgo », que saint Alphonse de Liguori avait mis en relation avec la verge de Jessé en Is 11, 1. (Cf. Liguori, *Les gloires de Marie*, vol. 1, chap. 2, par. 3).

grâce à Dieu et à Marie, tous ont persévéré. Deux d'entre eux ont déjà rejoint la gloire du ciel, jouissant de Dieu et de la récompense de leurs travaux apostoliques, et priant pour leurs frères[317].

491. C'est ainsi que nous avons commencé et que nous continuons à vivre en stricte communauté. Nous sortions tous régulièrement pour travailler dans le ministère sacré. À la fin des Exercices Spirituels que j'ai donnés à la petite communauté naissante, on m'a demandé de donner une autre série d'Exercices au clergé de Vich dans la chapelle du séminaire. Le 11 août, alors que je descendais de chaire après l'office de clôture, j'ai été appelé au palais épiscopal. À mon arrivée, il m'a remis une lettre datée du 4 août, contenant ma nomination royale en tant qu'archevêque de Cuba. J'ai été frappé de plein fouet par cette nouvelle. J'ai dit que je ne l'accepterais en aucun cas et j'ai prié l'évêque d'avoir la bonté de répondre pour moi, en leur faisant savoir que dans aucun cas je n'accepterais.

492. Mon Dieu, soyez béni pour avoir daigné choisir vos humbles serviteurs comme Fils du Cœur Immaculé de votre Mère !

493. Très Sainte Mère, que la courtoisie de ton Cœur Immaculé, en nous acceptant comme tes Fils, soit mille fois louée ! Mère, fais-nous collaborer à cette bonté en devenant chaque jour plus humbles, fervents et zélés pour le salut de l'âme.

494. Je me dis : Un fils du Cœur Immaculé de Marie est un homme qui brûle d'amour et qui en répand les flammes partout où il va. Il désire ardemment et s'efforce par tous les moyens d'enflammer le monde entier de l'amour de Dieu. Rien ne l'effraie ; il se réjouit des privations, du travail, des sacrifices, de la calomnie et de la souffrance. Sa seule préoccupation est de savoir comment il peut le mieux suivre Jésus-Christ et l'imiter en travaillant, en souffrant et en luttant constamment et sans relâche pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes[318].

Chapitre XXXV

DE LA NOMINATION ET DE L'ACCEPTATION DE L'ARCHEVÊCHÉ DE SANTIAGO DE CUBA

495. Accablé par cette nomination, je n'avais aucune envie de l'accepter parce que je me considérais indigne et incapable d'une si grande dignité, pour laquelle je n'avais ni les connaissances ni les vertus nécessaires. Même après une longue réflexion, j'ai conclu que, même si j'avais les connaissances et les vertus requises, il ne serait pas bon que j'abandonne la Bibliothèque religieuse et la Congrégation, qui venaient à peine d'être créées[319]. C'est pourquoi j'ai rejeté avec force toutes les propositions du Nonce Papal, Mgr Brunelli[320], ainsi que celles du Ministre de la Justice d'Espagne, Don Lorenzo Arrazola[321]. Ces deux messieurs, le nonce et le procureur général, voyant qu'ils n'arrivaient à rien avec moi,

[317] Les pères Vilaro et Sala étaient décédés.
[318] Ce paragraphe est une synthèse de l'esprit apostolique de Claret. Il est généralement connu comme le portrait type du missionnaire. Dans une lettre au Père Xifre, le Saint dit : « Je voudrais que chacun des missionnaires le copie et l'emporte avec lui ». La même lettre contient un autre texte du portrait type, avec de légères variations, écrit de la main du saint, intitulé « Un rappel qu'Antoine Claret se répète souvent à lui-même ». Le reste du texte suit : « Un fils du Cœur Immaculé de Marie est un homme qui met le feu partout où il va. Il désire puissamment et s'efforce par tous les moyens d'embraser le monde entier du feu de l'amour de Dieu. Rien ni personne ne l'effraie : il se réjouit des privations, accueille le travail, accepte les sacrifices, sourit au milieu des calomnies, se réjouit des tourments et des peines qu'il peut subir, et se glorifie de la Croix de Jésus-Christ. Son seul souci est de suivre Jésus-Christ de plus près et de l'imiter dans la prière, le travail, la souffrance, et dans l'effort constant et unique pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes ». (Cf. Ecrits, p. 328, note 259.)
[319] Dans sa lettre au Nonce, Claret donne une autre raison, qui nous laisse entrevoir son esprit : "Si j'acceptais, je serais lié et limité à un seul archidiocèse, alors que mon esprit s'étend au monde entier. Et même sur ce petit point de la carte, je ne pourrais pas prêcher autant que je le voudrais, car j'ai vu de mes propres yeux combien d'affaires un archevêque doit traiter" (*Correspondance*, Lettre 95).
[320] Mgr Giovanni Brunelli (1795-1861) a été nonce à Madrid (1847), cardinal (1853), préfet de la Congrégation des études et membre de la Secrétairerie d'État du pape (1853-61).
[321] Lorenzo Arrazola (1797-1873), chef du parti modéré, a été sept fois ministre de la Justice (et donc chargé des relations entre l'Église et l'État) et trois fois chef du gouvernement.

décidèrent de passer par mon supérieur, l'évêque de Vich, à qui j'ai toujours obéi aveuglément, et qui, à son tour, m'a formellement ordonné d'accepter[322].

496. Cet ordre m'a profondément ébranlé : d'une part, je n'osais pas accepter, d'autre part, je voulais obéir. Je priai l'évêque de me laisser quelques jours de prière pour réfléchir avant de donner ma réponse, ce qu'il fit. J'ai alors convoqué les pères Jaime Soler, Jaime Passarell, Pedro Bach et Stephen Sala, tous des prêtres très sages et vertueux en qui j'avais une confiance absolue, et je les ai priés de me recommander à Dieu. Je leur ai dit que j'espérais qu'ils auraient la bonté de me dire, le dernier jour de la retraite que j'allais commencer, ce que je devais faire : accepter la nomination comme l'avait ordonné l'évêque ou m'y opposer complètement. Lorsque le jour fixé arriva, après s'être concertés, ils conclurent que c'était la volonté de Dieu que j'accepte la nomination. Et c'est ce que j'ai fait, le quatrième jour d'octobre, deux mois après avoir été élu.

497. Une fois que j'eus accepté le choix de Sa Majesté pour ma modeste personne, les formalités habituelles furent immédiatement mises en œuvre et la dépêche fut envoyée à Rome. Entre-temps, j'ai repris le travail que je faisais auparavant : donner des retraites au clergé, aux étudiants, aux religieuses et aux laïcs. Pendant cette période, je fis les Exercices Spirituels pour le clergé de Gérone et je donnai une mission dans cette ville, prêchant chaque jour depuis un balcon de la Casa Pastors à une foule immense qui remplissait non seulement la place, les escaliers et le porche de la cathédrale, mais aussi les rues adjacentes, ainsi que toutes les personnes qui se tenaient aux balcons, aux fenêtres et sur les toits des maisons environnantes[323].

498. Pendant ces jours, Dieu notre Seigneur m'a fait comprendre des choses très particulières pour sa plus grande gloire et le bien des âmes[324]. Mon élection a été proclamée en consistoire, la bulle papale de Rome a été remise à Madrid et dûment expédiée, et elle a été apportée de Madrid à Vich par deux prêtres exemplaires, les pères Fermin de la Cruz et André Novoa. Pendant ce temps, je me préparais par une retraite de plusieurs jours, au cours de laquelle j'élaborais un plan de vie que je suivrais dans ma nouvelle affectation[325]. Ainsi préparé et disposé, j'ai été consacré à Vich, comme je le décrirai, si Dieu le veut, dans la troisième partie de ce travail.

TROISIÈME PARTIE
DEPUIS LA CONSÉCRATION DE L'ARCHEVÊQUE

Chapitre I

LA CONSÉCRATION, LE VOYAGE, L'ARRIVÉE ET LES PREMIERS MINISTÈRES

499. Le 6 octobre 1850, fête de saint Bruno, fondateur de l'ordre des chartreux auquel j'avais souhaité appartenir[326], était également le premier dimanche d'octobre et la fête du très saint Rosaire, qui a toujours été l'une de mes dévotions préférées. Ce jour-là, j'ai été consacré archevêque, avec Don Jaime Soler, évêque de Teruel, dans la cathédrale de Vich.[327].

---

[322] La lettre de l'évêque, datée du 1er octobre 1849, indique : "Ayant consulté la Vierge de Montserrat dans la prière, je vous ordonne d'accepter l'archevêché susmentionné".
[323] Cette mission s'est déroulée du 5 au 16 avril.
[324] Au cours de ces journées, il dut s'occuper de questions de la plus haute importance : la consolidation de ses missionnaires, la Bibliothèque religieuse, la rédaction finale des Constitutions des Carmélites de la Charité, et l'organisation de son futur apostolat à Cuba. (Cf. *Correspondance*, Lettre 120.)
[325] En septembre, il prêche les Exercices spirituels pour le clergé de Vich. Parmi les participants se trouvait le chanoine Soler, qui préparait sa propre consécration avec Claret. C'est sans doute à cette époque qu'il élabore son projet de vie. (Cf. *Écrits*, p. 537.)
[326] Cf. pars. 77-78, 88-90.
[327] Un journaliste de l'époque donne les détails suivants sur le service : "Le parrain de l'évêque Claret était un vénérable prêtre de cette église, Don Fortian Bres, qui a été son protecteur et comme un père pour lui. Le père de Mgr Claret, une sœur et un frère aîné occupaient une place d'honneur. Bien qu'ils soient tous aussi humbles et simples que l'évêque lui-même, ils étaient fous de joie et faisaient l'envie de tous, en particulier de son père, aujourd'hui un peu âgé, dans son simple costume d'ouvrier. On aurait dit que Mgr Claret avait été évêque toute sa vie, à en juger par son comportement calme et confiant pendant la bénédiction, le chant et l'exécution des rubriques.

L'ordinaire du lieu, Don Luciano Casadevall, était l'évêque consécrateur, assisté de leurs Excellences, les évêques Dominic Costa y Borrás [328] et Fulgencio Lorente[329], respectivement de Barcelone et de Gérone.

500. Le mardi 8, je quittai Vich pour Barcelone et Madrid, où le nonce apostolique, Mgr Brunelli, m'investit du pallium le 13. J'ai été présenté à Sa Majesté et aux ministres d'État[330]. Pendant le temps nécessaire à l'obtention de mes lettres de créance, j'ai prêché et entendu des confessions à Madrid[331]. Lorsque tout fut en ordre, je retournai en Catalogne. J'arrivai à Igualada le 31 octobre et j'y prêchai pour la Toussaint. Le lendemain, je me rendis à Montserrat, où je prêchai également[332]. Je me suis ensuite rendu à Manresa, où le père Mach organisait une neuvaine de la Toussaint[333]. J'y ai prêché le soir et, le lendemain matin, j'ai donné la Sainte Communion à une foule nombreuse qui avait appris ma présence et s'y était préparée.

501. L'après-midi, je me suis rendu dans ma ville natale, Sallent, où tout le monde est venu à ma rencontre. Le soir, j'ai prêché depuis un balcon surplombant la place de la ville, car l'église n'était pas assez grande pour contenir la foule. Le lendemain, nous avons célébré une grande messe solennelle et, dans l'après-midi, je suis parti pour Sanmarti. Le lendemain matin, je me suis rendu au sanctuaire de Notre-Dame de Fussimanya, lieu de ma dévotion d'enfance. J'ai dit la messe dans le sanctuaire et j'ai prêché sur la dévotion à Marie. De là, je me suis rendu à Artés, où j'ai également prêché, comme je l'avais fait à Calders. J'ai mangé à Moyá et j'y ai prêché cette nuit-là. Le lendemain matin, je suis allé à Collsuspina, où j'ai prêché, puis à Vich, où j'ai dîné et prêché ce soir-là. Je me suis ensuite rendu à Barcelone, où j'ai prêché tous les jours dans diverses églises et couvents[334] jusqu'au 28 décembre, date à laquelle nous avons embarqué sur la frégate La Nueva Teresa Cubana, sous le commandement du capitaine Manuel Bolivar.

502. Mes compagnons de voyage étaient mon vicaire général, le père Juan Lobo, accompagné d'un jeune homme nommé Telésforo Hernández ; les pères Manuel Vilaró, Anthony Barjau, Lorenzo San Martí, Manuel Subirana, Francisco Coca, Philip Rovira, Paladio Currius et John Pladebella ; ainsi que M. Ignacio Bertriu et les jeunes Philip Vila et Gregory Bonet[335].

503. Parmi les autres passagers qui naviguaient avec nous, il y avait dix-huit Filles de la Charité qui se rendaient également à La Havane, ainsi que leur aumônier, le Père Peter Planas, un lazariste. De nombreuses autres personnes se trouvaient également à bord.

504. Nous étions tous heureux de partir de Barcelone pour Cuba, mais en arrivant au rocher de Gibraltar, nous avons dû attendre un changement de temps pour pouvoir passer le détroit. La mer a empiré et le capitaine a dû faire demi-tour vers Malaga, où nous avons dû attendre trois jours pour que le temps

---

Rien ne semble pouvoir ébranler cet homme apostolique, si plein de charité et pourtant si apparemment imperturbable". L'auteur ajoute que Mgr Soler, en revanche, était visiblement ébranlé. (*Quotidien de Barcelone*, 8 octobre 1850.)

[328] Mgr Dominic Costa y Borrás (1805-64) a été évêque de Lerida (1848) et de Barcelone (1850). Exilé en 1855, il revint en Espagne pour devenir archevêque de Tarragone (1857) et sénateur du royaume (1858). Il fonde les Sœurs Conceptionnistes et publie plusieurs ouvrages. Claret possédait ses Œuvres complètes dans sa bibliothèque.

[329] Mgr Fulgencio Lorente (1797-1862), évêque de Gérone (1847).

[330] Il est plus probable qu'il soit arrivé à Madrid le 16 octobre et qu'il ait reçu le pallium du nonce le 20 octobre dans la chapelle du palais. Il avait rendez-vous pour une audience royale le 27 octobre, à laquelle il arriva en retard après avoir prêché dans l'Église italienne.

[331] L'une de ses prédications a eu lieu à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, où Sainte Micaela du Saint-Sacrement était religieuse supérieure et le père Lobo, directeur spirituel.

[332] Claret, toujours missionnaire, fit de ce voyage une mission, prêchant partout. Parmi les saints qui se sont rendus en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat, seul Claret a prêché sur place. Saint Ignace offrit à la Vierge son épée de chevalier, Antoine celle de la Parole de Dieu.

[333] Le père Joseph Mach, S.J. (1810-65), célèbre prédicateur jésuite et admirateur de Claret, a écrit de nombreux ouvrages de piété : *L'ancre du salut* (Barcelone, 1854) ; *Le thésaurus du prêtre* (1861).

[334] Il est resté à Barcelone du 16 novembre au 28 décembre, prêchant sept à dix sermons par jour et faisant paraître plusieurs livres. Lorsque quelqu'un lui a demandé comment il pouvait faire autant de travail, il a répondu : "Aimez Jésus-Christ et les âmes et vous comprendrez tout et ferez beaucoup plus que moi".

[335] Claret donne un aperçu de chacun d'entre eux dans les paragraphes 591-605. 591-605.

s'améliore. Entre-temps, on m'a trouvé du travail et j'ai fait 15 prédications à la cathédrale, au séminaire, dans les écoles et les couvents, etc.[336]

505. Enfin, nous avons mis le cap sur les îles Canaries, où nous espérions débarquer et rendre visite à mes chers compatriotes. Ils l'attendaient avec impatience et nous aussi, mais la mer était si agitée que nous n'avons pas pu accoster, à notre grand regret mutuel.

506. Nous avons poursuivi notre voyage vers Cuba dans un climat de bonne humeur et en excellent ordre. Les cabines du navire étaient divisées en deux parties : Mes compagnons et moi étions logés dans l'espace situé entre le grand mât et la dunette ; les religieuses étaient logées toutes seules dans l'espace situé entre le grand mât et la proue, et séparées du reste d'entre nous par des portes fermées. Mon groupe se levait tous les jours à l'heure prévue[337], je me lavais et je faisais une demi-heure de méditation ensemble. Les religieuses faisaient de même dans leurs quartiers. Après la méditation, je célébrais la messe dans nos quartiers, où un autel avait été installé. J'ai dit la messe tous les jours de notre voyage. Tous les membres de mon groupe y ont assisté, ainsi que les sœurs, qui l'ont entendue depuis leurs propres quartiers en repoussant les portes à volets qui formaient la ligne de séparation entre elles et nous. Les sœurs et les prêtres ont tous communié, sauf un des prêtres qui a célébré une deuxième messe, au cours de laquelle nous avons fait notre action de grâce. Il y avait un système de rotation pour le prêtre qui disait la deuxième messe, de sorte que chaque jour nous avions deux messes, l'une dite par moi, l'autre par le prêtre dont c'était le tour ce jour-là.

507. Après notre première série de dévotions, nous sommes montés sur le pont pour prendre le thé, pendant lequel chacun a étudié ce qu'il voulait. Nous nous sommes retrouvés à huit heures dans nos quartiers, avons récité les petites heures en commun et avons tenu une conférence sur la théologie morale jusqu'à dix heures, heure à laquelle nous sommes allés déjeuner. Ensuite, nous étions libres de nous reposer et d'étudier jusqu'à trois heures, heure à laquelle nous nous réunissions pour réciter les vêpres, les complies, les matines et les laudes. Ensuite, nous avons eu une autre conférence qui a duré jusqu'à cinq heures, heure à laquelle nous sommes allés dîner[338]. À huit heures, nous nous sommes à nouveau réunis pour réciter le rosaire et d'autres dévotions. Nous avons eu une conférence sur la théologie ascétique et enfin, après avoir pris une tasse de thé, chacun s'est retiré dans sa couchette[339].

508. C'était notre programme pour tous les jours ouvrables. Mais les jours d'obligation, la deuxième messe était dite au moment le plus opportun pour l'équipage du navire. Les jours saints, nous avions également un sermon le soir, chaque prêtre prêchant à tour de rôle, en commençant par moi, puis le Vicaire général, etc.

509. En arrivant dans le golfe de Damas, j'ai commencé à diriger une mission sur le pont[340]. Tout le monde à bord y participait, passagers et équipage, du capitaine au garçon de cabine, et tout le monde se confessait et recevait la communion lors d'un service de communion général. Nous étions en bons termes avec l'équipage, et à chaque voyage qu'ils faisaient à Cuba, ils venaient nous rendre visite. Nous avons débarqué le 16 février 1851, dans la bonne humeur, et nous avons été accueillis avec des manifestations de joie et de bonne humeur. Le lendemain de notre arrivée, nous avons fait notre entrée officielle dans la capitale, conformément à la coutume locale[341].

510. Quinze jours après notre arrivée, nous sommes allés visiter le sanctuaire de Notre-Dame de la Charité à El Cobre, à quatre lieues de la capitale, centre de dévotion pour tous les habitants de l'île. L'image

---

[336] "Les habitants de Malaga étaient très contents de moi, comme je l'étais d'eux. Quelle moisson d'âmes m'a été offerte !" (Claret, *Correspondance*, Lettre 160.)

[337] À 6h00 du matin.

[338] Entre Complies et Matines, un chapitre de l'Évangile est lu.

[339] L'archevêque dirigeait toujours le chapelet, qui se terminait par le chant de "Santo Dios" et quelques versets sur le rosaire, que le père Barjau accompagnait à l'accordéon.

[340] La mission a duré du 27 janvier au 10 février.

[341] La capitale de l'archidiocèse était Santiago, avec une population de 26 668 habitants en 1851. C'était un champ d'apostolat difficile : un diocèse très étendu, avec un mauvais système de communication et un climat très chaud. Il n'avait pas eu d'évêque depuis 14 ans (certaines villes importantes n'avaient pas eu d'évêque depuis 60 ans). Sur le plan social, il est en proie à l'esclavage et le climat politique est agité, avec une faction séparatiste croissante.

de la Vierge est enchâssée dans une chapelle qui a été très richement ornée grâce aux offrandes qui y sont continuellement apportées de toutes parts[342].

511. À mon retour à Santiago, la capitale du diocèse, j'ai commencé une mission qui a duré jusqu'au 25 mars, date à laquelle un service de communion générale a été organisé. La foule était incroyablement nombreuse, tant pour les sermons que pour la communion générale. Pendant que je donnais une mission à la cathédrale, le père Vilaró en donnait une autre à l'église Saint-François, la plus grande église de la ville après la cathédrale, et le dimanche suivant la fête de l'Annonciation, je suis allé donner la communion à l'église Saint-François[343].

512. Je dirigeais aussi les exercices spirituels pour tout le clergé : chanoines, curés, bénéficiaires, etc. C'était ma pratique annuelle tant que j'étais sur l'île[344]. Cependant, pour la plus grande commodité de tous, je les organisais également dans les principales villes du diocèse.

513. Les membres de ma maison et moi-même faisions également notre propre retraite chaque année, avant que les autres ne le fassent. Nous sommes restés au palais pendant cette période, en gardant le plus grand silence. Nous n'avons reçu aucune lettre ni aucun appel. Absolument aucune affaire n'a été menée pendant cette période de dix jours, et comme tout le monde avait été informé, nous avons été laissés en paix pendant toute la durée de la retraite.

514. Lorsque les missions furent terminées et que les services de la Semaine Sainte et de Pâques furent achevés, je divisai mes compagnons en trois groupes. J'envoyai les Pères Manuel Subirana et Francisco Coca à la ville d'El Cobre, et les Pères Paladio Currius et Stephen Adoain, un capucin, à la ville de Caney, à deux lieues de Santiago. Ce dernier s'est présenté à moi à mon arrivée et m'a beaucoup aidé, comme je le raconterai plus loin[345]. J'ai réparti le troisième groupe comme suit : Le Père Juan Lobo à la chancellerie comme vicaire général et administrateur ecclésiastique en mon absence ; les Pères Philippe Rovira et Juan Pladebella au séminaire, pour enseigner respectivement la grammaire latine et la théologie morale ; et les Pères Lorenzo San Martí et Antonio Barjau à la ville de Puerto Príncipe pour enseigner le catéchisme jusqu'à ce que je sois présent.

515. Je suis resté dans la capitale, où j'ai inauguré la visite pastorale, en commençant par la cathédrale et en passant par les paroisses[346]. Chaque jour, j'ai administré le sacrement de la confirmation. Il y avait un grand nombre de personnes à confirmer et, pour éviter toute confusion, j'ai fait imprimer des formulaires et j'en ai distribué une quantité suffisante dans les presbytères la veille des confirmations. Ces formulaires étaient ensuite remplis avec des données telles que les noms des personnes à confirmer, de leurs parents et de leurs parrains et marraines. Cela permettait d'éviter la confusion et l'encombrement et facilitait l'enregistrement ultérieur des données avec plus de précision et d'aisance. J'ai toujours suivi cette procédure et elle a très bien fonctionné avec tous ceux que j'ai confirmés, soit pas moins de 300 000 personnes au cours de mon séjour de six ans et deux mois sur l'île.

516. En plus des visites et des confirmations, je prêchais tous les dimanches et les jours d'obligation. Je n'ai jamais manqué de prêcher, quelle que soit la partie du diocèse où je me trouvais à ce moment-là[347]. Vers le début du mois de juin, j'ai quitté la ville et je me suis rendu à Caney, pour terminer la mission que le Père Stephen et le Père Currius avaient commencée et qu'ils poursuivaient avec beaucoup de succès. Après avoir confirmé tout le monde, j'ai prêché le service de clôture de la mission.

---

[342] La visite au sanctuaire d'El Cobre eut lieu le 3 mars. Auparavant, lorsque le navire de Claret était entré dans la baie de Santiago, le capitaine l'avait tourné vers la montagne d'El Cobre et avait tiré une salve de cinq coups de canon, tandis que tout le monde à bord chantait une prière à la Vierge. Le jour de son installation, Claret plaça son épiscopat sous la protection de la Vierge : "La Sainte Vierge sera toujours le prélat ici, et mon administration sera celle qu'elle m'inspirera".

[343] La mission a commencé le mercredi des Cendres, le 5 mars. Bien que le service de communion générale ait eu lieu le 25 mars, la clôture a dû être reportée au 6 avril.

[344] Cette retraite du clergé s'est déroulée du 4 février au 1er mars.

[345] Cf. par. 595.

[346] La première visite pastorale a commencé le 2 avril et a été interrompue par les services de la Semaine Sainte. Mgr Claret a confirmé 500 fidèles chaque matin de la visite.

[347] "La prédication a toujours été considérée comme la principale obligation des évêques. Malheur aux évêques qui négligent cette obligation essentielle. Ils seront traités comme des chiens qui se sont tus alors qu'ils auraient dû aboyer. Malheur à eux ! (Claret, *Notes sur le gouvernement* [Barcelone, 1865], p. 54.)

517. Je me suis ensuite rendu dans la ville de El Cobre, où les pères Manuel Subirana et Francisco Coca donnaient la mission, comme je l'avais dit. Ils avaient travaillé très dur, avec d'excellents résultats. Il suffit de dire qu'à leur arrivée, seuls huit couples étaient mariés, et qu'à la fin de la mission, 400 couples qui vivaient ensemble de manière illicite étaient mariés. Je suis resté plusieurs jours, administrant le sacrement de la confirmation, mettant la dernière main à la mission et légitimant certaines unions, en vertu des facultés qui m'ont été accordées par le Saint-Siège.

Chapitre II

PERSÉCUTIONS À EL COBRE ET ÉVÉNEMENTS À PUERTO PRÍNCIPE

518. C'est dans la ville d'El Cobre que commencèrent les désagréments et les persécutions. Naturellement, on ne pouvait pas s'attendre à ce que le diable regarde avec indifférence la multitude d'âmes qui se convertissaient chaque jour au Seigneur. D'ailleurs, Dieu a eu raison de nous faire éprouver quelques tribulations pour la grande satisfaction que nous avions de voir tout aller si bien. Voici comment les ennuis commencèrent : Je n'avais pas encore quitté la ville et il y avait encore quelques couples qui voulaient se marier parce qu'ils n'avaient pas pu le faire auparavant. Voulant être sûr de mon affaire, j'ai appelé le commandant de la ville et je lui ai dit : "Tu connais les gens de cette ville mieux que quiconque. Pourriez-vous me dire quelles sont les personnes qui, sur cette liste de couples vivant ensemble, peuvent contracter un bon mariage, ou si elles ont un empêchement légal lié à la race ? Je veux m'en assurer et ne pas faire quelque chose qui pourrait éventuellement causer des problèmes.

519. Le maire venait chez moi tous les jours et m'informait sur les pétitionnaires, et le curé faisait des enquêtes publiques pour savoir si les mariages en question pouvaient être licites. Un jour, un Européen est venu me voir. Originaire de Cadix, il vivait hors mariage avec une femme métisse qui lui avait donné neuf enfants. Je ne lui ai pas parlé personnellement, mais il a dit à mon secrétaire qu'il devait me voir parce qu'il voulait à tout prix épouser cette femme et faire ce qu'il fallait pour les enfants qu'elle lui avait donnés. Le secrétaire m'a dit qu'il me parlerait de l'affaire et que l'homme devrait revenir plus tard parce que le maire n'était pas présent et que nous ne savions rien des antécédents de l'homme. C'est ainsi que les choses se sont passées.

520. Le soir même, le maire a porté des accusations contre le curé, selon lesquelles il avait célébré des mariages illicites entre classes raciales, en se référant au cas de l'homme de Cadix que j'ai mentionné. Le curé m'en fit part à son tour, à ma grande surprise. J'ai convoqué le maire et je lui ai dit qu'en agissant comme il l'avait fait, il prenait des mesures non pas contre le curé, mais contre moi, et que ses accusations étaient à la fois fausses et non fondées. Je lui ai précisé que, de mon côté, j'avais été très attentif à ne pas annoncer les bans du mariage de qui que ce soit sans l'avoir consulté au préalable, afin d'éviter toute surprise désagréable, alors qu'il s'était mis à répandre cette calomnie. Dans l'avis qu'il avait signifié au curé, il avait déclaré qu'il allait porter plainte contre lui auprès du gouverneur général de Cuba. Afin d'étouffer cette rumeur dans l'œuf, je lui ai demandé s'il l'avait fait ou non. Il m'a de nouveau menti en me disant qu'il ne l'avait pas encore fait. Et voilà que le gouverneur général, se basant uniquement sur l'allégation du maire d'El Cobre et sur les mauvais conseils du secrétaire du gouvernement, a lancé une série d'enquêtes sauvages qui n'ont abouti qu'à des disputes et à des ennuis[348].

521. Malgré toutes ces difficultés, avec l'aide de Dieu de toutes les manières imaginables, beaucoup de bien a été accompli. Alors que je travaillais encore à El Cobre, le général Gemery, commandant du district central de Cuba, m'écrivit de sa résidence de Puerto Principe pour me demander de venir immédiatement dans cette ville afin d'étouffer les feux de la révolution. En même temps, j'ai reçu une autre

[348] Un décret royal du 16 octobre 1805 exigeait que la permission du gouverneur soit obtenue avant qu'un homme blanc de sang noble puisse épouser une femme de couleur. Les termes de cet arrêté avaient été faussement amplifiés pour s'appliquer à tout homme blanc quel qu'il soit. Le résultat pratique de cette distorsion fut une augmentation considérable du concubinage.
Cette question du mariage se prolongea jusqu'en 1854, date à laquelle le marquis de la Pezuela révoqua l'interprétation erronée. Avec l'arrivée au pouvoir d'Espartero, elle est cependant rétablie. Entre-temps, Claret avait régularisé plus de 10.000 mariages et légitimé plus de 40.000 enfants illégitimes.

lettre du capitaine général de La Havane, Don José de la Concha[349], qui me conseillait de ne pas m'y rendre parce que toute demande de clémence de ma part l'empêcherait de rendre la justice et de faire un exemple public des rebelles. Je lui fis part des instances du major général du district central, après quoi il me dit de procéder comme prévu.

522. Je me suis rendu à Puerto Principe[350] vers la fin du mois de juillet de cette année-là. Comme toute la ville était profondément impliquée dans la révolution de Narciso Lopez[351] ou avec les insurgés anti-européens du nord, un grand nombre de mesures de précaution entourèrent mon arrivée. Au début de la mission, de nombreuses personnes sont venues voir si j'allais ou non parler des bouleversements politiques qui se produisaient dans toute l'île de Cuba, et en particulier à Puerto Principe. Lorsqu'ils ont constaté que je ne soufflais mot de la politique ni en chaire, ni dans le confessionnal, ni en public, ni en privé, ils ont été très impressionnés et j'ai gagné leur confiance.

523. Juste à ce moment-là, les troupes avaient capturé quatre révolutionnaires qui étaient des citoyens de la ville. Ils portaient des armes à feu au moment de leur capture et avaient donc été condamnés à mort. Les coupables et leurs proches avaient une telle confiance en moi qu'ils m'ont demandé de venir à la prison pour entendre leurs aveux, ce que j'ai fait[352]. Leur confiance en moi s'est accrue au point qu'ils m'ont demandé d'être leur intermédiaire auprès du général. Je devais lui dire que tous ceux qui étaient impliqués dans le port d'armes à feu allaient, s'ils étaient graciés, déposer les armes et rentrer chez eux secrètement, sans dire un mot de l'événement ni révéler les noms des personnes impliquées. J'obtins l'accord du général sur ces conditions, de sorte que toute la bande fut dissoute, les armes, les munitions et l'argent dispersés, et tout rentra dans l'ordre. Deux ans plus tard, quelques Nord-Américains firent une nouvelle tentative, mais celle-ci n'obtint pas la même réponse que la précédente. Plus tard, une autre tentative fut faite, mais elle échoua complètement.

524. Il y eut donc trois tentatives de renverser Cuba pendant mon séjour : la première fut très puissante mais disparut complètement avec l'aide du Seigneur ; la deuxième fut moins forte ; la troisième fut totalement inefficace. C'est pourquoi les ennemis de l'Espagne avaient du mal à me voir. Ils disaient que l'archevêque de Santiago leur faisait plus de mal que toute une armée. Ils étaient sûrs que tant que je resterais sur l'île, leurs plans échoueraient, et c'est pourquoi ils ont commencé à comploter pour me tuer[353].

Chapitre III

MISSIONS IN PUERTO PRÍNCIPE, MANZANILLO, SAN FRUCTUOSO, AND BAYAMO

525. La première chose que j'ai faite en arrivant à Puerto Príncipe a été de donner les Exercices Spirituels au clergé local. Afin de ne pas laisser les paroisses sans surveillance, j'ai donné les Exercices à deux moments différents. J'ai loué une maison suffisamment grande pour que nous puissions tous y résider. Puis j'ai organisé un groupe de 20 et un autre de 19. Nous mangions ensemble et vivions sous le même toit jour et nuit. Notre emploi du temps comprenait des conférences, des méditations, la récitation de l'Office divin et les conférences que je donnais. Chacun faisait une confession générale, établissait un plan de vie, et tout était mis en ordre[354].

526. Après m'être occupé du clergé, j'ai porté mon attention aux laïcs. Comme la ville s'étendait sur plus d'une lieue, j'ai fait tenir trois missions simultanément pour la commodité des gens. J'ai chargé les pères

---

[349] Don José Concha (1809-95), capitaine général de Cuba (1850-52 ; 1854-59). En 1868, la reine le nomme président du Conseil des ministres, mais la révolution le contraint à l'exil en France.

[350] L'actuelle Camaguey, capitale de la province de Camaguey, était le siège du gouvernement du district central de Cuba. Elle était connue pour ses troubles politiques et était le point d'entrée des révolutionnaires.

[351] Narciso Lopez (1798-1851), originaire du Venezuela, combat les carlistes. Nommé gouverneur de Valencia (1839) et général (1840), il est envoyé à Cuba où il tombe en disgrâce. En 1848, il rejoint la guérilla pour l'indépendance et organise deux débarquements. Capturé en 1851, il est exécuté le 1er septembre de la même année.

[352] Les quatre prisonniers sont Joaquin Aguirre, Miguel Benavides, Tomas Betancourt et Francisco Zayas. Claret adresse deux pétitions au général Concha pour demander leur libération.

[353] "Ne sachant comment se débarrasser de moi autrement, ils ont essayé de m'empoisonner. Ils l'auraient fait aussi si les coupables n'avaient pas été pris de remords et ne m'avaient pas raconté le complot. Je leur ai pardonné de tout mon cœur." (Claret, *Correspondance*, Lettre 198, au général Concha)

[354] Ces exercices ont duré du 27 juillet au 2 août.

Lorenzo San Marti et Anthony Barjau de prêcher la mission à l'église Notre-Dame de la Charité, à une extrémité de la ville, et le père Manuel Vilaró de prêcher la mission à l'église Sainte-Anne, à l'autre extrémité de la ville. J'ai moi-même prêché la mission à Notre Dame de la Merci, la plus grande église de la ville, située au centre. La mission a duré deux mois, août et septembre, et avec l'aide de Dieu, elle a fait un bien incalculable. J'ai également visité les six paroisses et les autres églises de la ville.

527. De Puerto Principe, j'ai continué jusqu'à Nuevitas[355], où nous avons également donné une mission, et de là nous avons continué jusqu'à Baga, San Miguel, et San Jeronimo, revenant à Puerto Principe pour célébrer Noël. Nous avons chanté Matines et célébré une Grande Messe solennelle de minuit dans l'église de Notre-Dame de la Soledad. C'est à cette époque que le père Barjau est tombé malade de la fièvre jaune. Son état est devenu très grave, mais il s'est parfaitement rétabli, grâce à Dieu[356]. Nous avons ensuite continué à donner des missions, à administrer la confirmation, à visiter des paroisses et à travailler, paroisse par paroisse, jusqu'à ce que nous atteignions Santiago pour la Semaine Sainte. Nous avons accompli toutes les cérémonies de la Semaine Sainte avec une grande solennité, car bien avant cela, nous avions instruit tous les prêtres qui devaient prendre part à la Messe chrismale et aux autres services, sur l'observance correcte des rubriques.

528. Vers la fin du mois d'avril, j'ai quitté Santiago et je me suis dirigé vers Manzanillo, avec deux de mes prêtres, tandis que le reste de mon groupe missionnaire partait vers différentes destinations. À Manzanillo, j'ai commencé à prêcher pendant le mois de mai, plusieurs fois par jour. Sans m'en rendre compte, j'ai laissé échapper quelques remarques sur les grands tremblements de terre qui allaient bientôt se produire[357].

De Manzanillo, nous avons continué jusqu'à la paroisse de San Fructuoso, et partout où nous sommes allés, nous avons suivi la même routine : entendre les confessions, prêcher, confirmer et célébrer les mariages. De là, nous sommes allés à Bayamo, où j'ai commencé la mission et j'ai fait comme ailleurs. J'ai donné les Exercices Spirituels au clergé, j'ai prêché tous les jours et j'ai continué à confirmer les gens jusqu'au 20 août 1852. Ce jour-là, à dix heures du matin, alors que je me trouvais dans la chapelle du Saint-Sacrement de Notre-Dame des Douleurs, je ressentis le premier d'une série de tremblements de terre qui allaient se répéter pendant plusieurs jours[358].

Chapitre III

LES TREMBLEMENTS DE TERRE DE SANTIAGO DE CUBA

529. Les ravages causés par les tremblements de terre à Cuba étaient vraiment terribles. Les gens étaient terrifiés, et mon vicaire général me fit venir à Santiago, car on avait besoin de moi là-bas. Je quittai la mission de Bayamo et me rendis à Santiago[359], où je fus consterné par la vue des ruines ; on pouvait à peine circuler dans les rues, tant il y avait de décombres et de débris. La cathédrale était un désastre total. Pour donner une idée de la puissance des secousses qui ont frappé cette grande église, je ne décrirai qu'un détail. Aux extrémités de la façade de la cathédrale se trouvaient deux tours assorties, ; dans l'une se trouve l'horloge et dans l'autre les cloches ; les tours ont quatre angles, et à l'extrémité de chaque angle il y a une décoration en forme d'épi de fleurs, et l'un de ces ornements dans la secousse s'est détaché et est entré par l'une des fenêtres des cloches. Imaginez la trajectoire que cet épi a dû décrire pour passer à travers l'une de ces fenêtres. Le palais épiscopal n'était plus qu'une épave, de même que toutes les autres églises, plus ou moins. Les places publiques ont été transformées en chapelles où l'on

[355] Le 15 novembre 1851

[356] Le Saint l'a soigné avec dévouement, veillant à son chevet jour et nuit. Il avait déjà perdu Telesforo Hernandez, le 21 septembre, et le père Juan Pladebella, le 6 octobre.

[357] "Vers la mi-mai, Dieu me fit comprendre que de grandes calamités approchaient et d'abord des tremblements de terre. Le deuxième, la maladie ou la peste. Le troisième, la perte de l'île. J'ai parlé des deux premières, du haut de la chaire, dans différents sermons ; mais pour le troisième, je l'ai gardé en moi pour ne pas toucher la politique à laquelle je n'avais jamais touché." (Claret, Correspondance, Lettre 247)

[358] Le 31 août, il interrompt brusquement son sermon et dit : « Prions Dieu pour nos frères qui vivent à Santiago, car ils sont dans une grande tribulation. Nous irons demain les consoler. (*Processus informatif*, Vich, session 23).

[359] Il est arrivé à Santiago le 3 septembre.

disait la messe, distribuait les sacrements et prêchait des sermons. Presque toutes les maisons de la ville sont dans un état de délabrement plus ou moins avancé.

530. Quiconque n'a pas vécu un tremblement de terre important ne peut avoir la moindre idée de ce que cela représente. Il ne s'agit pas seulement du déplacement ou du soulèvement de la terre et de la vue d'ustensiles et de meubles glissant d'un bout à l'autre de la pièce. S'il ne s'agissait que de cela, tous ceux qui ont navigué sur des mers agitées ont vu ce phénomène se produire sur un navire. Mais un tremblement de terre, c'est bien plus que cela.

531. Les chevaux et les autres animaux à quatre pattes sont les premiers à ressentir la secousse ; il est affreux de les voir se figer sur place, les pattes calées comme des pieds de table, de sorte que tous les coups et les encouragements du monde ne pourraient les faire bouger. Puis tous les oiseaux - poulets, dindes, colombes, perroquets, perruches, etc. - se mettent à caqueter, à crier, à pleurer, à s'agiter dans tous les sens et à battre des ailes. Ensuite, il y a un grondement profond et souterrain, tout se met à osciller, on entend des craquements de poutres, de portes, de murs et le bruit de pièces qui tombent des bâtiments. Ce phénomène s'accompagne d'une modification du champ électrique qui perturbe complètement les aiguilles des boussoles.

532. De plus, chacun se sent - et voit la même chose chez les autres - comme s'il était sur le lieu d'une explosion. L'air est rempli de cris terrifiants "Pitié !" et, poussés par leur instinct de conservation, les gens se mettent à courir vers la place, le patio ou la rue la plus proche, car personne ne se sent en sécurité dans sa propre maison. Puis, après avoir couru un certain temps, ils s'arrêtent et deviennent soudainement silencieux. Ils se regardent bêtement et les larmes leur montent aux yeux. Ce qui se passe est inexplicable. Au milieu de toutes ces terreurs, une touche d'humour incongru se détache : tous les malades des maisons privées et des hôpitaux civils et militaires, tous enveloppés dans leurs draps, se lèvent et quittent leur lit. Chacun d'entre eux affirme qu'il se porte bien et que rien ne peut l'inciter à retourner au lit.

533. Tant de choses ont été détruites, mais nous avons à peine eu le temps de nous lamenter sur nos pertes personnelles. Un grand nombre de personnes louaient les merveilles de la miséricorde de Dieu pour les avoir préservées de tout dommage corporel lorsque leurs maisons ont été entièrement détruites. Les ruines étaient considérables et les réparations coûteuses. Les réparations de la cathédrale m'ont coûté 24.000 duros, celles du séminaire 7.000 duros et celles du palais épiscopal 5.000.

Chapitre IV

L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA À CUBA

534. Les tremblements de terre ont duré du 20 août à la fin décembre, avec quelques brèves interruptions, bien qu'il y ait eu des jours où il y a eu jusqu'à cinq secousses. Nous avons fait des prières de supplication et tous les chanoines et autres prêtres se sont rendus en procession sur l'esplanade du bord de mer où une chapelle en plein air, faite de poteaux recouverts d'un grand auvent, avait été installée. Le matin, tout le monde s'y retrouvait, les autorités comme les habitants, pour chanter la litanie et une messe votive de supplication.

535. J'ai prêché une mission, exhortant tout le monde à la pénitence, leur disant que Dieu avait traité certains d'entre eux comme une mère traite un enfant endormi le matin. Elle secoue son lit pour le réveiller et le faire se lever. En cas d'échec, elle doit lui donner un coup de coude. Je leur ai dit que c'était ce que Dieu faisait avec ses enfants qui dormaient trop longtemps dans leurs péchés. Il avait secoué leurs lits, leurs lits et leurs maisons. S'ils ne se réveillaient toujours pas, il frapperait leur corps d'une épidémie de choléra, car Dieu notre Seigneur m'avait fait comprendre que c'est ce qu'il ferait. Certains de mes auditeurs m'en voulaient et se plaignaient de moi, mais à peine un mois plus tard, une effroyable épidémie de choléra se déclara. Dans certaines rues, tout le monde mourait en deux jours[360].

536. Beaucoup de ceux qui ne s'étaient pas confessés pendant la mission l'ont fait à cause des tremblements de terre et de la peste. Il est vrai que certains pécheurs sont comme des noyers ; ils ne donnent leurs fruits que lorsqu'on les frappe avec des bâtons. Cependant, je ne pouvais que bénir le Seigneur et

[360] Le Saint reçut un message surnaturel de tout cela vers la mi-mai. (Cf. Correspondance, Lettre 247.) En l'espace de trois mois, 2.734 personnes sont mortes du choléra.

le remercier continuellement de nous avoir infligé ce fléau en temps voulu, car je voyais clairement qu'il s'agissait d'un acte de son adorable miséricorde. Je sais que beaucoup de ceux qui se sont confessés sur leur lit de mort ne s'étaient pas confessés pendant la mission et que d'autres, qui s'étaient confessés et convertis pendant la mission, étaient déjà retombés dans leurs anciens péchés. Dieu s'est servi de ce fléau pour les ramener à Lui, et aujourd'hui même, ils sont avec Lui au ciel. Sans ce fléau, ils seraient retombés dans leurs péchés et, mourant dans leurs péchés, auraient été condamnés. Béni et loué soit Dieu, notre bon Père, le Dieu de bonté et de toute consolation !

537. Pendant l'épidémie de choléra, tout le clergé s'est admirablement bien comporté, jour et nuit. Moi-même et tous les prêtres étions constamment parmi les malades, nous occupant de leurs besoins spirituels et corporels. Un seul prêtre, le curé d'El Cobre, est mort, victime de la charité. Il a commencé à ressentir de légers symptômes de la maladie, mais il a pris ses médicaments et il y avait un espoir de guérison. Il était au lit, en train de récupérer, lorsqu'on lui annonça qu'une des victimes avait besoin de voir un prêtre. Le pasteur dit alors : "Je sais que si j'y vais, je mourrai car cela ne fera qu'aggraver mon état ; mais comme il n'y a pas d'autre prêtre disponible, j'y vais. Je préfère mourir plutôt que de laisser tomber ce malade qui m'appelle." Il partit et, à son retour, se mit au lit et mourut[361].

Chapitre V

VISITE À BARACOA, MAYARÍ ET SANTIAGO
RÉSULTATS DE MA PREMIÈRE VISITE PASTORALE

538. Pendant les deux premières années, malgré les tremblements de terre et l'épidémie de choléra, nous avons réussi à visiter toutes les paroisses de l'archidiocèse. Dans chacune d'entre elles, une mission a été menée soit par moi-même, soit par mes compagnons, et dans les paroisses rurales avec un très grand territoire, plusieurs missions ont été données. Toutes les deux ou trois lieues, nous organisions une mission dans l'un des nombreux grands hangars à tabac. Nous y installions un autel, une chaire et un confessionnal à l'aide de chaises et de grilles que nous avions apportées à cet effet.

539. Tout au long de ces deux premières années, il a beaucoup plu. Une fois, il a plu pendant neuf mois, sans interruption, et certains jours, il a plu toute la nuit. Cela rendait les déplacements difficiles, mais mes compagnons et moi avons continué à avancer et les gens ont continué à venir. Nous étions tous heureux et de bonne humeur, même si nous manquions parfois du nécessaire.

540. Je me souviens qu'au cours de ma deuxième année sur l'île, j'ai voulu me rendre à Baracoa par voie terrestre parce que la mer n'était pas bonne, et je suis parti avec mes compagnons[362]. Nous avons emmené un cuisinier, à la fois parce que les endroits où nous allions étaient peu nombreux et parce que les habitants des quelques maisons périphériques les avaient abandonnées dans leur fuite devant l'épidémie de choléra. Notre bon cuisinier s'est laissé distancer parce que sa mule ne pouvait pas marcher ; le reste d'entre nous est donc parti en avant et est arrivé très tard dans la nuit à une maison où nous n'avons pu trouver rien d'autre à manger qu'un petit morceau de biscuit dur très dur, que nous avons cassé en quatre morceaux, un pour chaque prêtre. Le lendemain matin, nous avons dû nous mettre en route, à jeun, sur la pire route que je n’aie jamais parcourue de toute ma vie.

541. Nous avons dû traverser la rivière Jojo 35 fois, car elle zigzague entre deux hautes crêtes montagneuses et le voyageur n'a d'autre choix que de la traverser. Une fois le fleuve franchi, nous avons dû escalader une chaîne de montagnes appelée les Couteaux de Baracoa. Ce nom leur convient parfaitement, car elles ressemblent vraiment à une rangée de couteaux. Une route longe la crête des montagnes et comporte des tronçons aussi tortueux qu'un nautile chambré. Ces tronçons sont divisés, afin que ceux qui descendent puissent éviter le trafic ascendant. Sinon, si deux chevaux s'affrontent, l'un d'eux doit reculer car la route est trop étroite pour faire demi-tour. Les montagnes longent l'épine dorsale de l'île sur environ quatre lieues, et elles sont si hautes que l'on peut voir l'océan des deux côtés. Nous avons dû

[361] Une fois de plus, le saint doit interrompre la mission à Bayamo. "Je suis venu dans cette ville, interrompant ma visite, pour m'occuper des victimes de la peste. Personne n'est mort sans les sacrements. Les prêtres ont agi avec le plus grand héroïsme" (*Correspondance*, Lettre 257).

[362] Le 22 janvier 1853, Claret reprend la visite pastorale interrompue par l'épidémie de choléra. Le 21 février, il entreprend l'ascension des Couteaux de Baracoa, à 200 kilomètres. C'est sans doute le voyage le plus héroïque de sa vie.

gravir et traverser ces montagnes à jeun, et la route est si raide qu'en descendant, j'ai glissé et je suis tombé deux fois, mais je n'ai pas été gravement blessé, Dieu merci.

542. Vers midi, nous sommes arrivés dans une ferme où nous avons pu nous restaurer. Le soir, nous avons atteint la ville de Baracoa, où l'explorateur Christophe Colomb a posé le pied pour la première fois sur le sol cubain. On y trouve encore la croix qu'il a plantée à son arrivée. Cela faisait 60 ans qu'un évêque n'avait pas visité cette ville, ce qui signifie que le sacrement de confirmation n'y avait pas été administré depuis toutes ces années[363]. Lorsque je suis arrivé, deux membres de mon groupe missionnaire y étaient déjà allés et avaient donné une mission ; néanmoins, j'y ai prêché tous les jours pendant mon séjour. J'ai confirmé et visité tout le monde, puis je suis passé d'abord à la paroisse de Guantanamo et ensuite à Mayari. Certains membres de mon groupe missionnaire avaient donné une mission dans ces deux paroisses, et tout ce que j'ai fait à Baracoa, je l'ai fait ici aussi.

543. De Mayari, j'ai voyagé jusqu'à Santiago, la capitale, à une distance de 40 lieues. Nous sommes partis le lundi de la Semaine Sainte. Comme le chemin que nous devions parcourir était très isolé, nous avons dû emporter quelques provisions, qui consistaient en un pot de terre contenant un ragoût fait de morue, de garbanzos et de pommes de terre. Après avoir marché pendant un long moment, mes compagnons ont dit qu'il fallait manger. Nous nous sommes arrêtés, nous avons sorti la marmite, nous avons allumé un feu et nous nous sommes blottis derrière le tronc d'un grand acajou pour nous protéger du vent. Nous nous sommes relayés pour ramasser du bois et le feu est devenu si chaud que la marmite s'est brisée. Nous avons pris un morceau d'écorce de palmier (qui se détache du palmier comme un grand morceau de peau de vache) et y avons versé ce que nous pouvions récupérer du ragoût. Nous n'avions ni cuillères ni fourchettes ; nous avons donc cherché une calebasse et nous avons mangé notre potage avec. Nous avions soif, nous avons pris un autre morceau d'écorce de palmier, nous en avons attaché les deux extrémités comme un seau, nous l'avons rempli d'eau et nous nous sommes désaltérés. Nous étions tous si heureux et satisfaits que c'était une merveille à voir. Le lendemain, nous sommes arrivés à Santiago pour célébrer les services de la Semaine sainte, comme je le faisais chaque année.

544. Comme je l'ai dit, nous avons eu les tremblements de terre et l'épidémie de choléra pendant les deux premières années ; et pourtant, avec mes compagnons, nous avons réussi à donner des missions dans toutes les paroisses de l'archidiocèse. J'ai fait ma visite pastorale dans chacune d'elles et j'ai administré le sacrement de confirmation, en restant aussi longtemps qu'il le fallait pour confirmer tout le monde[364]. Partout où nous sommes allés, nous avons distribué des livres, des cartes saintes, des médailles et des chapelets, de sorte que tout le monde était aussi content de nous que nous l'étions d'eux.

545. Au cours de cette première série de visites et de missions, nous avons pris la peine de comptabiliser tous les articles que nous avons distribués. Voyage à Baracoa, première visite, et nous avons constaté que nous avions donné 98.217 livres, soit gratuitement, soit en échange de mauvais livres que les gens avaient apportés et que nous avions détruits - et ces mauvais livres étaient très nombreux. Nous avons également donné 89.500 images pieuses, 20 663 chapelets et 8.931 médailles. Après la première visite, nous n'avons plus gardé de trace de ces objets, car nous en avons commandé de si grandes quantités en Espagne, en France et ailleurs que nous les avons distribuées dans tout le diocèse et au-delà. Que tout cela serve à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes rachetées par Jésus-Christ.

546. Du début à la fin de mon mandat, j'ai écrit un certain nombre de lettres circulaires, mais je ne souhaitais pas écrire une lettre véritablement pastorale avant d'avoir terminé ma première visite pastorale dans l'ensemble de l'archidiocèse, afin que mes paroles s'appliquent à la situation réelle et ne soient pas de simples paroles en l'air.

547. Ma première lettre pastorale, écrite et signée le 20 septembre 1852, était adressée au clergé. Cette lettre a été réimprimée et élargie pour inclure des déclarations sur les points suivants : 1) la tenue cléricale, 2) les devoirs des vicaires forains, 3) les devoirs des pasteurs et autres prêtres, 4) les dispositions

[363] L'évêque Feliu avait effectué la dernière visite pastorale à Baracoa en 1791. L'archevêque Claret a confirmé 4.620 personnes, 62 mariages ont été célébrés et 3.000 communions ont été distribuées.

[364] Selon le témoignage de certains de ses collaborateurs, 8.517 mariages de fait ont été rectifiés et 210 couples divorcés ont été réunis. Le nombre de confirmations s'élève à 90.070. (Currius, Processus apostolique, Tarragone, session 6.)

pour les pasteurs et les assistants, 5) le style de vie, 6) les aumôniers, 7) les règles du mariage, 8) les dispenses de mariage[365].

548. A ces points, j'ai ajouté sept annexes sur : 1) le mobilier d'église et les livres paroissiaux, 2) les cimetières, 3) la rémunération, 4) la répartition des indemnités de réparation, 5) les conférences, 6) la confraternité de la doctrine chrétienne, 7) la méthode d'élimination des scandales[366].

549. Ma seconde lettre pastorale du 25 mars 1853 était adressée aux laïcs, leur rappelant ce que nous leur avions enseigné dans les missions et les visites pastorales que nous venions d'accomplir[367]. La troisième pastorale était une protestation contre une cargaison de livres maléfiques apportés par bateau[368]. La quatrième était une invitation à la prière et à d'autres œuvres pieuses pour obtenir la déclaration du dogme de l'Immaculée Conception de Marie[369]. Le cinquième est écrit à l'occasion de la déclaration du dogme de l'Immaculée Conception. Elle fut publiée à Cuba, Barcelone et Paris. Que tout cela soit pour la plus grande gloire de Dieu et de Marie Très Sainte, et pour le bien des âmes, comme cela a toujours été mon intention[370].

Chapitre VII

DIVERSES DISPOSITIONS QUE J'AI PRISES POUR LE BIEN DU DIOCÈSE

550. Bien que j'aie visité et donné des missions dans toutes les paroisses du diocèse au cours de ces deux premières années, j'ai continué à le faire par la suite. Le Concile de Trente demande que la visite pastorale soit effectuée tous les ans ou tous les deux ans ; pendant les six ans et deux mois de mon mandat, j'ai visité quatre fois chaque paroisse du diocèse[371].

551. Pendant mon mandat, les salaires du clergé de la cathédrale et du clergé paroissial ont été ajustés et augmentés ; mon propre salaire a été réduit. Auparavant, l'archevêque de Cuba recevait un salaire de 30.000 duros, plus des frais liés à l'étole paroissiale de 6.000 duros ; à mon époque, j'ai réduit ce salaire à 18.000 duros, moins la participation au casuel.

552. Les curés perçoivent un salaire de misère. Ceux de Santiago ne recevaient que 33 duros, plus les offrandes votives, dont la moitié allait à l'évêque et à un soi-disant sacristain, qui ne faisait rien. Pendant mon mandat, les vicaires ont reçu 700 duros à l'entrée en fonction, 1 200 à la promotion et 2 000 à la sortie. Ils ont également reçu respectivement 200, 400 et 700 duros pour les dépenses de l'église à ces occasions.

J'ai également augmenté les salaires des chanoines et je leur ai fourni une chapelle très bien aménagée et bien dotée. J'ai fait venir d'Espagne de bons musiciens et organistes, et des offices magnifiques ont été célébrés.

553. J'ai insisté pour que les chanoines, les pasteurs et les autres prêtres fassent une retraite de dix jours chaque année. J'ai également insisté pour qu'ils portent toujours la soutane et j'ai imposé une amende de dix duros en cas de non-respect. Un seul n'a pas respecté cette règle. Je l'ai fait comparaître en tenue laïque et lui ai fait payer l'amende.

---

[365] Cette lettre pastorale a été publiée à Santiago en 1852. Elle comprend 83 pages sur la sainteté, l'érudition et le zèle propres aux prêtres. Elle a été réimprimée à Barcelone par la Bibliothèque religieuse en 1855.
[366] Ces 70 pages d'annexes ont été publiées en 1853 et intégrées dans la réimpression de la première pastorale en 1855.
[367] Publié à Santiago, Cuba, 116 pages. Il s'agit d'une synthèse de la catéchèse missionnaire de Claret. Réimprimé par la Bibliothèque religieuse, Barcelone, 1853.
[368] Santiago, Cuba, 1854. Une exhortation de dix pages à se méfier de la propagande protestante et à lire la Bible dans les éditions catholiques.
[369] Le 20 novembre 1854. Il s'agit plutôt d'une circulaire de deux pages organisant la célébration de la fête de l'Immaculée Conception.
[370] Santiago, 1855, 38 pages. Il est composé de deux parties, l'une dogmatique, l'autre pastorale. L'édition de Barcelone est datée de 1855, celle de Paris n'est pas datée. Elle a été réimprimée à Madrid en 1954.
[371] Concile de Trente, session 24, *De Ref.* chap. 3. La première visite pastorale a duré du 2 février 1851 au 23 mars 1853. La deuxième a duré du 8 juillet 1853 au 25 septembre 1854. La troisième a duré du 12 novembre 1854 à la Semaine Sainte 1855. La quatrième, commencée en août 1855, est interrompue par l'attentat d'Holguín, le 1er février 1856. Alors que Claret se préparait à reprendre cette visite, il fut appelé en Espagne par Isabelle II.

554. J'ai instauré des conférences pour le clergé qui se réunissaient trois fois par semaine dans toutes les villes du diocèse ; l'une d'entre elles portait sur les rubriques, les deux autres sur la théologie morale. Je présidais toujours celles qui se tenaient dans la capitale. La première conférence de chaque mois était une journée de retraite, composée de lectures, de prières et d'une conférence.

555. J'ai entrepris la restauration du séminaire diocésain. Plus de 30 ans s'étaient écoulés sans qu'un seul séminariste résident n'ait été ordonné. Au début de leurs études, ils disaient tous qu'ils avaient la vocation et étaient éduqués aux frais du séminaire ; mais vers la fin de leurs études, ils disaient qu'ils ne voulaient pas être prêtres, après quoi ils obtenaient leur diplôme et devenaient avocats. C'est ainsi que Santiago eut une nuée d'avocats, tous nourris et éduqués aux frais du séminaire, tandis que les quelques prêtres qui s'y trouvaient étaient des étrangers.

556. Avec l'aide de Dieu, cette situation a complètement changé. J'ai nommé le père Antonio Barjau, un prêtre que le ciel avait doté d'un don pour la formation des jeunes hommes et des garçons, comme recteur du séminaire. Ce bon ecclésiastique les a remis sur la bonne voie par ses méthodes gagnantes, les amenant à pratiquer leur religion et à s'appliquer à leurs études. C'est ainsi qu'ils ont finalement commencé à faire des progrès, tant en matière de vertu que d'apprentissage, et beaucoup d'entre eux ont été ordonnés ou le seront bientôt.

557. Comme le besoin de prêtres était pressant et que le séminaire ne pouvait en fournir pendant longtemps, j'ai eu l'idée d'écrire à plusieurs séminaristes catalans qui approchaient de la fin de leurs études et de les inviter à venir les terminer à Santiago. J'ai ordonné 36 d'entre eux avec le titre de bénéficiaire d'une sacristie et le droit de demander plus tard une paroisse propre.

558. Avec l'aide du vicaire général, j'ai éliminé de nombreux abus graves relatifs aux chapellenies. J'ai veillé à ce que les chapellenies dont je pouvais disposer soient attribuées à des fils du pays de bonne moralité qui étaient séminaristes résidents et qui montraient des signes d'espoir de devenir éventuellement de bons pasteurs.

559. J'ai augmenté le nombre de paroisses et j'ai veillé à ce que les curés enseignent la doctrine chrétienne et fassent des prédications ou des lectures tous les dimanches.

560. J'ai créé la Confrérie de la doctrine chrétienne[372] et, dès le début de mon séjour à Cuba, j'ai insisté pour que des séminaristes soient envoyés dans toutes les églises du diocèse pour enseigner la doctrine chrétienne. Chaque dimanche, nous avions une procession d'enfants qui s'arrêtait sur le parvis de l'église, où deux tables avaient été dressées l'une en face de l'autre. Un enfant montait sur chacune de ces tables et, de sa voix claire et aiguë, posait à l'autre les questions de catéchisme. Les deux premiers sont suivis par deux autres, et ainsi de suite. Les personnes qui se pressaient autour de la table pour le plaisir de la nouveauté apprenaient ainsi une doctrine chrétienne dont ils avaient grand besoin.

561. J'ai fondé un couvent de religieuses qui se consacrent à l'enseignement des filles, et je leur ai acheté une maison qui a coûté environ 12.000 duros[373].

562. Avec l'aide du Seigneur, j'ai veillé aux besoins des pauvres. Chaque lundi de l'année, tant que j'étais à Cuba, je rassemblais les pauvres de la ville où je me trouvais et je donnais à chacun une peseta ; mais comme ils étaient souvent plus pauvres en esprit qu'en chair, je les instruisais d'abord personnellement de la doctrine chrétienne. Après leur avoir enseigné le catéchisme, je leur faisais toujours un exposé et les exhortais à recevoir les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. Beaucoup d'entre eux se confessaient à moi, parce qu'ils savaient que je les aimais - car le Seigneur m'a vraiment donné un amour sincère pour les pauvres[374].

563. J'ai acheté une exploitation agricole pour les pauvres de Puerto Príncipe. Quand j'ai quitté Cuba, j'y avais dépensé 25.000 duros de mes économies. Le père Paladio Currius a supervisé les travaux de construction du bâtiment que je construisais là-bas, car le Seigneur l'avait doté d'une bonne tête pour ce genre de travail. Il mangeait et dormait avec les ouvriers de l'hacienda, pour les surveiller et diriger les travaux.

---

[372] Fondée le 9 juillet 1851, sous le patronage du Cœur Immaculé de Marie.

[373] Ce couvent a été le lieu de fondation de l'Institut des sœurs enseignantes de Marie Immaculée. La fondatrice était Mère Antonia Paris de San Pedro. L'école a ouvert ses portes le 25 août 1855 à Santiago.

[374] Il a donné aux pauvres l'excédent de revenus du diocèse, soit 20.000 pesos. Il a également distribué 200.000 livres gratuits.

564. Mon objectif en créant cette hacienda était de rassembler des garçons et des filles pauvres, dont beaucoup erraient dans les rues en mendiant. À l'hacienda, ils étaient nourris, vêtus et on leur enseignait la religion, la lecture, l'écriture et tout art ou métier qu'ils souhaitaient apprendre. Une heure - et seulement une heure - par jour, ils devaient travailler à l'hacienda. Cela permettait de fournir suffisamment de nourriture pour que cette hacienda puisse subvenir à ses besoins. Tout ce qu'ils pouvaient gagner en plus devait être placé sur un compte d'épargne. Ainsi, lorsqu'ils quittaient l'hacienda, ils avaient reçu une éducation formelle, appris un métier et gagné un peu d'argent pour leurs efforts.

565. Le bâtiment lui-même était divisé en deux grandes sections, une aile pour les garçons et une aile pour les filles, avec une chapelle entre les deux. Lors des offices religieux, les garçons étaient assis dans le corps de la chapelle, tandis que les filles avaient leur propre section dans les galeries supérieures qui communiquaient avec leur aile, de sorte que les deux sections étaient complètement séparées. Le bâtiment comportait deux étages ; les ateliers et les salles de classe se trouvaient au premier étage, les dortoirs au second.

566. La partie avant de l'aile des garçons abritait un laboratoire de physique et de chimie, du matériel agricole et une bibliothèque. La bibliothèque était ouverte au public deux heures le matin et deux heures l'après-midi. Le cours d'agriculture, qui a lieu trois fois par semaine, est ouvert à tous ceux qui le souhaitent. Tous les autres cours sont réservés aux étudiants résidents.

567. J'ai fait entourer tout l' hacienda de murs et de clôtures, puis je l'ai divisé en parcelles. Autour et le long des lignes de division de ces parcelles, j'ai fait planter une sorte de jardin botanique d'arbres, certains natifs de l'île, d'autres étrangers mais adaptables et utiles dans ce climat. Les arbres étaient numérotés et répertoriés par numéro dans un catalogue qui expliquait leur type, leur origine, leur utilisation, leur propagation, leurs améliorations, etc. J'ai moi-même planté plus de 400 orangers de mes propres mains, et ils se portaient très bien quand je suis parti. J'avais aussi une parcelle de terrain réservée aux animaux, certains originaires de l'île, d'autres importés pour l'élevage et l'amélioration des différentes souches.

568. Alors que l'hacienda était encore en construction, j'ai écrit un petit ouvrage intitulé Les délices de la campagne, qui contenait une esquisse embryonnaire de la fondation que j'avais commencée. Ce petit livre a été très utile à Cuba, et les propriétaires de fermes en donnent des copies à leurs contremaîtres et leur disent de s'en inspirer[375]. Les généraux de La Havane et de Santiago, dont le devoir est de veiller au bien-être du pays, ont été parmi les principaux soutiens de la fondation. Le général Vargas[376], qui se trouvait alors à Santiago et qui est maintenant en poste à Porto Rico, a fait réimprimer ce livre pour Porto Rico et Saint-Domingue.

569. J'ai également créé dans le diocèse une coopérative de crédit agréée, à l'usage et au profit des pauvres. Car j'ai vu que lorsque les pauvres sont bien dirigés et qu'on leur donne des moyens décents de gagner leur vie, ils sont des citoyens honnêtes ; ce n'est que dans le cas contraire qu'ils s'avilissent. C'est pourquoi mon désir de les aider était autant spirituel que matériel. Avec l'aide du Seigneur, tout s'est très bien passé. Que tout cela soit pour la plus grande gloire de Dieu[377].

570. J'ai également rendu visite aux prisonniers dans les prisons, les catéchisant et prêchant fréquemment. Après mes visites, je donnais à chacun d'eux une peseta, et ils étaient donc heureux d'écouter attentivement ce que j'avais à leur dire.

571. Je rendais également régulièrement visite aux patients pauvres de l'hôpital et je leur apportais également une aide, en particulier à ceux qui sortaient de l'hôpital en tant que convalescents. J'étais président de la Ligue des amis du pays. Nous nous réunissions à mon domicile et nous nous intéressions tous activement aux progrès réalisés dans l'île. Nous avons créé un atelier pour les garçons pauvres et nous avons veillé à ce que les prisonniers apprennent à lire, à écrire, à pratiquer la religion et à exercer un

---

[375] *Les délices de la campagne* (Barcelone, 1856, pp. 311). Soucieux des habitants de son diocèse, il écrit Réflexions sur l'agriculture (Barcelone, 1854, pp. 22), la première d'une série de publications visant à introduire les techniques agricoles les plus récentes pour supplanter les méthodes dépassées utilisées à l'époque.

[376] Carlos de Vargas y Cerveto (1817-76), général carliste, se réfugie en France après le traité de Vergara (1839). De retour en Espagne, il est envoyé à Cuba (1849). Il est capitaine général de Saint-Domingue (1863) et du Pays basque (1867). Il accompagne la reine en exil (1868).

[377] Sa charte a été approuvée en 1854. Lors de l'octroi des prêts, la préférence était donnée aux personnes intéressées par le travail agricole ou par un métier mécanique. Les bénéfices des liquidités sont distribués aux veuves méritantes et servent à constituer des dots pour les jeunes filles pauvres.

métier. En effet, l'expérience nous a montré que beaucoup d'hommes se tournent vers le crime parce qu'ils n'ont pas de métier et ne savent pas comment gagner honnêtement leur vie.

572. J'ai facilité aux pauvres la régularisation de leurs mariages et de leurs actes de baptême afin qu'ils puissent échapper aux maux du concubinage. J'ai fait ce que j'ai pu pour lutter contre les crimes de viol et je me suis opposé aux mariages entre proches parents, n'accordant des dispenses pour ces derniers que lorsqu'il n'y avait pas d'alternative, parce que j'avais vu les résultats de telles unions.

Chapitre VIII

COMMENT J'AI ÉTÉ BLESSÉ ET LES ÉVÉNEMENTS QUI ONT MARQUÉ MA GUÉRISON

573. Je me trouvais à Puerto Príncipe pour ma quatrième visite pastorale depuis mon arrivée à Cuba cinq ans auparavant[378]. Après avoir visité les paroisses de cette ville, j'ai pris la direction de Gibara, en passant par Nuevitas. Du port maritime de Gibara, je me suis rendu à Holguin. Depuis plusieurs jours, je me sentais très fervent et plein d'envie de mourir pour Jésus-Christ. L'amour de Dieu semblait être la seule chose dont je savais ou pouvais parler, aussi bien aux membres de ma maison qu'aux étrangers qui venaient me rendre visite. J'avais une grande faim et une grande soif de souffrir des épreuves et de verser mon sang pour l'amour de Jésus et de Marie. Même en chaire, je faisais remarquer que je désirais sceller les vérités que je prêchais avec le sang même de mes veines[379].

574. Le 10 février 1856, après mon arrivée à Holguin, j'ai inauguré la visite pastorale. Comme c'était la veille de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie, j'ai prêché aux gens sur cet adorable mystère, leur faisant voir le grand amour que la Bienheureuse Vierge a manifesté pour nous en offrant son très saint Fils pour qu'il souffre et meure pour nous. Je ne sais pas ce que j'ai dit ni comment je l'ai dit, mais les gens ont remarqué que j'étais plus heureux que jamais. Le sermon a duré une heure et demie.

575. Je suis descendu de chaire rempli de la plus grande ferveur et, à la fin de l'office, nous avons quitté l'église pour nous rendre à mon logement. J'étais accompagné de quatre prêtres, de mon assistant Ignacio et d'un sacristain qui portait une lanterne pour éclairer notre chemin, car il était 8h30 du soir et la nuit était déjà tombée. Nous étions sortis de l'église et nous marchions dans la rue principale, large et spacieuse. Des deux côtés de l'avenue, il y avait une grande foule, et tous me saluaient. Un homme s'est avancé, comme pour embrasser ma bague, quand soudain son bras s'est écarté et il a dirigé le rasoir qu'il tenait vers moi de toutes ses forces. J'avais la tête baissée et je portais un mouchoir à ma bouche de la main droite, si bien qu'au lieu de me trancher la gorge comme il en avait l'intention, il m'a entaillé le visage sur la joue gauche, de l'oreille au menton. Le rasoir a également attrapé et blessé mon bras droit au passage parce que je le portais à ma bouche, comme je l'ai dit.

576. Le rasoir avait traversé la chair et tranché l'os de la mâchoire supérieure et inférieure. Le sang jaillissait à l'extérieur et à l'intérieur de ma bouche. J'ai immédiatement appuyé ma main droite sur ma joue pour arrêter le torrent de sang, et ma main gauche sur la blessure de mon bras droit. Comme nous nous trouvions devant une pharmacie, j'ai dit : "Entrons, ils doivent avoir les médicaments dont nous avons besoin". Comme tous les médecins civils et militaires avaient assisté au sermon et étaient sortis de l'église en même temps que nous, la nouvelle s'est vite répandue et ils sont arrivés en un instant. Ils ont été choqués de voir un évêque, revêtu de son manteau et de son pectoral, baignant dans son sang - surtout un évêque qui était aussi un ami qu'ils aimaient et vénéraient tous. En fait, ils étaient tellement bouleversés à ma vue que j'ai dû les réconforter et leur dire ce qu'il fallait faire pour moi, car j'étais moi-même très calme et serein. Plus tard, les médecins ont dit que j'avais perdu pas moins de quatre pintes et demie de sang. En raison de la perte de sang, je me suis senti un peu faible, mais j'ai repris mes esprits dès qu'on m'a fait sentir un peu de vinaigre.

577. Après ces premiers soins, j'ai été transporté sur une civière jusqu'à mon logement. Je ne peux décrire le plaisir, la joie et l'allégresse que j'ai ressentis dans mon âme en réalisant que j'avais atteint le but tant

---

[378] Il se trouve à Puerto Príncipe du 29 octobre 1855 jusqu'à la fin du mois de janvier suivant.

[379] La tentative d'assassinat que le saint s'apprête à décrire n'est pas un cas isolé, mais plutôt le point culminant d'une campagne de persécutions sur de nombreux fronts. C'est aussi le point culminant de sa spiritualité, l'esprit de témoignage porté à son expression la plus complète : le martyre. Il semble que le Seigneur l'ait préparé à ce moment par le biais de ces désirs et de ces pressentiments.

désiré de verser mon sang pour l'amour de Jésus et de Marie et de sceller les vérités de l'Évangile avec le sang même de mes veines. Mon esprit s'est élevé à la pensée que ce n'était qu'une promesse de ce que je pourrais réaliser dans le temps - verser mon sang complètement, dans le sacrifice ultime de la mort. Ces blessures me rappelaient la circoncision de Jésus ; avec le temps, elles pourraient me conduire à la chance incomparable de mourir sur la croix d'un gibet, d'un poignard d'assassin ou autre.

578. Cette joie et cet enchantement ont duré tout le temps que j'ai dû rester au lit et ont été eux-mêmes une source de joie pour tous ceux qui venaient me rendre visite. Elle m'a progressivement quitté au fur et à mesure que mes blessures commençaient à se cicatriser[380].

579. La guérison de ces blessures a été accompagnée de trois phénomènes remarquables que je décrirai brièvement ici. Le premier fut la guérison instantanée d'une fistule que les médecins avaient annoncée comme permanente. Le rasoir avait complètement sectionné les canaux des glandes salivaires, de sorte que la salive s'écoulait par une petite ouverture dans la cicatrice de ma joue, juste devant l'oreille. Les médecins prévoyaient pour le lendemain une opération douloureuse et d'une efficacité douteuse. Je me suis recommandé à la Sainte Vierge Marie dans la prière, offrant et me résignant à la volonté de Dieu, quand j'ai été soudainement guéri. Le lendemain, lorsque les médecins ont examiné la plaie, ils ont été stupéfaits de voir les résultats de cette guérison remarquable.

580. Le deuxième phénomène concernait la plaie de mon bras droit. Au fur et à mesure qu'elle guérissait, elle formait une image en relief de Notre-Dame des Douleurs de profil. Non seulement elle était en relief, mais elle était aussi colorée en blanc et en violet. Pendant les deux années qui ont suivi, elle était parfaitement reconnaissable, si bien que les amis qui la voyaient s'en émerveillaient. Par la suite, elle a commencé à disparaître progressivement et n'est plus guère visible aujourd'hui.

581. Le troisième phénomène marquant a été le plan directeur de l'Académie de Saint-Michel, qui m'est apparu au cours des premiers jours de mon sommeil. Dès que j'ai pu me lever, j'ai commencé à dessiner son emblème et à rédiger ses statuts, qui ont depuis été approuvés par charte royale et ont reçu la bénédiction et les vœux de Sa Sainteté le Pape Pie IX.

582. La reine et le roi ont été les premiers à s'inscrire. Depuis, de nombreuses branches ont été créées et font un bien incalculable[381].

583. Le candidat assassin a été arrêté en flagrant délit et envoyé en prison. Il fut jugé et condamné à mort par le juge, sans tenir compte de la déposition que j'avais faite, déclarant que je lui pardonnais en tant que chrétien, prêtre et archevêque. Lorsque cette affaire a été portée à l'attention du capitaine général de La Havane, Don José de la Concha, il a fait un voyage exprès pour me voir à ce sujet. Je l'ai supplié d'accorder sa grâce à cet homme et de l'éloigner de l'île, car je craignais que le peuple ne cherche à le lyncher pour son attaque contre moi, qui avait été l'occasion d'une douleur et d'une indignation générales, ainsi que d'une humiliation publique à l'idée qu'un des prélats du pays avait été blessé.

584. J'ai proposé de payer les frais de déportation de mon agresseur vers son lieu de naissance, l'île de Ténériffe aux Canaries. Il s'appelait Antonio Perez[382], celui-là même qu'un an plus tôt, à mon insu, j'avais fait libérer de prison. Ses parents avaient fait appel à moi en son nom et, uniquement sur la base de leur requête, j'avais demandé aux autorités la libération de leur fils. Elles ont accédé à ma demande et l'ont libéré, et l'année suivante, il m'a fait la faveur de me blesser. Je dis "faveur" parce que je considère cela comme une grande faveur du ciel, qui m'a apporté la plus grande joie et pour laquelle je remercie continuellement Dieu et la Bienheureuse Vierge Marie.

---

[380] Pendant toute sa vie, ces blessures ont été le signe visible de sa consécration au Christ dans l'apostolat (cf. *Correspondance*, Lettre 451, à Pie IX). (En cela, il ressemblait à saint Paul, dont il répéta l'exclamation "Je porte dans mon corps les marques de Jésus" (Ga 6, 17) lors du Concile Vatican I.

[381] Cf. par. 332.

[382] Le nom qui apparaît dans les actes du procès est celui d'Antonio Abad Torres. Après avoir obtenu la grâce demandée par le saint, il est envoyé à la forteresse de Ceuta.

Chapitre IX

COMMENT J'AI ÉTÉ APPELÉ À MADRID

585. Jésus a dit aux hommes qui venaient le saisir dans le jardin : "Voici votre heure : le triomphe des ténèbres[383]". J'aurais pu dire la même chose, car pour moi, c'était l'heure où Dieu avait permis aux méchants et aux démons de me blesser. En effet, lorsque mon agresseur m'a blessé, j'ai vu le démon lui-même l'aider et lui donner la force de frapper. Cela m'a fait penser à ces mots dans les formules d'anathème : "Si quelqu'un, c'est le démon qui le persuade..." Je me suis dit : "Ce pauvre homme, 'le diable coopérant', avait l'intention de porter des mains violentes sur ta misérable personne. Et s'il est vrai que tu es un pauvre pécheur et un prêtre indigne, tu n'en es pas moins un prêtre et un prélat de l'Église, un ministre de Jésus-Christ". Mon Père, pardonnez-lui, car il ne savait pas ce qu'il faisait !

586. J'ai été rendu à l'Église pour rendre grâce à Dieu, et j'ai recommencé à conférer le sacrement de la confirmation à tous ceux qui y étaient préparés. Après cela, je suis retourné à Santiago, administrant la confirmation dans toutes les paroisses que nous avons croisées en chemin. Nous avons passé la nuit à l'hacienda Santo Domingo. L'opposition, qui pensait que nous logions à l'hacienda Altagracia, l'a incendié cette nuit-là. Nous sommes arrivés à Santiago le lendemain à la tombée de la nuit[384], et toute la population est venue à notre rencontre en manifestant une grande joie de me voir, alors qu'elle me croyait mort. Le lendemain de mon arrivée, c'était un vendredi, la fête de Notre-Dame des Douleurs, et je me suis rendu à l'église de Notre-Dame des Douleurs en action de grâces. J'ai célébré la messe, distribué la sainte communion à une grande foule et assisté à une grande messe solennelle avec sermon. Plus tard, j'ai procédé à la bénédiction du dimanche des Rameaux et à toutes les cérémonies de la Semaine Sainte et de Pâques.

587. En raison de cette blessure, mon visage était considérablement défiguré, ma voix n'était pas très claire et mon élocution était quelque peu difficile ; ainsi, pendant les quelques mois qui ont suivi mon retour à Santiago, j'ai dû abandonner ma série habituelle de prédications. J'ai consacré mon temps libre, après les confessions et mes autres tâches ministérielles, à des entretiens privés. Mais au bout de quelques mois, j'ai repris le travail comme d'habitude et, pendant le carême de cette année-là, j'ai commencé à donner une mission dans l'église de San Francisco, à Cuba. J'étais en mission depuis quelques jours lorsque j'ai reçu une convocation royale à Madrid. L'archevêque de Tolède[385], qui était le confesseur de la reine, était décédé et Sa Majesté m'avait choisi comme son nouveau confesseur.

588. J'ai reçu la convocation royale le 18 mars et, le 22 mars, j'ai quitté Santiago pour La Havane, où j'ai embarqué sur un bateau à destination de Cadix. Tout le monde est venu me voir au port et m'a fait de tristes adieux. Mon départ signifiait la dispersion de mon personnel ; cependant, j'ai demandé à Don Dionisio Gonzalez, que j'avais laissé comme administrateur du diocèse, de rester à son poste jusqu'à nouvel ordre. J'ai également demandé au Père Antonio Barjau et au Père Galdacano de rester à leur poste au séminaire jusqu'à l'arrivée de mon successeur, afin de ne pas abandonner le terrain.

589. Du jour de mon arrivée à La Havane jusqu'au 12 avril, jour de mon départ, j'ai prêché tous les jours et entendu les confessions des citoyens les plus importants de la ville[386]. Lors d'une cérémonie, j'ai donné la première communion à la fille du capitaine général et à sa femme.

590. En route, nous avons été en grand danger de naufrage à plusieurs reprises, mais le Seigneur a veillé sur nous et nous a délivrés[387]. Nous nous sommes arrêtés aux îles portugaises de Terceiras, où nous

---

[383] Lc 22, 53.

[384] Ils ont également brûlé l'hacienda Santo Domingo après le départ de Claret. Je regardais une image de la Sainte Vierge quand elle m'a dit : « Tes ennemis ont brûlé cette hacienda comme ils ont brûlé l'autre à Altagracia. Ils feront de même dans toutes les maisons où tu seras invité. Antoine, pars d'ici » (Claret, *Manusctipt*).

[385] Le cardinal Juan José Bonel y Orbe (1782-1857) était le confesseur de la reine depuis 1847. Il avait été successivement évêque d'Ibiza, de Malaga et de Cordoue.

[386] Il arrive à La Havane le 28 mars. Le lendemain, il prêche dans deux maisons des Filles de la Charité ; le 30 mars, chez les Ursulines et à l'hôpital militaire ; le 31 mars, dans un hôpital et chez les Sœurs de Sainte-Claire ; le 1er avril, chez les Carmélites, au Collège Saint-François-Xavier et au Séminaire ; le 2 avril, chez les Sœurs de Sainte-Catherine ; le 3 avril, chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu et à la Cathédrale ; le 4 avril, à l'église de Guadalupe. Il a passé la semaine sainte avec les Jésuites. Leur chronique locale rapporte les actes d'humilité pratiqués par le saint archevêque.

[387] L'un de ces périls s'est produit lorsqu'ils ont heurté un récif près de Cayo Sal le 13 avril.

avons été très bien traités, mais nous avons eu la malchance de perdre deux artilleurs, tués dans une explosion qui s'est produite alors qu'ils répondaient à la salve de la ville de Zayal. Nous sommes tous descendus à terre pour leur enterrement, après quoi nous avons repris notre voyage et sommes arrivés à la fin du mois de mai à Cadix.

Chapitre X

BRÈVE BIOGRAPHIE DE MES COLLABORATEURS

591. Le Père *Juan Nepomucene Lobo*. J'ai rencontré ce prêtre pour la première fois alors que je traversais la cour en direction des îles Canaries et j'ai été agréablement impressionné par sa sagesse et sa vertu. Lorsque je suis devenu archevêque, je lui ai proposé le poste de vicaire général et, après avoir recommandé l'affaire à Dieu dans la prière, il a accepté. Je l'ai également nommé trésorier et, plus tard, doyen, afin qu'il puisse veiller sur le chapitre de la cathédrale pour moi, ce qu'il a très bien fait. Outre le fait qu'il a rempli de manière satisfaisante les fonctions de vicaire général, il a également assumé le rôle d'administrateur en mon absence. C'est un prêtre très vertueux, sage et zélé qui m'a été d'un grand secours. Plus tard, il a renoncé à tous ses biens et est entré chez les Jésuites[388]. J'ai nommé le Père Dionisio Gonzalez pour le remplacer et lui aussi m'a donné satisfaction[389]. Lorsque le Père Gonzalez a dû retourner en Espagne pour des raisons de santé, je l'ai nommé vice-président de l'Escorial.

592. Le père *Manuel Vilaró*. Ce prêtre m'a accompagné et aidé dans les missions que je donnais dans le diocèse de Tarragone. Il était l'un des premiers membres de la Congrégation des Fils du Cœur Immaculé de Marie et, lorsque je suis parti pour Cuba, il a eu la gentillesse de m'accompagner. C'est pourquoi j'en ai fait mon secrétaire et il s'en est très bien acquitté. En plus d'être mon secrétaire, il prêchait et se confessait fréquemment. Il était très instruit, vertueux, zélé et travailleur. Il tomba malade et, comme les médecins de Cuba ne pouvaient rien faire pour lui, ils le renvoyèrent en Espagne, où il mourut dans sa ville natale de Vich[390].

593. Le père *Manuel Subirana*. Originaire de Manresa, il était mon camarade de classe. Nous avons été ordonnés ensemble, bien que dans des ordres différents. C'était un homme très vertueux et sage et un travailleur zélé en Catalogne et plus tard à Cuba. Il s'est ensuite rendu au Guatemala et au Honduras, où il se trouve toujours, faisant des merveilles et allant de ville en ville pour prêcher, comme il l'a fait dans mon diocèse.

594. Le père *Francis Coca*. Originaire de Capellades, dans le diocèse de Barcelone. J'ai rencontré ce prêtre lorsque je suis allé prêcher les dévotions du mois de mai à Villanueva, où il était curé adjoint. Lorsqu'il a appris ma nomination, il m'a offert ses services ; j'ai accepté et il m'a accompagné. C'était un prêtre très gentil, simple comme un enfant, très zélé et fervent. Il a toujours travaillé avec le père Subirana comme un coéquipier, et il y avait un grand lien de sympathie entre eux. Ils étaient très zélés et fervents, toujours en mouvement d'un village à l'autre pour donner des missions. Tous deux avaient une voix très agréable et tout le monde se rendait à la mission pour les entendre chanter ; bien sûr, après les chants, il y avait le sermon, et c'est ainsi qu'ils étaient pris. Il est impossible de dire tout le bien qu'ils ont fait. Plus tard, le père Coca est allé au Guatemala, est entré dans la Compagnie de Jésus et est mort comme jésuite[391].

595. Père Esteban Adoain, Capucin. A mon arrivée à Santiago, ce bon frère m'a offert ses services. Il était venu pour s'éloigner de La Havane, où il était persécuté pour sa prédication infatigable. Il est resté dans mon palais et est sorti avec un autre prêtre pour former une équipe missionnaire. Le premier prêtre qui l'accompagnait était le Père Paladio Currius, le second était le Père Lorenzo San Marti. Ce bon

---

[388] Le Père J. N. Lobo, S.J. (1816-82), était originaire de Madrid. Il devint vicaire général de Claret (1850), jésuite (1856) et provincial des jésuites de Castille (1872-76).

[389] Le Père Dionisio Gonzalez de Mendoza (1815-87), né à Barriosuso (Palencia), docteur en théologie, licencié en droit et procureur du royaume, secrétaire de l'évêque de Porto Rico (1847) et capitulaire (1848). Persécuté par le gouvernement, il se réfugie à Cuba, où il devient vicaire général (1856) et administrateur du diocèse de Santiago (1857). Directeur de l'Escorial (1860-68). Auditeur du tribunal ecclésiastique de Madrid (1868). Il fut l'un des plus fidèles collaborateurs du saint.

[390] Cf. Par. 489.

[391] Le père Francis Coca (1820-58), jésuite (1856), est mort alors qu'il était encore au noviciat.

capucin était très zélé et éminemment pratique pour donner des missions. Plus tard, il s'est rendu dans un monastère capucin au Guatemala[392].

596. Père *Felipe Rovira*. En arrivant à Cuba, je l'ai placé au séminaire pour enseigner le latin, car c'est ce qu'il faisait lorsqu'il m'a rejoint pour aller en Amérique. Je l'ai nommé secrétaire après le départ du père Manuel Vilaro. Il m'a accompagné dans mes visites et mes missions et est retourné avec moi à Madrid. Ensuite, il est allé à Porto Rico avec le nouvel évêque, Son Excellence Mgr Benigno Carrion. Il était très zélé et très travailleur.

597. Père *Juan Pladebella*. Un prêtre du diocèse de Gérone et un bon théologien. Je l'ai placé au séminaire comme professeur de théologie morale, et il a fait un travail admirable. Il était très vertueux et assidu. Il est mort de la fièvre jaune, bien que les médecins n'aient su qu'il en était atteint qu'après sa mort, lorsqu'il est devenu jaune, comme cela arrive à ceux qui meurent de cette maladie[393].

598. Le père *Paladio Currius*. Originaire de Ridaura, dans le diocèse de Gérone, prêtre pieux et zélé. Il commença à partir en mission avec le père Étienne, mais il tomba malade et fut amené au palais, plus mort que vif. Dès qu'il fut rétabli, je l'envoyai au séminaire comme professeur de théologie morale, en remplacement du défunt Père Pladebella. Ensuite, je l'ai envoyé à l'hacienda modèle que je construisais à Puerto Príncipe. Il est resté à Santiago comme secrétaire lorsque le Père Philip Rovira est retourné en Espagne avec moi. Enfin, je l'ai rappelé à Madrid, où il m'a aidé dans mes projets pour l'hôpital et l'église de Montserrat. Enfin, je l'ai affecté au monastère de l'Escurial[394].

599. Le père *Lorenzo San Martí*. Bom à La Curriu, dans le diocèse de Solsona. Il a commencé à donner des missions avec le père Antonio Barjau, puis avec le père Esteban Adoain. Plus tard, je l'ai affecté à Puerto Príncipe comme vicaire forain, tâche dont il s'est très bien acquitté. Il était toujours très fervent et très détaché. Il a finalement rejoint les Jésuites et travaille actuellement à Femando Poor [395].

600. Le Père *Antonio Barjau* : Originaire de Manresa, dans le diocèse de Vich, il commença à donner des missions avec le Père Lorenzo San Marti. Comme il était exceptionnellement doué pour l'enseignement et l'instruction des garçons, je l'ai nommé recteur du séminaire, tâche dont il s'est très bien acquitté, restant à son poste jusqu'à l'arrivée de mon successeur. Il est ensuite retourné en Espagne, où je l'ai nommé recteur du monastère royal de l'Escurial. C'est un prêtre détaché de toutes les choses terrestres et très zélé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes[396].

601. Le père Antonio de Galdacano, capucin basque. Ce prêtre a rejoint ma compagnie après deux ans à Cuba. Religieux exclu par la Révolution, il se rendit d'abord aux États-Unis, puis à Porto Rico comme pasteur. Comme Porto Rico ne lui convenait pas, il est venu à Cuba, où il a mieux réussi. C'est un religieux très instruit et zélé qui m'a accompagné dans de nombreuses campagnes missionnaires, aidant aux confessions. Je lui ai donné un poste d'enseignant au séminaire et, après l'arrivée de mon successeur, je l'ai emmené en Espagne, où je l'ai nommé à la chaire de théologie du séminaire de l'Escurial[397].

602. Le jeune homme *Telesforo Hernández* : Il est venu, comme je l'ai dit, avec le père Juan Lobo, qui l'a employé comme secrétaire à la chancellerie. Il est mort de la fièvre jaune.

603. Le cuisinier, *Gregorio Bonet*. Le climat ne lui convenait pas. Il est un vétéran blessé et la chaleur irrite ses blessures. Il a dû retourner à Majorque, sa ville natale.

604. Monsieur *Philip Vila* : Né à Vich. Je l'ai pris comme homme de maison. Il s'occupait très bien des malades et des pauvres, leur distribuant des aumônes, leur enseignant la doctrine chrétienne et les

---

[392] P. Esteban de Adoain (1808-80), capucin (1828), missionnaire au Venezuela (1839), à Cuba (1849), en Amérique centrale (1856) et en Espagne (1873). La cause de sa béatification a été introduite.

[393] He was ordained in 1844anddiedin 1852.

[394] Père Paladio Currius (1818-93). Séjourne à Cuba jusqu'en 1859, à Madrid (1859-61), à l'Escorial (1861-68). Aumônier des Sœurs enseignantes de Reus (1868-75) et des Carmélites de Valls. Il passa ses dernières années avec les Clarétains de La Selva, se souvenant de leur Fondateur, dont il avait toujours été le confident.

[395] Le Père Lorenzo San Martí (1821-64) devint jésuite (1857). Il resta à Fernando Poor pendant cinq ans, jusqu'à ce que la maladie l'oblige à retourner en Espagne où, le jour de la fête de l'Assomption, en 1863, il mourut dans les bras du Père Lobo, membre de la même maison religieuse, à Puerta Santa Mana.

[396] Il resta à l'Escurial pendant trois ans, mais dut se retirer à Manresa pour cause de maladie. Chanoine de Santiago de Cuba, d'où il fut exilé en raison de l'intégrité de sa conduite.

[397] Le Père Antonio de Galdácano (1811-63), Capucin (1825), Venezuela, États-Unis, Porto Rico (1842-52), Cuba (1852-57), Escorial (1857-63).

exhortant à la vertu. Ses instructions étaient si opportunes et si énergiques que le clergé indigène, qui les écoutait parfois, commença à lui dire qu'il devrait abandonner son service et étudier pour devenir prêtre. Il décida de suivre leur conseil. Je lui ai dit de ne pas y penser, car je savais que Dieu ne voulait pas qu'il devienne prêtre, malgré toutes ses qualités humaines. Malgré mon conseil, il a commencé ses études, mais en peu de temps, il a eu des douleurs à la poitrine et a dû retourner en Europe, où il est mort.

605. Monsieur *Ignacio Betríu*. Né à Herus dans le diocèse de La Seo. Il était très fiable, très bien éduqué, gentil avec les pauvres et zélé. Il enseignait la doctrine chrétienne aux pauvres et, pendant les missions, à d'autres personnes. Il a distribué des livres, des médailles, des images pieuses et des chapelets à partir de la réserve que je lui avais ordonné d'apporter avec nous. Il est revenu d'Amérique avec moi et est encore à mon service aujourd'hui.

606. Ce sont ces aides qui m'ont accompagné dans mes travaux apostoliques au milieu des épines et des chardons de mon diocèse. Je dois à Dieu une infinie reconnaissance pour m'avoir fourni de si bons compagnons. La conduite de chacun d'eux a été irréprochable. Ils ne m'ont jamais fait souffrir un seul instant ; au contraire, ils m'ont tous été d'un grand réconfort. Tous avaient de bonnes dispositions et une solide vertu, et ils étaient si détachés des soucis du monde qu'ils ne parlaient ni ne pensaient jamais à leur intérêt personnel ou aux honneurs. Leur seul souci était la plus grande gloire de Dieu et la conversion des âmes.

607. Tous m'ont appris quelque chose, car ils m'ont donné l'exemple de toutes les vertus, en particulier l'humilité, l'obéissance, la ferveur et une constante disponibilité au travail. Ils se mettaient volontiers à faire tout ce que je leur demandais, qu'il s'agisse de ma demande la plus courante - partir en mission - ou de quelque chose comme prendre en charge une paroisse ou un doyenné. Pour eux, c'était la même chose, peu importe ce que je leur demandais. Ils n'ont jamais demandé ou refusé quoi que ce soit ou quelque tâche que ce soit.

608. Ainsi, notre résidence faisait l'admiration de tous les étrangers qui venaient nous rendre visite. J'en parle parce que j'avais donné l'ordre que tous les prêtres étrangers qui venaient en ville soient les hôtes de ma résidence, que je sois là ou non, aussi longtemps qu'ils le voudraient. Un chanoine de Saint-Domingue a été contraint de démissionner de son poste à cause de la révolution. Il est venu à Cuba et a séjourné dans ma résidence, où il a été invité à ma table pendant trois ans. Des ecclésiastiques des États-Unis et d'autres pays sont venus nous rendre visite, et tous ont trouvé le gîte et le couvert dans ma résidence. Il semblait que Dieu lui-même les avait amenés pour qu'ils soient témoins d'un spectacle aussi agréable. Ils ne pouvaient s'empêcher de remarquer que notre maison était comme une ruche, chacun allant et venant à ma demande, et tous étant satisfaits et heureux. Les étrangers étaient toujours émerveillés par ce spectacle et en louaient Dieu.

609. Je me suis souvent demandé comment il était possible que tant de paix, de joie et d'harmonie règnent pendant si longtemps au sein d'un si grand groupe. Je finissais toujours par dire la même chose : "C'est le doigt de Dieu[398]". C'est une grâce singulière que Dieu nous a donnée dans son infinie miséricorde et bonté. Je savais que Dieu bénissait les efforts que nous faisions lorsqu'il nous accordait une grâce aussi spéciale. Voici quelques-uns de ces efforts :

610. 1) Nous nous levions tous les jours à l'heure prévue et faisions ensemble une oraison mentale d'une demi-heure, que personne ne manquait jamais. Nous prenions tous ensemble le déjeuner et le dîner, pendant lesquels nous lisions à tour de rôle à table. Après le déjeuner et le dîner, nous faisions tous un peu de récréation, ce qui nous donnait l'occasion de nous voir et de parler les uns avec les autres. Nous avons terminé notre journée en récitant le chapelet et en faisant d'autres dévotions[399].

611. 2) Chaque année, à une date précise, nous nous réunissions au palais pour faire une retraite de dix jours, pendant laquelle nous ne rompions jamais le silence et ne recevions ni visiteurs, ni lettres, ni communications d'affaires. Chaque jour, chacun d'entre nous se relayait pour servir les tables, tandis qu'un autre lisait, en commençant par moi. Ils m'ont toujours demandé de prêcher chaque jour de la

[398] Ex 8, 19.

[399] Le père Currius note que le saint participait à tous les actes de la communauté, y compris les loisirs. Ils se levaient à 4 heures du matin et se retiraient à 22 heures. "Les autres ne savaient pas exactement quand le Vénérable se levait ou se retirait, mais j'avais observé qu'il se retirait plus tard et parfois pas du tout. Lorsqu'il se retirait, il se levait à 2 heures ou, au plus tard, à 3 heures du matin." (*Processus apostolique*, Tarragone, session 6).

retraite. Lors de l'exercice de clôture, j'ai baisé les pieds de toutes les personnes présentes, et elles ont à leur tour demandé à baiser mes pieds et ceux de tous les autres. C'était un geste très émouvant, imposant et très profitable.

612. 3) La troisième chose que nous avons faite a été d'éviter les amitiés exclusives ; chacun a montré un penchant égal pour tous les autres. De plus, nous n'entretenions pas d'amitiés en dehors de la maison. Tout ce que nous avions, nous l'avions dans la résidence, et donc nous ne sortions pas pour des visites amicales et nous ne recevions pas de visites amicales de l'extérieur. Nous avions tous appris par expérience que c'était un moyen efficace et même essentiel pour maintenir la paix et éviter les désagréments, la jalousie, l'envie, la suspicion, la grogne et d'autres maux très graves.

613. 4) La quatrième chose que je leur interdisais de faire avec tout le pouvoir de mon autorité, et que je les suppliais de ne pas faire avec tout l'amour de mon cœur, était de lire des accusations anonymes. Ce sont là quatre des principales pratiques auxquelles nous avons adhéré, et Dieu a daigné les bénir pour que tout se passe bien pour nous. Que le Seigneur soit béni en toutes choses pour toujours.

Chapitre XI

EN QUOI JE N'AI PAS AIMÉ VIVRE À MADRID

614. Au début du mois de juin 1857, nous sommes arrivés à Madrid, où j'ai été présenté à Sa Majesté la Reine. Le 5 de ce mois, le décret royal de ma nomination comme confesseur de la reine fut approuvé et publié[400]. Quelques jours plus tard, la reine m'informa que l'une de mes tâches serait de veiller à l'instruction religieuse de l'infante Isabel, alors âgée de cinq ans[401]. Je me suis toujours occupée personnellement de ses leçons et le 11 avril 1862, à l'âge de dix ans, elle a fait sa première communion en compagnie de sa mère. J'entendais sa confession depuis l'âge de sept ans. Actuellement, en plus de ses instructions, elle a fait une retraite de dix jours.

615. La reine a fait les Exercices Spirituels cette première année et les a faits chaque année depuis. Elle les quitte toujours avec un grand sentiment de satisfaction et a demandé à d'autres de les faire. Elle aime particulièrement le texte que j'ai publié, et elle m'a demandé de lui en apporter des copies afin qu'elle puisse avoir le plaisir de les offrir en cadeau ; et elle conseille à ceux qui les reçoivent de les lire au moins.

616. Toutes les dames de la cour possèdent un exemplaire du *Chemin droit* et des *Exercices spirituels*. Leurs Majestés ont tellement apprécié le *Chemin droit* que j'ai fait éditer pour elles une édition de luxe par l'imprimerie Aguado à Madrid. Actuellement, Leurs Majestés et les dames de la cour mènent une vie très édifiante : elles entendent la messe, lisent quotidiennement la vie des saints, récitent le saint rosaire et fréquentent les sacrements. La reine et l'infante, ainsi que de nombreuses dames de la cour, viennent se confesser à moi. Elles sont toutes occupées en permanence.

617. La reine, en plus de s'occuper de ses dévotions et des affaires de l'État, et de recevoir de nombreuses personnes en audience, s'occupe de divers travaux manuels tels que la peinture, la broderie, etc. Son passe-temps le plus courant est la broderie. L'année dernière[402], elle a brodé un magnifique coussin fleuri pour mon prie-Dieu. Elle confectionne également de temps en temps des volants en dentelle.

618. L'Infante Isabel est également très occupée. Outre ses dévotions et ses lectures spirituelles, elle consacre beaucoup de temps à ses leçons. En récréation, elle préfère les jouets des garçons à ceux des filles, à tel point que depuis cinq ans que je la connais, je ne l'ai jamais vue avec un jouet de fille. Ses bibelots préférés sont un sombrero brodé et une épée. Elle s'occupe aussi de temps en temps avec du fil de fer et des pinces pour fabriquer des chapelets. Elle brode et coud très bien.

---

[400] Isabelle II (1830-1902). Reine à cinq ans, d'abord sous la régence de sa mère, María Cristina (1835-41), puis sous celle du général Espartero (1841-43), elle atteint sa majorité à 14 ans. Deux ans plus tard, elle épouse son cousin, Francisco de Asís, dont elle se sépare pour ne se remettre ensemble qu'en 1858. D'un tempérament vif et spontané, elle ressent la solitude et l'amertume d'être le pion de partis politiques opposés. Elle s'épanche auprès de quelques intimes, parmi lesquels Sainte Micaela du Saint-Sacrement, Sor Patrocinio la Nonne des Plaies, et plus tard, Claret.

[401] Isabel de Borbon, fille aînée d'Isabel II (1851-1931).

[402] 1861.

619. Les femmes de chambre de la reine et des infantes sont elles aussi continuellement occupées, soit à leurs tâches, soit à lire de bons livres, à faire de la broderie, etc.

620. Bien que je sois heureux de voir comment Sa Majesté vit bien et comment elle pratique la piété, la charité et les autres vertus, de sorte que les autres membres de la cour suivent son bon exemple, je ne peux toujours pas m'installer ou m'habituer à rester à Madrid. Je n'ai aucune envie ou disposition à être un courtisan ou un fonctionnaire du palais ; c'est pourquoi vivre à la cour et être constamment dans le palais est un martyre permanent pour moi.

621. J'ai parfois fait remarquer que Dieu m'avait envoyé à ce poste comme une sorte de purgatoire où je suis censé payer pour les péchés de mon passé. J'ai également dit que, de toute ma vie, je n'avais jamais autant souffert qu'ici, à la Cour. Je soupire toujours pour m'éloigner de tout cela. Je suis comme un oiseau en cage qui cherche à travers les barreaux de sa cage un moyen de s'échapper, et je ne cesse de rêver à des moyens de sortir. J'aurais presque été heureux qu'une révolution survienne et que l'on me jette dehors.

622. Il m'arrive de me demander : "Pourquoi es-tu si contrarié ? Tout le monde au palais te respecte, toute la famille royale t'apprécie et apprécie ta présence, Sa Majesté la Reine t'aime et te prend sous son aile. Alors, qu'est-ce qui te fait avoir des sentiments si violents à ce sujet ?" En vérité, je n'en ai aucun. Je n'arrive pas à trouver une raison valable. Ma seule réponse à l'énigme est que la répugnance que je ressens est une grâce que Dieu m'a envoyée pour m'empêcher de m'attacher au prestige, aux honneurs et aux richesses de ce monde. Car je vois bien que ce sentiment constant de dégoût pour la cour et mon désir de la fuir m'ont empêché d'être envieux et de m'attacher aux choses chères au monde.

623. Je vois que ce que le Seigneur fait en moi est comme ce que j'observe dans le mouvement des planètes : elles sont tirées par deux forces, l'une centrifuge, l'autre centripète. La force centrifuge les pousse à s'échapper de leur orbite ; la force centripète les attire vers leur centre. L'équilibre de ces deux forces les maintient sur leur orbite. C'est ainsi que je me vois. Je sens en moi une force, que j'appellerai centrifuge, qui me dit de quitter Madrid et le tribunal ; mais je sens aussi une force contraire, la volonté de Dieu, qui me dit de rester à la Cour pour le moment, jusqu'à ce que je sois libre de partir. Cette volonté de Dieu est la force centripète qui me maintient enchaîné ici comme un chien à sa laisse. Le mélange de ces deux forces, à savoir le désir de partir et mon amour pour la volonté de Dieu, me fait tourner en rond.

624. Chaque jour, à la prière, je dois faire des actes de résignation à la volonté de Dieu. Jour et nuit, je dois faire le sacrifice de rester à Madrid, mais je remercie Dieu pour la répugnance que j'éprouve. Je sais que c'est une grande faveur. Quelle horreur ce serait si la cour ou le monde me plaisait ! La seule chose qui me plaise, c'est que rien ne me plaise. Que tu sois béni, Dieu mon Père, pour t'être si bien occupé de moi. Seigneur, tout comme tu rends l'océan salé et amer pour le garder pur, tu m'as donné le sel de l'aversion et l'amertume de l'ennui pour la Cour, afin de me garder pur de ce monde. Seigneur, je vous remercie, je vous remercie beaucoup, de l'avoir fait.

Chapitre XII

COMMENT JE N'AI JAMAIS CHERCHÉ À OBTENIR DES FONCTIONS OU À ME MÊLER DE POLITIQUE

625. Parce que la reine à de l'estime pour moi, je sais qu'elle serait contente que je lui demande des faveurs ; mais jusqu'à présent je ne lui ai rien demandé et je n'ai aucune envie de le faire à l'avenir. Qu'est-ce que je viens de dire ? Non, je ne me suis pas bien exprimé. Il y a bien une faveur que je lui ai demandée à plusieurs reprises et avec beaucoup d'insistance : me permettre de me retirer de Madrid et de la Cour. Et c'est justement cette faveur, la seule que je lui ai jamais demandée, que je n'ai pas pu obtenir jusqu'à présent. Le pire, c'est que, si j'ai quelque espoir de l'obtenir, je ne vois aucun moyen de l'obtenir rapidement.

626. Tous ceux qui ont faim et soif non pas de justice ou d'un quelconque mérite personnel, mais simplement de la faveur d'un emploi, d'un poste ou d'une dignité, assiègent chaque jour ma maison et me harcèlent de leurs ambitions et de leurs prétentions. Je dois leur dire qu'il m'est pénible de ne pas pouvoir les satisfaire, mais que j'ai pour règle de ne jamais me mêler de ces affaires. Cependant, après cinq ans à Madrid, pendant lesquels je n'ai jamais changé de position, ils n'ont toujours pas abandonné et nous continuons à nous battre tous les jours. La plupart des personnes qui viennent me voir lors de mon

audience quotidienne de 11 heures à midi sont à la recherche d'un emploi, d'un poste ou d'une préférence (sans parler de la pile de lettres que je reçois chaque jour et qui demandent la même chose). Que serait-il advenu de moi si je m'étais laissé entraîner dans cette galère ?

627. En outre, je constate que ceux qui insistent, s'efforcent et mendient ces emplois, ces positions et ces préférences, sans épargner les pots-de-vin et autres ruses de ce genre, sont généralement ceux qui les méritent le moins. Que Dieu me délivre de toute coopération dans une entreprise qui a de telles conséquences néfastes : tous les travaux mal faits, toutes les personnes méritantes et vertueuses ignorées, tous les pédants, le vice et l'immoralité érigés en principe - et tout cela par la main malveillante de la faveur. Oui, je le dis, et je le dis haut et fort, en espérant que tout le monde le remarquera et me laissera en paix : Je ne m'intéresse pas à ces choses-là.

628. En dépit de toutes les précautions que j'ai prises pour m'engager sur ce terrain, je n'ai pas échappé à la malveillance des langues qui s'agitent. Certains ont murmuré contre moi parce que je refusais d'être l'instrument de leurs ambitions infondées, d'autres par envie ; certains par peur de perdre ce qu'ils ont, d'autres par méchanceté. D'autres encore, par ignorance ou par simple ouï-dire, ont inventé à mon sujet toutes sortes de rodomontades et lancé les plus vilaines rumeurs. Mais je me suis tu et je me suis réjoui dans le Seigneur, parce qu'il m'a fait boire une gorgée du calice de ses souffrances. Quant à mes détracteurs, j'ai prié Dieu pour eux, après leur avoir pardonné et les avoir aimés de tout mon cœur.

629. Je n'ai jamais voulu me mêler de politique, pas même lorsque j'étais simple prêtre, et encore moins aujourd'hui, bien qu'on m'ait certainement poussé dans cette direction. L'un de nos principaux hommes politiques m'a un jour demandé de recommander une certaine politique à Sa Majesté. "Mon cher monsieur, répondis-je, sachez que je considère l'Espagne d'aujourd'hui comme une table de jeu ; les joueurs sont les deux partis politiques. Or, de même qu'il serait tout à fait répréhensible pour un simple spectateur de donner la moindre aide à l'un des joueurs, il serait tout aussi répréhensible pour moi, simple spectateur, de faire à Sa Majesté la moindre recommandation en faveur de l'un ou l'autre parti politique. À long terme, tous les partis politiques ne sont rien d'autre que des joueurs qui cherchent à gagner la mise, afin de pouvoir dominer les autres, ou simplement d'engraisser leur propre portefeuille. La véritable motivation de la politique et des partis politiques n'est souvent que l'ambition, l'orgueil et la cupidité."

630. Une question dans laquelle je me suis beaucoup impliqué, sur l'insistance de la reine, est celle de la mise en place d'un système d'élection des évêques. Je voudrais dire quelques mots sur les progrès réalisés jusqu'à présent dans ce domaine. Le procureur général demande à chaque évêque s'il connaît un prêtre dans son diocèse qui possède les qualifications nécessaires pour devenir évêque, si le besoin s'en fait sentir. L'évêque en question répond par oui ou par non. S'il en connaît un, il donne toutes les informations possibles à son sujet, telles que son âge, sa formation, ses vertus, son expérience et d'autres données. Le procureur général recueille et classe toutes ces données et, lorsqu'un siège devient vacant, il envoie les dossiers à Sa Majesté, qui les lit et demande à Dieu de l'aider à choisir le bon. Ensuite, elle établit une liste de trois, se renseigne sur les trois hommes, se recommande à Dieu et fait enfin son choix, en se basant uniquement sur la plus grande gloire de Dieu et le bien de l'Église. Je peux vous assurer que si un prêtre laissait entendre qu'il voulait le poste, cela suffirait amplement à l'empêcher d'être considéré comme éligible à la nomination. La reine m'a dit un jour : "Cela ira mal pour quiconque demande ou s'efforce d'obtenir un évêché". Il n'y a peut-être pas d'affaire en Espagne qui soit traitée avec plus d'équité et de justice que la nomination des évêques, mais il n'y a pas non plus d'affaire qui soit examinée avec plus de soin[403].

631. La question des canonicats n'est pas examinée avec autant d'attention. Je ne prétends pas que Sa Majesté ou le procureur général aient jamais été impliqués dans des affaires de simonie, mais Dieu sait si les chasseurs de postes n'ont pas conclu des accords ou offert des cadeaux à certains membres du cercle qui les entoure, et cela ne pourrait certainement pas passer au crible divin. C'est pourquoi je ne me suis jamais mêlé de cette affaire de sollicitation de canonicats. Plût à Dieu que tous les prêtres cherchent à être les derniers et les plus petits parmi leurs frères, comme nous l'a enseigné notre Divin Maître. Le meilleur canonicat est d'aimer profondément Dieu et de sauver les âmes, afin d'obtenir une place de

[403] L'implication de Claret dans le processus des nominations épiscopales fut l'un des plus grands services qu'il rendit à l'Église d'Espagne. "Les mauvaises doctrines ne s'y sont pas infiltrées, parce que tous les évêques, sans exception, se tiennent sur des bases solides. Parmi tous ceux que je connais, il n'y en a pas un seul qui ait abandonné la doctrine solide" (Pie IX).

choix dans la gloire du ciel. Il n'y a pas de doute qu'un prêtre sera mieux loti s'il a été missionnaire que s'il n'a pas été chanoine. Qu'il choisisse maintenant ce qu'il préférerait avoir choisi à l'heure de sa mort.

Chapitre XIII

MA CONDUITE N'A JAMAIS ÉTÉ INTÉRESSÉE

632. Il y a un dicton populaire qui contient une grande leçon : "Le petit chien remue la queue, non pas pour toi, mais pour le repas". Tous les jours, je vois des dames et des messieurs faire des festins, des courbettes et je ne sais quoi d'autre pour le roi et la reine, non pas tant pour Leurs Majestés elles-mêmes que pour ce qu'ils espèrent gagner grâce à leurs efforts. Je n'ai aucun souhait ni aucune prétention, si ce n'est de quitter la cour. Quelqu'un dira peut-être : "Oui, mais vous avez été décoré des deux Grandes Croix." C'est vrai, mais comment les ai-je obtenues ? Je n'ai pas demandé la Grande Croix d'Isabelle la Catholique, et je n'ai pas voulu la prendre quand on me l'a offerte. Mais on m'a dit que, comme j'allais à Cuba, je devais porter le titre d'Excellence parce que je devais être le primat de cette Église et agir comme substitut possible du Général de l'île[404].

633. Quant à la croix de Charles III, je ne l'ai ni cherchée ni voulue ; elle m'a été conférée contre mon gré, comme je vais le raconter. Après la naissance du prince des Asturies[405], le jour même où Leurs Majestés partaient pour Atocha, je fus convoqué au palais. Dès mon arrivée, la reine et le roi sortirent de la salle où ils avaient attendu et, sans aucun avertissement, ils m'épinglèrent tous deux la croix et le ruban. Comme ils étaient là tous les deux et que je n'avais pas la même confiance dans le roi que celle que j'ai maintenant - nous sommes devenus de bons amis - j'ai gardé le silence et je n'ai rien dit, bien qu'intérieurement cela m'ait causé beaucoup de peine[406]. Plus tard, lorsque je me suis retrouvé seul avec la reine, je lui ai dit que le moins que je puisse faire était de la remercier pour les bonnes intentions qu'elle avait eues en m'accordant la Croix de Charles III, mais que cela m'avait causé beaucoup de peine et de souffrance. Pour le prouver, j'ai longtemps refusé de porter la moindre décoration. Aujourd'hui encore, je ne les porte qu'aux occasions où l'étiquette de la cour veut que la tenue complète soit de rigueur.

634. Pour le reste, je n'ai rien. Il n'y a pas d'autre évêque dans toute l'Espagne qui n'ait reçu de Sa Majesté une croix pectorale, un calice ou autre chose à l'occasion d'un baptême, d'une visite à sa cathédrale, etc. Lorsque j'ai baptisé l'Infante Concepción[407], la coutume les obligeait à m'offrir quelque chose, mais je les ai suppliés et implorés de ne pas le faire et, pour ménager mes sentiments, ils ont fait ce que je leur ai demandé. Lorsque je me suis retiré du palais, j'ai eu la grande satisfaction de pouvoir dire que je n'avais rien reçu de Sa Majesté, pas même une épingle.

635. Leurs Majestés sont entourées d'hommes intéressés qui sont toujours à la recherche de titres, d'honneurs, de salaires plus élevés et de sommes d'argent ; mais moi, comme je l'ai dit, je n'ai rien gagné ; au contraire, j'ai beaucoup perdu. Sa Majesté voulait que j'accepte par tous les moyens la fonction de gardien de Montserrat - l'église, l'hôpital, etc. Elle et le commissaire général m'ont demandé à plusieurs reprises d'accepter ce poste, et lorsque j'ai appris que les bâtiments avaient déjà été mis en vente dans le Bulletin officiel, j'ai finalement accepté, juste pour les sauver. Et qu'est-ce que j'y ai gagné ? J'ai dû payer de ma poche 5 000 duros pour les réparations de l'église et de l'hôpital[408].

636. Je peux en dire autant du monastère royal de l'Escurial, qui n'est pas et n'a jamais été pour moi une source de profit, mais qui ne m'a apporté que des ennuis et des peines, et qui a été l'occasion de

---

[404] Remise par arrêté royal, le 22 octobre 1850.
[405] Alphonse XII, né le 28 novembre 1857.
[406] Don Francisco de Asis de Borbon (1822-1902), neveu de Ferdinand VII, épouse sa cousine Isabelle II en 1846. Il jouit des titres de roi et de capitaine général de l'Armada.
[407] L'Infante Concepción est née en 1859 et est décédée deux ans plus tard.
[408] L'hôpital de Montserrat a été fondé en 1616 pour les pauvres du royaume d'Aragon. Claret en fut nommé le gardien le 28 mars 1859. À ce titre, il était le représentant de la reine et la plus haute autorité de l'établissement. Il fait de l'église l'un des lieux de culte les plus fréquentés du pays et de l'hôpital un modèle du genre. En 1866, il fit venir les sœurs carmélites de la Charité pour soigner les malades.

persécutions, de calomnies et de factures[409]. Trois fois, j'ai essayé de démissionner de sa présidence, mais je n'y suis pas parvenu. Dieu soit loué pour tout cela : si le Seigneur veut que je porte cette croix, je ne peux que me soumettre à sa volonté. Mon Dieu, je ne veux rien de ce monde, rien que ta grâce, ton saint amour et ta gloire céleste.

Chapitre XIV

LES ACTIVITÉS ORDINAIRES ET HORS DE L'ORDINAIRE

637. Chaque jour d'hiver, je me lève ordinairement à 3 heures, parfois plus tôt, car je me lève toujours quand je ne peux pas m'endormir et je ne suis jamais au lit si je ne dors pas[410]. Ensuite, je commence l'Office divin en récitant Matines et Laudes, après quoi je dis le *Trisagion*[410b], je lis l'Écriture, je me prépare à la Messe, je célèbre la Messe, je fais mon action de grâce[411] et je reste au confessionnal jusqu'à 11 heures, heure à laquelle je vais tenir audience à tous ceux qui souhaitent me parler. De 11h00 à 12h00, c'est l'heure la plus lourde de ma journée, car c'est à ce moment-là que je reçois toutes les demandes que je ne peux pas accorder, comme les demandes d'emploi, de rendez-vous, et autres choses de ce genre. De 12h00 à 12h15, je fais mon examen particulier. À 12h15, nous mangeons, puis je récite les petites heures, les vêpres et les complies. Plus tard dans la soirée ou la nuit, je visite les malades, les prisonniers ou d'autres institutions caritatives, je prêche aux moniales et aux sœurs, j'étudie ou j'écris des livres et des brochures.

638. En plus de ces occupations quotidiennes ordinaires, il y en a eu d'autres telles que des retraites pour le clergé, pour les hommes et les femmes de la Société Saint-Vincent-de-Paul, pour les religieuses et les sœurs, sans oublier les missions pour les laïcs[412]. Mais ce n'est pas un travail suffisant pour me satisfaire ; ce que j'aimerais vraiment faire, c'est parcourir les villes et les villages pour donner des missions. C'est mon grand rêve. J'ai une sainte envie de ces missionnaires qui ont la chance de pouvoir aller de ville en ville prêcher le saint Évangile.

639. J'ai eu une certaine consolation au milieu de mes souffrances. Lorsque je pars en tournée avec Leurs Majestés et Altesses, j'ai l'occasion de prêcher aux gens le matin, avant que Leurs Majestés ne quittent la maison[413]. Ensuite, je vais prêcher dans les couvents aux religieuses, aux prêtres, aux séminaristes, aux membres de la Société Saint-Vincent-de-Paul, etc., de sorte que toute ma journée est consacrée à la prédication, à l'exception de la période exacte que je dois passer au palais avec la famille royale.

---

[409] Le célèbre monastère de l'Escurial, fondé par Philippe II comme panthéon des rois d'Espagne, était en ruine depuis l'expulsion de ses gardiens, les moines de Saint-Jérôme, en 1837. Le Saint en prit officiellement la charge le 5 août 1859. Il se préoccupe non seulement de sa restauration matérielle, mais aussi de sa restauration en tant qu'institution. Il forma un groupe d'aumôniers pour remplacer les moines dans le culte. Il en fait aussi un séminaire national et un collège pour les laïcs. Il aurait voulu en faire un centre national et international de missions et d'exercices spirituels (cf. par. 869). La reine accepta la démission du saint le 24 juin 1868.

[410] Pour d'autres remarques sur ces heures matinales, voir par. 757-758.

[410b] *Dieu notre Père, Vous avez envoyé dans le monde ta parole de vérité et votre Esprit de sainteté pour révéler aux hommes votre admirable mystère ; Donnez-nous de professer la vraie foi en reconnaissant la gloire de l'éternelle Trinité, en adorant son Unité toute-puissante. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Amen*

[411] Il consacre une heure à la préparation de la messe et une demi-heure à l'action de grâce.

[412] "C'est un apôtre vraiment infatigable. C'est une bénédiction de Dieu pour Madrid que cet archevêque exceptionnel soit venu ici. Il a permis de raviver l'esprit catholique. Les prêtres qui veulent remplir leurs obligations ont en lui un maître et un guide. La parole de Dieu porte des fruits et convertit les incroyants et les corrompus" (*Lettre de Mgr Barilli au Cardinal Antonelli*).

[413] En parlant de ces voyages, le saint disait : "La reine attire les gens et je leur prêche". Son confesseur, le père Carmelo Sala, a écrit : "La curiosité m'a poussé un jour à noter le nombre de sermons que le père Claret prêchait chaque jour : il y en avait 12 ou plus. Un jour, je lui ai demandé comment il pouvait survivre à une telle épreuve. Il m'a répondu : "Je ne suis qu'une trompette, c'est quelqu'un d'autre qui souffle". Au moment où le Saint écrit ce chapitre, il a accompagné la famille royale dans les excursions suivantes : Le Levant (24 mai-5 juin 1858) ; les Asturies, la Galice et le Léon (21 juillet-21 septembre 1858) ; les Baléares, la Catalogne et l'Aragon (9 septembre-16 octobre 1860) ; Palencia, Santander et Burgos (15 juillet-19 août 1861).

640. L'une des choses qui m'a le plus occupé depuis que je suis à Madrid, c'est d'écrire des livres et des brochures, de les faire imprimer et d'acheter ces livres et d'autres pour les faire circuler par l'Académie de Saint-Michel : dans les conférences, les institutions, les écoles et dans les rues[414].

641. Mon Dieu, je voudrais pouvoir empêcher quiconque de vous offenser, mais plutôt vous faire connaître, aimer et servir par toute la création. C'est mon seul désir, le reste ne vaut pas la peine qu'on s'en préoccupe. Mon Dieu, comme vous êtes bon ! Je vous aime de toutes les forces de mon cœur.

Chapitre XV

LE PROJET DE VIE ET LES RÉSOLUTIONS QUE JE M'EFFORCERAI DE TENIR AVEC L'AIDE DE DIEU

642. 1. Jésus et Marie sont mon seul soutien et mon seul guide, les modèles que je me propose de suivre et d'imiter. En outre, je prends pour patrons et modèles les glorieux saint François de Sales, saint Charles Borromée, saint Thomas de Villanova et saint Martin.

643. 2. Je garderai à l'esprit les paroles de l'Apôtre à Timothée (1 Ti 4, 16) : "Veille sur toi-même et sur ton enseignement." Comme le dit Corneille, "ce sont là les deux devoirs des évêques ; ceux qui les négligent ne sont utiles ni à eux-mêmes ni aux autres.[415]"

644.
3. Chaque année, je ferai les Exercices Spirituels.
4. Chaque mois, je ferai une journée de retraite.
5. Chaque semaine, je me confesserai au moins une fois.
6. Trois jours par semaine, je prendrai la discipline, et les autres jours, je porterai le cilice ou je ferai une pénitence équivalente.
7. Tous les vendredis de l'année et les veilles des fêtes de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge, je jeûnerai.

645.
8. Chaque jour, je me lève à 3 heures ou plus tôt si je n'arrive pas à dormir. Après le lever, je récite Matines et Laudes et je lis la Sainte Bible jusqu'à l'heure de la méditation.
9. Je méditerai pendant une heure.
10. Je célébrerai la Sainte Messe et passerai ensuite une demi-heure à rendre grâce et à demander des grâces pour moi et pour les autres.

646.
11. Ensuite, je vais au confessionnal jusqu'à 8h00, puis je vais prendre une tasse de chocolat, après quoi je retourne au confessionnal. S'il n'y a personne, je fais autre chose jusqu'à 11h00, heure à laquelle je tiens audience pendant une heure. À 12h00, je récite l'Angélus et je fais mon examen[416].
12. À 12h15, je déjeunerai avec une lecture spirituelle.
13. Je me reposerai jusqu'à 13h30.
14. Je travaillerai jusqu'à 8h30, heure à laquelle je réciterai le rosaire et mes autres dévotions.
15. À 9h00, je dînerai et à 10h00, je me retirerai.

647.
16. Je m'engage à ne jamais perdre un instant et, par conséquent, à être toujours occupé soit à étudier, soit à prier, soit à prêcher, soit à conférer les sacrements, etc.

648.
17. Je m'engage à toujours marcher dans la présence de Dieu, en lui soumettant toutes choses, sans jamais rechercher ma propre louange, mais seulement une plus grande grâce pour imiter Jésus. J'essaierai toujours de me demander comment Jésus aurait agi dans des circonstances similaires.

649.
18. Je prends la résolution de bien faire les choses ordinaires que je fais. S'il y a le choix entre deux bonnes choses, je m'efforcerai de choisir la meilleure, même si cela doit me coûter le sacrifice de ma propre volonté. De même, je choisirai ce qui est le plus pauvre, le plus modeste et la plus pénible.

---

[414] Cf. par. 678. Il a ressenti une inspiration céleste particulière pour écrire à ce moment-là, et il a correspondu à cette grâce de manière si complète que cela est devenu la période littéraire la plus active de sa vie.
[415] Cornelius a Lapide, *Commentaire sur les lettres de saint Paul* (Anvers, 1679), vol. 15, p. 739.
[416] Tout au long de sa vie, le saint a toujours gardé ce quart d'heure avant le déjeuner comme période d'examen.

650. 19. Je m'engage à garder un tempérament et une disposition équilibrés, à ne jamais me laisser emporter par la colère, l'impatience, la tristesse ou une joie exagérée, en me souvenant toujours de l'exemple de Jésus, de Marie et de Joseph, qui ont eu eux aussi des épreuves, et des épreuves bien plus grandes que les miennes. Je penserai que Dieu a fait en sorte que les choses se passent ainsi pour mon bien et je ne me plaindrai pas. Je dirai plutôt : "Que ta volonté soit faite". Je me souviendrai de ce que dit Augustin : "Fais ce que Dieu veut ou subis ce que tu ne voudrais pas". Je me souviendrai aussi de ce que Dieu a dit à Marie Madeleine de Pazzi : garder la même humeur agréable et constante avec toutes sortes de personnes, sans jamais laisser échapper un seul mot de flatterie[417]. Nous lisons de saint Martin qu'il ne semblait jamais contrarié, ni triste, ni rieur, mais qu'il était toujours d'une humeur égale et d'une joie céleste. Sa patience était si grande que, bien qu'ils sachent qu'il était leur prélat, même les plus humbles de ses clercs pouvaient être assurés que s'ils le froissaient, il ne les châtierait pas[418].

651. La perfection consiste à beaucoup aimer Dieu et à se mépriser soi-même (Sainte Marie Madeleine de Pazzi).

Spernere se, spernere nullum, spernere mundum, et sernere sperni. Se mépriser soi-même et ne mépriser personne ; mépriser le monde et mépriser d'être méprisé (St. Louis Bertrand).

Fais ce que tu dois faire et advienne que pourra.

C'est un grand courage que de souffrir sans se plaindre et une grande sagesse que d'écouter avec patience.

C'est dans le calme et la confiance que réside ta force (Is 30, 115).

652. L'homme fort ne doit rien craindre, pas même la mort, lorsqu'il s'agit d'accomplir son devoir.

Nous devons occuper le poste que Dieu nous a assigné, lutter jusqu'à la mort sans craindre les conséquences. La seule chose que nous devons craindre, c'est d'agir injustement.

653. Si vous voulez atteindre une grande vertu, ne vous élevez pas dans l'amour-propre. Croyez que vous ne faites rien et vous ferez tout (Saint Jean Chrysostome).

Abstine et sústine.

Abstine - S'abstenir de la gourmandise, du luxe et de tout plaisir, même licite.

Sústine - Supporter le travail, la maladie, la persécution et la calomnie.

Spiritus Sanctus docet: Pauca loqui cum discretione; multa operari cum fervore, ac jugiter laudare Deum (L'Esprit Saint nous apprend à parler peu et discrètement, à faire tout avec ferveur et à louer Dieu constamment).

Chapitre XVI

QUELQUES DÉVOTIONS PARTICULIÈRES

654. Les litanies[419].

Sainte Marie
Saint Joseph
Saint Joachim
Sainte Anne
Saint Antoine
Tous les saints Séraphins
Tous les saints Chérubins

[417] J. Croisset, S.J., *L'année chrétienne* (Barcelone, 25 mai 1853), p. 481.
[418] Cornelius a Lapide, op. cit. ; Rodríguez, *Pratique de la perfection* (Barcelone, 1861),1, tr. 8, chap. 8, p. 377. Exemplaire personnel du saint.
[419] Cette litanie est une copie d'une autre litanie écrite de la main du saint, qui pourrait remonter à ses débuts en tant qu'archevêque. Il est possible qu'il l'ait récitée lors de l'action de grâce après la messe, selon la résolution 10 du par. 645.

Tous les saints Trônes
Tous les saints Dominations
Tous les saints Vertus
Tous les saints Puissances
Tous les saints Principautés
Tous les saints Archanges
Tous les saints Anges
Tous les saints Patriarches et Prophètes
Saint Jean Baptiste
Saint Pierre
Saint Paul
Saint Jacques
Saint Jean
Tous les saints apôtres et Évangélistes
Saint François de Sales
Saint Charles Borromée
Thomas de Villanova
Saint Antonin
Saint Jean Chrysostome
Saint Ambroise
Saint Augustin
Sainte Thècle
Sainte Agnès
Sainte Philomène
Saint Grégoire
Saint Athanase
Saint Jérôme
Saint Paulin
Saint Martin
Saint Julien
Saint Laurent Justinien
St. Ildefonse
Saint Alphonse de Liguori
Saint Bernard Calvó[420]
Saint Bernard, Docteur
Saint François Xavier
Saint François d'Assise
Saint François Borgia
Saint Thomas d'Aquin
Saint Dominique
Saint Étienne
Saint Laurent
Saint Vincent
Saint Sébastien Martyr
Saint Sébastien Évêque
Saint Philippe Neri
Saint Ignace Martyr
Saint Ignace de Loyola
Saint Louis
Sainte Thérèse
Sainte Catherine Martyre
Sainte Catherine Vierge
Sainte Marie-Madeleine

[420] Saint Bernard Calvó (1180-1234) est né à Reus (Tarragone), est devenu moine cistercien à Santes Creus et évêque de Vich (1223), où il est enterré dans la cathédrale.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi
Vous tous, hommes et femmes, saints et saintes de Dieu.

655. Requêtes en ma faveur.

Je crois, Seigneur, mais que je croie plus fermement.
J'espère, Seigneur, mais que j'espère plus sûrement.
J'aime, Seigneur, mais que j'aime plus intensément.
Je me repens, Seigneur, mais que je me repente plus sincèrement.

656. Seigneur, je suis votre serviteur, le fils de votre servante (Ps 116, 16).
Voici votre serviteur, que votre volonté soit faite en moi. Que voulez-vous que je fasse ?
Apprenez-moi à faire votre volonté, car vous êtes mon Dieu (Ps 143, 10).
Donnez donc à votre serviteur une oreille attentive pour juger votre peuple et distinguer le bien du mal (1 Rm 3, 9).

657. Père, donnez-moi l'humilité, la douceur, la chasteté, la patience et la charité.
Père, enseignez-moi la bonté, la connaissance et la discipline.
Père, donnez-moi votre amour et votre grâce et je serai assez riche.
Mon Dieu, mon Jésus et mon tout !

658. C'est sur la croix que je vis et c'est sur la croix que je veux mourir ; c'est de la croix que j'espère descendre, non par mes propres mains, mais par les mains des autres, après avoir achevé mon sacrifice.
Loin de moi l'idée de me glorifier autrement que dans la croix de mon Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde a été crucifié pour moi et moi pour le monde. (Ga 6, 14).

659. Requêtes pour le peuple.

Père, regardez la face de votre Christ.
Père, regardez la face de votre Servante.
Père, regardez-moi et ayez pitié de moi, car je suis seul et malheureux (Ps. 25, 16).
Tournez-vous vers moi et ayez pitié de moi, donnez votre force à votre serviteur, et sauvez le fils de votre Servante (Ps. 86, 16).
Ô Seigneur, je suis votre serviteur ; je suis votre serviteur, le fils de votre Servante (Ps 11, 6 ; 1, 6).

660. Épargnez, ô Seigneur, épargnez votre peuple, par l'humilité et la patience de Jésus-Christ, notre Seigneur, et de la Bienheureuse Vierge Marie.
Épargnez, ô Seigneur, épargnez votre peuple, par l'amour et les mérites de Jésus-Christ, notre Seigneur, et de la Bienheureuse Vierge Marie.
Épargne-nous, ô Seigneur ; Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous.

661. Venez donc, Seigneur, soutenez votre peuple, racheté au prix de votre propre Sang.
Sauvez votre peuple, Seigneur, et bénissez votre héritage ; gouvernez-le et élevez-le jusqu'à l'éternité. Daignez, Seigneur, nous garder du péché en ce jour.
Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.
Faites que votre miséricorde descende sur nous, Seigneur, comme nous l'avons espéré !
En vous, Seigneur, j'ai mis ma confiance ; je ne serai jamais couvert de honte.

662. Mon Dieu, je ne voudrais pas que vous disiez de moi ce que vous avez dit des prêtres d'Israël : "Vous n'êtes pas entrés dans la brèche, vous n'avez pas construit autour de la maison d'Israël un mur de prière qui tienne bon au jour du Seigneur : "Vous n'êtes pas montés aux brèches, et vous n'avez pas élevé de muraille autour de la maison d'Israël, pour tenir ferme dans la bataille, au jour de Yahweh." (Ez 13, 5).

Vous avez dit, mon Dieu : "J'ai cherché parmi eux un homme qui fit une clôture et qui se tint à la brèche devant moi pour le pays, afin que le ne détruise pas; et je ne l'ai pas trouvé." (Ez 22, 30)

663. Je ne suis rien, Seigneur, et pourtant, comme Moïse, je veux prier : "Pardonnez donc la méchanceté de ce peuple, selon votre grande miséricorde" (Nb 14, 19) : Père, je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ, votre Fils et notre Rédempteur, et par les mérites de la Bienheureuse Marie, la Mère de votre Fils très saint et notre Mère. Oui, moi, le premier et le plus grand des

pécheurs, je vous le demande au nom de tout ce que vous voulez que nous demandions et dont vous savez que nous avons le plus besoin.

Chapitre XVII

QUELQUES ANIMAUX DOMESTIQUES QUI M'ONT SERVI À ME STIMULER À LA PRATIQUE DES VERTUS

664. L'Esprit Saint me dit : "Va vers la fourmi, ô paresseux, étudie ses voies et apprends la sagesse"[421]. Et j'apprendrai, non seulement de la fourmi, mais aussi du coq, de l'âne et du chien.

"Qui donne au coq son intelligence ?" Jb 38, 36.

"A ce moment-là, un coq chanta."[422]

1. Le coq chante pour moi et, comme Pierre, je dois me souvenir de mes péchés et pleurer.

2. Le coq chante les heures du jour et de la nuit. Moi aussi, je devrais louer Dieu à chaque heure du jour et de la nuit, et encourager les autres à le faire.

3. Jour et nuit, le coq veille sur sa couvée ; jour et nuit, je dois moi aussi veiller sur les âmes que le Seigneur m'a confiées.

4. Au moindre bruit ou sentiment de danger, le coq pousse un cri d'alarme ; moi aussi, je dois faire de même, en avertissant les âmes du moindre danger de péché.

665. 5 Le coq défend sa couvée contre les attaques des faucons et autres oiseaux de proie ; moi aussi, je dois défendre les âmes que le Seigneur m'a confiées contre les faucons de l'erreur, du péché et du vice.

6. Le coq est très généreux ; dès qu'il voit un peu de nourriture, il jeûne lui-même, mais il appelle les poules à manger. Je dois renoncer aux plaisirs et aux commodités pour être généreux et charitable envers les pauvres et les nécessiteux.

7. Avant de chanter, le coq bat d'abord des ailes ; moi, avant de prêcher, je dois bouger et battre les ailes de l'étude et de la prière.

8. Le coq est très fécond ; je dois l'être aussi spirituellement, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre : "C'est moi qui vous ai engendrés dans le Christ Jésus par ma prédication de l'Evangile"[423].

666. "J'étais comme une bête brute en votre présence. Mais avec vous, je le serai toujours"[424].

1. L'âne est par nature le plus humble des animaux. Son nom est une insulte, sa place est la plus basse de la cour, sa nourriture est pauvre et son habillement aussi. Moi aussi, je dois veiller à ce que ma chambre, ma nourriture et mes vêtements soient pauvres, afin de gagner l'humiliation et le mépris des hommes. Cela m'aidera à acquérir la vertu d'humilité, car dans ma nature déchue, je suis vaniteux et orgueilleux.

667. 2. L'âne est un animal très patient ; il porte les hommes et leurs fardeaux et supporte les coups sans se plaindre. Moi aussi, je dois être très patient pour porter le fardeau de mes devoirs et pour supporter avec douceur toutes les peines, les épreuves, les persécutions et les calomnies dont je suis l'objet.

668. 3. La Bienheureuse Vierge Marie était montée sur un âne, aussi bien lorsqu'elle se rendit à Bethléem pour donner naissance à Jésus, son Fils, que lorsqu'elle s'enfuit avec lui en Égypte pour le délivrer d'Hérode. Moi aussi, je m'offre à Marie, pour être le joyeux porteur de sa dévotion, pour prêcher ses gloires, ses joies et ses peines, et pour méditer jour et nuit sur ces adorables mystères.

669. 4. Jésus est monté sur un âne lorsqu'il est entré en triomphe à Jérusalem. Moi aussi, je m'offre volontiers à Jésus pour qu'il se serve de moi dans sa marche triomphale sur ses ennemis, le monde, la chair et le diable, alors qu'il se fraie un chemin dans les âmes et les villes de ceux qui se convertissent à lui. Je saurai, bien sûr, que les honneurs et les louanges que j'entendrai ne seront pas pour moi, l'âne, mais pour Jésus, dont je porte la dignité, même si j'en suis indigne.

---

[421] Pr 6, 6.
[422] Mt 26, 64 ; Mc 14, 68.
[423] 1 Co 4, 15.
[424] Ps 73, 22-23.

670. Le chien. Ce sont tous des chiens muets, ils ne savent pas aboyer"[425].

1. Le chien est un animal si fidèle et un compagnon si constant de son maître que ni la misère, ni la pauvreté, ni les épreuves, ni rien d'autre ne peut les séparer. Je devrais en être de même : si fidèle et si constant dans le service et l'amour de Dieu que je pourrais dire avec l'Apôtre que ni la mort, ni la vie, ni rien d'autre ne pourra jamais me séparer de Lui.

671. 2. Le chien est plus loyal qu'un fils, plus obéissant qu'un serviteur, plus docile qu'un enfant. Non seulement il fait volontiers ce que son maître lui ordonne, mais il scrute le visage de son maître pour deviner d'après son regard ce qu'il veut, afin de l'exécuter sans qu'on le lui dise, avec le plus grand empressement et la plus grande joie. Il partage même les affections de son maître, devenant l'ami de ses amis et l'ennemi de ses ennemis. Je devrais pratiquer tous ces beaux traits en servant Dieu, mon Maître bien-aimé. Oui, je ferai volontiers ce qu'il m'ordonne, et je m'étudierai à connaître et à faire sa volonté sans attendre d'ordre. Je ferai promptement et avec joie tout ce qu'Il disposera par l'intermédiaire de ses représentants, mes supérieurs. Je serai l'ami des amis de Dieu et je traiterai ses ennemis comme Il me le dira, en aboyant contre leur méchanceté pour qu'ils la quittent.

672. 3. Le chien veille le jour et redouble de vigilance la nuit. Il garde la personne et les biens de son maître. Il aboie et mord tous ceux qu'il sait ou soupçonne de vouloir nuire à son maître ou aux intérêts de celui-ci. Je dois m'efforcer d'être toujours vigilant, de dénoncer les vices, les fautes et les péchés, et de crier contre les ennemis de l'âme.

673. 4. La plus grande joie du chien est d'être en présence de son maître et de marcher à ses côtés. Je m'efforcerai toujours de marcher joyeusement en présence de Dieu, mon cher Maître. Ainsi, je ne pécherai jamais et je deviendrai parfait, selon sa parole : "Marchez en ma présence et soyez irréprochables"[426].

Chapitre XVIII

CERTAINES CHOSES REMARQUABLES QUE DIEU ET LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE M'ONT FAIT COMPRENDRE

674. 1855. Le 12 juillet 1855, à 5h30 de l'après-midi, alors que je venais de terminer ma lettre pastorale sur l'Immaculée Conception, je m'agenouillai devant une image de Marie pour la remercier de m'avoir aidé à écrire cette lettre. Soudain, je fus surpris d'entendre une voix claire et distincte sortir de l'image et dire : *Bene scripsisti*[427]. Ces mots firent une profonde impression sur moi et me remplirent d'un vif désir d'être parfait.

675. 1857. Le 15 janvier 1857, à 5 heures de l'après-midi, alors que je méditais sur Jésus, j'ai dit : "Que voulez-vous que je fasse, Seigneur ?" Jésus me répondit : "Tu auras de l'ouvrage, Antoine ; ton heure n'est pas encore venue." Depuis plusieurs jours, je ressens de nombreuses consolations spirituelles, surtout pendant la messe et la méditation.

676. 1857. Le 8 octobre 1857, à midi et demi, la Sainte Vierge me dit ce que je devais faire pour devenir très bon : "Tu sais déjà ce que tu dois faire ; repens-toi des fautes de ta vie passée et sois attentif à ce qui doit arriver. Tu m'entends, Antoine ? répéta-t-elle. "Veiller à ce qui doit arriver. Oui, oui, je te le dis."

677. Le 9 du même mois, à 4 heures du matin, la Très Sainte Vierge Marie m'a répété plusieurs fois ce qu'elle m'avait dit en d'autres occasions, à savoir que je devais être le "Dominique de ces temps-ci pour répandre la dévotion au rosaire".

678. Le 21 décembre de la même année, j'ai été conseillé sur quatre points : (1) plus de prière, (2) écrire des livres, (3) diriger les âmes, (4) plus de tranquillité d'être à Madrid. Dieu me veut ici.

679. Le 25 décembre, Dieu a insufflé en moi l'amour de la persécution et de la calomnie. Le Seigneur m'a même accordé la faveur d'un rêve la nuit suivante. J'ai rêvé que j'étais emprisonné pour une accusation dont j'étais innocent. Parce que je considérais que c'était un don du ciel d'être traité comme Jésus, j'étais silencieux, comme il l'avait été. Presque tous mes amis m'avaient abandonné, tout comme les amis

[425] Is 56, 10.
[426] Gn 17, 1.
[427] "Tu as bien écrit".

de Jésus. Un de mes amis a voulu me défendre, comme Pierre avait voulu défendre Jésus, mais je lui ai dit : "Ne veux-tu pas que je boive le calice que mon Père m'a préparé ?[428]

680. 1859. 6 janvier 1859. Le Seigneur m'a fait comprendre que je suis comme la terre ; en fait, je suis la terre. La terre est piétinée et se tait ; je devrais être piétiné et me taire. La terre est ratissée, je dois être mortifié. Enfin, la terre a besoin d'être arrosée pour être productive ; j'ai besoin de la grâce pour produire de bonnes œuvres.

681. Le 21 mars. En méditant sur les paroles du Christ à la Samaritaine, "Je le suis, moi qui te parle"[429], j'ai compris de grandes, de très grandes choses. Il a donné à la femme la foi et elle a cru ; Il lui a donné la tristesse pour ses péchés et elle s'est repentie ; Il lui a donné la grâce et elle a prêché Jésus. Il a fait la même chose pour moi, en me donnant la foi, la tristesse et la mission de Le prêcher.

682. Le Seigneur dit à Moïse : "Ego sum"[430] et l'envoie en Égypte. Jésus, marchant sur la mer de Galilée, a dit à ses apôtres terrifiés : "Ego sum"[431], et ils ont pris courage. Jésus a dit à Saul : "Ego sum"[432] ; il s'est converti et est devenu un grand prédicateur. Alors...

683. Le 27 avril, il m'a promis l'amour de Dieu et m'a appelé "mon petit António ".

684. Le 4 septembre, à 4h25 du matin, Jésus-Christ m'a dit : "Il faut que tu enseignes la mortification à tes Missionnaires, António". Quelques minutes plus tard, la Sainte Vierge m'a dit : "Si tu le fais, les résultats seront grands, Antoine."

685. Le 23 septembre, à 7h30 du matin, le Seigneur m'a dit : "Tu voleras à travers le monde ou tu marcheras avec une grande rapidité et tu prêcheras les grands châtiments qui approchent". Le Seigneur m'a donné une compréhension profonde de ces paroles de l'Apocalypse (Ap 8, 13) : "Comme ma vision se prolongeait, j'entendis un aigle volant au milieu du ciel crier d'une voix forte : "Malheur, malheur, et encore malheur aux habitants de la terre", à cause des trois grands châtiments qui vont venir." Ces châtiments sont les suivants :

1. Le protestantisme et le communisme...

2. Les quatre archidémons qui feront une percée redoutable : l'amour du plaisir, l'amour de l'argent, l'indépendance de l'esprit, l'indépendance de la volonté.

3. Les grandes guerres et leurs conséquences.

686. Le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Miséricorde, à 11h30 du matin, le Seigneur m'a donné de comprendre un autre passage de l'Apocalypse (Ap 10, 1) : "Je vis alors un autre ange puissant descendre du ciel, enveloppé d'une nuée, la tête ceinte d'un arc-en-ciel ; son visage brillait comme le soleil et ses jambes comme des colonnes de feu. Il tenait dans sa main un petit rouleau qui avait été ouvert. Il posa son pied droit sur la mer et son pied gauche sur la terre [d'abord dans son diocèse de Cuba, puis dans d'autres diocèses], puis il poussa un grand cri, semblable au rugissement d'un lion. Quand il cria, les sept tonnerres élevèrent aussi la voix". Voici les fils de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie. Il est dit sept, mais sept est ici un nombre indéfini, qui signifie tous. Ils sont appelés tonnerre parce qu'ils crieront comme le tonnerre et feront entendre leur voix. Ils sont aussi appelés tonnerre à cause de leur amour et de leur zèle, comme les saints Jacques et Jean, qui étaient appelés les fils du tonnerre. Et le Seigneur veut que moi et mes compagnons imitions les apôtres Jacques et Jean dans le zèle, la chasteté et l'amour pour Jésus et Marie.

687. Le Seigneur m'a dit, pour moi et pour tous mes compagnons missionnaires : "Ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père (et de votre Mère) qui parlera en vous"[433]. C'est si vrai que chacun de nous pourra dire : "L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé"[434].

---

[428] Mt 26, 63 ; Mc 15, 34 ; 14, 47 ; Jn 18,11.
[429] Jn 4, 26.
[430] "Je suis" ou "C'est moi". Ex 3, 14.
[431] Jn 6, 20.
[432] Ac 9, 5.
[433] Cf. Mt 10, 20. Claret y ajoute une nuance mariale, en accord avec la perspective distinctive dans laquelle ses Fils doivent interpréter leur mission apostolique.
[434] Is 61, 1 ; cf. Lc 4, 18.

688. Le 15 octobre 1859, jour de la fête de sainte Thérèse, un complot a été fomenté pour m'assassiner. Le futur assassin est entré dans l'église Saint-Joseph de la rue Alcala à Madrid. Il était entré dans l'église avec de mauvaises intentions, juste pour passer le temps, et il s'est converti par l'intercession de saint Joseph, comme le Seigneur me l'a fait savoir. L'assassin est venu me parler et m'a dit qu'il était membre d'une loge secrète qui le soutenait. Il était chargé de me tuer, et s'il n'y parvenait pas dans les 40 jours, il serait tué, comme il avait lui-même tué d'autres personnes qui n'avaient pas exécuté leurs ordres. L'homme qui devait me tuer a pleuré, m'a embrassé et s'est caché pour ne pas être tué parce qu'il n'avait pas exécuté ses ordres.

689. J'ai enduré de grandes souffrances, des calomnies et des persécutions ; tout l'enfer a conspiré contre moi.

690. Le 7 juin 1860, à 11h30 du matin de la fête du Corpus Christi, après avoir dit la messe et juste avant de conduire la procession, j'étais en prière devant le Saint-Sacrement. J'étais rempli de ferveur et de dévotion. Soudain, à ma grande surprise, Jésus m'a dit : "C'est bien. J'aime le livre que tu as écrit". Le "livre" était le premier volume de l'ouvrage *Le séminariste bien instruit*, que je venais de terminer la veille, et je savais très clairement que c'était le livre dont Il me parlait. Lorsque j'ai terminé le deuxième volume, Il a également eu la bonté de me donner son approbation.

691. Le 22 novembre 1860, je me sentais très mal à l'aise à l'idée de devoir me charger de l'ensemble du projet de l'Escurial. Le fardeau qu'il représentait m'empêchait de me reposer le jour et de dormir la nuit. Comme je ne pouvais pas dormir, je me suis levé, je me suis habillé, j'ai prié et j'ai déposé tout mon fardeau devant Dieu. En esprit, j'ai entendu la voix claire et intelligible du Seigneur qui me disait : "Courage ! Ne te décourage pas, je t'aiderai".

692. 1861. Le 2 mars 1861, Jésus-Christ a daigné me donner son approbation pour la brochure que j'avais rédigée sur sa Passion.

693. Le 6 avril 1861, il m'a été conseillé de ne pas me précipiter et d'accomplir ma tâche comme si je n'avais rien d'autre à faire au monde, afin de ne pas perdre l'esprit de douceur.

Le 15 juin 1861, Jésus m'a dit : "Sois patient, tu auras du travail !"

694. Le 26 août 1861, à 7 heures du soir, alors que j'étais en prière dans l'église du Rosaire à La Granja, le Seigneur m'a accordé la grande grâce de conserver intactes en moi les espèces sacramentelles et d'avoir le Saint-Sacrement toujours présent, jour et nuit, dans ma poitrine. C'est pourquoi je dois toujours être très recueilli et très recuielli intérieurement. En outre, je dois prier et affronter tous les maux de l'Espagne, comme le Seigneur me l'a dit. Pour m'y aider, j'ai gravé dans ma mémoire un certain nombre de choses, comme le fait que, sans aucun mérite, talent ou recommandation personnelle, Il m'a élevé du plus bas de l'échelle au poste le plus élevé, aux côtés des rois de cette terre. Et maintenant, il m'a placé aux côtés du roi des cieux. "Glorifiez Dieu et portez-le dans votre corps" (1 Co 6, 20)[435].

695. Le 27 août 1861, dans cette même église, pendant la bénédiction du Saint-Sacrement que je dirigeais après la messe, le Seigneur me fit connaître les trois grands maux qui menaçaient l'Espagne : (1) le protestantisme, ou plutôt la perte de l'esprit catholique ; (2) la République ; (3) le communisme. Pour combattre ces trois maux, il m'a montré qu'il fallait pratiquer trois dévotions : le Trisagion, le Saint-Sacrement et le Rosaire.

696. Le Trisagion doit être récité tous les jours. Le Saint-Sacrement doit être honoré en écoutant la messe, en recevant fréquemment la communion, en visitant le Saint-Sacrement et en faisant des communions spirituelles. Le rosaire doit être récité tous les jours, les trois parties ou au moins une partie. Nous devrions méditer les mystères, en les appliquant aux circonstances de notre propre vie.

697. En la fête de la conversion de saint Pierre, le Seigneur m'a aidé à comprendre ce qui s'est passé lors de cet événement. Pierre a failli et a renié Jésus. Le coq chanta, mais Pierre ne se convertit pas. Le coq s'est à nouveau levé et Pierre s'est converti, parce que Jésus l'a regardé - Jésus, "qui regarde la terre et la fait trembler"[436]. Je savais que je devrais prêcher encore et encore et en même temps prier pour que le Seigneur tourne ses yeux bienveillants et miséricordieux sur les hommes du monde afin qu'ils puissent trembler, frémir et se convertir.

---

[435] Sur le sens et les implications de cette grâce et ce qu'il en dit dans les paragr. 695 et 700, voir *Écrits*, Introduction à la section *"Lumières et grâces"*, p. 621 ss.
[436] Ps 104, 32.

698. 1862. Le 11 mai 1862, à 6h30 du soir, alors que je me trouvais dans la chapelle du Saint-Sacrement du palais d'Aranjuez, je me suis offert à Jésus et à Marie pour prêcher, exhorter, travailler et souffrir jusqu'à la mort, et le Seigneur a accepté mon offrande.

699. Confronté à un choix de deux biens, dont chacun donnerait à Dieu une gloire égale, je me sens appelé à choisir le plus pauvre, le plus humble et le plus douloureux.

700. Le matin du 16 mai 1862, à 4h15, alors que j'étais en prière, j'ai pensé à ce que j'avais écrit la veille au sujet de mon expérience du Saint-Sacrement le 26 août précédent. J'avais pensé à l'effacer et j'y pensais encore aujourd'hui, mais la Sainte Vierge m'a dit de ne pas l'effacer. Ensuite, pendant que je disais la messe, Jésus-Christ m'a dit qu'il m'avait effectivement accordé cette grâce de rester en moi sacramentellement.

Chapitre XIX

701. DES MOMENTS LES PLUS REMARQUABLES DE LA VIE

Année	Âge		Paragraphe
1807		J’ai été baptisé le 25 décembre 1807	4
1813	5	J'ai beaucoup réfléchi à l'éternité	8
1816	9	J'ai beaucoup aimé prier	36
1818	10	J'ai fait ma première communion	38
1820	12	Dieu m'a appelé, je l'ai entendu et je me suis offert à lui	40
1826	18	J’ai été emporté par la mer, et la Sainte Vierge m'a sauvé	71
1828	20	La Très Sainte Vierge m'a sauvé d'une femme volage	72
1829	21	La Très Sainte Vierge m'a défendu lors d'une forte tentation	96
1835	28	J'ai été ordonné prêtre	102
1838	30	J'ai été nommé administrateur à Sallent	104
1839	31	Je suis allé à Rome pour servir la Propaganda Fide,	120
1840	32	Je suis revenu de Rome et j'ai commencé à prêcher des missions	167
1845	37	J'ai fondé une confrérie contre le blasphème	316
1848	40	J'ai fondé la bibliothèque religieuse	330
1848	40	Je suis allé aux îles Canaries	477
1849	41	Je suis revenu des îles Canaries	486
1849	41	Début de la Congrégation des Missionnaires	488
1849	41	Le 4 août, j'ai été élu archevêque	491
1849	41	4 octobre J'ai accepté	496
1850	42	J'ai reçu la grande croix d'Isabelle la Catholique	500
1850	43	Nous avons quitté Barcelone pour Cuba	501
1851	43	Le 16 février, nous sommes arrivés à Cuba	509
1856	48	J'ai dessiné l'emblème de l'Académie de Saint-Michel	581
1857	49	Le 12 avril, je quitte La Havane	589
1857	49	June 5 I was named confessor to the queen	614
1859	51	J'ai été nommé président de l'Escorial	636
1860	52	J'ai été nommé archevêque de Trajanopolis	

QUATRIÈME PARTIE
DEPUIS LA CONSÉCRATION DE L'ARCHEVÊQUE

Chapitre I

EN TOURNÉE AVEC LEURS MAJESTÉS ET ALTESSES EN ANDALOUSIE

702. Le 12 septembre 1862, j'ai quitté la cour de Madrid en compagnie de Leurs Majestés et Altesses pour Mudela. Le 13, nous sommes allés à Andujar, le 14 à Cordoue, où nous sommes restés le 15 et le 16 ; le 17 nous sommes arrivés à Séville ; du 18 au 25 inclus, nous sommes restés dans cette ville ; le 26 nous nous sommes dirigés vers Cadix, où nous sommes restés jusqu'au 2 octobre. Le 3 nous sommes retournés à Séville ; le 5 nous sommes allés à Cordoue ; le 6 à Bailen ; le 7 à Jaen ; le 9 à Grenade ; le 14 à Loja ; le 15 à Antequera ; le 16 à Malaga ; le 19 à Almeria ; le 20 à Séville ; le 21 à Séville ; le 20 à Cadix ; le dix-neuvième à Almeria ; le 20 à Cartagena ; le 23 à Murcia ; le 25 à Orijuela ; le 27 à Novelda ; le 28 à Aranjuez, et le 29, à 5h00 du soir, nous sommes entrés à Madrid.

703. Que le Seigneur soit béni pour s'être abaissé à utiliser une personne aussi misérable que moi pour accomplir de si grandes choses. Que la gloire revienne à Dieu et la confusion que je mérite à moi. Tout ce que j'ai, je le dois à Dieu ; Il m'a donné la santé, l'énergie, les mots et tout le reste. J'ai toujours su que le Seigneur était ma source d'énergie, mais au cours de ce voyage, tous les autres le savaient aussi. Ils ont pu voir que je n'ai pratiquement rien mangé ni bu de toute la journée, sauf une pomme de terre et un verre d'eau. Je n'ai jamais mangé de viande, de poisson ou d'œufs, ni bu de vin. J'étais toujours heureux et ils ne m'ont jamais vu fatigué, bien que certains jours j'aie prêché jusqu'à 12 sermons[437].

704. Je ne saurais dire le nombre de sermons que Dieu a prêchés par mon intermédiaire, moi, son ministre indigne et son serviteur inutile, au cours des 48 jours qu'a duré cette tournée. Un membre de notre compagnie a eu la curiosité de les énumérer, et il dit qu'ils s'élèvent à 205 : 16 au clergé, 9 aux séminaristes, 95 aux religieuses, 28 aux Sœurs de la Charité, 35 aux pauvres dans les institutions caritatives, 8 aux hommes de la Société Saint-Vincent-de-Paul, et 14 au grand public dans les cathédrales et les grandes églises.

705. Outre la prédication, nous avons distribué des milliers de tracts, de brochures et de livres. Pour faciliter ce travail, nous avons fait envoyer à l'avance de grandes boîtes de matériel imprimé dans chacune des villes où nous allions nous arrêter. Il m'est impossible de décrire l'enthousiasme avec lequel chacun est venu écouter les paroles de Dieu, l'effet qu'elles ont produit sur eux, leur empressement à en garder un souvenir et l'amour avec lequel ils ont chéri tout ce que nous leur avons donné, même s'il ne s'agissait que d'un simple dépliant.

706. Il y a eu de grandes conversions, même si le temps ne m'a pas permis d'entendre leurs confessions. Certains de ces convertis m'ont écrit et je voudrais citer une seule des nombreuses lettres qui m'ont été remises à la Cour. Voici ce qu'elle dit :

"Excellentissime et Illustrissime Monsieur et cher Père : La personne qui a l'audace d'écrire ces lignes à votre Excellence est un très grand pécheur qui a oublié les principes sains qui m'ont été enseignés par mes parents et mes professeurs au cours de mes longues années de formation scientifique. Avec toute la folie de mon cœur corrompu, je me suis jeté dans la révolution de 1834-35 et je ne suis pas entré dans un confessionnal pendant tout ce temps, malgré mes terribles craintes et les remords de conscience qui me rongeaient. Mais, grâce à Dieu et à la Bienheureuse Vierge Marie, je me suis enfin ressaisi et hier, le 1er décembre de cette année 1862, j'ai fait une confession générale de ma vie.

---

[437] Au cours de cette tournée, le saint s'est senti particulièrement habité et mû par Dieu, même dans les œuvres extérieures de l'apostolat. Ces faits doivent être pris en compte dans toute tentative d'évaluation de la théologie de sa mystique apostolique. Son confesseur, le P. Carmelo Sala, écrivait au P. Xifre : Après cette tâche, suffisante et plus que suffisante pour épuiser les forces d'un géant, il me dit : "Je sais que Dieu veut que je prêche, parce que je me sens aussi tranquille, reposé et énergique que si je n'avais rien fait du tout. Le Seigneur a tout fait. Qu'il soit béni à jamais. Il convient également de noter qu'au milieu de toute cette activité, il n'a jamais diminué le temps qu'il consacre chaque jour à la prière, à la lecture spirituelle et à ses autres dévotions. Il mange peu et ne dort pratiquement pas. Je ne peux m'empêcher de m'en émerveiller et d'en bénir Dieu". (Cf. Fernández, *Le Bienheureux*, vol. 2, p. 427).

707. "Mon cœur est rempli de joie. Le mal que j'ai fait par ma plume, surtout dans mes hautes fonctions, est incalculable. J'ai méprisé mon Sauveur et il m'a abandonné à mes passions, et j'y ai vécu jusqu'à ce que le Seigneur ait pitié de moi. Son premier appel m'est parvenu de la manière suivante : Je suis parti de Barcelone sur le même bateau qu'un prêtre qui m'a donné une image de l'Immaculée Conception sur laquelle étaient imprimées quelques maximes chrétiennes. Je l'ai prise et, bien que n'y attachant que peu d'importance, je l'ai mise dans mon portefeuille et j'ai dit un Salve pour le prêtre. Sa Majesté est venue en Andalousie et votre Excellence l'a accompagnée. Lorsque je vous ai vu, j'ai pensé à l'image de la Sainte Vierge. Mais comment l'ai-je vue ? Je l'ai vue demander que justice soit faite contre moi ! J'ai appris que votre Excellence allait prêcher et j'ai couru pour vous écouter. J'ai quitté l'église terrifié et je suis entrée dans ma maison en disant : 'C'est fini maintenant' ".

708. Louons tous Dieu et chantons éternellement ses miséricordes et, en même temps, encourageons-nous chaque jour à utiliser davantage ces grands moyens dont Dieu se sert pour convertir les pécheurs : les tracts, les livres et la prédication. Combien il est important aujourd'hui de faire circuler les bons livres pour contrecarrer le flot des mauvais !

Chapitre II

AU SUJET DE CE QUI A ÉTÉ FAIT POUR LES RELIGIEUSES EN ANDALOUSIE

709. Dans toutes les villes que nous avons traversées et où il y avait des religieuses, je suis allé leur prêcher, et pour ne pas perdre de temps pendant que j'étais dans le couvent, j'ai envoyé un prêtre à l'avance pour qu'elles se rassemblent à l'intérieur de la clôture devant l'autel principal. Ainsi, lorsque je suis arrivé, j'ai pu commencer à parler immédiatement, et lorsque j'ai eu terminé, j'ai pu aller directement dans un autre couvent sans qu'elles me retiennent comme elles aimaient toujours le faire. Bien qu'ayant la liberté d'un prélat d'entrer dans le cloître, je n'ai jamais voulu le faire de peur de parler et de perdre du temps, ce qui serait contraire au silence et à la diligence que je les exhortais toujours à observer. Je leur disais parfois que si toutes les religieuses étaient muettes, elles seraient plus saintes qu'elles ne le sont aujourd'hui[438].

710. J'ai remarqué que dans toutes les villes, la majorité des couvents suivaient un style de vie individualiste plutôt qu'une véritable vie commune. Par exemple, à Séville, sur les 20 couvents actuels, seuls 5 pratiquaient la vie commune, tandis que 15 suivaient un style de vie individualiste ; et la même proportion s'applique aux autres villes d'Andalousie[439].

711. Ceux qui ont eu affaire à des religieuses savent que dans une communauté où la vie commune n'est pas observée, il ne peut y avoir de véritable perfection. Au lieu de décrire moi-même le triste état de choses qui en résulte, je voudrais laisser une novice d'un de ces couvents le décrire avec ses propres mots, comme elle le fait dans une lettre qu'elle m'a écrite, datée du 18 décembre 1862.

712. "Je me trouve ici dans ce couvent. Pour l'amour de Dieu et le Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, je vous prie de me sortir de l'enfer où je me trouve. Ce n'est pas un couvent, c'est une copropriété. Il n'y a pas de paix ici, c'est un grand labyrinthe. Il n'y a rien ici qui puisse me plaire. Si notre évêque savait ce qui se passe dans ce couvent, il l'aurait fermé depuis longtemps. Je suis sur le point de faire ma profession, et je serai une religieuse digne de l'enfer. Je ne peux faire confiance à personne. Mon seul espoir est de trouver auprès de vous, Votre Excellence, un remède et un salut pour mon âme. Puisque vous êtes le confesseur de Sa Majesté, vous devriez lui conseiller de prendre un décret royal interdisant à toute novice de faire sa profession dans un couvent où la vie commune n'est pas observée.

"Ô mon Dieu ! Ce n'est pas la moitié de ce que j'ai à dire. Ô quelle triste vie ! C'est comme la mort : je ne peux que souffrir et garder le silence. J'espère que votre Excellence pourra y remédier d'une manière ou d'une autre avant que ne vienne le jour de ma profession. Tous ceux qui vivent dans des couvents individualistes vivent la même chose que moi. Dieu seul sait ce qui se passe dans ces couvents. Aidez-

[438] Dans le même ordre d'idées, il dit à des religieuses cloîtrées de Vich qu'elles seront sauvées, mais seulement après qu'elles seront devenues mamies au purgatoire pour toutes les fautes qu'elles ont commises contre le silence. (Cf. Puigdesens, *L'Esprit...* , p. 153).

[439] Dans le contexte des ordres religieux, la "vie commune" fait référence à un mode de vie en commun, découlant du vœu de pauvreté et l'observation conformes aux règles et aux constitutions de vie communes.

moi vite - le temps presse ; ma profession arrive bientôt et je serai prise sans remède dans le compromis le plus profond".

713. Cette pauvre religieuse raconte en gros ce que nous savions déjà, dans les moindres détails, de ce qui se passe dans les couvents de ce type. C'est pourquoi, chaque fois que j'ai visité l'un de ces couvents individualistes, j'ai prêché avec une telle énergie qu'ils voyaient clairement que c'était Dieu lui-même qui m'inspirait.

714. Je leur ai fait voir qu'elles devaient chercher à être parfaites si elles voulaient être sauvées, et qu'il ne suffisait pas d'être religieuses pour être sauvées, car beaucoup d'entre elles, comme les vierges folles, devront entendre de la bouche de Jésus, leur Époux, les mots : "Je ne vous connais pas"[440]. Je leur ai dit combien la vie commune est nécessaire à la perfection. Je leur ai aussi donné une série de comparaisons entre la vie individualiste et la vie commune, en leur montrant les avantages physiques, spirituels et économiques de la vie commune par rapport à l'autre, en leur présentant des exemples tirés de la vie de Jésus, des Apôtres, des disciples et de toutes les communautés qui ont atteint la perfection, et qui ont toutes observé la vie commune.

715. J'ai également utilisé un autre argument qui les a beaucoup impressionnés, à savoir que Sa Majesté, en accordant à tous les couvents une aumône d'au moins 2.000 réaux, préférait que cette aumône aille aux couvents dans lesquels la vie commune était observée. Je leur ai dit que ce n'était pas son ordre, mais seulement son désir, et qu'elle confiait l'aumône de 2.000 réaux pour chaque couvent à la garde de l'évêque du lieu, l'obligeant à la donner immédiatement aux communautés qui observaient la vie commune et aux autres communautés lorsqu'elles l'adoptaient.

716. J'ai également dit aux évêques et aux communautés de ne pas permettre aux novices d'entrer dans des couvents qui n'observent pas la vie commune et, si certains y étaient déjà entrés, ils ne devraient pas être admis à la profession jusqu'à ce que la vie commune soit observée. Mais j'ai ajouté que pour satisfaire à cette exigence, il n'était pas nécessaire que toute la communauté s'adapte ; qu'il suffirait que deux ou trois des religieuses actuelles commencent à le faire et que toutes les novices entrantes soient tenues de le faire. Ainsi, certaines religieuses plus âgées commençaient à observer la vie commune tandis que d'autres s'éteignaient, et toute la communauté subissait une réforme graduelle. J'ai dit aux moniales plus âgées que la seule chose que je leur demandais était de ne pas être comme ces pharisiens que Jésus a réprimandés parce que, n'entrant pas eux-mêmes au paradis, ils ne laissaient personne d'autre y entrer non plus[441].

Chapitre III

DANGERS ET ERREURS PROPAGÉES PAR LES PROTESTANTS ET SOCIALISTES DANS LES PROVINCES D'ANDALOUSIE

717. Depuis quelques années, il y a dans cette région une grande apathie, tant de la part du gouvernement que du clergé, et les socialistes et les protestants n'ont pas manqué d'en profiter. Pendant que les uns dormaient, les autres ont semé l'ivraie dans ce beau champ. Tout le monde connaît le soulèvement de Loja et le grand nombre de personnes qui l'ont rejoint - il a été soutenu par au moins 80.000 hommes enrôlés[442]. Nous savons également que la répression de ce soulèvement s'est accompagnée d'une grande effusion de sang et de l'exil de nombreuses personnes. Grâce à la visite de Sa Majesté et à l'amnistie générale qu'elle a proclamée, beaucoup de ces derniers ont pu retourner dans leurs familles. Les registres officiels montrent que parmi les personnes inculpées dans l'incident de Loja, il y avait des célibataires, 720 étaient mariées et 76 étaient des veufs, soit un total de 1 183 personnes[443].

718. Les moyens utilisés pour susciter ces troubles sont très variés, mais les principaux sont l'argent, les livres, les feuilles de haine et les propagandistes charlatans. Et les instigateurs recouraient à la violence ; ils persécutaient ceux qui refusaient de se joindre à eux en les empêchant de travailler et en essayant

[440] Mt 25, 12.
[441] Mt 23, 13.
[442] En 1861, les ouvriers agricoles de Loja et d'Iznajar (Grenade) se sont révoltés, sous la direction de Pérez del Álamo, un vétérinaire de Loja.
[443] Le 15 octobre, le saint prêche au couvent des religieuses de Loja et au clergé. Il n'a pas pu prêcher aux habitants de la ville, car ils n'étaient pas autorisés à entrer dans l'église avant l'arrivée de la reine.

de les affamer. Au cours de notre tournée et de notre séjour, j'ai pris la peine de noter quelques-unes des erreurs répandues dans la région, dont voici un bref résumé[444] :

719. 1. L'homme ne devrait reconnaître d'autre père ou d'autre mère que la terre, d'où les hommes sortent comme des champignons, des crapauds ou toute autre plante, sans qu'il soit nécessaire d'invoquer Dieu pour expliquer quoi que ce soit.

2. Les enfants ne doivent rien à leurs parents parce qu'ils n'ont fait que s'amuser, et si leur plaisir a abouti à un enfant, c'est peut-être contre leur volonté. Peut-être avaient-ils des sentiments pour lui, mais qui sait s'ils n'avaient pas essayé d'avorter ? Ce langage n'était pas seulement utilisé à la maison, mais aussi dans la rue, sur les places publiques et même dans les tribunaux.

720. 3. Les rois et les ministres des États ne sont que des tyrans ; ils n'ont pas le droit de dire aux autres hommes ce qu'ils doivent faire. Nous sommes tous égaux.

4. La politique n'est rien d'autre qu'un jeu pour obtenir le contrôle des terres, des honneurs, des intérêts financiers, etc. du peuple.

5. Il n'y a pas d'autre loi que la loi du plus fort.

721. 6. La terre n'appartient à personne ; tout vient d'elle et tout est pour tous et appartient à tous.

7. Les riches sont des vauriens, des voleurs et des fainéants qui ne font que fainéanter, manger et se livrer à la luxure. De même que les autres abeilles de la ruche se lèvent et tuent autant de faux bourdons qu'elles le peuvent, de même les ouvrières doivent se lever et tuer les faux bourdons de la société.

722. 8. Frères, nous sommes tous égaux et partageons la même nature, mais les riches nous traitent comme si nous étions des membres d'une espèce distincte et inférieure à la leur. Oui, ils nous traitent comme s'ils étaient les seuls hommes et que nous étions des bêtes de somme. Ils ne travaillent jamais et sont toujours à leur aise ; ils sont toujours en train de se divertir dans les cafés, les théâtres, les bals et les sorties, alors que nous sommes constamment en train de travailler. Ils ne nous laissent même pas nous reposer pendant les vacances. Ils veulent et obtiennent les endroits les plus confortables, frais en été et chauds en hiver, alors que nous devons non seulement nous épuiser à travailler, mais aussi supporter la chaleur, le froid, le vent et la pluie à l'extérieur, ou bien être enfermés dans des usines, des sous-sols et des mines, respirant cet air lourd et pollué jusqu'à ce que nous mourions avant l'heure. Chaque jour, leurs tables regorgent de plats somptueux, tandis que nous pouvons à peine obtenir un morceau de mauvais pain, pour lequel les monopoles qu'ils gèrent nous font payer un prix exorbitant.

723. Ils portent les plus beaux vêtements et les plus beaux costumes, qu'ils changent tous les jours, tandis que nous sommes contraints de nous contenter d'une autre chemise pour remplacer celle dans laquelle nous travaillons et transpirons tous les jours.

724. Ils vivent dans de magnifiques grandes maisons, décorées avec un luxe oriental, tandis que nous vivons dans des taudis et des sous-sols avec des loyers si élevés que nous ne pouvons pas les payer. Nous construisons leurs maisons, nettoyons leurs chambres, confectionnons leurs vêtements et préparons leurs repas, mais ils ne nous donnent rien - au contraire, ils nous volent le peu que nous gagnons et nous sucent le sang avec leurs loyers, leurs droits et leurs contributions. Combien de temps allons-nous supporter leurs vols et leurs injustices ? Levons-nous tous contre eux.

725. 9. Jusqu'à présent, les riches ont profité de la terre ; maintenant, il est temps que nous en profitions et que nous la partagions entre nous. Un tel partage serait non seulement juste et équitable, mais aussi très utile et profitable, car les grandes propriétés des riches voleurs restent en friche, tandis que nous les divisons en petites parcelles et les cultivons de nos propres mains, pour récolter une abondante moisson.

726. 10. De plus, comme le disait souvent le dirigeant socialiste Perez del Olmo, le forgeron de Loja, "Il fut un temps où les hôpitaux, les aumônes, les ordres religieux, les chapitres, les bénéficiaires et tout le reste possédaient des fermes, des terres et des rentes, et ces fainéants ont gardé tout cela pour eux et ont même volé les biens des gens. Ils ne nous ont rien donné. Il est normal que nous réclamions ce qui nous appartient. Nous y avons autant droit qu'eux, et comme ils ne nous en donnent pas, nous ne faisons que prendre ce qui nous appartient.

Alors, unissons-nous. Levons-nous et mettons nos mains à la pâte !

[444] Claret se limite à une dénonciation de ces erreurs, sans commentaire sociologique.

727. Au moyen de ces arguments séduisants et persuasifs et d'autres semblables, accompagnés de menaces et d'insultes à l'égard de ceux qui refusaient de leur obéir, ils ont fait de grands progrès en peu de temps.

Et tandis qu'ils répandaient ces enseignements néfastes et destructeurs, ils encourageaient l'immoralité, coupaient les gens de tout ce qui est bon, et les conduisaient à faire toutes sortes de mal. Les gens ne recevaient plus les sacrements de pénitence, d'eucharistie et de mariage, et n'assistaient plus à la messe les jours saints. Ils travaillaient jusqu'à midi, puis, l'après-midi et la nuit, ils jouaient, dansaient, faisaient la tournée des théâtres, des cafés, des tavernes et des sorties. La religion n'obtenait rien, la mondanité obtenait tout. Les ministres du culte sont moqués, calomniés et condamnés.

728. Lorsque j'ai appris tout cela à Madrid, cela m'a brisé le cœur et j'ai voulu aller prêcher là-bas, mais Sa Majesté m'a dit d'attendre et que je pourrais prêcher lorsque nous irions là-bas, et c'est ce que j'ai fait. Mais ce n'est pas suffisant, il faut y envoyer des missionnaires et c'est dans cette optique que j'ai parlé aux évêques de la région. Le nonce apostolique et la reine ont tous deux demandé par écrit des missionnaires, et j'espère que certains répondront, mais peu, je le crains, parce qu'il y a une pénurie d'hommes disponibles. Père céleste, envoyez des missionnaires[445] !

Chapitre IV

LES CALOMNIES QUE DES HOMMES MALVEILLANTS ONT RÉPANDUES SUR LES PRÊTRES CATHOLIQUES

729. Les protestants, les communistes et les socialistes sont bien conscients que leurs plus grands ennemis, ceux qui font le plus pour contrecarrer leurs plans, sont les prêtres catholiques. Parce que les erreurs de ces groupes ne sont que ténèbres, tout ce que les prêtres catholiques ont à faire est de projeter sur eux la lumière de l'enseignement catholique et les ténèbres disparaissent. C'est pourquoi la meilleure tactique de combat de ces groupes a été de dire du mal des prêtres catholiques. Ils savent parfaitement que ce qu'ils disent est un tissu de fables, de calomnies et de mensonges, mais cela ne fait aucune différence pour eux : quelque chose de ce qu'ils disent reste, quelque chose colle et, une fois qu'ils ont discrédité les enseignants, la lumière de la vérité s'éteint et ils restent maîtres incontestés de l'obscurité de leurs erreurs. Il est impossible de savoir combien de propagande ils ont fait, tant par les écrits que par la parole. Je vais transcrire un seul des nombreux tracts qu'ils ont fait circuler partout et qu'ils ont mis à la portée de tous. Il se lit comme suit :

"La religion et la morale"

730. "Que deviendrait la religion catholique si nous devions la juger par la conduite de la plupart de ses membres, et à plus forte raison par celle de tous ses ministres ? Regardez, si vous en doutez, ces ministres du culte et vous constaterez qu'ils sont plongés dans les plaisirs mondains et impliqués dans des intrigues politiques. Ils sont devenus de tels égoïstes et de tels bonimenteurs qu'ils ont complètement oublié ce que leur divin Maître leur a dit : "Mon royaume n'est pas de ce monde".

731. "Ils n'étudient ni n'enseignent la morale, mais se consacrent à la poursuite de leurs ambitions et de leurs appétits désordonnés. Ils ne prêchent pas l'Évangile, mais s'occupent sans cesse des intérêts des partis politiques et sont à l'origine des intrigues les plus scandaleuses et des projets les plus malveillants.

"Chaque fois que vous êtes témoin d'une basse intrigue, d'une calomnie atroce ou d'une basse manœuvre, vous pouvez dire sans crainte de vous tromper que c'est l'œuvre d'un prêtre catholique.

732. "Les prêtres abusent de tout, rien n'est sacré pour eux. Ils ont tout profané et avili : la chaire, le confessionnal, la conscience, la famille, la société tout entière. Ils ont été la ruine de tout.

"Certains d'entre eux semblent être austères, mais attention ! Sous cette soutane, ils portent un poignard envenimé pour vous tuer. Le pire, c'est qu'ils ne se pardonnent même pas les uns aux autres.

[445] Cf. *Correspondence*, Lettre 1028 du 1er mai 1863, au Père Xifre.

"Oubliant les paroles du Christ, 'Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu', qui étaient censées maintenir la séparation de l'Église et de l'État, ils se mêlent de tout, confondent tout et trafiquent de tout.

733. "Les prêtres catholiques sont des traîtres à eux-mêmes, à l'Église et à l'État. Ils se disent ministres du Dieu de la paix et sont les premiers à déclencher des guerres, soit par la parole, soit par l'exemple.

"Ils devraient être la lumière du monde, mais ils le remplissent de ténèbres par leur ignorance. Ils se sont rendus odieux dans le monde entier par leur vanité, leur ambition et autres brigandages.

"En conclusion : Fuyez-les, séparez-vous d'eux. Ils sont doublement imposteurs : des loups voraces au lieu de bons bergers : des loups voraces au lieu de bons bergers".

734. Les impies et les socialistes font un mal incalculable par ces enseignements, ainsi que par leurs actions et le mépris avec lequel ils traitent le sacerdoce, la messe, les sacrements et les autres services religieux. À tout cela s'ajoutent les moqueries et les railleries qu'ils lancent à l'encontre de ceux qui professent la religion. C'est ainsi qu'ils grossissent chaque jour leurs rangs de nouveaux prosélytes et qu'ils accélèrent le rythme de la société sur le chemin qui mène à la perdition.

735. Je me suis souvent, ou plutôt constamment, demandé quel pouvait être le remède à un tel mal. Après mûre réflexion, j'en suis arrivé à la conclusion que le remède consiste, d'une part, à former un clergé bon, savant, vertueux, zélé et priant et, d'autre part, à catéchiser et à prêcher aux enfants et aux adultes et à faire circuler de bons livres et de bonnes brochures. Pour ceux qui veulent vraiment travailler, il y a encore la foi en Israël et la terre est prête à donner ses fruits d'elle-même. A la vue de la vertu et de la force d'âme des bons prêtres, les impies perdront leur audace et leur témérité.

Chapitre V

MES ACTIVITÉS DEPUIS MON RETOUR D'ANDALOUSIE

736. En arrivant à la cour, je me suis senti aussi heureux et reposé de mes travaux que si j'avais flâné pendant tout ce temps, et je me suis donc rendu directement à l'Escurial pour commencer une mission de neuvaine à Notre-Dame du Perpétuel Secours. Une grande foule y a assisté et beaucoup de bien a été fait, Dieu merci[446].

737. Après la clôture de la neuvaine, j'ai commencé à prêcher les Exercices spirituels à la communauté des prêtres et des étudiants du séminaire. Quelques prêtres en visite y ont également participé. Les résultats ont été vraiment très gratifiants.

738. De retour à Madrid, je me suis occupée de donner les Exercices Spirituels aux Sœurs de l'Adoration Perpétuelle. Toutes ont tiré un grand profit de leur retraite, ont demandé à faire une confession générale et sont reparties pleines de ferveur.

739. Pendant la période de Noël, j'ai donné une retraite aux sœurs enseignantes françaises. Elles dirigent une école pour jeunes filles et, comme les filles rentrent chez elles pour les vacances, les sœurs ont la possibilité de faire leur retraite, ce qu'elles ont fait chaque année depuis que je suis à Madrid.

740. l. Chaque année, je ferai les Exercices Spirituels.

2. Chaque mois, j'observerai un jour de recueillement strict, sans parler à personne.

3. Chaque semaine, je confesserai mes péchés.

4. Chaque semaine, je jeûnerai trois jours, à savoir le lundi, le vendredi et le samedi, et certains jours, je m'abstiendrai de dessert. Les lundis, mercredis et vendredis, je prendrai la discipline ou quelque chose d'équivalent ; les mardis, jeudis et samedis, je porterai le cilice.

741. 5. Pendant mes prières, je penserai aux mystères du rosaire et aux souffrances de Jésus-Christ. J'éviterai de me précipiter, sachant que Sainte Catherine de Sienne a été réprimandée pour cela[447].

---

[446] Il arrive à la Cour le 19 octobre 1862, à 17h00.
[447] Gisbert, O.P., *Vie de Sainte Catherine*, p. 69.

742. 6. Je poursuis mon examen particulier sur la douceur[448]. Je me rends compte qu'il vaut mieux en faire moins, dans un esprit de douceur, que d'en faire plus à la hâte et sans gratitude. Les gens sont très déçus par cette dernière attitude, et c'est pourquoi j'ai pris la résolution de ne jamais me mettre en colère ni de me plaindre de quoi que ce soit. Je serai aimable avec tout le monde, même avec ceux qui m'ennuient. Je ferai souvent les méditations 20, p. 264, et 28, p. 356, dans les Exercices[449].

743. 7. Je demanderai continuellement au Seigneur de me faire connaître et de faire connaître, de me faire aimer et de faire aimer, de le servir et de faire servir. Je lui dirai : "Seigneur, si tu veux m'utiliser pour la conversion des pécheurs, me voici".

744. 8. Avant les repas, je dirai : "Seigneur, je mange pour acquérir l'énergie dont j'ai besoin pour mieux vous servir". Avant d'étudier, je dirai : "Seigneur, j'étudie pour vous connaître, vous aimer et vous servir, et pour aider mon prochain". Avant de me reposer, je dirai : "Seigneur, je me repose pour accumuler l'énergie que j'ai dépensée et pour mieux vous servir. Je le fais, mon Seigneur et Père, parce que vous me l'avez ordonné".

745. 9. Résolutions que j'ai décidé de respecter :

1. Manger peu et travailler beaucoup ;
2. Dormir peu et de prier beaucoup ;
3. Parler peu et de souffrir beaucoup de peines et de calomnies sans me plaindre ni me défendre, mais au contraire en me réjouissant ;

746. 4. Pratique de la mortification extérieure et intérieure ;
5. Lecture spirituelle de Rodríguez ;
6. Prière mentale de La Puente ;
7. Examen particulier sur la douceur.

747. 8. Je ferai tout avec une intention droite, avec attention et avec la ferme volonté de bien faire chaque chose.

748. 9. Je marcherai toujours en présence de Dieu et je répéterai souvent : "Seigneur, soit souffrir, soit mourir. Souffrir pour ne pas mourir. Souffrir et être méprisé pour l'amour de vous. Que Dieu me garde de me glorifier de quoi que ce soit d'autre que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ."

Ce qu'il faut retenir

749. 1. Je demanderai à la Sainte Vierge Marie un amour ardent, une union parfaite avec Dieu, l'humilité la plus profonde et le désir d'être méprisé.

750. 2. Je tiendrai en haute estime la vertu de tous les autres, en particulier celle de tous mes supérieurs. Je penserai le meilleur de tout ce qu'ils font, et je réserverai mes reproches, mes censures et mes jugements à mes propres actions. Cette ligne de conduite me sera bénéfique, l'inverse ne le sera pas.

751. 3. Je me souviendrai de ce que le Seigneur a dit à un missionnaire : qu'il l'avait sauvé de l'enfer pour sauver des âmes. Je penserai à la façon dont Il m'a sauvé de la noyade et d'autres dangers afin que je puisse travailler pour son plus grand honneur et sa plus grande gloire et pour le salut des âmes qu'Il a rachetées à un prix si élevé.

752. 4. Qu'est-ce que Jésus aurait pu faire pour la gloire de son Père et le salut des âmes qu'il n'a pas fait ? Ah, je le vois suspendu mort sur la croix, bafoué par tous. C'est pourquoi moi aussi, avec l'aide de sa grâce, je suis résolu à souffrir des douleurs, des fatigues, du mépris et des moqueries, des plaintes, des calomnies, des persécutions, et même la mort. Grâce à Dieu, je souffre déjà beaucoup de ces choses, mais je suis encouragé à dire avec l'Apôtre : "Je supporte tout cela à cause de ceux que Dieu a choisis, afin qu'ils obtiennent le salut"[450].

753. 5. Je sais que je ne peux offrir à Dieu aucun morceau plus délicieux ni aucune boisson plus rafraîchissante que les âmes qui se repentent devant la chaire ou dans le confessionnal. Jésus

[448] L'année précédente, il avait changé le sujet de son examen particulier, passant de l'humilité à la douceur. (Cf. par. 693.)
[449] Il s'agit de l'ouvrage qu'il a publié à Madrid en 1859. La méditation 20 est un résumé des vertus du Christ, en particulier l'obéissance, l'humilité, la douceur et la charité. La méditation 28 marque le passage de la voie illuminative à la voie unitive, c'est-à-dire à l'imitation du Christ intérieur, en particulier de son offrande comme victime.
[450] 2 Ti 2, 10.

m'invite à son banquet, à manger sa chair et à boire son sang, et il souhaite que je l'invite à un banquet d'âmes converties.

Je sais que c'est sa nourriture préférée, puisqu'il l'a dit à ses Apôtres. Les rois de cette terre reçoivent les fruits les plus exquis, même s'ils sont difficiles à trouver. Que ne ferais-je pas pour le Roi du Ciel ?

754. Pendant la demi-heure qui suit la messe, je me sens totalement anéanti. Je ne désire rien d'autre que sa sainte volonté. Je vis de la vie même de Jésus. En me possédant, II ne possède rien, tandis que je possède tout en Lui. Je lui dis : "Seigneur, vous êtes mon amour. Vous êtes mon honneur, mon espérance et mon refuge. Vous êtes ma gloire et mon désir. Mon amour, mon bonheur et mon protecteur. Mon plaisir, mon réformateur et mon maître. Mon Père, Époux de ma vie et de mon âme.

755. "Seigneur, je ne cherche ni ne désire rien savoir d'autre que d'accomplir votre sainte volonté. Je ne veux rien d'autre que vous, et en vous et pour vous seul toutes les autres choses. Vous êtes plus que suffisant pour moi. Je vous aime, vous qui êtes ma force, mon refuge et mon réconfort. Vous êtes mon Père, mon Frère, mon Époux, mon Ami et mon Tout. Faites que je vous aime comme vous m'aimez et comme vous voudriez que je vous aime.

756. "Mon Père, prends ce pauvre cœur qui est le mien et dévorez-le comme je le fais avec vous, afin que je sois totalement transformé en vous". Par les paroles de la consécration, la substance du pain et du vin est changée en la substance de votre corps et de votre sang. Seigneur tout-puissant, consacrez-moi ; prononcez sur moi les paroles qui me changeront totalement en vous.

Chapitre VI

COMPTE RENDU DE CONSCIENCE À MON DIRECTEUR SPIRITUEL VERS LA FIN DE L'ANNÉE 1862

757. Chaque jour, hiver comme été, je me lève à 3 heures du matin. Pendant que je m'habille, ce qui ne prend pas beaucoup de temps, je prie. J'aimerais beaucoup avoir la permission de dormir tout habillé sur une planche et de ne pas me coucher parce que j'ai la tête lourde quand je suis au lit.

758. Après m'être levé, je prends une forte discipline, plus c'est dur, mieux c'est, quand je pense à mes péchés, à la flagellation de Jésus et à son grand amour. Il me semble entendre une voix qui dit : "Donne-moi du sang et je te donnerai de l'esprit". Conformément à mes résolutions, je prends la discipline un jour et je porte le cilice le lendemain. Le cilice me fait plus mal que la discipline, mais je ne l'omets jamais car il est plus répugnant pour le corps.

759. [451] Mon plus grand combat est celui de l'alimentation. Mon corps est comme une mule têtue qui me conquiert et se moque de moi. Il a faim lorsqu'il voit de la nourriture sur la table. Je le fais jeûner trois fois par semaine : mercredi, vendredi et samedi. Tous les jours de l'année, je lui interdis de manger de la viande ou du poisson, même lors des grandes fêtes. Mais je veille à ce que ces plats soient préparés pour les autres habitants de la maison. Ils les mangent, mais pas moi. Pour le corps, c'est le supplice de Tantale. Il en va de même pour le vin. J'aime la viande et le vin, mais je n'en prends pas, et je trouve que cela me fait du bien au corps et à l'âme.

760. Lorsqu'il s'agit de s'abstenir de viande, de poisson et de vin, le corps se conforme, bien que cela demande un peu de travail ; c'est lorsqu'il s'agit de s'abstenir d'autres aliments qu'il oppose le plus de résistance. Il veut toujours plus que ce que je suis prêt à lui donner et, dans le meilleur des cas, il me fait commettre la faute de prendre un peu plus que ce que j'avais prévu. J'ai un défaut encore plus grave : je mange plus vite que je ne le voudrais et que je ne l'aurais voulu. Comme je suis servi en premier et que je ne prends que des pommes de terre et des légumes verts, alors que les autres sont servis après moi et prennent ce qu'ils veulent, il leur faut naturellement plus de temps pour manger ce qu'il y a dans leur assiette. Je veux ralentir mon repas pour que nous finissions en même temps, mais c'est là que le bât blesse. Parce que je suis servi plus tôt et que je n'ai rien à me mettre sous la dent, et parce que j'ai un solide appétit en plus, je ne peux pas retenir mon petit corps de mule, alors il se déchaîne et je finis par

[451] Les paragraphes 759 à 761 décrivent comment il s'est efforcé de mettre en pratique la recommandation de Jésus et de Marie concernant la mortification. (Cf. par. 684.)

manger plus vite que je ne l'avais prévu. Pendant la journée, en dehors des repas, je ne prends ni nourriture ni boisson.

761. Je pratique l'abstinence pour un bon nombre de raisons : 1. pour mortifier mon corps ; 2. pour édifier mon prochain - comme je sais que nous devons le faire de nos jours ; 3. pour être moins un fardeau pour mes voisins en tant qu'invité ; 4. pour économiser afin d'avoir plus à donner. Il y a d'autres raisons d'imiter Jésus et Marie.

Depuis quelque temps, Dieu, dans son infinie bonté, me gratifie de nombreuses révélations lorsque je suis en prière et suscite en moi de nombreux désirs de faire et de souffrir pour son plus grand honneur et sa plus grande gloire et pour le bien des âmes[452].

762. J'ai un désir si profond de quitter Madrid et d'aller dans le monde entier que je ne peux pas vous dire combien je souffre de ne pas pouvoir le faire ; Dieu seul le sait. Chaque jour, je dois faire des actes de résignation à la volonté de Dieu, car je sais qu'il veut que je reste ici pour le moment. Je me résous à me taire, mais au mieux je parle et je dis que je voudrais partir[453].

763. Comme je dois rester pour l'instant dans cette Cour, je m'occupe d'entendre les confessions tous les jours jusqu'à 11h00. Les deux tiers des personnes qui viennent ne se sont jamais confessées à moi auparavant, et elles viennent pour faire des confessions générales[454].

764. À 11h00, je reçois des appels jusqu'à midi, et c'est l'heure la plus pénible de ma journée parce qu'on vient me demander des choses en rapport avec le palais que je ne peux pas accepter. Je passe l'après-midi à prêcher, à étudier, à écrire ou à faire autre chose. Il en va de même pour la nuit, car je m'efforce de ne jamais avoir un moment d'oisiveté.

765. À 3 heures du matin, avant la méditation, je dis le Trisagion. À midi, avant le déjeuner et après mon examen, je fais un court chemin de croix. Le soir, je dis les trois parties du chapelet, les sept Pater et Ave de Notre-Dame du Mont-Carmel, sept autres pour Notre-Dame des Douleurs, dix autres pour Notre-Dame du Rosaire, et le Chaplet.

766. La prière vocale me convient mieux que la prière purement mentale, Dieu merci. À chaque mot du Notre Père, de l'Ave Maria et du Gloire, j'entrevois un abîme de bonté et de miséricorde. Notre Seigneur m'a accordé la grâce d'être très attentif et fervent lorsque je dis ces prières. Le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, m'accorde aussi de nombreuses grâces pendant l'oraison mentale, mais dans la prière vocale, j'ai une conscience plus profonde[455].

767. Lorsque je suis devant le Saint Sacrement, je ressens une foi si vive que je ne peux la décrire. Le Christ dans l'Eucharistie est presque tangible pour moi ; je baise continuellement ses plaies et je l'embrasse. Quand il est temps de partir, je dois m'arracher à sa sainte présence[456].

Chapitre VII

RÉCIT DE MA MISSION AU PALAIS

768. Je ne sais guère quoi dire à ce sujet ; Dieu seul sait si j'ai fait ou non mon devoir. S'il est vrai que Sa Majesté apprécie mes conseils et en fait grand cas, sa position l'empêche de faire tout ce qu'elle sait être le mieux, surtout lorsqu'il s'agit de l'extérieur. Mais elle est toujours bien disposée à faire tout ce

[452] Si l'on compare les résolutions prises à Madrid avec celles prises à Cuba, il semble y avoir un progrès notable dans son expérience de Dieu.
[453] Pour Claret, rester à Madrid signifiait sacrifier sa vocation missionnaire universelle : "Mais puisque je ne peux pas y aller moi-même, j'y ferai aller d'autres, mes frères bien-aimés, appelés les Fils du Cœur Immaculé de Marie" (*Correspondance*, Lettre 1018).
[454] La résidence permanente de Claret à Madrid lui permettait d'assurer une direction spirituelle continue et nombreux furent ceux qui en profitèrent, comme sainte Micaela du Saint-Sacrement, le marquis del Arco, l'évêque d'Avila, etc.
[455] La prière vocale n'est plus considérée comme un degré de prière ; le degré dépend de la qualité de la prière. La prière vocale de Claret était en réalité une prière contemplative.
[456] La vie mystique de Claret était éminemment eucharistique. La plupart de ses grâces mystiques se rapportent à l'Eucharistie et ont lieu soit pendant la messe, soit devant le Saint-Sacrement. L'Eucharistie est le sacrement de son union mystique.

qu'elle peut lorsqu'il s'agit d'elle seule et de son moi intérieur. Chaque jour, elle lit la vie du saint du jour, récite le chapelet, assiste à la messe, prie devant une image de la Sainte Vierge et reçoit les sacrements avec beaucoup de ferveur et de dévotion. Chaque année, elle fait les Exercices Spirituels à La Granja[457] parce qu'elle y a plus de temps libre. Elle ne se lasse pas de faire des choses pieuses. Elle est très charitable et donne beaucoup avec une bonne volonté. Elle est très compatissante et la vue de n'importe quel malheur lui touche le cœur. Ses plus grandes épreuves ont trait à la conduite extérieure, soit à cause de sa formation de cour, soit parce qu'elle déteste se heurter aux mondains. Elle s'efforce de corriger les abus extérieurs avec prudence et, bien qu'ils ne soient pas très graves, elle sait qu'il vaudrait mieux qu'il en soit autrement. Voici quelques-uns des domaines les plus difficiles auxquels elle doit faire face :

769. (l) Le théâtre. Lorsque je suis arrivé à Madrid, elle allait au théâtre tous les soirs et offrait des cadeaux aux acteurs et actrices. Aujourd'hui, elle y va rarement, sauf pour les cérémonies, après avoir exigé qu'une pièce moralement acceptable soit jouée. Même dans ce cas, comme elle me l'a dit elle-même, elle est fatiguée et doit faire un effort suprême pour ne pas s'assoupir.

770. (2) Les bals. Autrefois, les bals étaient fréquents au palais. Aujourd'hui, il y en a peu et ils sont très ordonnés, comme me l'ont dit ceux qui y ont assisté ; pour ma part, je n'y vais jamais et j'en décourage le plus grand nombre possible. Cependant, ces bals sont moins une affaire de danse qu'un prétexte pour se réunir afin de discuter de politique et d'autres sujets, et de ce point de vue, ils peuvent être tolérés et même parfois nécessaires.

771. (3) Les banquets. Autrefois, il y avait beaucoup de banquets ; aujourd'hui, il n'y en a plus que quelques-uns, et ils sont indispensables. Ce mois-ci, il n'y en a eu que trois : un pour l'anniversaire du prince, un autre pour celui de l'Infante Paz et un dernier pour une autre raison ; mais ces trois fêtes ont été célébrées en un seul banquet. Je préfère que l'argent soit dépensé en aumônes pour les pauvres plutôt qu'en banquets, bals, etc[458].

772. (4) Les réceptions. Ce sont les réceptions qui me posent le plus de problèmes parce que je veux que les dames de la cour portent des décolletés plus hauts, c'est-à-dire qu'elles se couvrent davantage qu'elles ne le font. Elles objectent qu'elles portent ces robes parce que l'étiquette l'exige, qu'elles se sont toujours habillées ainsi et que les dames s'habillent ainsi dans toutes les cours du monde lors de telles réceptions, etc. Je donne mon avis formel, je dis et je fais ce que je pense être mon devoir et, bien que la reine soit actuellement la femme la plus décemment couverte de l'assemblée, je ne suis toujours pas satisfait ; et je me plains, je montre mon mécontentement et mon désir de quitter la cour à cause de cet état de choses.

773. (5) *La punition du blasphème*[459] - Je pourrais citer de nombreux cas où le blasphème a été puni, mais je n'en citerai que deux ici.

1. À la Cour de Madrid, dans la rue du Conseiller, en 1862, des travaux de réparation d'une maison étaient en cours et, à cause d'eux, la rue était partiellement bloquée. Un charretier, avec une charrette chargée, dut passer, et lorsque sa charrette s'enlisa dans les débris, il se mit à maudire Dieu, frappant ses mules et blasphémant, lorsque l'une des mules lui donna un violent coup de pied dans la tête et l'homme tomba mort, avec le blasphème encore sur les lèvres.

774. 2. En cette même année 1862, à Madrid, toujours dans la rue del Viento, des maçons et leurs aides creusaient la rue pour relier la fosse d'aisance d'une maison à la canalisation principale située au milieu de la rue. L'un d'eux brandissait sa pioche et jurait, entre autres blasphèmes, qu'il jetterait des immondices sur Dieu lui-même. Mais Dieu a puni ce blasphémateur par la saleté. Le mur se brisa avant qu'il ait pu s'écarter, et il fut recouvert d'un amas d'ordures si nauséabondes qu'il suffoqua et se noya dans un lac d'eau sale, la bouche et le corps farcis par des excréments.

---

[457] La résidence royale construite par Philippe V au pied du Guadarrama, à 11 kilomètres au sud-est de Ségovie, est réputée pour la beauté de ses fontaines et de ses jardins.

[458] Il a écrit ces lignes en novembre, pendant les Exercices Spirituels qui se sont terminés le 19, jour où a eu lieu le banquet auquel il fait référence. La raison qu'il ne précise pas est le jour du nom de la reine.

[459] Ces deux exemples rompent le flux du texte et ont été ajoutés sur l'insistance de son directeur spirituel comme des cas utiles à citer pour les prédicateurs. (Cf. par. 802.)

Chapitre VIII

COMPTE RENDU DE CONSCIENCE À MON DIRECTEUR SPIRITUEL POUR L'ANNÉE 1863

775. Cette année, la famille royale n'a pas fait de tournée mais est restée à Madrid ou dans les résidences d'Aranjuez[460] ou de La Granja. Cela m'a permis de consacrer plus de temps à la prédication, à l'écoute des confessions et à la rédaction de livres et de brochures.

776. En ce qui concerne ma prédication, j'ai donné une retraite aux dames et aux messieurs de la cour, et cela a fait beaucoup de bien. Dieu a fait tout cela. J'ai également prêché une neuvaine à Saint Joseph à l'occasion de la dédicace d'un nouvel autel et d'une nouvelle statue dans l'église de Montserrat. Cette neuvaine a été très suivie et très bénéfique. J'ai également prêché des retraites aux Sœurs de l'Adoration Perpétuelle, aux Piaristes, aux Tertiaires[461], aux jeunes filles et aux jeunes filles domestiques.

777. J'entends les confessions tous les matins à Madrid, de 7 heures à 11 heures, après quoi je reçois des visiteurs. C'est l'heure qui me dérange le plus, car ils me demandent toujours de les aider dans des affaires dont je ne me mêle jamais.

778. Cette année, lors de notre séjour dans les domaines royaux, je me suis installé dans le confessionnal tous les jours après la messe, car j'entends les confessions de toutes les servantes et de tous les serviteurs royaux. Comme ils fréquentent tous les sacrements, il y a toujours quelqu'un qui veut se confesser. À Madrid, chacun d'entre eux a son propre confesseur et directeur spirituel, mais à la campagne, c'est à moi qu'ils s'adressent. Ils sont tous très bien élevés. Ils pratiquent la méditation et la lecture spirituelle tous les jours, à la fois par conviction et en raison du bon exemple de Sa Majesté. En plus de ses pratiques religieuses quotidiennes ordinaires, elle fait chaque année les Exercices spirituels de saint Ignace à La Granja, alors que les autres les font à Madrid.

779. À Aranjuez, j'ai écrit le deuxième volume de Le séminariste bien instruit, ainsi que diverses brochures. À La Granja, j'ai écrit La collégienne bien instruite. J'ai offert 200 exemplaires gratuits du premier livre à tous les séminaires d'Espagne, ainsi que 5 Bibles aux séminaristes les plus studieux. J'ai distribué de nombreux livres, cartes saintes et chapelets[462].

Chapitre IX

RÉSOLUTIONS DE RETRAITE

780. J'ai fait ma retraite cette année à l'Escorial, du 23 octobre au 1er novembre inclus. Au cours de cette retraite, j'ai pris les résolutions suivantes :

1. Je ferai chaque année les Exercices Spirituels.
2. Chaque mois, un jour de stricte récollection.
3. Chaque semaine, je me confesserai.
4. Chaque semaine, je jeûnerai trois jours, à savoir le mercredi, le vendredi et le samedi, et ces jours-là, je m'abstiendrai de prendre un dessert le soir.
5. Les lundis, mercredis et vendredis, je prendrai la discipline ou ferai une pénitence équivalente. Les mardis, jeudis et samedis, je porterai le cilice.

781. 6. Pendant la prière, je penserai à la réprimande que Sainte Catherine de Sienne a reçue[463]. Je me souviendrai aussi que saint Louis de Gonzague passait une heure à dire Matines[464].

---

[460] La résidence royale au sud de Madrid, commencée par Philippe II. Ils ont séjourné à Aranjuez du 18 avril au début du mois de juin et à La Granja du 7 juillet au 9 septembre.
[461] Claret se réfère ainsi toujours aux Carmélites de la Charité.
[462] Il a également publié les ouvrages suivants au cours de cette année : *Le Personnel de l'Escurial* (Barcelone) ; *Le respect dû aux églises* (Barcelone) ; *Le séminaire et le collège Saint-Laurent de l'Escorial* (Madrid) ; *Un vrai portrait des nouveaux* philosophes (Barcelone) ; *Vie de sainte Monique* (Barcelone) ; *"L'éclipse du soleil"*, une brochure.
[463] L. Gisbert, *Vie de sainte Catherine*, p. 69. Cf. par. 741.
[464] Ibid., p. 191.

782. 7. Je continuerai à faire mon examen particulier sur la vertu de douceur. Je me souviendrai de la douceur de Jésus, mon modèle et mon maître, qui a dit : "Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur".[465]

783. Je me souviendrai de la douceur de la Vierge Marie et du fait qu'elle ne s'est jamais mise en colère, même accidentellement, et qu'elle n'a jamais perdu sa parfaite douceur, conservant un comportement extérieur et intérieur immuable et inimitable. C'était si vrai qu'on ne pouvait jamais découvrir son état intérieur à partir de l'aspect extérieur de sa voix et de ses gestes[466].

J'examinerai l'utilité de la douceur, car l'humilité plaît à Dieu, tandis que la douceur plaît à notre prochain[467].

784. Il vaut mieux faire moins avec patience, douceur et amabilité que faire plus avec précipitation, colère, agacement et mauvaise volonté, car lorsque les gens voient ce genre de comportement, ils sont scandalisés et se retirent.

785. 8. Je ne m'emporterai jamais ; je me tairai et j'offrirai à Dieu tout ce qui me fait souffrir.

9. Je ne me plaindrai jamais, mais je me résignerai à la volonté de Dieu, qui m'éprouve pour mon bien.

786. 10. Je serai toujours agréable avec tout le monde, surtout avec ceux qui m'ennuient.

787. 11. Je ne dirai jamais du bien ou du mal de moi ou de mes préoccupations.

788. 12. Je dirai au bon Dieu : "Seigneur, si tu veux te servir de moi, misérable instrument, pour convertir les pécheurs, me voici".

789. 13. Avant les repas, je dirai : "Seigneur, je vais manger afin d'avoir l'énergie nécessaire pour mieux vous servir. Seigneur des biens de ce monde, je ne mange pas par plaisir, car je n'en veux pas, mais seulement par besoin."

14. Avant de me retirer, je dirai : "Seigneur, je vais me reposer pour restaurer l'énergie que j'ai dépensée afin de mieux vous servir. Je le fais parce que vous me l'avez ordonné".

15. Avant d'étudier, je dirai : "Seigneur, je fais cela pour mieux vous connaître, vous aimer et vous servir, et pour aider mon prochain."

Des dévotions spéciales pour chaque jour de la semaine, en accord avec les résolutions des autres années[468].

790. 16. En toutes choses, je m'efforcerai de faire preuve de pureté et de rectitude d'intention, de beaucoup d'attention et de soin, et de fermeté de volonté.

791. Je veillerai à faire tout ce que je fais comme si je n'avais rien d'autre à faire. Avec l'aide du Seigneur, je me suis efforcé de respecter ces résolutions.

792. Ce qui m'a coûté le plus d'ennuis, c'est de rester docile face à la foule de gens qui viennent me demander des faveurs à la Cour ou pour un poste gouvernemental. Malgré toutes les excuses que je leur donne pour justifier mon incapacité à les aider, ils ne se laissent pas convaincre, et c'est pour moi une source de grand tourment. Avant de recevoir des visiteurs en audience, ce que je fais de 11 heures à midi, je demande à Dieu la grâce de ne pas me mettre en colère. Entre deux visites, je lève les yeux et le cœur vers une image de la Vierge Marie, en demandant la grâce dont j'ai besoin pour rendre la situation plus supportable. J'ai donné aux gens une aide financière ou un livre, et ils sont repartis moins découragés qu'ils n'étaient venus.

---

[465] Mt 11, 29.

[466] Marie d'Agreda, *La Cité mystique de Dieu*, 7 volumes (Barcelone, 1860), vol. 2, p. 276. Le titre du chapitre en question est le suivant : "De la pratique de la vertu de tempérance par la Bienheureuse Vierge Marie". Elle remarque que "le Seigneur s'est servi de cette douceur et de cette clémence comme d'un instrument".

[467] François de Sales, *Introduction à la vie dévote* (Madrid, 1771), chap. 8, p. 109. Exemplaire personnel du saint.

[468] " Le dimanche, en l'honneur de la Sainte Trinité ; le lundi, les saints anges ; le mardi, mes saints patrons ; le mercredi, les pauvres ; le jeudi, le Saint Sacrement ; le vendredi, la Passion de Jésus-Christ, les âmes du purgatoire ; le samedi, la Bienheureuse Vierge Marie " (*Résolutions*, 1862. Cf. Écrits, p. 566).

Chapitre X

UN CHAPITRE IMPORTANT POUR LA CONGRÉGATION

793. Le 14 novembre 1863, je devais faire un sermon sur la Bienheureuse Vierge Marie au cours d'une retraite que je donnais aux sœurs, aux étudiants et aux domestiques du couvent des Carmélites Tertiaires de Madrid. C'était un samedi, jour où je fais des lectures spirituelles sur la Sainte Vierge, et c'était aussi la fête du Patronage de Notre Dame, qui avait été reportée du dimanche précédent, l'Octave de Tous les Saints. Au cours de ma lecture, je suis tombé sur ce passage :

"L'Ordre des Chartreux était en grande difficulté pour trouver des vocations, car personne ne voulait s'engager dans un mode de vie aussi austère, solitaire et silencieux. Le meilleur remède qu'ils trouvèrent fut de se consacrer à la Sainte Vierge en faisant le vœu public de réciter son office (le Petit Office) tous les jours. Ce plan leur apporta un si grand nombre de vocations que, depuis cette année 1084 jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont jamais eu à atténuer leur règle sévère. Ainsi le temps, qui maîtrise tout, a eu à rougir, car il n'a pu venir à bout de quiconque se met sous la protection de Marie". Ce conseil de dire le Petit Office leur fut donné par saint Pierre, qui leur apparut sous la forme d'un vénérable vieillard.

794. Ce jour-là, il m'est venu à l'esprit que si la Congrégation disait le Petit Office de la Sainte Vierge en plus de l'Office divin, Marie lui fournirait toutes les vocations dont elle a besoin pour grandir, s'étendre et perdurer.

795. A la prière, ce matin-là, il me sembla que l'image de la Sainte Vierge au-dessus de l'autel me parlait, me disant que ce serait bien, mais à cette condition, qu'il suffirait qu'un seul membre la récite par obligation, tandis que les autres pourraient la dire seulement par dévotion, s'ils le désiraient et en avaient le temps. Ceux qui sont engagés dans les missions ne devraient pas être autorisés à le faire, parce qu'ils seraient trop occupés à prêcher et à entendre les confessions. On pourrait aussi faire en sorte que le Petit Office soit récité par les novices et par les étudiants qui ne sont pas encore dans les ordres majeurs.

Chapitre IX

RÉSOLUTIONS DE RETRAITE

796. J'ai